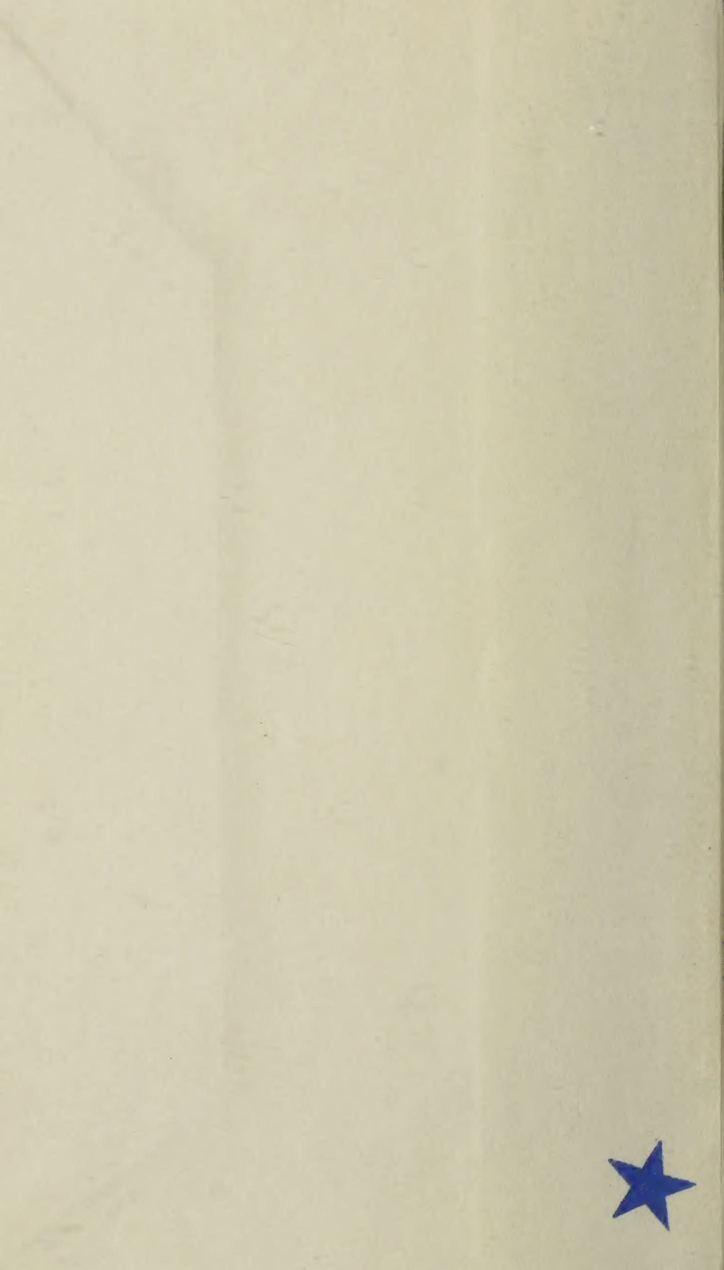


AUX EMBUSCADES DE LA VIE

DU MÊME AUTEUR

DANS LA **BIBLIOTHÈQUE - CHARPENTIER**

à 3 fr. 50 le volume.

La Mêlée sociale (7e mille). . . . . 1 vol.
Le Grand Pan (5e mille) . . . . 1 vol.
Les plus forts. Roman contemporain (6e mille). 1 vol.
Au fil des jours (5e mille). . . . . 1 vol.

THÉATRE

Le voile du Bonheur, pièce en un acte . . . . 2 fr.

Il a été tiré de cet ouvrage :
15 exemplaires numérotés sur papier de Hollande
et 5 exemplaires numérotés sur papier du Japon.

GEORGES CLEMENCEAU

AUX EMBUSCADES DE LA VIE

DANS LA FOI — DANS L'ORDRE ÉTABLI

DANS L'AMOUR

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1903



DANS LA FOI

AUX

EMBUSCADES DE LA VIE

DANS LA FOI

—

LE FÉTICHE DE MOKOUBAMBA

Peut-être avez-vous connu Mokoubamba, devenu célèbre dans Passy par ses travaux comme rempailleur de chaises, fabricant de paillassons, de paniers, de corbeilles, raccommodeur de tout ce qui se casse, diseur de contes, amuseur de passants, ami de tous les lieux où notre terrestre guenille se ravitaille de boisson et de nourriture? C'était un vieux nègre de la côte de Guinée, très noir de peau, tout blanc de crin, avec de grands yeux de velours noir et des mâchoires de crocodile d'où tombaient des rires d'enfant. Il m'honorait de ses visites lorsqu'en rentrant chez lui, le soir, il se trouvait sur les bras quelque pièce qui n'était pas de vente. Avec une grande abondance de gestes et de paroles, il m'expliquait alors quelle chance était la mienne d'avoir précisément besoin de l'objet dont une fortune imprévue l'avait fait détenteur. Et comme il voyait bien que je prenais plaisir à ses dires, il donnait

libre cours à la fougue d'une éloquence qui ne manqua jamais d'être plus ou moins rémunérée.

Nos derniers « réformateurs » ayant mis l'ivresse par le jus de la vigne à la portée de tout le monde, Mokoubamba est mort, le 14 juillet dernier, pour avoir trop copieusement fêté la prise de la Bastille. Passy ne reverra plus Mokoubamba, avec son burnous blanc, sa chechia écarlate, ses bottes vertes et sa canne de tambour-major. Une perte pour le pittoresque bien parisien de cette province. Quant à moi, comment laisserais-je partir sans regrets le rare compagnon qui avait vu tant de pays, fréquenté tant de sages, recueilli tant de curieuses leçons ?

« Mokoubamba connaît toute la terre », avait-il coutume de dire, ajoutant, en sa candeur : « Mokoubamba sait tout ce qu'un homme peut savoir. »

Et ce qui montre bien la générosité de cette primitive nature, c'est que, loin de garder pour lui son trésor d'universelle science, Mokoubamba le prodiguait à tout venant. Il annonçait indifféremment le temps qu'il ferait demain et le temps qu'il avait fait la veille. Par le moyen de signes cabalistiques sur un parchemin très crasseux, il prédisait à chacun son sort : un sort de choix, sur les félicités duquel on ne le vit jamais lésiner.

Les pauvres apprenaient qu'il se préparait pour eux un riche héritage, les riches voyaient leur fortune s'accroître par des chances imprévues, l'amour frappait à la porte des jeunes gens, des enfants venaient au monde qui faisaient l'orgueil de leur famille, les vieillards, aimés pour eux-mêmes, voyaient se prolonger indéfiniment leur existence : Mokoubamba tenait boutique de paradis.

Un jour, j'osai lui en faire reproche, alléguant que la

vie, parfois, nous réservait quelque déception, de-ci de-là, pour aiguiser ses plaisirs, et qu'il devait y avoir de temps à autre un écart entre le souverain bonheur dont il prodiguait l'espérance et la somme des joies réalisées.

— La vie, répondit le sage Mokoubamba, est une procession de bonheurs. Dès que l'un a disparu, un autre se met en chemin. Il est plus ou moins long à venir, mais personne ne se refuse à l'attendre, et souvent c'est le meilleur de ce que l'homme en doit avoir.

Pour un rempailleur de chaises, cette parole me parut profonde.

— Qui donc t'a appris cela? demandai-je.

— Un fakir de Bénarès pour qui le ciel n'avait pas de secrets.

— Tu es allé dans l'Inde?

— Je suis allé partout.

— Mokoubamba, mon ami, ta vie ne doit pas être ordinaire. Veux-tu m'en raconter quelque chose? Le passé m'intéresse plus que l'avenir.

— Si tu veux dire qu'on me donne du café et des cigarettes, si je puis boire et fumer tant que je parlerai, tu auras toute mon histoire.

Je fis un signe d'assentiment, et Mokoubamba, prenant possession de ma véranda, s'accroupit sur un de ses paillassons, huma le parfum d'Arabie, souffla trois bouffées de volutes bleues, et parut se perdre à la recherche d'un commencement.

— Quel fut ton premier métier? fis-je pour lui venir en aide.

— Le plus facile de tous, dit-il avec un air honteux. J'ai commencé par être ministre.

— Ministre! m'écriai-je au comble de la surprise. Et de qui? Et de quoi?

— Ministre du grand roi Matori. Là-bas, là-bas. Par delà le Niger.

— En vérité? Mes compliments à Son Excellence! Et tu dis que le métier t'a paru commode. Tes collègues chez nous ne parlent pas ainsi.

— Je dis ce que j'ai vu. Dans notre pays, ceux qui sont les maîtres ont toujours raison. Dis-moi si tu connais quelque lieu de la terre où les choses soient autrement? Je ne savais rien faire. J'aurais été incapable de tresser même ce paillasson. Eh bien! tout ce que je disais était admirable, et dès que j'avais donné un ordre, il se trouvait le meilleur du monde. J'étais Fétiche, ma mère m'ayant donné naissance un jour de pluie, après une longue sécheresse qui avait affamé nos villages.

— Et quelles étaient tes fonctions?

— Comme partout. J'allais aux provisions pour la maison du roi, et j'en gardais ma juste part. Matori m'aimait beaucoup. Mais j'avais des ennemis. On lui persuada que mon Fétiche était plus fort que le sien, et, comme il craignait ma puissance, il me vendit à un trafiquant anglais qui avait besoin de porteurs pour son ivoire. Ce fut un long voyage jusqu'a la côte. Tout homme qui tombait, on l'achevait sur place, par charité, pour ne pas le laisser manger vivant aux bêtes, et puis l'on distribuait sa charge entre nous. Sans mon Fétiche, j'y serais resté. Je dois dire que les coups de bâton aussi me donnaient du courage.

— Qu'est-ce donc que ton Fétiche?

— En ce temps-là, je ne le savais pas. Mais je le sentais sans le connaître. Nous arrivons chez les Anglais. Je n'étais pas esclave. Oh non! mais j'étais « engagé ». Et, pour que je remplisse mieux mon « engagement », on m'avait attaché à la muraille d'une cour, avec beaucoup d'autres, par le moyen d'une chaîne de fer.

— Pauvre Mokoubamba !

— Je n'étais pas malheureux, car on nous nourrissait très bien. On voulait nous mettre en état pour se débarrasser de nous. C'est là que j'appris l'art de tresser les joncs, le rotin, et de tailler le bois curieusement. Mon voisin de chaîne était un grand sorcier dans son pays. Il sculptait des bambous, il faisait la cuisine, il savait battre le fer rouge, coudre le cuir, danser, invoquer les esprits. On en prenait grand soin. Il fut non pas vendu — puisqu'il n'y avait plus d'esclavage — mais échangé contre deux douzaines de bouteilles d'eau-de-vie française. C'est un prix, ça ! Matori m'avait cédé pour une simple calebasse de rhum avec une trompette de cuivre.

— Pauvre Mokoubamba !

— Oui, tu as raison, ce n'était guère. J'en fus humilié longtemps. Mais je devais apprendre, comme disait mon nouveau maître, « à terrasser le démon de l'orgueil ».

— Il disait cela, ton nouveau maître ?

— Voilà. J'étais bien tranquillement à ma chaîne en train de fabriquer une grande corbeille, quand un homme vêtu de noir, avec du blanc autour du cou, s'approcha de moi, et me dit : « *Mon frère, qu'as-tu fait de ton âme ?* » J'avais appris quelques mots d'anglais pendant le voyage. Cependant je priai mon visiteur de répéter sa question. Il répéta, il répéta, et je finis par comprendre qu'il me parlait de mon Fétiche et qu'il voulait savoir ce que j'en avais fait. Je lui répondis que c'était une chose sacrée, que je l'emportais avec moi, mais que j'en ferais volontiers usage à son service s'il voulait m'acquérir pour une somme de monnaie. Ma réponse, paraît-il, eut le don de lui plaire, car, le soir même, l'excellent pasteur Ebenezer Jones m'installait

dans son presbytère. Il m'enseigna son grand Fétiche qui ne différait pas beaucoup de ceux de Matori. Toujours, n'est-ce pas, c'est quelque chose que nous ne connaissons pas et qui nous fait du mal ou du bien. On lui demande du bien, il n'en fait pas toujours. Mais, comme je le disais tout à l'heure, on attend qu'il en fasse, et ça fait prendre patience.

Ebenezer Jones me raconta de belles histoires, pleines de prodiges, et toujours terminait par cette question :

— *Me crois-tu?*

Comment ne l'aurais-je pas cru ? Un homme si bon, qui me faisait manger tous les jours de la soupe avec de la viande. Il me donna le baptême dans une belle cérémonie. Bientôt il fut si content de moi qu'il me nomma sacristain. Je faisais l'édification des fidèles, chacun m'apportait des cadeaux, et je pouvais m'offrir, en cachette du Révérend, un tafia supérieur.

Ebenezer Jones parcourait le pays, prêchant son Fétiche, et je l'accompagnais. J'avais fini par apprendre tous ses discours, et souvent, dans les assemblées, j'en récitais des parties après qu'il avait parlé. Les gens me comprenaient mieux : ce n'était pas étonnant. Mon « guide spirituel » me dut la plupart des succès qui le rendirent fameux jusque dans sa patrie. Cela dura près de dix ans.

Un jour, Ebenezer, rappelé à Londres, me proposa de l'accompagner. Je le suivis avec joie, et je dois dire que ce ne fût qu'un immense festin pendant les six semaines que je passai dans cette capitale. On m'exhibait à la Société des Missions, comme le modèle des convertis. Au dessert, je me levais et je disais mon contentement suprême, bien naturel après un si bon repas. Les gens pleuraient d'attendrissement, et je pleurais

moi-même. En ce pays, la ferveur religieuse des vieilles dames est extrême. Des *puddings* aux *mince-pies*, c'étaient de perpétuels présents de nourriture. Jamais je n'ai si bien mangé ni tant bu.

Là, cependant, j'eus la surprise de découvrir que les Anglais, comme les nègres, ne sont pas tous d'accord sur leurs Fétiches, ce à quoi j'aurais dû m'attendre. En Afrique, à six journées de marche de notre église, il y avait une mission catholique. Je n'avais garde d'en approcher, Ebenezer m'ayant appris qu'on y fabriquait des maléfices contre les pauvres nègres qui se laissaient abuser.

Mais voilà qu'un après-midi, à Londres, je suis abordé par un grand diable de prêtre irlandais qui avait entendu parler de mon zèle religieux. La gloire dont la Société des Missions m'était redevable le fâchait grandement. Il avait résolu de m'enlever à Ebenezer Jones. Je me laissai conduire chez lui, où je trouvai une table servie avec abondance. Des pâtés, des confitures, des liqueurs... oh ! des liqueurs... Cela m'ébranla beaucoup, et je ne pus le cacher au Père Joseph O'Meara, mon nouvel ami. Il redoubla d'efforts, et m'expliqua si bien la supériorité de ses Fétiches sur ceux d'Ebenezer que je fus obligé de lui dire qu'il avait raison. Je n'eus pas plutôt prononcé cette parole qu'il me baptisa sur-le-champ, me fit coucher dans un bon lit et le lendemain célébra ma *reconversion* dans une cérémonie encore plus belle que la précédente. Il y avait des Fétiches partout au milieu des lumières. Joseph O'Meara pleurait de joie, et je pleurais aussi. Le soir, il y eut un très beau banquet... comme les autres. On m'avait appris un discours, mais comme les boissons généreuses avaient un peu troublé ma mémoire, je ne pus dire qu'un mot : — « Mokoubamba est bien content, bien content. »

Et ce n'était pas un mensonge.

Le malheur fut qu'Ebenezer Jones, honteux de s'être laissé voler Mokoubamba, voulut me reprendre. Mais Joseph O'Meara n'était pas de ceux à qui l'on joue de ces tours. Je fus traité comme un prince, et gardé à vue pendant quinze grands jours Puis, on m'expliqua qu'il fallait changer de pays pour échapper aux entreprises du *Malin* — c'était le nom du mauvais Fétiche d'Ebenezer. Je fus dépêché, en conséquence, à une mission de Bombay où la religion n'était plus du tout la même. Des moines qui jeûnaient tout le jour. Un peu de riz et beaucoup de poussière, avec de l'eau chaude à volonté. Ce n'était pas du tout mon affaire. J'errais dans les rues, cherchant un Fétiche qui voulût de moi. Il y a là toutes sortes de gens. J'interrogeai sur leurs Fétiches un Parsi, adorateur du feu, qui n'avait rien à faire cuire dans sa marmite, et un Chinois qui, considérant mon appétit, me dit que je renaîtrais dans le corps d'un requin. Nul ne se souciait de ma conversion. Seul, un mahométan se montra disposé à me gagner à son Fétiche, mais il voulait d'abord m'enlever une parcelle de quelque chose à quoi je tenais beaucoup dans ce temps-là. Pas de jeu.

Je voyageai, tressant des corbeilles, des nattes comme aujourd'hui. Je vivais très mal. Chacun, dans ce pays, tient par-dessus tout à son Fétiche et ne veut pas en changer. Il n'y a point de travail là pour Ebenezer Jones ou Joseph O'Meara. Pourtant les Fétiches laissent les gens très malheureux. Ils en font mourir de faim par centaines de mille, et pas un n'a l'idée de s'adresser aux Fétiches qui font vivre les autres dans l'abondance.

Je soumis cette question, un jour, à un fakir de Bénarès qui possédait, dit-on, la sagesse suprême. Son Fétiche était une sebile derrière laquelle il s'accroupis-

sait en guise d'adoration, au bord du chemin. A regarder la chose, vous n'y auriez rien vu d'extraordinaire. Cependant elle avait la propriété d'attirer la monnaie, à cause de la croyance établie par le fakir que cela portait chance aux donateurs. J'ai bien trouvé la même idée chez vous. Mais le fakir-mendiant de l'Inde se décompose en deux castes dans votre pays : le mendiant de métier, à qui l'on ne peut pas donner parce qu'il n'est pas « respectable », et le fakir professionnel à qui l'on donne tout parce que c'est lui qui « procure des sorts ».

L'homme de Bénarès connaissait tout cela et beaucoup d'autres choses encore. Il me prit en amitié pour la simplicité de mes questions. Le soir, il me faisait l'aumône d'un bol de riz. Souvent, il m'a permis d'établir ma litière dans sa hutte de joncs. La nuit, sous les étoiles, il m'apprenait la création, me communiquait sa science de tout. C'est lui qui m'expliqua le grand mystère des Fétiches, par quoi j'ai vécu, depuis ce temps, sans souci du lendemain. Plus tard, un Parsi, grand marchand de blé, m'emmena dans votre Algérie, puis ici même où je me fixai. Mais tout ce que j'ai vu du monde n'a fait que me confirmer la sagesse profonde de l'illustre fakir de Bénarès.

— Fort bien. Mais que disait-il des Fétiches ?

— C'est que je n'ai plus de café...

— Eh bien! Et ce petit verre?

— Avec plaisir. D'ailleurs, tout cela peut se résumer d'un mot. Le fakir enseignait que l'univers n'est qu'une immense agglomération de Fétiches. Il y en a autant que de créatures vivantes. Les uns forts, les autres faibles. C'est une grande bataille à qui l'emportera. Les méchants sont ceux qui font du mal aux autres pour avoir le dessus. Les bons sont ceux qui y emploient la

douceur, la persuasion, l'art. Il faut être avec les bons quand on n'est pas le plus fort.

— J'entends bien. Mais le fakir parlait-il des Fétiches ou des créatures ?

— Ah ! ah ! tu veux tout savoir ? Encore un petit verre et tu auras la réponse... Excellent... Je ne puis rien te refuser. Eh bien ! le fakir affirmait que Fétiche et créature c'est tout de même, car chacun se fait son Fétiche suivant la force de l'intérêt qu'il se porte à lui-même et l'énergie de volonté qu'il emploie à le satisfaire. C'est ce qui fait que je ne mens pas lorsque je prédis aux gens une fortune heureuse. Cela renforce leur Fétiche : leur chance de bonheur en est accrue, ils en jouissent par anticipation.

— Alors, Mokoubamba, sous des formes diverses et des dénominations changeantes, tu professes que le seul Fétiche auquel tu sois demeuré immuablement fidèle et qui t'en ait récompensé en te poussant à travers tout dans le monde...

— C'est Mokoubamba lui-même. Voilà le grand secret. Médite là-dessus, comme le fakir...

— Je méditerai, n'en doute pas. Mais crois-tu que ce grand secret ne soit connu qu'à Bénarès ?

— Je me le suis demandé souvent. A en juger par les actions, chacun paraît savoir à quoi s'en tenir. Je n'ai trouvé que le fakir de Bénarès pour dire les choses comme elles sont.

Ainsi parla Mokoubamba, rempailleur de chaises à Passy, raccommodeur de tout ce qui se casse, amuseur de passants, diseur de contes en l'air.

LA CHUTE DU PASTEUR JOHANN STUMPF

Dans toutes les villes germaniques, si vous connaissez quelque émérite buveur de bière, il vous confiera, le soir, après dîner, qu'au fond d'un quartier populaire se trouve une obscure brasserie, dépourvue de toute élégance, où les connaisseurs viennent chercher, réunies, en une lampée délectable, toutes les joies de l'orge et du houblon. Parmi les crins hirsutes de la face teutonesque, les petits yeux jaunes s'allument à la seule pensée de ce séjour enchanteur. Votre ami voudrait vous donner un avant-goût de la chose. Mais comment traduire par des mots grossiers le suprême raffinement des sensations dont l'attente quotidienne est l'étoile de sa vie? Il y a la fraîcheur, il y a la qualité, il y a le parfum, une certaine saveur qui ne se rencontre qu'en ce lieu : le *je ne sais quoi*. Et ce sont des oh! Et ce sont des ah! Si bien qu'un quart d'heure après, vous affrontez le pavé glissant d'une ruelle noire, qui doit vous conduire, après quelques faux pas — comme il est classique pour tout Paradis — au Walhalla de Gambrinus.

Une lanterne fumeuse, surmontée d'une enseigne qui est parfois un chef-d'œuvre d'antique serrurerie, est le

signe que derrière ces murailles, imprégnées d'aigres senteurs, des rites s'accomplissent. Vous poussez une porte, et vous voilà dans la situation de Jupiter lorsque, pour ses plaisirs secrets, il s'enveloppait d'un nuage. Seulement des pas, accompagnés d'un bruit de verres ou de poterie, vous avertissent que votre nuage est habité. L'homme expérimenté se tient coi, attendant qu'il se fasse une accoutumance des yeux. Bientôt, en effet, on perçoit des ombres qui passent, échangeant des paroles indicatrices d'un compte : « Huit, dix, douze, quinze, vingt », sans que jamais une réflexion s'ensuive. Enfin vous découvrez des tables alignant des bataillons de verres, souvent de pots de grès, autour desquels des fils barbus d'Odin soufflent dans des porcelaines d'où s'exhalent d'épais tourbillons de fumée. De temps à autre quelqu'un s'arrête de souffler son charbon pour porter à sa bouche la divine liqueur, puis on le voit fermer les yeux, recueilli en une ineffable prière aux Puissances fabricatrices de parfaite béatitude, et, plein d'une ardeur nouvelle, pousser au ciel l'hommage de nouvelles spirales fuligineuses. Le peuple des brasseries vulgaires aime à causer en buvant, en fumant. En cet habitat de délices inexprimables l'initié observe un silence religieux. Les suprêmes félicités sont muettes.

Le mois dernier, après avoir pris place à la brasserie du *Weisser Lœwe* dont la bonne ville de Zurich se vante, j'essayais d'analyser mes sensations confuses et ne trouvais rien en moi que le respect d'un profane pour une religion inconnue, lorsque mon ami le professeur Hans Schumann, qui m'avait ouvert la porte du temple, m'invita aux cérémonies préparatoires de l'allumage des fourneaux suivi d'une libation généreuse. C'était l'entrée en matière. Qu'est-ce que le *Lion Blanc*

avait à faire ici, je ne saurais le dire, car si l'aspect pouvait être d'une ménagerie, les fauves aux barbes d'or, perdus dans les ravissements d'une douce hébétude, laissaient toute blancheur — d'âme ou de linge — en cette atmosphère enfumée. La bière du *Lion Blanc* était bonne, assurément. Malgré les plus consciencieux efforts, je ne la jugeai pas supérieure à celle des autres brasseries. Quand je fis part de ma déconvenue à mon introducteur : « Il faut le temps et l'expérience, répondit-il, avec un bon sourire de pitié. Surtout, ne dites pas cela, vous vous feriez du tort. »

Un professeur arriva, puis un autre, et bientôt on aurait pu se croire à une conférence silencieuse du *Polytechnicum*. Comme je regardais devant moi, pour occuper mes pensées, je fus frappé de l'aspect insolite d'un adepte dont l'ardeur au culte devait être fort grande à en juger par le nombre des coupes vidées. On ne voyait rien de lui qu'un feutre noir enfoncé jusqu'au nez d'où s'élançait un ruissellement de barbe blanche. Il *pipait* désespérément, ce dont je ne m'étonnais point, ayant déjà compris que le tabac seul pouvait faire passer la bière, comme la bière le tabac. Une rigidité du corps comme de catalepsie. Point de compagnon. Il me sembla qu'on s'écartait de lui. Tout à coup, il leva les deux cercles d'or de grosses lunettes rondes vers les poutres enfumées. C'était le signal convenu pour un supplément de bière. La mousse épaisse s'étala lentement sur la barbe blanche, puis l'homme retomba dans l'immobilité.

L'accomplissement des cérémonies dans un temple n'est point, pour qui sait vivre, une occasion de questionner. D'ailleurs, je crois vraiment que toute pensée avait fui de mon cerveau. Entre deux pôles, bière et tabac, oscillaient mes vagues notions d'existence. En

fumant, il me venait un appétit de bière; en buvant, un besoin de tabac. Quand les deux sensations arrivaient à se détruire, c'était signe qu'on pouvait partir. Il ne leur fallut pas moins de trois heures pour s'entre-détruire chez le professeur Hans Schumann dont la science profonde en géologie fait l'orgueil de tous les cantons allemands.

Enfin nous nous retrouvâmes sur le quai de la Limmat, et le grand air éclaircissant mes idées :

— Avez-vous remarqué, hasardai-je, ce drôle d'homme en face de nous?

— Qui est-ce qui ne connaît pas Johann Stumpf?

— Moi!

— Comment? Vous n'avez pas lu son histoire dans les journaux? Elle a fait assez de tapage.

— Quand donc?

— Mais, il n'y a pas plus de vingt ans.

— Peut-être l'ai-je oubliée. Voulez-vous me la rappeler?

— Certainement. Le cas est curieux.

Et s'accoudant au parapet, face à face avec la grande flèche pointue qui darde au ciel la foi religieuse de la communauté Zuriquoise, le professeur Hans Schumann entra sans plus de façons en matière.

— J'ai connu le docteur Johann Stumpf — car il est docteur bien qu'il ne permette plus qu'on lui donne son titre — il y a une trentaine d'années. Il avait fait de brillantes études en Allemagne et était venu se fixer comme pasteur d'âmes à Schwarzbach, près d'Aarau. C'était un grand et beau garçon, tout droit sur ses jambes, doué de la plus rare éloquence, profondément pénétré des vérités de son enseignement. Avec cela, charitable aux malheureux, donnant sans compter — son père lui a laissé une assez belle fortune — se dépen-

sant de jour et de nuit en visites aux malades et aux « malpensants ». Pour Stumpf, le « malpensant », est-il besoin de le dire, était l'homme qui ne pensait pas comme lui. Il avait dépensé tant de labeur pour se faire une conviction personnelle, et y était arrivé avec tant de peine, que c'était une inexprimable souffrance lorsqu'il rencontrait une créature humaine qui différait d'avec lui sur quelque point de théologie. Le pis est que, dans son ardeur de propagande, il recherchait la contradiction, provoquait le débat, et cet homme qui n'aurait pas voulu écraser un puceron finissait le plus souvent par vouer son interlocuteur aux flammes de l'éternité. A moins de dire *amen* à tout ce qui lui tombait des lèvres, on ne sortait guère de son entretien qu'en l'état de damnation pour cause d'hérésie. Cela lui avait fait des ennemis, je dois en convenir, car de la religion beaucoup en prennent, beaucoup en laissent, mais il n'en est pas moins désagréable de s'entendre dire, par un homme qu'on respecte et qu'on aime, que le créateur du monde est dans l'obligation de vous réserver une place sur les charbons ardents de l'enfer. Par contre, naturellement, tous ceux qui se rangeaient, bouche close, aux doctrines du docteur Stumpf, ou ne disputaient avec lui que pour se rendre, recevaient la ferme promesse d'une éternité de bonheur, ce dont ils lui marquaient une reconnaissance infinie. Plus tard, ses amis sont devenus ses ennemis. Mais ses ennemis par malheur, lui sont restés fidèles dans l'inimitié. C'est ainsi qu'il s'est trouvé seul contre tous.

— Qu'a-t-il donc fait?

— Vous allez le savoir. Il avait épousé une femme charmante, douée de toutes les vertus, excellente ménagère, élevant leurs deux enfants — une fille et un garçon — dans le respect des doctrines de leur père. On

chercherait vainement ce qui manquait à Johann Stumpf pour être heureux. C'est alors que je fis sa connaissance. Je l'aimais beaucóup...

— Mais puisque vous fûtes son ami, pourquoi ne lui avez-vous pas parlé tout à l'heure?

— Nous l'aimons tous encore. Seulement, le malheur l'a rendu bizarre. Il ne faut pas le troubler dans ses méditations. Quand il veut nous parler, nous sommes tout à lui. Mais nous lui ferions une peine cruelle en provoquant son discours quand il veut être seul avec lui-même. Je le vois tous les soirs au *Lion Blanc*, et voilà plus de trois mois que nous n'avons échangé une parole. Demain peut-être, nous causerons comme si nous nous étions rencontrés la veille. Bien entendu, je me garderai de faire la plus légère allusion à son malheur...

— Quel est donc son malheur?

— Vous le sauriez déjà sans vos interruptions. Le malheur de Johann Stumpf, c'est que, prêchant des croyances — qui, entre nous, sont invérifiables par l'expérience — il prétendait les contrôler par le raisonnement. Toujours il était en travail sur lui-même, argumentant contre ses propres pensées, s'enfermant pour dialoguer tout haut, et poussant des cris de triomphe quand il avait réduit à merci son contradicteur imaginaire. Il devint sombre agité, plein de réticences, comme s'il portait en lui quelque grave révélation dont il n'osait se départir. Un jour, enfin, il éclata. Il entra violemment chez sa femme qu'il trouva occupée à frotter ses armoires comme toutes les femmes font en Suisse à la veille du dimanche — c'était un samedi — et les cheveux ébouriffés, les yeux hagards, les mains tremblantes :

— Adélaïde! s'écria-t-il, avec un rire nerveux où se

mêlaient étrangement la tristesse et la joie, il nous arrive un grand bonheur. Je viens de découvrir qu'il n'y a pas de Diable.

— Pas de Diable! répondit sa femme, qui ne fit qu'un saut de son escabeau. C'est impossible, Johann. A quoi servirait le bon Dieu?

— Oui. Voilà comme je parlais moi-même, il n'y a pas plus de huit jours. J'étais simplement insensé. Te rappelles-tu? Je damnais tout le monde à tort et à travers. Dieu me pardonnera d'avoir été si bête. Car ce n'était que bêtise, stupidité profonde, si je l'ai méconnu, si j'ai pu croire que son ineffable bonté pouvait s'accommoder des feux de l'enfer. Comprends donc, malheureuse. Le bon Dieu est le bon Dieu, il n'est donc pas méchant.

— Johann, mon cher Johann, tu es malade, tu blasphèmes. Le pasteur Johann Stumpf ne va pas se tourner contre la religion.

— Me tourner contre la religion? Mon Adélaïde chérie, mais jamais je ne fus si plein de foi, si débordant d'amour pour le Créateur dont la sublime bonté nous permet de trouver dans les épreuves de ce monde une suffisante rémission de nos fautes.

— Tais-toi, Johann, tais-toi, tu outrages Dieu. Insensé! Est-ce donc là ce que tu vas enseigner à tes enfants?

— Mes enfants? Comment! tu m'en voudrais de supprimer pour eux la perspective de l'Enfer? Tu prétends qu'ils soient brûlés vifs toute l'éternité pour un simple manquement? Tu peux vivre avec cette pensée?

— Je vis dans les pensées de la religion que tu proposes de détruire.

— Non. Non. Tu le verras demain, quand du haut de la chaire...

— Johann, tu ne feras pas cela.

— Il faut bien que je le fasse. Ne vois-tu pas que je vais délivrer le monde de ses terreurs ? Par moi, les hommes vont connaitre la paix.

— La paix du crime. Si tu fais cela, toute la chrétienté se dressera contre toi. Tu seras maudit!

— Je serai béni par tous les braves gens.

Que vous dirai-je ? poursuivit le professeur. Le lendemain, Johann Stumpf annonça dogmatiquement en chaire la vérité nouvelle à laquelle il venait d'atteindre, par grâce spéciale, dans sa quarantième année.

— Non, amis chrétiens, tonna-t-il superbement, il n'y a pas de Diable! L'esprit du mal n'est rien qu'une imagination de nos pauvres cervelles en délire. Dans l'univers qu'emplit la Providence de Dieu, il n'y a pas de place pour le Démon.

Une longue démonstration suivit pour démontrer que les suppplices éternels seraient en contradiction avec la bonté divine. Mme Stumpf sanglotait à son banc. Les fidèles, stupéfaits, se demandaient ce qui était arrivé pour que le Diable ainsi eût fait tout à coup ce plongeon inattendu dans le néant. On sortit de l'office dans une agitation extrême, des groupes se formèrent sur la place, où le cas fut examiné.

— Il est fou, dit le brasseur. Si la bonté divine ne comportait pas les supplices éternels de l'Enfer, elle exclurait aussi les maux passagers de la terre.

— Il sera damné pour cette parole sacrilège, prononça le cordonnier.

— Laisserons-nous remonter à la chaire de vérité, demanda le forgeron, un blasphémateur exécrable? Il nie le Démon, c'est donc un athée.

Ce mot décida de la journée. La foule se porta sous

les fenêtres du pasteur, le conspua aux cris de : « *A bas l'athée!* » et cassa toutes les vitres. Stumpf voulut paraître au balcon, une pierre l'atteignit à la tête : il fut forcé de se retirer. Par la voix du peuple, qui est la voix de Dieu, Schwarzbach vengeait le Démon outragé. Le lendemain, à la première heure, sa femme quittait le foyer conjugal pour se retirer dans sa famille avec ses deux enfants. Ils sont à Bâle. Le garçon est dans l'horlogerie. On dit que la fille ne pourra jamais épouser qu'un Français. Les voit-il quelquefois? On l'ignore. Quant à lui, il vint se réfugier ici. Il travaille à un grand ouvrage, où la non-existence du Diable sera, paraît-il, mathématiquement établie. Ses soirées se passent où vous l'avez vu. C'est un homme frappé de la foudre. Il fume et boit automatiquement tout le soir. Je sais que vous, Français, qui aimez la griserie légère, vous nous reprochez les lourdes ivresses de la bière. Question de forme, cher monsieur. Le Chinois a son opium, c'est pis encore. Tous les hommes s'épuisent à tâcher d'oublier la vie. Il se peut que le Diable n'existe pas, comme l'assure maintenant Johann Stumpf. Cela n'empêche pas, à mon avis, qu'il puisse très bien y avoir un enfer, et, en ce cas, je ne serais pas étonné que ce déplorable séjour eût justement notre globe pour réceptacle.

— Et jamais Stumpf ne vous a parlé de son aventure?

— Je le rencontrai, l'an dernier, dans la *Bahnhof Strasse*, tenant un journal à la main. Il me le mit sous le nez.

— Voyez donc comme c'est drôle! s'écria-t-il avec des saccades de voix gutturale qui voulaient être un rire.

C'était une histoire du Grand Frédéric, qui ayant

révoqué un pasteur dont les descriptions trop réalistes des supplices eternels avaient fait évanouir une demi-douzaine de femmes au prèche, reçut une pétition où l'unanimité des fidèles réclamait le maintien du prédicateur. Ce qui faisait rire Stumpf, c'est que le Roi avait écrit en marge : « *Si mes fidèles sujets veulent aller au Diable, je ne me reconnais point le droit de les en empêcher.*

JUSQU'AU FOND DE L'ABIME

Je rentrais en France, après une quinzaine passée dans l'Arlberg, lorsqu'une pause à Zurich me mit de nouveau face à face avec mon vieil ami Hans Schumann, le célèbre professeur de géologie. Depuis notre dernière entrevue, j'avais profondément médité sur la terrible aventure du pasteur Johann Stumpf qui perdit, avec sa situation dans le monde, l'amour de sa femme et de ses enfants, parce que l'idée lui était venue que l'univers du bon Dieu se pouvait concevoir sans le Démon. L'apparition du *Weisser Lœwe* m'était restée tragiquement vivante, et je ne pouvais détacher ma pensée de cette âme ingénue, frappée du tonnerre céleste pour le crime d'avoir rêvé que de l'œuvre d'une Bonté toute-puissante le mal éternel devait être exclu. Dans l'antre obscur, chargé de vapeurs narcotiques, je revoyais le ruissellement argenté de la barbe sous le grand feutre noir qui séparait du monde la pauvre face endolorie. J'évoquais le pâle éclair de ce regard noyé en d'affreux souvenirs. La pipe pour l'oubli, la bière pour le rêve embrumé d'une vie différente de la vie, était-ce donc le dernier mot de cette destinée?

Johann Stumpf écrivait un livre, avait dit Hans

Schumann. Quelles paroles trouverait-il pour dire sa torture? Jadis on avait pitié de l'hérétique. Sur un bûcher flambant on l'offrait en holocauste au Seigneur. On laissait vivre Johann Stumpf aujourd'hui, mais pour lui ravir tout ce qui lui est une raison de vivre. Lapidé par ce Schwarzbach, qui lui demeurait cher malgré tant d'affreuses cruautés, abandonné par l'épouse dont il n'avait cessé d'admirer les vertus, renié par ses enfants... par l'unique raison que, dans la simplicité de son cœur, il avait joyeusement prononcé la parole qui lui paraissait destinée à délivrer les hommes d'un effroyable cauchemar!

Quelles réflexions étaient en lui? De regrets ou d'invincible espérance? Et puis, une question redoutable: Que ferait-il si c'était à recommencer? Je voulais connaître cet homme, lui parler, avoir le secret de son âme. J'aurais voulu savoir encore ce que Mme Johann Stumpf avait à dire. Elle avait tendrement aimé son mari. Elle l'aimait peut-être encore. Quelles raisons profondes avaient déterminé sa fuite? Orthodoxie héréditaire, plus forte que l'amour? Impossibilité de concevoir l'existence en dehors de ce concours d'ignorances ataviques qui, sous le nom « d'opinion publique », demeure le principal appui des pensées faibles? Ou bien avait-elle cru candidement qu'il n'y avait qu'un Démon en qui pût surgir la pensée sacrilège de nier le Mauvais Esprit? Était-ce ses enfants qu'elle avait voulu sauver d'abord du périlleux contact? Quelle que fût sa pensée, un combat s'était livré et se livrait encore au plus profond d'elle-même. Lequel? Et Karl et Resie, quel jugement portaient-ils sur leur père? Comment, tout à coup leur cœur avait-il pu se fermer? C'est dans le vague espoir d'obtenir une réponse plus ou moins satisfaisante à quelqu'une de

ces questions qu'à peine installé à l'*Hôtel Bauer au Lac*, je courus au *Polytechnicum* où la *Hausfrau* de Schumann m'avait dit que le professeur achevait sa leçon.

Schumann ayant de l'amitié pour moi, mon empressement ne lui causa pas de surprise. Mais quand je prononçai le nom de Johann Stumpf...

— Je vois ce que c'est, dit-il avec un malin sourire. Vous n'en voulez pas rester là de mon histoire. Eh bien! bénissez le ciel ou le hasard, suivant votre inclination, car depuis notre soirée du *Weisser Lœwe*, il est arrivé quelque chose.

— Vous avez causé avec Stumpf?

— Précisément.

— De son affaire?

— De son affaire, en vérité. Le malheureux se trouve dans une situation plus cruelle encore que je n'avais supposé.

— Comment cela?

— C'est toute une histoire. Imaginez que, la semaine dernière, je me promenais au jardin public avant dîner. La journée avait été pluvieuse. J'étais tout seul, ou à peu près. Voilà qu'au détour d'une allée j'aperçois Johann Stumpf effondré sur un banc. Son chapeau rabattu, comme d'ordinaire, dérobait son visage. Mais tout le corps agité de spasmes dénonçait des sanglots que la volonté se trouvait impuissante à réprimer. Saisi d'une compassion fraternelle, oubliant que je courais le risque, par mon discours, d'aggraver sa douleur, je m'assis à côté de lui :

— C'est moi, Johann, lui dis-je doucement, moi, votre vieil ami Hans. Quelquefois cela soulage de trouver un cœur ouvert.

Je lui pris la main. Il me regarda sans témoigner aucun étonnement.

— Je suis content que vous soyez là, dit-il simplement, me montrant un visage en larmes. Souvent j'ai voulu vous parler, vous dire ma grande peine. Je n'osais pas.

— Et moi, c'est par discrétion pure, Johann, que je ne venais pas à vous.

— Vous avez été bon, Hans, de venir aujourd'hui. Mes pensées m'étoufferaient si je ne pouvais m'alléger du fardeau dans le sein d'un ami. Pour vous avoir dit ces deux paroles, je me sens déjà mieux. Venez chez moi. Je vous raconterai tout.

Je trouvai son logis dans un désordre extrême. Des livres sur les sièges, des papiers jusque sur le lit. Il m'avoua que souvent il ne se couchait pas, attendant que la fatigue, bière et tabac aidant, l'abattît sur un fauteuil. Ce qui me frappa, ce fut un châle de femme sur un canapé. Il saisit mon regard.

— Oui, le témoin est là, dit-il. Vous ne croirez pas que j'ai rêvé ! Adélaïde, ma femme, était ici hier. En quel état l'ai-je retrouvée? vieille, courbée vers la terre, la face ravagée, les yeux rougis de larmes. Ainsi je la vis entrer, au matin, sans gestes, sans voix, glissant vers moi comme un fantôme. Je reculai d'un pas dans la terreur.

— Ne me reconnais-tu pas, Johann, dit-elle d'une voix entrecoupée, je suis celle que tu appelas la bien-aimée. Et puisque j'ai trahi la foi que je t'avais jurée, avant de mourir je viens te demander pardon.

Elle tomba à genoux, les mains jointes. Et moi je m'élançai vers elle. Je la relevai, je la pris dans mes bras, et, sans trouver une parole, nous mêlâmes nos larmes.

J'avais perdu la notion du temps, quand une faible voix dit à mon oreille :

— Johann, m'as-tu pardonné?

Moi, je ne sentais rien, qu'une sorte de bonheur douloureux, où se mêlaient je ne sais comment l'amertume et la douceur de toutes les joies, de toutes les peines.

— Jamais ce mot-là entre nous, répondis-je. Je n'ai aimé que toi. Je t'aimerai toujours.

Là-dessus de terribles sanglots, puis une paix d'épuisement. Enfin elle put parler.

— J'ai voulu venir sans les enfants, dit-elle. Ils arriveront demain matin. J'avais besoin de me confesser d'abord. Tu es bon, toi, Johann. Tu as l'âme d'un enfant. Moi, j'ai été dure. Je veux t'expliquer...

— Pas d'explications. Rien. Tu ne m'avais pas compris. Tu me comprends maintenant. Moi, je n'ai cessé de te comprendre. Tu as été absente, tu reviens. Nous recommençons la vie.

— Oui, oui, c'est cela. Plus tard. Plus tard, quand nous pourrons parler tranquillement de ces choses. Pourtant, laisse-moi te dire que je ne raisonnai pas quand je désertai ton foyer, Johann, emportant loin de toi nos enfants, tes enfants... Ce fut comme un ouragan qui vous prend et auquel on se livre. Je ne pourrais pas dire la raison de mon acte. Il me sembla qu'en niant le Démon tu venais de porter une atteinte sacrilège aux volontés providentielles du Créateur. Parfois, j'en puis faire l'aveu maintenant, j'avais douté moi-même. Mais quand je vis mon doute se dresser devant moi, se faire verbe et acte à la fois, en ton audacieux défi aux croyances sacrées, tu me parus le génie du mal lui-même, et je m'enfuis épouvantée. Je m'enfuis, il y a dix ans, et, depuis dix mortelles années, pas un jour n'a passé sans que je te pleure, Johann, car, moi aussi, je n'ai cessé de t'aimer. Chaque jour j'ai pleuré. Chaque jour je me suis interrogée moi-même pour te com-

prendre, pour me comprendre en même temps. Quand tu me semblais à jamais perdu, une immense pitié me ramenait vers toi, malgré ma terreur. Quand je te revenais, ma faiblesse me faisait horreur, et je me haïssais d'être si lâche. Dix ans ainsi! Dix ans de la plus effroyable torture! Dix ans de bonheur que je t'ai volés, Johann, et dont je me suis frustrée moi-même! Enfin, je t'ai compris, et me voilà, bien misérable sans doute, mais toujours aimante et pleine de repentir. Car tu as raison, certainement. La bonté de Dieu est suprême. Et la seule supposition du mal éternel lui est une offense. C'est bien cela ta pensée, dis?

A ces mots, reprit Johann Stumpf, encore tremblant des pensées qu'il venait d'évoquer, il se fit entre nous un silence. Je venais de comprendre que ma chère femme me revenait, en vertu d'un accord entre son amour, toujours fidèle, et le raisonnement de théologie qu'elle avait mis dix ans à construire pour la tranquillité de son âme. Mais que pouvais-je lui répondre, moi, qui, de mon côté, avait passé dans la méditation la plus ardue chaque heure de ces dix années? Adélaïde n'était plus la même qu'au jour de son départ. Moi aussi, j'avais changé. Au moment où je tenais le salut, je voyais sous mes pas un nouvel abîme s'ouvrir. Je rassemblai tout ce qu'il y avait en moi de courage.

— Ma bien-aimée, fis-je, il n'y a point de doute que je suis le seul coupable. Je t'ai brusquée de ce que j'appelais sottement « ma grande découverte », quand j'aurais dû ménager ta conscience, calmer peu à peu tes inquiétudes légitimes. Il faut que cette leçon nous serve à tous deux. Je ne dois pas te cacher que si tu as beaucoup réfléchi durant ces dix années, je n'ai pas employé mon temps de façon différente. Tu es arrivée à une conclusion qui marque un grand pas en avant

dans la voie de la vérité. Tu ne seras pas surprise que, de mon côté, j'en ai fait d'autres. Nous nous accorderons aisément, j'en suis sûr. Doucement, lentement, je te dirai mes pensées. Tu t'abandonnes à moi, n'est-il pas vrai ?

Un terrible tourment se peignit sur le pauvre visage labouré de cruels sillons.

— Au nom de Dieu, Johann, avez-vous fait une nouvelle découverte encore ?

— J'ai fait beaucoup de découvertes, Adélaïde, repris-je, en la serrant tendrement sur mon cœur. La première, c'est que je n'ai cessé de te mettre au-dessus de toutes les femmes de la terre...

Mais elle se dégagea nerveusement.

— Johann, n'est-ce pas fini ? Si vous avez encore un coup à me porter, par pitié, n'attendez pas une minute pour le faire. Voyons. Pour vous, j'ai rejeté la croyance au Démon, ce qui dérange pourtant tout ce que nous savons de la Providence. Quelle autre abjuration me demanderiez-vous !

— Je ne te demande rien, ma femme chérie, que de me laisser croire ce qui me paraît vrai, et de donner toi-même créance ou non à mes idées suivant ce que tu jugeras l'évidence.

— Enfin, à quoi est-ce que vous ne croyez plus ? Je veux le savoir.

— Je ne crois plus aux miracles.

— Même à ceux des livres sacrés ?

— Je ne crois plus aux miracles. Il ne peut y en avoir de deux qualités : ceux d'aujourd'hui et ceux d'autrefois. Celui qui a établi un ordre universel doit avoir tout prévu, et l'obligation de changer témoignerait chez lui d'une imperfection que je ne saurais lui attribuer sans injure.

— Johann, l'audace de votre esprit me remplit d'épouvante. S'il y a quelque chose de discutable dans le Livre, où sera notre point d'appui? Vous êtes un négateur. Je ne retomberai pas dans ma première faute. Je soutiendrai le choc de votre erreur au nom de la foi, et c'est moi peut-être à qui le ciel réserve de vous ramener dans le droit sentier. Mais que tout soit dit entre nous dès cette heure. Au nom de notre amour, au nom de nos enfants, interrogez-vous, Johann, et répondez-moi sans une arrière-pensée. Vous sentez-vous en possession de quelque autre hérésie ?

— Je n'admets plus le dogme de la Trinité.

Elle tressaillit comme si elle avait reçu un coup de poignard, et se redressant tout à coup :

— Vous voulez m'éprouver. Ce n'est pas possible. Si vous avez dit vrai, c'est que vous ne m'aimez plus.

— J'ai dit la vérité. Je t'aime toujours. Quel rapport entre mon amour et la croyance en un dogme indémontrable.

Elle me mit les mains sur la bouche.

— Assez de blasphèmes, s'écria-t-elle rudement. Dieu m'est témoin que je revenais à vous dans l'innocence de mon cœur. Hier, en quittant mon vieux père qui me détournait de ce voyage, je lui disais : « Je retrouverai Johann tel que je l'ai laissé. Quoi qu'on puisse penser d'une dissidence — très grave, j'en conviens — il est sincère, il croit, il est chrétien. »

Et moi, folle, je pensais à notre dernier entretien avant le terrible jour... Vous veniez de lire ce fameux ouvrage du grand penseur Gladstone, où il montre des prévisions du christianisme jusque dans Homère. Vous vous émerveilliez alors de trouver dans le trident de Neptune l'allusion la plus claire à la Trinité précisément. Et aujourd'hui...

— Mais qu'est-il besoin de théologie entre nous? Tu es mon épouse, devant les hommes et devant Dieu, la mère de mes enfants, je t'ai gardé mon amour des jeunes années. Et parce qu'il me paraît absurde que un soit trois et que trois soit un...

— Taisez-vous, malheureux! commanda-t-elle en colère.

— Mais tu n'as pas compris. Je n'ai pas nié la Divinité suprême qui...

— Oui. Oui. Vous réservez cela pour un autre entretien. Vous en avez dit assez. Plus un mot. Mon père avait raison. En matière de foi, c'est tout ou rien. Votre impudent cynisme m'emplit de dégoût et d'horreur. Je ne vous connais plus. Vous n'êtes que le fantôme de celui qui fut mon époux. Arrière, maudit ! Je remporte ma foi dont je vous apportais le secours. Ces dogmes de révélation auxquels vous insultez, ce sont les miens, entendez-vous ? Je m'abîme à genoux devant le mystère suprême de l'unité d'une triple Providence. Je crois au miracle. Et si mon faible esprit avait pu fléchir, un moment, dans la croyance au Démon, et bien, soyez-en fier, c'est vous qui m'y avez ramenée par l'impudence de vos paroles sacrilèges. Oui, il y a un Démon, monsieur, un Démon pour servir la bonté infinie du Créateur. Il y a un Démon, et la preuve c'est qu'il est en vous.

Un claquement de porte, Johann Stumpf était seul, stupide, affolé, se demandant s'il n'était pas le jouet d'un affreux cauchemar. C'était bien la fin, cette fois. Une lueur encore restait dans la brume de ses pensées : « Les enfants viendront demain matin. » En son cœur cette parole était restée.

— Je leur parlerai, pensait Johann, je leur expliquerai... Ils comprendront.

— Le lendemain, dit le malheureux à voix basse,

j'allai les attendre à la gare. La journée se passa. Tout le monde me regardait. On me croyait fou, probablement. Il ne s'en fallait de guère. Quand tout espoir fut perdu, je sortis sans savoir où j'allais. Vous m'avez trouvé sur un banc du jardin public. Mes enfants ! mes enfants ! Qu'a-t-on pu leur dire... ? Dans dix ans peut-être, Adélaïde aura réfléchi de nouveau. Elle voudra me revoir. Je serai mort... ou je ne croirai plus en Dieu.

Et Johann recommença de pleurer. Il pleura, il pleura, puis s'affaissa de fatigue sur sa chaise.

— Le voyant endormi, acheva Hans Schumann, je quittai doucement la chambre. Je revins le lendemain. Porte fermée. Je rencontrai Johann dans la rue, il m'évita. Au *Weisser Lœwe*, son chapeau sur les yeux m'avertissait de me tenir à l'écart. J'attendrai qu'il me parle. Demain peut-être, peut-être jamais. Mon pauvre ami est retombé dans le silence. Ne troublons pas l'homme qui remplace la vie par un rêve.

UN NEVEU DE TIMON

Timon d'Athènes haïssait les hommes pour les avoir trop aimés. Qui était en faute, les hommes ou Timon d'Athènes? La question, ouverte depuis longtemps, ne paraît pas résolue. Le genre humain continue de chercher noise à ses détracteurs, et les neveux de Timon — qui fut surtout un cœur déçu — n'ont pas cessé de trouver matière à leurs dénigrements.

Le neveu de Timon qui me faisait sauter sur ses genoux dans mon enfance était un ancien médecin de marine, retiré du service après une grave blessure reçue à Navarin. En fermant les yeux, pour mieux évoquer mes souvenirs, je vois se dresser devant moi une longue silhouette décharnée que surmonte un crâne dégarni, tout en hauteur, ce qui est la marque, dit-on, d'un idéalisme à outrance. Je me souviens des petits yeux verts moqueurs, tapis dans la broussaille drue de sourcils menaçants. Les longs favoris blancs, les lèvres soigneusement rasées, s'ouvrant jusqu'aux oreilles pour un rire voltairien accompagné d'un petit gloussement sourd, me sont restés vivants dans la mémoire, avec les grands gestes incoordonnés, la voix sèche, grinçante, les propos mordants et rageurs.

A cette distance, il me serait impossible de retracer l'histoire du docteur Jean du Pouët, connu de toute la Plaine, de Sainte-Hermine à Fontenay-le-Comte, sous cette appellation d'une familiarité empreinte de respect : « le Docteur ». Tout ce que je puis dire, c'est que « le Docteur », originaire de L'Aiguillon, petit port vendéen à l'embouchure du Lay, avait navigué dans toutes les mers, abordé dans toutes les îles, visité toutes les côtes des continents, étudié sur le vif tous les peuples de la terre : ce qui lui permettait de faire, à tout moment, la critique de ses concitoyens en instituant, à leur désavantage, de désastreuses comparaisons avec je ne sais quels sauvages abominables qui se trouvaient, sur le point particulier dont il était question, infiniment supérieurs aux Vendéens réunis de la Plaine, du Bocage et du Marais.

C'est au cœur de la Plaine, dans le village d'Ecoulandres, que « le Docteur » était venu se fixer, appelé par l'héritage d'un cousin qui l'avait laissé maître et seigneur d'une vieille maison bourgeoise avec de grandes salles carrelées où s'accrochaient des panoplies de casse-têtes, sagaies, boucliers, boomerangs, en couronnes de guerre autour de divinités monstrueuses dont les noms barbares, superbement détaillés par le navigateur, jetaient une sainte épouvante dans l'âme des pacifiques laboureurs.

Un petit bois d'ormeaux — grande curiosité d'un pays où pas un arbre ne se rencontre — entourait le domaine. Le taillis était maigre, la couche d'humus se trouvant fort mince sur la pierre calcaire. Cela n'empêchait pas le farouche censeur de tirer quelque orgueil de sa « futaie » sans pareille jusqu'aux extrêmes limites de l'horizon. Même je dois avouer que le docteur avait le sentiment de la propriété terrienne fort développé,

comme tout bon Vendéen. L'argent ne lui tenait pas aux doigts et jamais main tendue ne sollicita vainement son secours. Mais le pronom possessif lui venait facilement aux lèvres quand il s'agissait des choses de la terre. Il disait : « Mon fumier, mes pierres, mes orties... » Il adorait *sa* Plaine, vaste mer,

Verte au printemps, jaune l'été,

où moutonne la moisson sous la grande calotte bleue piquée de clochers, au ras de l'horizon, figurant de lointaines mâtures. Les vols de vanneaux en janvier, de canes pétières en septembre, occupaient l'attention du docteur qui les poursuivait d'une canardière assassine et inventait d'incroyables ruses pour les approcher. Le reste du temps, il courait le pays dans un rustique *tapecul*, empressé au chevet des malades qui le mandaient à tout propos, mais n'estimaient pas trop ses consultations parce qu'il n'en réclamait point le salaire et ne leur donnait pas l'accompagnement de ce charlatanisme permis qui fait le meilleur de tant de cures.

Car le docteur avait son franc-parler d'abord. J'ignore si quelque grande déception l'avait poussé dans la misanthropie, ou s'il n'avait fait que céder à l'inclination naturelle de son caractère. Quelle que fût l'histoire de son esprit, il est certain que sa verve rageuse se donnait à tout propos carrière contre les hommes en général, et, avec des délices particulières, contre ceux qui se trouvaient présents. Rien de grossier d'ailleurs, et surtout point de malice active. Il ne fallait point le prendre au mot, son plaisir étant de sataniques pensées dont l'expression cruelle suffisait à la satisfaction de sa férocité.

Il fallait l'entendre sur l'amour, l'amitié, la reconnais-

sance. Sa joie était de démontrer que toute formule courtoise renfermait un mensonge dont il n'était point dupe, pas plus que celui qui lui en faisait hommage. Ce n'était point une partie de plaisir de venir le remercier d'avoir sauvé la vie d'un malade. Le patient et ses amis en entendaient de belles sur les questions d'intérêts qui faisaient le fond de leurs pensées.

— Es-tu donc si content de n'avoir point hérité? disait-il au fils qui lui annonçait le retour de son vieux père à la santé.

Et là-dessus c'étaient des exemples pris sur le vif dans les villages voisins, des histoires dont il nommait les personnages, pour montrer quel fond de bassesse égoïste recouvrait le vernis d'affection dont les gens aiment à faire étalage. Le paysan écoutait sans rien dire avec un sourire niais, faisait la bête pour n'être point obligé de répondre, convenant au plus profond de sa pensée que le docteur lisait en lui comme dans un livre ouvert, et que pour ce diable d'homme il n'y avait point de secrets.

Ses propos sur le mariage, la famille, la religion, la propriété, la magistrature, l'administration elle-même, étaient de la plus noire psychologie. Mais sa principale victime était le curé d'Ecoulandres, un vieil ami, qui, d'ailleurs, ne se laissait point malmener sans de virulentes ripostes, ce qui amenait entre eux de curieux ferraillements d'escrimeurs.

La vérité est que les deux hommes avaient un grand goût l'un pour l'autre. Tous deux, derniers vestiges du dix-huitième siècle français, avec la pointe de souffrance que les déceptions de la Révolution et de l'Empire avaient enfoncée au plus beau de leur rêve. Le docteur s'exhalait en colère, le curé en résignation. Au fond, tous deux semblables de sentimentalité blessée, se recher-

chant par l'obstination d'une espérance d'accord, et ne se rencontrant que pour se heurter, pour éprouver des forces douloureuses en d'inutiles chocs, se quitter le cœur meurtri avec de grands serments de ne plus se revoir jamais, et courir le lendemain au-devant l'un de l'autre.

Le curé Jaud, comme son inséparable ennemi, était de taille plus qu'ordinaire, et, sans la soutane collée aux maigres flancs du prêtre, à cinquante pas on aurait pu s'y méprendre. L'excuse du docteur pour fréquenter l'abbé était qu'il pouvait lui parler sans se baisser. Quand les deux longues silhouettes se profilaient sur l'horizon de la plaine, on eût dit d'un seul homme : ils étaient un et deux, en effet.

Dans leurs dernières années, la mort faisait, comme il est naturel, l'inépuisable sujet de leurs entretiens. Le docteur avait pris, disait-il, la résolution de mourir avant le curé, pour l'obliger à un acte suprême d'hypocrisie en le contraignant d'enterrer dévotement un homme qui, s'étant proclamé athée toute sa vie, aurait refusé, jusqu'au dernier souffle, de se mettre en règle avec l'Eglise.

— On parle ainsi, disait l'abbé. Au bord du grand saut, les dispositions changent.

— Les miennes ne changeront pas.

— Alors, mon cher docteur, j'aurai le chagrin de vous laisser aller tout seul au cimetière.

— Pas du tout. Vous m'accompagnerez. Vous marmotterez vos patenôtres, vous dis-je, vous aspergerez d'eau bénite mes planches de chêne, vous chanterez des psaumes, revêtu de votre plus belle étole, vous direz une messe du plus grand tratala, et vous ne me quitterez qu'après m'avoir dûment pourvu d'un passeport en règle...

— Ne blasphémez pas. Je ne pourrais plus vous entendre.

— Beau moyen ds se tirer d'affaire quand on est dans l'embarras! Savez-vous où je veux être *enfoui* par vos soins, l'abbé? Dans la partie non bénie du cimetière. Autrefois, la terre, comme le ciel, était votre bien. Vous prétendiez faire de la planète elle-même votre chose, et l'on n'avait le droit de pourrir sous la pierraille qu'avec votre permission. Il fallut vous arracher de force six pieds de long pour Molière! Aujourd'hui, enfin, nous avons repris sur vous notre terre. Nous avons conquis le droit à la paix de l'anéantissement. Et voilà que, pour vous donner l'illusion d'une revanche et vous parquer jusqu'au bout dans votre esprit sectaire, vous n'avez rien imaginé de mieux que de créer un lieu maudit dans le champ de l'éternel repos. L'autre jour, un imbécile de paysan, comme j'allais choisir une place à mon gré, ne m'a-t il pas dit :

— Faut pas vous faire enterrer là, monsieur le docteur, c'est le coin des condamnés à mort.

Les « condamnés à mort », pour cet idiot, c'était apparemment le comble de l'horreur. Il ne sait pas que c'est lui, que c'est nous, vous comme les autres, mon pauvre curé. Eh bien! j'ai choisi là mon emplacement. J'ai fait planter un grand pieu pour qu'il n'y ait pas d'erreur. Allez voir ça, l'abbé, c'est là que vous me déposerez pompeusement, suivant vos rites, en terre non bénie.

— Cela ne sera pas, mon cher docteur.

— Cela sera, mon cher abbé.

A quelques mois de là, le docteur, embusqué dans la plaine à l'affût des vanneaux, la veille de Noël (il avait dépassé quatre-vingts ans), rentrait grelottant de fièvre. Une pleurésie se déclarait le lendemain, et bientôt la mort avançait à grands pas.

L'abbé se trouvait au chevet du malade, comme on peut le penser.

Quand il vit tout espoir perdu :

— Voyons, mon cher ami, commença-t-il, après avoir écarté les témoins, ne pensez-vous pas qu'il convient à cette heure de parler sérieusement des choses sérieuses ?...

— Chut ! fit le mourant, en mettant son maigre doigt fiévreux sur la bouche du prêtre. Nous nous sommes tout dit, nous n'avons plus rien à nous dire. Prenez la clef qui est sous mon chevet, ouvrez ce meuble et donnez-moi mon testament... dans le tiroir de gauche. Une plume aussi : je veux écrire une ligne.

L'abbé fit ce qui lui était demandé. La main tremblante traça quelques mots, puis la tête retomba. L'agonie commençait. Une heure après, le docteur Jean du Pouët avait rendu le dernier soupir.

Le testament ouvert était ainsi conçu :

« Je meurs dans l'incrédulité absolue, refusant de faire aucun acte de foi. Je lègue toute ma fortune, qui se monte à une centaine de mille francs, à l'église d'Ecoulandres pour l'achat d'ornements du culte aussi somptueux que le permettra la somme réalisée, suivant les indications de M. l'abbé Jaud. Ceci dans l'espérance que la vue de ce luxe, en contraste de leur misère, suscitera dans l'âme de mes concitoyens des sentiments appropriés. Je veux être enterré dans la partie non bénie du cimetière : là où j'ai fait planter un pieu, il y a six mois. Si l'Eglise me refusait ses prières, la disposition ci-dessus énoncée serait tenue pour nulle et non avenue. En ce cas, j'institue pour mon légataire universel M. Toussaint Giraudeau, pharmacien à Sainte-Hermine, vénérable de la loge « la Fraternité », que je prie de vouloir bien répartir mon héritage à son gré

entre les œuvres de la franc-maçonnerie particulièrement dirigées contre la superstition et les mômeries. »

Au-dessous de la signature, ces simples mots :

« Je vais mourir dans une heure. Rien à changer », et le nom, d'une grande écriture tremblée, mais où l'écrasement du trait disait l'inflexible volonté.

Le premier mouvement du curé Jaud fut un refus hautain, mais le second mouvement fut d'aller consulter son évêque, qui lui démontra que le devoir suprême était de faire obstacle à la franc-maçonnerie. Il fallut obéir. Le docteur eut le dernier mot, grinçant dans sa tombe le rictus voltairien sous l'eau bénite du curé déconfit.

Les enfants nés avant terme, qui constituaient dans le cimetière d'Ecoulandres, « le coin des condamnés à mort », y gagnèrent que la terre où ils reposaient fut bénie. En cela, du moins, une des prédictions du docteur ne se trouva pas réalisée.

Mais la vraie revanche du curé, dont il n'eut pas conscience peut-être, c'est que la vue des magnifiques calices d'or et des ostensoirs ornés de pierreries, loin de susciter des sentiments de révolte au cœur des misérables, comme l'avait voulu le docteur, ne fit qu'accroître la ferveur des fidèles et provoquer la piété des indifférents par l'ébahissement des splendeurs où se révélait la puissance de l'Invisible. Victoire et défaite de part et d'autre. Coups fourrés dans la nuit de l'Inconnu : c'est la vie des hommes qui passe.

MALUS VICINUS...

Saint-Juirs est le nom d'un village dans le canton de Sainte-Hermine. Couché au flanc du coteau, il domine un frais vallon de prairies plantées de peupliers, arrosées d'un ruisseau qui n'a pas de nom dans l'histoire. Une très modeste église romane hisse péniblement dans le ciel un lourd clocher de pierre parmi les ormeaux, les noyers. Les restes d'un vieux château, descendu de la dignité de forteresse au simple rang d'habitation rustique, attestent qu'en ce lieu, jadis, il se passa peut-être quelque chose. Mais les hommes l'ayant oublié et ne souhaitant point de l'apprendre, vivent dans l'indifférence absolue de ce qui n'est pas eux. Leur village leur paraît comme tous les villages, leur église, leurs maisons, leurs champs, leurs bêtes, comme toutes les églises, toutes les maisons, tous les champs, toutes les bêtes. Ils n'ont que vaguement l'idée d'autres pays sur la terre. Les journaux leur parlent de contrées inconnues, d'aventures étranges : il leur semble que cela soit d'un autre monde. Que leur importe, d'ailleurs, puisqu'ils ne se déplaceront pas, puisqu'il ne leur arrivera rien. Le passé est sans intérêt pour eux et l'avenir ne trouble pas la paix de leur sommeil. Le

présent c'est la récolte, le troupeau, le temps qu'il fait. Pour les choses du ciel, il y a le curé; pour les choses terrestres, le maire, le notaire, le gabelou, le percepteur : une simplification de la vie.

Les marchés et les foires pourvoient aux inquiétudes des esprits curieux des choses du dehors, mais aucun habitant de Saint-Juirs n'aurait l'idée saugrenue de chercher dans son propre village la trace d'un événement digne d'être conté. L'amour lui-même y est sans drame, par la plaisante facilité des champs qui prévient les excès d'imagination en réduisant aux proportions d'un fait-divers la naturelle conjonction des créatures. On se dispute, sans doute, à Saint-Juirs, comme partout ailleurs, sur des droits de propriété, car le tien et le mien, fondement de « l'ordre social », sont, en retour, une cause permanente de désordre parmi les humains. Un délit de pâture, l'usage d'un puits, d'un chemin d'exploitation, une branche d'arbre qui dépasse l'alignement, une haie qui empiète sur le fossé, amènent des querelles, des procès, des dissensions de familles dont l'importance n'est pas moindre dans le cercle du bourg que ne fut pour Vérone le conflit des Capulets et des Montaigus. Les siècles passent, l'homme d'autrefois, l'homme d'aujourd'hui se rejoignent par des manifestations inchangées de violence, auxquelles manque parfois l'excuse d'un intérêt en jeu, comme lorsqu'il arrive à Benvolio de tirer l'épée contre le bourgeois de Vérone qui s'est permis, en toussant dans la rue, d'éveiller son chien endormi au soleil.

Le paisible habitant de Saint-Juirs est étranger à de telles fantaisies. Cependant, une inscription latine au linteau d'une porte, sur la place de l'Église, atteste que, dans les temps passés, un érudit du lieu prit à cœur ces querelles du voisinage, au point d'en vouloir

laisser la mémoire aux générations à venir. Une simple porte de pierre, qui donne accès dans un jardinet défendu par de hautes murailles. Derrière des buis, on découvre une maison trapue, qui paraît remonter au siècle dernier, et ne se distingue en rien de ses congénères. Une servante sort, chargée de linge. Une femme coud à la fenêtre. Le battant se referme. Plus rien. L'œil machinalement se reporte à la pierre fendue en deux, où se lit, profondément entaillée, cette épigraphe savante : « *Malus vicinus est grande malum.* »

Souvent j'ai passé là, et tout en reconnaissant qu'un mauvais voisin est en effet un assez grand mal, je me suis toujours demandé de quelles luttes épiques cette exclamation douloureuse était le témoignage. Était-ce la vengeance d'un impuissant, l'aimable ironie d'un philosophe résigné à l'inévitable ou le cri de triomphe d'un méchant, anxieux de donner le change en rejetant ses fautes sur l'être inoffensif qui ne sut que se taire?

Je regardais la maison de Dieu à vingt pas de là, et je me demandais si ce latin de sacristie n'était point imputable à quelque homme d'Eglise. Quel autre pouvait connaître assez de la langue sacrée pour atteindre à ce degré de platitude épigraphique? N'y avait-il pas dans le trait émoussé comme une saveur de séminaire? Un homme *vrai*, harcelé par un mauvais voisin, eût rendu coup pour coup. Un prêtre devait riposter par une sentence de bréviaire. Ainsi je pensais, interrogeant la pierre sans recevoir de réponse, et sans prévoir surtout que le hasard, un jour, m'apporterait la solution du problème.

Le hasard vint à moi, il y a quelques années, sous la forme d'un petit cahier de comptes, trouvé dans l'étude d'un notaire voisin, et tombé en possession d'un de mes amis par voie d'héritage. C'est un cahier manuscrit

dont les chiffres n'occupent qu'une douzaine de pages. Sur la couverture de parchemin ces deux mots me frappèrent : « *Malus vicinus* ». Feuilletant les pages blanches, je découvris que le livret avait été commencé des deux côtés. Les comptes au front du volume, des notes au revers. J'y rencontrai des informations de nature diverse sur des naissances, des morts, des héritages. En tête, la date de 1811. Je vis défiler sous mes yeux les noms bien connus de quelques familles de Saint-Juirs. Puis le titre fatidique : « *Malus vicinus* », suivi d'une longue histoire terriblement embrouillée. C'était le secret de la porte qui m'était révélé. Affaire de curés, comme j'avais pressenti.

L'abbé Gobert et l'abbé Rousseau, tous deux natifs de Saint-Juirs, avaient été ordonnés prêtres au sortir du séminaire de Luçon, vers 1760. Le cahier ne donne aucun renseignement sur leur famille. Je les suppose tous deux d'origine bourgeoise. Chacun, manifestement, avait quelque « bien au soleil ». Grands amis jusqu'à l'ordination qui amena la séparation inévitable. L'abbé Gobert alla s'installer comme vicaire au Vieux-Pouzauges, dont le curé siégea plus tard à la Constituante parmi les partisans des « nouveautés », et l'abbé Rousseau fut envoyé à Mortagne-sur-Sèvres, au cœur de la future chouannerie.

De leur vie, jusqu'aux approches de la Révolution, nous ne savons rien, sinon qu'ils demeurèrent en relations d'amitié. Ils se rendaient visite souvent. La promenade de Pouzauges à Mortagne en suivant la crête des collines du *Bocage* est une des plus pittoresques de notre belle France de l'ouest, si féconde en beaux paysages. Les vallées sont riantes, arrosées de jolis ruisseaux clairs qui courent en bruissant sur des fonds de cailloux, partout diversifiées de haies vives

d'où s'élancent en rangs serrés les grands fûts d'ombrages. Asile inviolable de la paix du labeur champêtre. Le paysan naissait et mourait là sans avoir jamais rien soupçonné du monde extérieur. Il y a trente ans, des spécimens du genre se rencontraient encore. Pourtant, quand on s'engage dans les chemins creux, sous l'épais taillis des branches, après avoir péniblement gravi les hautes pentes, parmi les rochers de granit, les brousses touffues de genêt entremêlées des ronces que se lancent de l'une à l'autre les souches centenaires, tout à coup c'est le miracle d'un jaillissement dans le ciel d'où toute la terre se découvre. Jusqu'à la Loire au Nord, où se dressent les tours de Saint-Pierre de Nantes, vers l'Ouest jusqu'à la mer, c'est un immense jardin de verdure baigné dans la transparente lumière bleuâtre qui rejoint la terre au ciel et donne l'objectivité de la planète lancée dans l'espace infini. Aujourd'hui même, hommes et bœufs contemplent du même œil indifférent le merveilleux spectacle.

En ce temps-là l'évangélisation du paysan — encore stupéfié de servage — par un clergé dont les chefs se piquaient d'incroyance, ne ressemblait guère aux abêtissantes mômeries de nos jours. Lorsque l'abbé Gobert et l'abbé Rousseau, bras dessus bras dessous, s'arrêtaient dans quelque ferme, pour le repos de « la méridienne » après un frugal déjeuner, leurs libres propos effaroucheraient sans doute plus d'un séminariste aujourd'hui. Leurs vues d'avenir peut-être n'étaient pas très différentes. L'ardent libéralisme du bon curé de Pouzauges ne pouvait être étranger à son vicaire, et comment celui-ci, s'ouvrant aux idées nouvelles, aurait-il pu se soustraire au besoin de s'épancher dans le cœur d'un ami ?

Cependant chaque jour poussait d'une vague nouvelle le flot révolutionnaire. Sous la surface tranquille, des forces inconnues s'accumulaient pour la dévastation des prochaines tempêtes. Enfin l'ouragan se déchaîna et vint bouleverser de ses trombes de fer et de feu le paisible Bocage. Point de temps pour la réflexion. Chacun fut entraîné dans le conflit des éléments avant d'avoir pu se reconnaître. L'abbé Rousseau, de la Vendée *blanche*, ne pouvait refuser de suivre ses gars lorsqu'ils vinrent lui demander de les accompagner en proclamant qu'ils allaient se battre « pour le Bon Dieu ». L'abbé Gobert, de la Vendée *bleue*, ne put rien trouver à répondre quant ses compatriotes lui dirent qu'ils se refusaient à faire cause commune avec l'étranger contre la France, et que la Révolution n'était autre chose que la réalisation de l'Evangile sur la terre, en dépit des Pharisiens de l'ancien régime qui, au nom du ciel, s'appropriaient d'abord tous les privilèges d'ici-bas.

Les aventures de guerre des deux abbés n'ont point laissé de trace dans le manuscrit. Mention y est faite seulement du passage de l'abbé Rousseau à l'armée de Stofflet, sans autre explication. Plus loin, une note de trois lignes en style télégraphique nous révèle que l'abbé Gobert, « suivant la fatale pente », se défroqua, prit le fusil et fut laissé pour mort à la prise de Fontenay. Comment fut-il sauvé, on ne nous le dit point.

Le rédacteur du cahier fait un saut jusqu'au Consulat, et nous apprenons que le « rétablissement du culte », au Concordat, eut pour résultat d'installer l'abbé Rousseau en qualité de desservant dans sa commune natale de Saint-Juirs. Trois ans plus tard, Gobert, « réfugié à Paris », où « il écrivait dans les feuilles », revint au pays où son bien venait de s'ac-

croître de l'héritage de l'oncle Jean Renaud, propriétaire de la maison dont l'inscription latine fait aujourd'hui l'ornement. La destinée, après avoir violemment séparé les deux hommes, après les avoir mis aux prises dans une atroce guerre, les replaçait soudainement face à face au foyer commun pour l'interrogation désintéressée des consciences, les justifications, les réconciliations peut-être avant la mort...

Le lendemain de son arrivée, Gobert se trouva face à face avec l'abbé Rousseau sur la place de l'Eglise. Il alla droit à lui, sincèrement joyeux de le revoir, et les deux mains tendues. L'autre, qui n'avait pas eu le temps de se mettre en garde, ne put se défendre aussi d'un élan d'amitié. Les deux hommes se questionnaient terriblement des yeux, mais toute parole dangereuse fut soigneusement évitée. L'abbé, du reste, abrégea l'entretien, alléguant qu'il était attendu au chevet d'un malade. On se dit au revoir, mais deux jours après, Gobert, allant à l'abbé qui passait, reçut pour toute réponse un froid salut, sans même une parole de banale courtoisie. C'était la rupture. La rencontre de l'oint du Seigneur avec le « défroqué » avait fait scandale dans la communauté des fidèles, et maître Pierre Gaborit, le président du conseil de fabrique, était allé chapitrer son curé de la belle manière. Un prêtre des armées du roi pouvait-il se donner en spectacle avec un suppôt de Satan, un renégat vivant dans les souillures de l'apostasie, un homme qui avait dansé la Carmagnole, *disait-on*, au pied de l'échafaud !

L'abbé Rousseau déconfit, écoutait, secouait la tête :

— Je l'ai connu autrefois, très bon, au séminaire. Peut-être en a-t-il moins fait qu'on ne dit. Je pensais le ramener.

— On ne ramène pas le diable, répliquait violem-

ment Gaborit. Vous ne voulez pas être une pierre de scandale, monsieur le curé ?

— Non, non, reprenait l'abbé, qui se voyait déjà dénoncé, excommunié, maudit.

De ce jour, les relations du prêtre et de son ancien camarade se bornèrent à un échange de coups de chapeau, car jamais l'abbé ne trouva le courage de refuser le salut au « rénégat », comme l'aurait voulu Gaborit. C'est pourquoi celui-ci conçut le projet de prévenir un retour éventuel de faiblesse en suscitant entre l'homme de Dieu et l'homme du diable tout ce qu'il se pouvait d'inimitié.

L'abbé Rousseau était propriétaire de la maison contiguë à celle de Gobert, et Gaborit l'avait prise en location pour y loger son fils nouvellement marié. Un mur mitoyen, un puits commun, des prés qui se touchaient, des droits de passage dans les champs, c'était plus qu'il n'en fallait pour des contestations de tous les jours. Après quelque résistance, l'abbé Rousseau, sous prétexte qu'il ne pouvait avoir « rien de commun avec Satan », se laissait convaincre qu'il devait refuser tous « droits d'usage » à « l'ennemi ». Les réclamations de Gobert n'obtenant nul effet, des procès s'ensuivirent. Un seau de chaux fut jeté dans son puits. Les arbres de son verger furent tailladés à coups de serpe. Ses poules disparurent. Constat d'huissier, arrivée de la gendarmerie qui d'abord alla prendre ses instructions au presbytère. Moyennant une pièce d'argent, le domestique du « maudit » laissa courir la vache « révolutionnaire » dans la luzerne du clergé. L'abbé Rousseau, cette fois, ne put faire moins que de dénoncer le crime en chaire. Toute l'histoire de la révolution y passa — plutôt défigurée.

Gobert qui, peut-être, comme Talleyrand, son con-

frère en défrocation, aurait fini dans les bras de l'Eglise s'il avait eu l'illustration nécessaire pour solliciter le zèle d'un Dupanloup, concevait de tous ses tracas plus d'étonnement que de colère. Ce qui lui causa le plus de surprise fut de trouver la justice injuste. Devenu philosophe, il arriva pourtant à en prendre son parti. Seule l'amitié perdue lui était une douleur. Il finit par soupçonner les manigances de Gaborit et chercha plusieurs fois à s'en expliquer avec l'abbé Rousseau lui-même, mais il ne rencontra que silence obstiné, fin de non-recevoir.

C'est alors que, pour s'adresser, malgré tout, à l'ancien condisciple dans la langue qui leur était familière à tous deux, il fit graver au linteau de sa porte l'inscription qui dénonçait Gaborit comme la cause de leur commun malheur. Tous les jours, sortant du presbytère, l'abbé Rousseau pouvait lire l'appel touchant qui rejetait ainsi sur autrui ses propres fautes. Mais la « gloire de Dieu » ne lui permit pas d'y répondre comme, au fond de son cœur, il aurait voulu.

Il mourut le premier. Au grand scandale de tous, Gobert, « l'excommunié », l'accompagna jusqu'à sa fosse. Dès le lendemain, il donna l'ordre d'enlever l'inscription qui maintenant n'avait plus d'objet. Les maçons se mirent bientôt à l'œuvre et un coup de pioche maladroit avait déjà fendu la pierre en deux quand l'ex-abbé fut emporté soudainement par une fièvre pernicieuse. Les choses restèrent en l'état où l'on peut les voir aujourd'hui. Gobert s'en vint chercher, sans *oremus*, le repos du cimetière non loin de son ancien ami. Ils sont encore voisins, mais bons voisins cette fois, et pour longtemps.

GÉDÉON DANS SA TOMBE

Toute la *Halle aux Draps* de Cracovie se souvient encore de Gédéon-*le-Riche*, fils de Manassé, qui excella dans le commerce des étoffes et mourut dans les voies du Seigneur. Ce n'est pas seulement par sa prospérité que Gédéon fut notable. On le tenait universellement pour « un caractère », et le fait est que l'homme avait reçu du ciel un ensemble de qualités — bonnes ou mauvaises, mais curieusement équilibrées — qui le sortaient du commun troupeau.

D'aspect aimable et même jovial, Gédéon était un gros petit juif tout rond, avec une face blanche et rose où deux grands yeux bleus attendris, qu'on eût dits toujours prêts à lui tomber sur les joues, mouillaient de passions généreuses ses moindres paroles, qu'elles fussent de piété ou d'affaires. Juif *orthodoxe*, il portait naturellement la longue lévite noire sous laquelle se dissimulaient les franges de laine traînantes. Son abondante chevelure grise rejoignait une barbe soyeuse, vierge du fer, par le moyen de deux longues *paillès*, mèches cabalistiques dont Jéhovah aime à voir battre les tempes de ses fidèles. Le chef surmonté d'un chapeau haut de forme aux reflets impeccables, quand Gé-

déon apparaissait sous les voûtes de la *Soukinitza*, il se faisait un silence, et chacun attachait ses regards à la noble houppelande — drap ou soie, suivant la saison — dont les poches offraient un asile sûr aux arcanes du négoce universel.

Ne croyez pas qu'une telle autorité fût venue de hasard ou par quelque coup de surprise. C'était le fruit d'un long effort, toujours heureux, parce qu'aucune entreprise, aucune combinaison ne fut jamais tentée que sur de laborieux calculs où toute chance, favorable ou adverse, entrait en ligne de compte. Manassé avait acquis un très petit bien dans le commerce des vieux habits, et l'on sait que les « vieux habits » des juifs polonais ont pour jeunesse l'âge où le reste de l'humanité les juge hors d'usage. En ce trafic, on ne peut amasser beaucoup. C'est pourquoi Gédéon, à la mort de Manassé, vendit le fonds paternel, et alla s'installer, sans parade, dans la plus modeste échoppe de la *Halle aux Draps*.

On n'y fit pas attention d'abord. Les boutiques, en ce lieu, sont de simples armoires à trois corps. Les deux portes de côté se rabattent en étalages. Le propriétaire s'installe au centre, sur une chaise, et je vous défie de passer sans qu'il soit tombé sur vous une averse de raisons pour acheter précisément tout le contenu des étagères. Gédéon, sortant de l'antre noir qu'éclairaient seulement, tout au fond d'orbites décharnées, les deux grandes prunelles ardentes de sa mère, immobile pendant des heures sur un tas de chiffons, se crut dans le palais des rois. Emerveillé, mais calme, il sut disposer heureusement ses soies voyantes et tenter le passant. D'autres courent après l'acheteur, le sollicitent, l'importunent. Le modeste étalage, qui ne comptait que sur l'agrément de sa marchandise, obte-

nait la faveur. « Ce sera meilleur marché », pensait-on, et l'on se laissait faire. Ce fut le commencement d'une grande destinée.

Vingt ans plus tard, Gédéon, déjà nanti de son surnom « Le Riche », avait femme et enfants et occupait cette famille sous les arcades bourdonnantes qu'égaye l'arc-en-ciel des soies aux tons d'Orient. Il avait gardé l'humble comptoir et n'en voulut jamais changer. Mais il ne s'y montrait plus que rarement, occupé ailleurs des grandes opérations machinées dans le silence de ses nuits. Rachel et ses deux fils, Daniel et Nathan, le représentaient à la *Soukinitza* où il ne venait plus qu'à certaines heures pour s'informer des commandes. Là, c'étaient des bavardages sans fin avec les paysans, aux jours de marché, pour rabattre quelques *kreutzers* d'un foulard en toile d'araignée. Il n'y a pas de petits profits. C'est ainsi que se font les bonnes maisons. Cette conduite excitait l'admiration de tous. D'ailleurs, comment marchander les hommages à Gédéon quand on le voyait distribuer les florins par centaines aux écoles, aux synagogues, à toutes les institutions de charité ?

Car Gédéon était double, comme beaucoup d'entre nous, mes frères. En affaires, son art subtil d'absorbante rapacité n'aurait pas laissé diminuer son profit de la rognure d'une pièce de cuivre. « Ce n'est pas pour moi que je travaille, disait-il, c'est pour les pauvres. » Et comme c'était presque la vérité, on avait honte, en lui résistant, de montrer un mauvais cœur. On se laissait prendre à la bonne humeur souriante, à la bonté familière des propos, et l'on n'était pas trop dupé, puisque Gédéon, vainqueur dans l'âpre lutte pour la vie, avait pour principale joie de tendre une main fraternelle aux vaincus. Tels ces milliardaires américains, dont l'enrichissement démesuré couvre le sol de

ruines autour d'eux, et qui s'enquièrent à tout venant de l'usage humanitaire auquel il conviendrait d'affecter la fortune ainsi accumulée. A Carnegie, cet ogre niais qui arrête les gens au coin des rues pour leur demander ce qu'il doit faire de son argent, je connais quelqu'un qui a répondu : « Le rendre aux gens à qui vous l'avez pris. »

Gédéon ne pouvait envisager la question de ce point de vue. L'idée ne lui pouvait venir de demander conseil à quiconque, soit pour amasser soit pour rendre. Sa pensée principale, serrant de près les desseins de trafic, était de religion. La poésie du judaïsme l'enflammait d'une ardeur qui ne se pouvait satisfaire que par le sentiment d'une collaboration effective à l'œuvre traditionnelle de ses pères. Les dons de charité n'étaient pour lui qu'une simple conséquence. Son but était l'accomplissement de « la Loi ».

Daniel et Nathan, élevés dans cette leçon, vivaient dans le respect muet de l'autorité paternelle. Depuis les patriarches, le chef de famille en Israël, comme chez tous les peuples d'Orient, est demeuré un souverain sans contrôle. Les fils de Gédéon ne pouvaient donc concevoir aucun regret des générosités de leur père. Comme à celui-ci, le service de Jahveh leur paraissait suprême. D'ailleurs, dressés par lui, initiés à toutes les combinaisons d'échanges qui consistent à recevoir plus pour donner moins, ils se sentaient au cœur une invincible puissance de conquête.

— Ils ont mieux que de l'argent, disait Gédéon : ils savent en faire.

Sur un seul point, peut-être, on eût trouvé quelques ferments de controverse dans la famille. Gédéon mettait son orgueil de richard à vivre modestement. Jamais il ne voulut admettre plus d'une servante dans la mai-

son. Les jeunes gens, vaniteux d'une autre pâte, eussent trouvé plaisir à éblouir les douze tribus. Comme on ne leur en fournissait pas le moyen, ils prirent le parti d'essaimer. Pendant les longues soirées de tout un hiver, il ne fut pas question d'autre chose. Gédéon ne chicanait point sur une mise de fonds importante, sachant très bien qu'il faisait à coup sûr une très bonne affaire. Un ennui seulement lui venait de lancer sa progéniture « dans les villes de l'Occident ». Sous peine de se fermer les voies du succès social, il fallait quitter la lévite orthodoxe, couper les deux mèches en tire-bouchon sur les tempes. Sans attacher plus d'importance qu'il ne faut à ces signes extérieurs, Gédéon s'affligeait de ce qui lui semblait une humiliante concession.

— Père, dit Daniel, les juifs orthodoxes de Russie sont obligés de se couper les cheveux suivant l'édit du tsar. Même sans *paillès*, Jahveh les reçoit dans son sein, car c'est un cas de force majeure.

— Oui, c'est cela, force majeure, répondit Gédéon avec un signe d'assentiment. Ma seule crainte c'est que j'ai toujours vu qu'une première concession était l'engrenage d'une autre. Où vous arrêterez-vous? Peut-être, un jour, pour le « succès social », penserez-vous à vous faire chrétiens?

— Cela, jamais! s'écrièrent tout d'une voix Daniel et Nathan, au comble de l'horreur.

— Oui, oui. Je sais que vous n'y pensez pas. Vous êtes pénétrés, comme moi, de la grandeur de notre race, et vous admirez, comme moi, le miracle de sa destinée. Par leurs livres saints, les juifs ont conquis l'Occident. C'est sur notre pensée que s'est modelée la pensée de nos dominateurs. Sachez que, tout au fond, c'est pour cela qu'ils nous maudissent, sentant qu'ils

n'ont à leur service que la force brutale et qu'ils vivent de notre génie. Vaincus, nous tenons nos maîtres asservis. Jusque dans leur hérésie — une hérésie juive — ils proclament la supériorité du peuple élu de Jahveh. Quand leur Dieu a voulu s'incarner dans l'homme, il a fait choix d'une Juive. Il est né Juif. Il a promis l'accomplissement de la Loi. Ses apôtres sont Juifs. Entrez dans leurs temples, vous n'y verrez que des statues de Juifs qu'on adore à genoux. Quelle douleur, quand éclatent de toutes parts tant de signes de notre grâce, de voir les premiers d'entre nous par la richesse rechercher l'alliance des aristocrates barbares par qui nous fûmes subjugués ! Quelques-uns, demeurés juifs, font des donations aux églises du Christ pour conquérir la faveur des peuples ou des rois. D'autres se résignent à la tache du baptême. Daniel, et toi, Nathan, si vous étiez capables d'un tel crime, vivant, je vous maudirais ; mort, je me retournerais dans ma tombe.

Saisis d'effroi à cette horrible menace, Daniel et Nathan se levèrent, et d'un même élan jurèrent, en invoquant le Seigneur, de vivre « en bons Juifs », comme leurs aïeux.

— C'est bien, dit Gédéon, je reçois votre serment. N'oubliez pas que, si vous y manquiez, je me retournerais dans ma tombe.

Daniel et Nathan acquirent de grandes richesses par tous les moyens que les lois tolèrent. Gédéon retourna à ses ancêtres. Par testament, il avait distribué la plus grande partie de sa fortune en aumônes. Une somme considérable restait encore à chacun de ses fils, avec une lettre où sa tendresse avait consigné de suprêmes conseils. Le dernier mot était : « Si jamais l'un de vous devenait chrétien, répudiait la foi pure d'Abraham pour

l'idolâtrie chrétienne, je me retournerais dans ma tombe. »

La vie passa. Daniel et Nathan, comblés de richesses, ne se connaissaient que des amis à la ville, à la cour, et surtout parmi ces grands seigneurs qu'un service d'argent oblige quelquefois dans le désordre de leur magnificence. Daniel voulut se marier. La fille d'un prince pauvre se trouva tout à point. Mais il fallait se convertir. Le Vatican lui conférait un titre. De la simple classe des manieurs d'argent, le fils de la *Halle aux Draps* s'élevait aux sphères supérieures de la politique du monde. Daniel n'hésita pas. Son frère absent le trouva comte chrétien au retour.

Entre les deux fils de Gédéon, il n'y eut point de scène violente. Nathan comprenait tout. Une pensée, toutefois, le tenait en tourment.

— Je reconnais avec toi, disait-il, que les chrétiens ne sont qu'une secte d'Israël, des fils de la synagogue, et que tu restes dans l'esprit de notre foi, agrémentée seulement de superfétations discutables. Mais il n'en reste pas moins que nous avions juré à notre père... Il n'avait que trop bien prévu ce qui arrive. Et tu sais ce qu'il avait dit? « Je me retournerais dans ma tombe. »

— On parle comme ça...

— Gédéon, fils de Manassé, n'était pas homme à parler pour ne rien dire. Songes-y, Daniel, si nous soulevions la dalle funèbre, et que, à nos yeux...

— Nathan, ne dis pas cela, je t'en prie. La seule pensée me glace d'effroi.

Les deux frères, jadis indissolublement unis, s'éloignèrent peu à peu l'un de l'autre : Daniel, oublieux, plutôt gai, gentilhomme non exempt d'arrogance, aimablement trompé par son épouse chrétienne, mais, avec ou sans ce secours, faisant souche de grand sei-

gneur ; Nathan, morose, inquiet, sourdement envieux d'un bonheur payé, jugeait-il, au delà de son prix. Quand une question d'intérêt les rapprochait pour un jour, Nathan finissait toujours par revenir à son thème :

— Notre père a dit: « Je me retournerai dans ma tombe ».

Et Daniel, ne trouvant pas de réponse, brisait l'entretien là-dessus.

Puis Nathan, tout à coup, de triste devint joyeux : de sévère, indulgent ; de sermonneur, souriant aux fautes d'autrui. Le changement frappa Daniel d'autant plus vivement que deux fois il avait rencontré son frère sans que celui-ci lui dît un mot de leur père et de sa parole terrible. Enfin, il eut le mot de l'énigme : Nathan avait reçu le baptême à son tour, et devenait l'heureux époux d'une veuve dépourvue de ressources, qu'un acte du souverain autorisait à reporter sur son nouvel époux un titre féodal menacé de tomber en quenouille. Par gratitude, Nathan avait promis que Daniel et lui « veilleraient » au prochain emprunt.

— Alors, s'écria Daniel, furieux, en apprenant la grande nouvelle, c'est donc pour devenir chrétien à ton tour que tu m'as méchamment tourmenté, à toute occasion, en me parlant de notre père qui, à cause de moi, s'était « retourné dans sa tombe » ? Et moi qui avais des remords ! Oui, j'avais l'air heureux, n'est-ce pas? Eh bien ! mes nuits étaient troublées. Je ne savais plus que faire. Il y avait des moments où la pensée se présentait à moi de revenir à la synagogue. Eh bien ! si c'est vrai, ce que tu m'as dit, si notre père véritablement s'est retourné dans sa tombe, tu avoueras que maintenant tu y es bien pour quelque chose. Voyons, parle. Qu'en dis-tu ?

— Je dis, reprit Nathan, sans s'émouvoir, que je me

suis tout simplement montré le fils le plus pieux dans cette affaire. Je n'ai rien à retirer de ce que j'ai dit. Tu es cause que notre père, Gédéon, fils de Manassé, s'est assurément retourné dans sa tombe. Cela n'est pas douteux. Mais, grâce à l'acte auquel je me suis résigné, il n'a pas manqué de se retourner à nouveau, suivant sa promesse formelle, et le voilà désormais tel que nous l'ensevelîmes, tel qu'il doit rester toujours. J'ai réparé ta faute. Notre père te pardonne. J'accepte tes remerciements.

SIMON, FILS DE SIMON

Simon, fils de Simon, arrivait au terme de sa carrière sans avoir pu jamais goûter le fruit d'un effort continu pour l'acquisition des richesses qui représentent le bonheur. Fils de Sem ou de Japhet nous sommes fort enclins à rechercher le signe représentatif de toutes les satisfactions où aspirent les cupidités diverses de notre vie. Ce n'est pas que Simon, fils de Simon, de la tribu de Juda, eût jamais considéré l'avantage des félicités à venir de la possession d'un trésor. Non, la question de l'emploi possible d'une accumulation monétaire n'avait jamais occupé son esprit énergique mais simple. Toujours tendu vers le but unique de la convoitise, il ne s'en était jamais promis d'autre jouissance que de convoiter avec succès. Les beaux habits ne le tentaient pas. Il convient, quand on a pu fixer la richesse au passage, de la couvrir d'un voile de pauvreté, pour ne pas tenter le méchant, prompt à s'approprier le bien d'autrui. Les joyaux, les pierres rares, les vases précieux, la vaisselle de luxe, les tapis, les tentures, le luxe des habitations, les chevaux, ne sollicitaient point son envie. Il n'en avait que faire et ne comprenait point les vaniteuses joies venues de la possession

de ces choses. Son rêve n'était pas davantage des beaux corps, parfois accompagnés d'une âme, qui s'obtiennent à des prix débattus pour des voluptés ineffables. Simon, fils de Simon, distinguait fort vaguement entre les esthétiques diverses de telle ou telle fille d'Ève et n'aurait pas donné le moindre maravédis pour la différence de l'une ou de l'autre.

Son désir ingénu n'allait qu'aux métaux en monnaie. Or, argent, bronze, découpés en rondelles, frappés d'une effigie, lui paraissaient, comme ils sont en effet, la plus grande merveille du monde. L'idée de les entasser bien comptés en des sacs, de les empiler par hautes rangées brunes, blanches ou jaunes, en des coffres à serrures compliquées l'emplissait de délices surhumaines. Et le miracle du métal est si grand que, même absent, simplement représenté par une feuille de papier pourvue des formules nécessaires, et portant avec l'estampille de César des signatures de poids, la jouissance de posséder ne se trouvait pas moindre. Certains raffinés même jugent qu'elle s'accroît à l'idée d'enfermer loin des cupidités du monde sous un si mince volume un si vaste trésor.

De tout ceci, d'ailleurs, Simon, fils de Simon, n'avait connu que les visions du rêve qui déjà lui semblaient infiniment plaisantes. Qu'eût-ce été si la réalité avait pu suivre les folles chevauchées d'une imagination délirante? Mais ce bonheur ne paraissait pas fait pour le Juif misérable qui jusqu'ici s'efforçait vainement à la conquête de l'or. L'or pour l'or et non pour les vains simulacres de plaisirs contre lesquels des malheureux l'échangent, dans leur folie. L'or était beau, l'or était fort. L'or était souverain du monde. Si Simon, fils de Simon, avait essayé de se représenter Jahveh, il l'eût conçu comme un or emplissant l'infinité de l'étendue.

Cependant il traînait des babouches lamentables dans la boue de son village galicien et s'affublait d'une loque graisseuse où faisaient tache quelques rares îlots de propreté. Il était pauvre, et même affligé de misère, auriez-vous pensé. Mais la lumière dorée d'une infatigable espérance illuminait sa vie.

Il marchait à l'étoile, à l'étoile d'or d'un rêve qui ne finirait qu'avec le rêveur. Toujours en action. Toujours à la veille d'un coup heureux. Jamais au lendemain. Ce qu'il avait tenté, ce qu'il avait formé de combinaisons, tendu de pièges à la sottise humaine, vaudrait un volume d'histoires. Il semblait qu'aucune partie de génie ne lui manquât pour réussir. Cependant il échouait toujours, et s'était fait une réputation de sa mauvaise chance. Il avait couru le monde, mêlé à des entreprises considérables où il apportait des idées dont un autre tirait profit. Il savait acheter et vendre comme le plus grand trafiquant, comme le plus petit. Tout lui avait passé par les mains de ce qui est sur le marché public de nos villes, et tout aussi de ce qui se négocie sur les marchés secrets, depuis les honneurs — et l'honneur — jusqu'à la chair vivante, depuis la gloire jusqu'à l'amour. Et maintenant le voilà, allégé d'illusions perdues — je parle de ses illusions sur les autres — rêvant pour la millième fois sa revanche.

Il avait pour confident de ses rêves son fils Ochosias, adolescent de la plus belle espérance, initié par lui à tous les mystères des négoces. Ochosias profitait des leçons, manifestant des aptitudes, mais sans jamais s'élever pourtant jusqu'au sublime de son père. Sa préférence était du trafic monétaire.

— L'argent, disait-il, est la plus belle marchandise. Achat, vente et louage, tout est profitable pour qui sait

s'y prendre. Si vous y consentez, mon père, je m'établirai banquier... à la semaine.

— Fou, répondait Simon, fils de Simon. Le commerce de la monnaie a sûrement de grands avantages qui frappent la vue même des sots. Mais pour trafiquer du capital, il faut l'avoir, ou trouver quelque simple gentil qui vous le prête à bon compte. Encore demandera-t-il des garanties. Où sont tes garanties ?

Et comme l'autre haussait les épaules.

— Écoute, continua l'homme d'expérience, le moment est venu de te soumettre un projet qui me hante, et dont je me promets un bénéfice rare.

— Parlez, parlez, mon père, s'écria vivement Ochosias, frémissant de race au « bénéfice rare » comme à l'appel des cuivres un cheval de guerre.

— Voici, dit l'autre, sans se hâter. J'ai longtemps réfléchi sur les aventures de ma vie. Je puis dire sans me vanter, que l'habileté commerçante de Simon, fils de Simon, n'est en aucun lieu dépassée. Vivrais-tu l'âge des patriarches, Ochosias, tu pourras rencontrer plus heureux que ton père : plus expert en trafics, cela ne t'arrivera pas. Et pourtant je n'ai point réussi... jusqu'à présent du moins. Car l'avenir est dans la main du seul Jahveh qui décide des choses.

Les deux hommes se courbèrent dévotement en signe de soumission au Seigneur.

— Que m'a-t-il donc manqué ? reprit Simon, fils de Simon, qui suivait son idée. Rien de moi, je le dis avec la conscience d'un orgueil justifié. Rien de moi, tout de ce qui m'est extérieur. Ce n'est pas un secret. Tout le monde le proclame. Interroge les gens. Chacun te répondra : « Simon, fils de Simon, n'est pas un Juif ordinaire. » Quelques-uns même ajouteront : « C'est le plus grand Juif de son temps ». Je ne vais pas jusque-

là. Il faut toujours laisser de la place pour quelqu'un. Mais où l'opinion sera unanime, c'est pour proclamer cette vérité singulière : « Simon, fils de Simon, n'a pas de chance. Il ne lui a manqué que la chance. » Voilà la vérité toute simple. Il n'y a rien à dire après cela.

— Eh bien ? haleta Ochosias, tendu vers quelque chose de nouveau.

— Eh bien ! il faut avoir la chance, voilà le mystère, et je l'avoue, j'ai résolu de l'avoir.

— Comment ?

— Mais elle est à la portée de tout le monde, mon enfant. Tu ne peux faire autrement que de le voir. Une institution d'Etat, par les soins de l'empereur François-Joseph, catholique du Christ, distribue impartialement la chance à tous les sujets de l'empire, chrétiens, juifs ou mahométans.

— La loterie ? fit dédaigneusement Ochosias, avec une moue.

— La loterie, tu l'as dit, la loterie qui chaque jour nous offre, pour faveur grande, une chance que nous laissons passer.

— A moins, réfléchit l'adolescent dont le visage s'éclaira, que vous n'ayez quelque moyen de prendre le numéro gagnant.

— Allons donc ! Je savais bien que le sang parlerait en toi. Tu y arrives.

— Voyons. Sérieusement. Vous avez un moyen ?...

— Peut-être. Dis-moi, qui donc est maître de la chance ?

— Jahveh, vous le disiez vous-même tout à l'heure.

— Oui, Jahveh, ou quelque Dieu de l'étranger s'il en est de plus fort que Jahveh, ce que je ne peux pas croire.

— Les autres Dieux peuvent être grands, comme

Baal, ou Mammon qui n'est pas méprisable. Mais Jahveh est le plus grand de tous. Il a dit : « Je suis l'Éternel » Et il l'est.

— Sans doute. Cependant il est dans le monde plus de mystères que nous n'en pouvons connaître, et Jahveh permet à d'autres puissances du Ciel d'étranges usurpations...

— C'est une épreuve.

— Je te crois. Mais je n'ai plus le temps de me tromper. Alors, voici ce que je me suis dit : Adonaï, le Maître tient la chance en ses mains. C'est Jahveh, suivant ma croyance. Il se peut toutefois que ce soit le Christ, Allah, un autre encore. J'épuiserai, s'il le faut, le dictionnaire des Dieux de l'homme qui est, dit-on, une œuvre de longue haleine. Quelque soit le Dieu le plus fort, il faut le tenter, le séduire, l'acheter pour dire les choses tout crûment. C'est ce que j'ai résolu de faire, en commençant l'épreuve bien entendu par Jahveh, le dieu d'Abraham et de Salomon, celui qui par-dessus tous les autres a mon adoration. Demain c'est le Sabbat. Aujourd'hui je vais prendre au hasard un billet à la loterie impériale dont le gros lot est de cinq cent mille florins, et demain, prosterné sous le voile, dans le temple du Seigneur, je lui promettrai, si je gagne, de lui donner...

— Dix mille florins, proposa bravement Ochosias.

— Dix mille grains de poussière ! cria Simon, fils de Simon. Impie qui lésines avec ton Créateur ! Dix mille florins ! Tu crois qu'au cours des choses, on a un Dieu, un bon, pour ce prix-là. Triple bête ! Sache que c'est cent mille florins que j'offrirai à Javeh, sans une parole de marchandage. Cent mille florins ! Qu'en dis-tu? Voilà comme il faut faire quand on a des sentiments religieux.

Ochosias, effrayé, se taisait. Après un silence, pourtant, il murmura :

— Vous avez raison, père. Aujourd'hui on ne peut pas avoir un Dieu, un vrai, au-dessous de ce prix-là. Mais cent mille florins! avouez que c'est effrayant d'abandonner un tel monceau d'or, fût-ce à Jahveh lui-même.

— Ochosias, il faut savoir être généreux en affaires. Avec tes dix mille florins, je n'aurais jamais le gros lot. Tandis qu'avec mes cent mille... nous allons voir.

Et Simon, fils de Simon, fit comme il avait dit. Il prit son billet de loterie, fit serment devant le Thora d'attribuer cent mille florins à Jahveh, en cas de gain, et attendit paisiblement trois mois pour apprendre que le billet gagnant n'était pas le sien.

Ochosias et Simon, fils de Simon, là-dessus délibérèrent. A quel Dieu s'adresser? Jahveh avait faibli pour quelque cause. Était-il donc possible que les siècles eussent fortifié contre lui une autre puissance? Tout arrive. Cependant Ochosias émit l'avis que Jahveh, malgré son bon vouloir, pouvait avoir été empêché par quelque engagement antérieur.

— Un autre Juif, avoir promis cent mille florins à l'Éternel? prononça sentencieusement Simon, fils de Simon. Non. Il n'y a que moi pour ce coup-là.

Cependant, sur l'insistance d'Ochosias, dont la foi en Jahveh ne se trouvait pas ébranlée, il voulut bien recommencer. Cette fois il attendit six mois... pour un identique résultat.

Alors il fallut prendre un parti, et les deux hommes s'accordèrent à penser qu'après Jahveh, c'était à son fils Jésus, Juif, fils du Juif Joseph et de la Juive Marie, que revenait l'honneur de la tentative prochaine. Donc Simon, fils de Simon, prit le premier billet de loterie

et s'en fut dans l'église du Christ, où, dûment aspergé d'eau bénite, agenouillé à la mode du lieu, il prit l'engagement solennel de faire au crucifié, moyennant le gain du gros lot, un don de cent mille florins. Sa parole donnée, Simon, fils de Simon, regarda de tous côtés pour voir s'il se produisait quelque signe, et n'apercevant rien qui put le concerner, il se retira, non sans avoir répété sa promesse et gratifié le Dieu de quelques génuflexions supplémentaires.

Le temps passa. Simon, fils de Simon, et Ochosias vaquèrent à leurs menus travaux, se gardant de toute parole qui put contrarier la Puissance dont ils attendaient la faveur. Jahveh même, pendant ce long temps, demeura comme exclus de leur pensée. L'*Autre* n'aurait eu qu'à se montrer jaloux...

Et puis tout à coup le miracle. Simon, fils de Simon, a gagné le gros lot. Il a douté d'abord, craignant un mauvais tour des esprits invisibles. Mais il a fallu se rendre à l'évidence. La banque très catholique a payé, et déjà les cinq cent mille florins se trouvent en lieu sûr.

Après quelques tressaillements nerveux, Simon, fils de Simon, a vite retrouvé la pleine possession de lui-même. Cependant il est visible qu'il réfléchit profondément. Ochosias, très agité, vainement l'interroge. Il n'obtient que de vaines réponses, sans signification déterminée. Des « Oh ! » des « Ah ! » des « peut-être » et des « nous verrons » qui ne révèlent rien de ses pensées. Ochosias, à la fin, n'y tient plus. Il veut savoir ce qui se passe dans l'âme de son père, car, il est, lui-même, agité d'un doute terrible. Le génie de Simon, fils de Simon, est admirable de s'être frayé cette voie vers la richesse récalcitrante, et, suivant l'apparence, la mort mettra prochainement Ochosias en possession de ce trésor. Mais, quoi! Faut-il donc reconnaître que

Jahveh est sans force et que c'est le Christ la Puissance? Ochosias frémit à cette pensée, car, enfin, si le Christ peut plus que celui qui pouvait tout jadis, si c'est au Christ que le pouvoir suprême est échu maintenant, c'est au Christ qu'il faut se rendre. La conversion s'impose. Passer du temple de Jahveh aux autels de son ennemi et payer pour cela une énorme redevance. Horreur!...

En des propos entrecoupés de réticences, Ochosias fait douloureusement l'aveu de ses angoisses.

— Faut-il donc croire que Jésus est plus fort que Jahveh? Et quelles conséquences! Ce serait la religion de Jésus la vraie? Ce n'est pas possible. Qu'en dites-vous, mon père?

— Faible croyant, qui as douté, reprend d'une voix douce, avec un éclair dans les yeux, Simon, fils de Simon. Je puis te rassurer d'un mot. Car je n'ai pas douté, moi. J'ai saisi clairement la vraie raison des choses. Jahveh n'est pas de ceux que l'on abuse, même sans le vouloir. Il sait tout. Il prévoit tout et fait en conséquence. La preuve qu'il est plus fort que Jésus, c'est qu'il a bien compris, lui, à deux reprises différentes, que je ne pourrais jamais me séparer des cent mille florins inconsidérément promis. Il nous connaît. Il n'attend pas de nous l'impossible. L'autre s'est laissé prendre à ma bonne foi, dont je fus dupe moi-même. Jahveh seul est grand, mon fils.

— Jahveh seul est grand, répéta Ochosias, l'âme divinement soulagée.

Et les deux hommes, front courbé sous la Toute-Puissance, adorèrent.

AU PIED DE LA CROIX

Ensevelie dans le silence, la ville dormait sous a lune amie. Au soleil déclinant, l'ombre avait chassé lumière, les activités s'étaient ralenties, puis arrêtées dans une mort provisoire, et sur les pierres en rumeur s'était faite une paix de tombeau. Au chevet des hommes, le divin sommeil, par l'oubli, gardait la vie du mal, et, par le rêve, la berçait d'espérance. Des fenêtres cependant veillaient pour l'amour, la souffrance — le labeur. La rue muette, tachée de lumières bleuâtres, sortait par endroits de la nuit pour s'y replonger tout à coup. Un carrefour, où venaient aboutir trois grandes voies, bruissait de l'eau des fontaines autour d'un grand pylone surmonté d'un crucifix saignant.

La rue du peuple, « *la rue de tous* », comme on disait aussi, se reconnaissait à l'absence des usuelles précautions d'édilité. Une étroite coulée de cailloux agressifs, parmi lesquels l'égout promenait des senteurs, serpentait dans la moisissure des hautes murailles pour amener de leurs repaires, jusqu'au pied de l'image divine, le triste et long cortège de ceux qui ne sont pas élus. La voie bourgeoise, « *la voie moyenne* », disaient d'autres, offrait plus de confort à ses passants. Large, aérée,

drainée suivant les prescriptions de l'hygiène dernier modèle, pavée d'un bois dont les exhalaisons apaisent la migraine et guérissent la fièvre, bordée de magasins somptueux où tous les plaisirs de la vie sont en vente, elle invitait à la paresse des promenades nonchalantes qui toujours cependant aboutissaient au pied de la croix. Pour plus de sûreté, une plate-forme roulante y conduisait les gens sans même qu'il leur fut besoin de se mouvoir. Pour la voie des Élus, « *la voie du petit nombre* », disait-on encore, elle s'étalait triomphalement, dans une splendeur inouïe, parmi les monuments de l'art, les statues, les arbres merveilleux, les bosquets fleuris, les gazons parfumés, les oiseaux chanteurs, tout ce que le luxe le plus raffiné peut disposer pour les félicités de l'être. A certaines heures même des marchandes de délices, ingénieusement parées, circulaient, suivant un ordre prescrit, débitant le ciel sur la terre à qui pouvait en payer le prix. Ceux-là aussi, en de plaisants carrosses à six chevaux harnachés d'or, se rendaient au commun carrefour d'humanité, où, dans la patience de son supplice, les attendait le Dieu. Immobile, du haut de son gibet, il regardait ces choses en ineffable tristesse, comme se disant : « Est-ce là ce que j'ai voulu? »

Et voilà qu'aux trois avenues, conservant leur caractère, jusque dans le sommeil des choses, on distingue des mouvements d'ombres. Bientôt les formes se précisent. Tour à tour une créature humaine surgit de chaque issue à la lumière tremblotante du grand carrefour. L'homme de *la voie populaire*, rasant sa muraille, s'en vient craintif, à pas hésitants, poussé toutefois, semble-t-il, par une puissance supérieure. Etranger à toute crainte, l'homme de *la voie moyenne* s'avance, le regard tranquille, assuré, sachant qu'on veille pour lui.

Incessù patuit Homo. Celui de *la voie du petit nombre* foule dédaigneusement le sol en maître, et semble attester les étoiles qu'il est la raison suprême de l'univers. Ils vont, chacun de son pas différent, vers un but que la destinée veut le même. Et, en effet, au pied du pylone sacré, dont la puissante base les avait jusque-là cachés l'un de l'autre, ils se trouvent subitement affrontés sous le regard de celui-ci que leurs anciens clouèrent au poteau d'infamie.

Trois cris simultanément se sont croisés dans l'air :

— Ephraïm !

— Samuel !

— Mardochée !

— Qu'est-ce que tu fais ici, à cette heure?

— Et toi?

— Et toi?

Un silence, chacun cherchant sa réponse.

— Trois Juifs au pied de la croix ! dit Ephraïm de *la voie populaire.*

— Trois Juifs renégats, répondit à voix basse Mardochée de *la tribu du petit nombre.* Car nous sommes chrétiens.

— Ne parle pas ainsi, frère, objecta doucement Samuel du parti des *Moyens.* L'apostasie est de ceux qui se rangent aux croyances du moindre nombre. Les autres sont des convertis.

— Tu parles bien, Samuel, fit Ephraïm, tu es un sage. Pourquoi prendrais-je la peine de te mentir? Je suis venu là, tout seul, dans la nuit, parce que, ayant changé de Seigneur, j'ai besoin d'obtenir des choses en récompense, et que tout Dieu qu'il est devenu, Jésus, fils de Joseph, ne saurait m'entendre quand la foule de ses courtisans l'assiège de clameurs. Je viens donc quelquefois lui parler d'homme à Dieu. Et qui peut savoir?

Si je m'aide suffisamment, il se trouvera peut-être que ma parole soit entendue.

— Je ne nierai point, dit Samuel, que c'est le même objet qui m'attire.

— Et mon cas n'est point différent, répliqua d'un trait Mardochée.

— Tu crois donc, toi? questionna curieusement Ephraïm, comme s'il n'osait se placer lui-même face à face avec cette interrogation.

— Il faut bien que je croie, puisque je suis... converti. Telle fut la commune réponse.

— Voilà qui est parler, observa Ephraïm après considération. Croire, c'est faire acte d'adoration. Aux yeux des hommes, comme du Dieu lui-même, les actes du culte vous classent croyant, et la société d'abord, le ciel plus tard, vous en témoignent leur satisfaction par des faveurs.

— Pour les hommes, il n'est pas malaisé de se mettre en règle avec eux, prononça Mardochée. On entre dans le Temple aux heures qu'il faut, et l'on accomplit scrupuleusement les rites avec les manifestations voulues de zèle. Pour le Dieu, il n'en doit pas être moins content, je suppose.

— Certes, dit Ephraïm, mais c'est Jésus, fils de Joseph, un Dieu juif tout de même, envoyé p r Jahveh, comme son succès le prouve. Il doit être jaloux. Il faut savoir le prendre. Et dans des conversations seul à seul...

— C'est cela! c'est cela! s'exclamèrent les deux autres.

— Frère, dit Samuel, qu'est-ce donc qui a décidé de ta... conversion?

— Rien que de très naturel, répondit Ephraïm. La grande, l'unique raison qui meut les hommes : l'intérêt. L'intérêt dont il est de mode, parmi les chrétiens, de médire en paroles tout en s'appliquant strictement à en

suivre les voies. Quand je vis que les fils de Jahveh, à qui le monde fut promis, n'étaient point en possession du monde, en dépit de la parole sainte, certains doutes me vinrent que la réflexion augmenta. S'il ne tient pas ses promesses, pensai-je, comment Jahveh aurait-il droit à la fidélité de ceux qu'il laisse sans récompense? Donnant, donnant. Quand je ne reçois rien, la Divinité même ne peut rien réclamer de moi. D'autre part, j'observais que les sectateurs de Jésus conquéraient toute la terre, s'emparaient des trésors dont ils gardaient soigneusement pour eux seuls la jouissance, toujours anxieux de se dire indifférents aux biens terrestres, toujours préoccupés de s'enrichir démesurément. Leur triomphe me parut un signe. Et quand, après nous avoir brûlés, torturés, persécutés de mille façons au temps de la barbarie, je les vis inaugurer le régime de justice et de liberté par un renouveau de persécution, je compris que l'heure était venue. Cependant, je ne me décidais pas. Un sot respect humain me retenait, j'ai honte de le dire. Mais lorsque le patron de la maison de commerce où je suis employé, rendant justice à mes aptitudes, me dit :

— Quel dommage que vous soyez Juif, Ephraïm! Je vous céderais bien volontiers mes affaires. Mais toute la clientèle vous planterait là.

— Qu'à cela ne tienne, répondis-je. Je suis chrétien.

— Chrétien?

— Oui.

— Le lendemain, je l'étais. Six mois plus tard, j'épousais sa fille. Ma signature est bonne à la banque, à l'église. Je suis président du Comité antisémite de mon quartier, dont le secrétaire est le fameux Arthur, dit le youpin bénit du boulevard.

— C'est aller un peu loin, remarqua Samuel.

— Voyons. Les Juifs qui demeurent Juifs ne sont pas excusables, répliqua Ephraïm, irrité contre les siens. Que leur demande-t-on ? Un peu d'eau salée sur la tête! Quelle affaire! S'agit-il de renier Jahveh ? Jamais, puisque c'est notre Dieu que, par notre Saint Livre, nous avons imposé aux barbares des Gaules. Dans tous leurs temples, c'est Jahveh qu'ils adorent. Et nous refuserions d'y entrer? Sur les autels, dans les niches, quelles images, je vous prie? Des Juifs, rien que des Juifs. Pierre, qui fut le premier pape — rien que cela — Paul, Joseph, Simon, Thomas, tous les apôtres. Jusqu'à la Juive Marie et à sa mère Anne, qui sont adorées rituellement et obtiennent des grâces de leur fils et petit-fils Jésus, lequel proclama qu'il était venu pour accomplir la Loi de Moïse. Or, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir pour chacun d'autre Loi que de l'emporter sur les autres, et la victoire du Christ est très visiblement la victoire de Jahveh lui-même. Le christianisme est la plus belle floraison d'Israël. C'est la secte juive la plus florissante, où rien ne se trouve changé que des mots. Pour un mot, faut-il renoncer à ce qui embellit la vie de ce monde? Les Juifs le comprendront, et s'ils tardent encore, les antisémites le leur feront comprendre.

Les deux autres se taisaient, admirant

— Je suppose, frère, dit enfin Samuel à Mardochée, que tu pourrais nous dire la même histoire.

— Non pas, répondit Mardochée nettement. Mon cas est tout autre. J'avais la fortune, moi, en venant au monde. Mes ancêtres, plutôt pouilleux, je l'avoue, en rognant des pièces chrétiennes, avaient amassé des lingots juifs que j'ai trouvés dans leur héritage et que j'ai su accroître notablement par des procédés analogues. L'idée ne pouvait donc me venir d'une... conversion pour gagner des richesses. (Et ce trait fut accompagné

d'un regard oblique du côté d'Ephraïm, qui ne broncha pas.) Je jouissais en paix de ce que peut donner l'or, qui donne à peu près toutes choses, ainsi que vous savez. Les souverains m'aimaient. Je les traitais dans mes demeures. Ils poussaient même l'amitié jusqu'à m'emprunter de l'argent qu'ils oubliaient de me rendre. J'avais pour moi, par surcroît, toutes les aristocraties qui viennent au tintement d'écus comme le serpent à la flûte du charmeur. Les bons curés mendiaient des morceaux de cathédrales dans mon antichambre.

— Alors, dit Samuel, je ne vois pas ce que tu pouvais désirer.

— Je ne désirais rien. Tu l'as dit, frère. Le comte Mardochée de Bruxelles était l'égal des souverains de la terre. Je ne pouvais suffire à refuser des princes pour mes filles.

— Eh bien?

— Eh bien, il arriva que Jahveh, ou le Christ, ou tous les deux, soufflèrent sur cette félicité trop belle.

— Tu es ruiné?

— Oh! non... au contraire. Seulement, le vent changea. Pour détourner les foules d'un démagogue qui disait : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi! » les jésuites s'avisèrent d'opposer à ce cri une autre clameur : « Le sémitisme, voilà l'ennemi! ». Et comme les jésuites avaient derrière eux toute l'Eglise, et que le démagogue ne disposait que de la foule mobile qui est la plume au vent, l'antisémitisme prospéra. Et puis, il a surgi, je ne sais d'où, de prétendus « intellectuels » pour nous défendre au nom de leurs « idées ». Quelle sottise! On n'a pas pu leur imposer silence. Et comme ils nous ont défendus, on nous a attaqués en conséquence. Tandis que si nous avions, suivant nos traditions, tendu l'échine aux coups, nos ennemis eux-

mêmes se seraient arrêtés de fatigue. Aujourd'hui, le mal est fait. Nous sommes honnis. Plus de curés sur mes banquettes. Mes nobles amis laissant dans mon portefeuille leurs billets impayés désertaient mes salons. Je chassais tout seul avec deux cents gardes pour la battue. La « société » m'abandonnait. Je n'avais plus de « considération ». Or, je vous le déclare, pour qui a connu ce bien suprême, il n'est pas de pire supplice que de voir l'amitié des grands s'en aller en fumée. Aussi, sans balancer, pour rentrer en possession de l'estime publique, je me fis chrétien, résolument. Cela n'est rien, comme Ephraïm l'a très bien prouvé. Mes amis chrétiens me sont revenus sébile en main, comme autrefois. Ma générosité ne leur paraît plus ennemie. Aujourd'hui, comme avant, je bâtis des églises. Il n'y a donc rien de bien nouveau. Quand j'aurai un emploi honoraire au Vatican, il ne me restera plus que peu de choses à désirer. J'ai ce qu'il faut pour gagner la partie. Toutefois, comme il est sage de ne rien négliger, j'ai pensé que l'intervention du Maître...

Il montrait le crucifié. Mais Samuel ne lui donna pas le temps d'achever.

— Mes frères, je vous plains, s'écria-t-il. La conversion en elle-même ne signifie rien, j'en tombe d'accord. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a des traditions respectables et qu'on n'y doit pas renoncer sans des raisons sérieuses. Toi, Ephraïm, un vil intérêt d'argent t'a guidé. Toi, Mardochée, l'approbation publique du plus grand nombre. Ainsi l'on voit que rien ne satisfait l'homme ici-bas. Tous deux, l'un pour des avantages matériels, l'autre pour la chimère d'emprisonner le vent au passage, vous avez sacrifié l'idéal qui seul fortifie la créature.

— Mais toi, dirent les autres, pourquoi t'es-tu donc converti ?

— Parce que c'était mon opinion. Je venais ici-même demander la pleine lumière à...

— Quoi? Que dis-tu? Répète un peu.

— J'ai changé de religion simplement parce que j'ai changé d'idée.

A ce mot, Ephraïm et Mardochée ne purent pas plus longtemps se contenir. Arc-boutés au soubassement de pierre, ils éclatèrent d'un rire si formidable, si fou, à cette affirmation de démence, que les prochaines vitres tremblèrent au carrefour. Ils s'exclamaient en cris gutturaux, ils jetaient dans l'air épouvanté des grognements de joie rauque, devant ce cas d'une monstruosité inconnue. C'étaient des Oh! et des Ah! et des Hou! Hou! et des Hi-Hi, coupés d'accès de toux par l'étranglement du rire. Et puis l'amusement tout à coup, la réflexion survenant, fit place à la fureur.

— Ah! canaille! tu te moques de nous. Ou tu nous crois peut-être assez sots pour avaler ta bourde. Chien! réprouvé! maudit! mauvais Juif! Raca! Raca! Tiens, tiens, voilà pour ta « croyance », pour ton idée.

Et les coups commencèrent de pleuvoir.

— Qu'y a-t-il? s'écria le veilleur survenant au bruit. Allons! là-bas. Cessez de vous gourmer où j'emmène tout le monde au poste. Circulez. Circulez.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les trois hommes étaient rentrés dans le silence. On se sépara lestement sans bonsoir, et chacun, d'un pied agile, regagna ses couvertures.

Le quatrième d'Israël, Jésus fils de Joseph, demeura seul sous les étoiles. Il y est toujours. Sans lui manquer de respect, je lui reproche grandement de n'avoir pas su placer son mot dans cette affaire.

PIERRE ET PAUL

PIERRE

L'univers est-il bon ou mauvais? L'homme doit-il se féliciter de naître ou de mourir? Voilà beaucoup de siècles que les sages se posent cette question sans avoir pu trouver le joint pour la résoudre. Le commun du troupeau, qui ne s'avise ni du pourquoi ni du comment, va tout droit devant lui, bêlant sa plainte ou chantant son plaisir, sans s'occuper d'une addition de bien ou de mal au bout du compte. Les simples expédient ainsi leur existence tout aussi sûrement que les raisonneurs, et c'est là le grand point, puisque la mort résout tous les problèmes dont s'embarrasse l'esprit humain. Pour un méchant bol de ciguë, Socrate fit de longs discours. Encore prétendait-il que tout était au mieux. Il ne faut jamais trop prouver en ces matières. Une démonstration de rhétorique ne paraît point nécessaire pour permettre à chacun de sentir son bonheur, et le raisonnement le mieux construit empêchera rarement l'homme de crier dans la souffrance.

Toutefois, le bien et le mal, qui nous sont répartis suivant la justice distributive du hasard, rencontrent des sensibilités différentes. Le même coup de malheur

retentira diversement sur chacun, suivant sa nature et les circonstances. J'ai connu des hommes qui faisaient plus d'état d'une porte fermée bruyamment que d'un mort dans leur famille. D'autre part, il semble certain que la plupart de ceux qu'on appelle vulgairement « les heureux de la terre » sont bien vite blasés sur la monotonie de leurs « plaisirs », et ressentent d'autant plus cruellement les misères inhérentes à la condition d'homme que la vie ne leur a point fait une éducation de combat.

Tout cela réduit l'éternelle question de l'optimisme et du pessimisme à bien peu de chose. Le monde est. Nous n'avons été consultés ni sur les conditions de son existence ni sur l'utilité de la nôtre. La sagesse commande fatalement de s'accommoder à l'inévitable. Dire que la vie est bonne ou mauvaise c'est déclarer que tel ou tel s'accommode bien ou mal : pas davantage. Encore, combien de fois chacun change-t-il de langage selon l'événement du jour? Schopenhauer ne s'accommodait pas. Qu'est-ce que cela prouve? Pourquoi m'atrabiler de ses humeurs? Le pessimisme lyrique du grand Leopardi n'est au fond que la poétique souffrance d'un optimisme éperdu qui ne peut se satisfaire. Donnez-lui un autre âge de son Italie, supprimez le poison qui le tue, quels chants d'amour, quelle épopée de gloire! Même valeur de l'une ou l'autre manifestation au regard de l'univers.

Tenez pour privé de raison quiconque, fût-il doué du plus beau génie, prétendra réduire la vie en formules de bonheur ou de malheur à l'usage de notre humanité. Tout ce que nous pouvons, c'est d'apporter chacun une note de sensations passagères. Les grands artistes font écouter leur morceau d'un nombre plus considérable d'auditeurs que le vulgaire coryphée dont

la voix se perd dans la foule. Admirez-les, car vous trouverez chez eux la forte expression de choses qui furent en vous passagèrement senties. Mais, la jouissance d'art épuisée, vivez par vous-même surtout, si vous en trouvez l'énergie. Joies et souffrances, vous serez ballotté de l'un à l'autre pôle de vos facultés de sentir, et comprenant que toute la gamme s'enchaîne, de l'extrême plaisir à l'extrême douleur, vous n'éprouverez pas le besoin de conclure nécessairement à l'une ou l'autre des sensations extrêmes. C'est bien assez d'opposer un bras fort à l'adversité quand on en est capable, ou de ne pas chanceler sous le poids d'une accumulation de chances heureuses.

Les enragés de règles générales veulent que le bonheur fasse des égoïstes, et le malheur des méchants. A ce compte, la société ne serait pas belle. Il nous resterait les vies médiocres où nous reprendre. Mais les trop faciles généralisations dont les ignorants se contentent ne nous fournissent le plus souvent qu'une vérité d'apparence sous laquelle se dérobe inexpliqué le mystère profond des âmes.

J'ai eu pour camarades de classe à Nantes, deux frères, Pierre et Paul, dont le sort, diversement tragique, fut tout contraire aux conditions de vie que leur voulaient les rencontres de la destinée. Deux aimables garçons de médiocre bourgeoisie, remarquablement doués, et n'ayant point d'ennemis, bien qu'ils eussent, chacun de son côté, atteint le succès du premier bond. Pierre sortit en bon rang de l'Ecole centrale. Une place extraordinairement avantageuse lui fut offerte. Il la refusa, s'enferma toute une année dans sa chambre, et en sortit avec un perfectionnement de machine qui l'enrichit sans plus tarder.

Je le retrouvai tel que je l'avais connu au quartier

Latin, tout simple, très positif, mais d'humeur douce, enjouée même, bienveillant à tout le monde, faisant l'usage le plus désintéressé de la fortune qui lui était subitement échue. Ses anciens compagnons de « Centrale » lui étaient demeurés chers. Il n'avait pas de plus grand plaisir que de leur trouver des emplois et de les lancer dans le monde. Curieux de toutes choses, d'ailleurs, il voyageait pour « voir » et se perfectionner dans la connaissance des langues étrangères. Je fus surpris de découvrir, un jour, que les études littéraires occupaient une notable partie de son temps. Etranger à toute action politique, il jugeait les hommes et les choses en toute liberté d'esprit, ne demandant rien pour lui-même et n'ayant de haine ou même de dédain pour qui que ce fût.

Content de vivre et de faire sa vie, il me donnait, par sa placidité souriante, la sensation de cet équilibre parfait d'impulsion imaginative et de raison modératrice propre à fournir un développement de vie heureuse. Rien d'un rêveur, pas même une envolée d'idéalisme, mais la plénitude du bon sens, au meilleur sens du mot. Ni égoïsme bourgeois, ni donquichottisme. L'homme qui proportionne ses désirs à ses forces, et paraît se créer, sans effort, un bonheur intangible. Il se peut, à la vérité, que les plus hautes aspirations demeurent ignorées d'une telle nature, mais Pierre n'en pouvait souffrir, jouissant de toutes les joies qui lui étaient concevables. Pour tous ses amis, il réalisait le type de l'homme qui obtient, en toutes choses, le succès mérité.

Par sucroît, la fortune permit qu'il rencontrât l'amour. Une jeune fille belle à souhait et d'un esprit charmant, s'éprit de lui. Il connut enfin la passion. Mais comme il ne l'éprouva que lorsqu'il fut en son pouvoir de la satis-

faire, il ne lui fut donné d'en ressentir que les transports de félicité souveraine. Il était adoré. Il vivait dans l'extase. Le bonheur des fiançailles fut si grand que, d'un commun accord, Pierre et sa bien-aimée retardèrent l'échéance du mariage. Je le voyais souvent alors. Il m'avait toujours marqué, depuis les bancs du collège, une fraternelle amitié. Dans le cœur ouvert tombaient à flots pressés toutes ses belles confidences d'amoureux. Le bonheur débordant s'épanchait en bouillonnements d'hymnes à l'univers.

Il eut l'idée d'un voyage de fiançailles en Italie. La famille de la jeune fille se prêta à cette fantaisie. Je les vis s'envoler pour ne plus revenir. A trois mois de là, je reçus de Venise la lettre suivante :

« Cher ami,

« Tu m'as aimé : tu ne m'as pas connu. Maintenant que tu peux le dire sans me chagriner, avoue que tu m'as toujours jugé un peu « terre à terre ». Ne nie pas : tu me l'as fait sentir parfois sans le vouloir. Eh bien! tu t'es trompé, car je suis capable, moi aussi, de regarder par-delà l'horizon du vulgaire. Dans le plein paroxysme du bonheur, voilà que je renonce à la vie, non par un coup de démence, comme tu le croiras sans peine, mais par un effort, froidement médité, de haute raison.

« Des fous se tuent par désespoir de se trouver hors d'état de réaliser l'impossible. Ceux-là, je les prends en pitié. Le monde leur paraît affreux parce qu'il se permet d'être autre qu'il a plu à leur fantaisie de le vouloir. Autant maudire la vie parce que nous ne pouvons point bondir de planète en planète, ou même simplement suivre l'oiseau dans son essor. Tu sais que je ne suis point de ces insensés. Je n'ai rien voulu que de possible, et une chance véritablement peu commune

m'a contraint de subir la pleine satisfaction de toutes mes espérances.

« Si quelque chose m'a manqué, c'est l'âpre joie des luttes où se trempe l'énergie de vivre. Tout m'a réussi. J'ai souvent fait de douloureux retours, quand je voyais autour de moi tant de nobles esprits, tant de braves cœurs, fléchir sous le poids d'infortunes imméritées. L'homme, en général, vaut par ses épreuves. Mon unique malheur est de n'avoir pas obtenu de la destinée qu'elle m'éprouve. Ainsi tu as pu penser que je n'avais pas connu le plein de la vie, et le fait, hélas! ne pouvait que te donner raison. Mais si je n'ai pas vécu le malheur, je l'ai vu d'assez près pour n'y pas rester insensible : tu peux m'en croire. Peut-être diras-tu que jamais tu n'en as rien vu sur mon visage. J'ai toujours eu la pudeur de mes sentiments profonds. La tristesse des spectacles de la terre a, dès les premiers jours, compensé dans mon cœur la joie de mes succès. C'est le secret de cette vie sans exubérance où se neutralisaient deux sentiments contraires.

« J'ai donc compris, jugé très clairement le bien et le mal de l'existence qui nous est offerte en ce monde. Je ne suis pas pessimiste : ce serait, en vérité, trop honteux, n'ayant connu que le bonheur, et jouissant, à l'heure où je t'écris, de la plus parfaite félicité qu'il puisse m'être donné d'obtenir. Je ne puis pas être optimiste, ayant vu partout trop de mal, et ressenti trop vivement — moi, doué de tant de moyens d'action — mon impuissance absolue à l'atténuer dans une proportion notable.

« Malgré tout, je crois sincèrement que la vie vaut la peine de vivre. La merveille de l'univers vaut d'être contemplée, et la chance de jouer dans la grande œuvre un rôle d'une journée doit être acceptée avec vaillance

et bonne humeur. Car l'immense bienfait nous fut départi de pouvoir disposer de nous-mêmes. La clef du grand repos est dans nos mains. Il dépend de nous d'échapper au malheur ou de couronner magnifiquement notre bonheur d'un hommage suprême de reconnaissance qui atteste en nous la conscience d'être allé, d'un seul bond, aux limites du bien ultime.

« C'est là mon cas, cher ami, et je viens de te dire en deux mots la raison profonde qui nous décide, ma fiancée et moi, au départ. Nous sommes tout au bout du bonheur : voilà le fait très simple dont la sensation aiguë nous est, par miracle, venue à tous deux en même temps. Par l'amour absolu, notre jouissance de vivre ne saurait être dépassée. Les éclairs de plaisir où le vulgaire met sa joie, s'évanouissent aussitôt apparus. Nous les avons fixés, l'un pour l'autre, dans l'extrême achèvement de la béatitude souveraine. Tu vas rire : quelquefois, nous avons eu peur d'être dieux et de ne pouvoir rompre un cycle d'éternité qui, supprimant la fragilité de nos délices, les aurait faites moins exquises. Mais non, nous sommes bien mortels, et cette dernière chance nous vient de pouvoir arrêter la fortune au passage, en échappant aux pièges de la vie qui nous guettent pour paralyser, au jour le jour, quelque chose de nos facultés de bonheur.

« Quoi de plus? Quelle raison pour justifier le courage inutile de vivre plus longtemps? Je ne puis pas changer le monde. Les parents de ma fiancée ont d'autres enfants qu'ils adorent. Je te laisse Paul, que sa disposition d'esprit met au-dessus du malheur. Pensez à moi comme à l'homme le plus enviable qui ait vécu. Tout à l'heure, au Lido, nous éloignerons le gondolier pour un moment et, quand nous serons au large, enlacés l'un à l'autre, nous nous élancerons, l'extase

suprême au cœur, dans ce grand ciel bleu d'en bas dont nous tentent les eaux. Quand tu recevras ce papier, nous aurons achevé notre apothéose.

« Adieux de l'amitié.

« PIERRE ».

PIERRE ET PAUL

PAUL

Ma surprise fut extrême, comme on pense, d'apprendre que mon ami Pierre venait de se tuer parce qu'il était au comble du bonheur. L'acte paraissait d'un fou. Cependant, je fus bien obligé de reconnaître que sa lettre, sans être d'une logique impeccable peut-être, gardait l'apparence d'une détermination raisonnée. En fin de compte, l'homme a le privilège, entre tous les êtres de la nature, de se voir maître de sa destinée. Sans doute la résolution de ceux qui renoncent à la vie s'explique presque toujours par l'excès du malheur. Pourquoi l'extrême bonheur n'épuiserait-il pas aussi complètement nos facultés de vivre? Dans l'un et l'autre cas, c'est une même disproportion entre le fait et la capacité de le subir. La belle affaire quand les gens de sensibilité obtuse taxent d'insanité ceux qui leur faussent compagnie! S'ils ne s'étaient mis d'un coup hors la critique, ces derniers auraient beau jeu à répondre : « Il y a une méthode dans notre folie. »

J'avais, depuis l'enfance, une très bonne amitié pour Pierre. Chose étrange, je lus sa lettre sans un sursaut d'horreur. D'un esprit attentif, je suivais l'enchaînement de ses pensées, cherchant à en trouver le défaut,

et ma première sensation fut du désappointement de n'y pas réussir. Puis, un reflux d'émotion tardive emporta mes pensées. Je voulus me représenter les derniers moments de mon ami. Je cherchai ma douleur et ne la trouvai point. Comment gémir sur le sort d'un homme qui se déclarait tout simplement le plus heureux de la terre, et qui probablement avait dit vrai? Il était plus facile de l'envier que de le plaindre, ainsi qu'il avait dit lui-même. Au point où il lui avait plu, il avait arrêté la fortune, et s'était mis joyeusement au-dessus de toutes les chances de malheur. Je l'admirais malgré moi : je ne pouvais pas le pleurer.

Je ne fus donc pas choqué de trouver Paul, à quelques semaines de là, dans une disposition d'esprit analogue. Nous avions échangé des dépêches de Carlsbad à Paris. Ma première visite, en arrivant, fut pour l'Arsenal, où Paul était bibliothécaire. Je le trouvai parmi ses livres, très calme, comme toujours, et d'âme composée.

Son histoire n'était pas, en somme, très différente de celle de son frère. Après de grands succès à l'Ecole des Chartes, il avait rapidement acquis une célébrité dans le monde savant par ses publications sur les temps mérovingiens. Une place était vacante à la bibliothèque de l'Arsenal. On la lui offrit avant qu'il eût osé la demander. Il aima. Il fut adoré. Trois enfants, une fille et deux garçons faisaient la joie de son foyer. L'Institut lui ouvrit ses portes. Un bibliophile millionnaire, de Béziers, qui s'était épris de ses travaux, lui légua tous ses biens en mourant. La bibliothèque, très précieuse, fut accueillie avec plus de reconnaissance que l'argent, car Paul, ayant toujours vécu très simplement, manquait de temps et d'usage pour les soucis de la dépense.

Les deux frères, orphelins dès le jeune âge, avaient toujours vécu dans l'intimité la plus affectueuse. Leur

amitié n'était pas de celles qui se répandent en discours; mais depuis trente ans, je la voyais toujours plus recueillie, plus douce, plus profonde. Je ne pouvais douter que l'événement de Venise (j'ai beau faire, ma plume se refuse au mot catastrophe) apportât à Paul le plus cruel déchirement. N'ayant rien connu, jusque-là, du malheur, il n'en devait ressentir que plus vivement la douloureuse épreuve. Deux lettres que j'écrivis restèrent sans réponse.

— Je ne t'ai pas écrit, me dit-il, quand j'entrai dans son cabinet, parce que j'avais besoin de te parler sincèrement et que j'avais peur de n'être pas bien compris. Tu sais si j'aimais mon frère. Eh bien! je ne puis le pleurer. Certes, il m'est dur de songer que je ne le verrai plus, que je ne sentirai plus ma main dans la sienne, que mes yeux ne s'arrêteront plus sur les siens. Mais je suis capable d'un sentiment supérieur à cet égoïsme vulgaire. Ce n'est pas à moi, c'est à Pierre que vont mes pensées. Or, que pourrais-je désirer pour lui de meilleur que ce qui lui est échu? Que lui a-t-il manqué? Quel bonheur fut refusé à sa vie? Il n'a point fait de mal. Il a reçu tous les biens. Que souhaiter au-delà? Je pourrais l'envier si je ne possédais moi-même le bonheur. Nous aurons été tous deux des créatures privilégiées. Pierre a clos son destin par un acte de volonté. Il faudrait connaître l'avenir pour dire si ce fut sagesse ou folie. Je ne me crois pas moins heureux que Pierre. L'idée ne m'est jamais venue d'en rester là. D'abord, j'ai des devoirs, qui ne furent pas son lot. Et puis, si je n'avais pas de devoirs, je serais retenu par des curiosités au terme desquelles je n'arriverai jamais, par une habitude de vivre d'où me vient je ne sais quelle nonchalance vers la mort. Le malheur ne m'a pas éprouvé. Je ne m'étais donc jamais posé la

question, je l'avoue. Mais en lisant la lettre que Pierre m'a écrite de Venise — ce n'est qu'une variante de la tienne — j'ai senti monter soudainement en moi une énergie tranquille qui m'élevait au-dessus des coups du sort. La pensée de Pierre renonçant à la vie heureuse en un effort de raison que je ne jugeais pas insensé, m'inspirait, par une inexplicable contradiction, une invincible volonté de poursuivre ma route, en demeurant, quoi qu'il pût advenir, supérieur à la fortune, bonne ou mauvaise.

Ceci n'est que le résumé d'une longue conversation. Souvent nous revînmes à cet entretien, car nous nous plaisions à parler de Pierre dont le souvenir nous était d'un grand charme. Cependant Paul était en compte avec une implacable destinée. Son fils aîné fut tué dans un accident de chemin de fer, et la tuberculose se déclara chez sa fille. Bravement, Paul, cuirassé de stoïcisme, fit tête à l'ennemi. Sous le coup terrible, il n'avait pas chancelé. Sa femme, ses enfants lui étaient l'univers. Quand on lui rapporta le corps mutilé de son fils, il se raidit dans un violent effort et se porta d'abord au secours de la pauvre mère convulsée. A quelque temps de là, lorsqu'il entendit prononcer l'arrêt de sa fille chérie, il n'eut d'autre pensée que de cacher à tous, à la malade surtout, la fin inévitable. Un combat de deux ans sans une défaillance. Et quel retour? La mère, épuisée de douleur, frappée de consomption, s'éteignant lentement, ne trouvant ni parole ni plainte, pas même un regret de partir.

J'aidais mon malheureux ami de ma présence, plutôt que d'inutiles discours. Dite au moment qu'il faut, dans un élan de sympathie vraie, une parole — même banale d'apparence — ouvre le cœur et le pénètre d'une force nouvelle. Par les yeux nous échangions des

pensées. Et puis j'étais là quand il avait besoin de parler. Il ne redoutait point l'entretien sur ses morts, sur lui-même, et le contraste était poignant de l'accent de sérénité irréductible avec les tourments inscrits aux sillons de la face ravagée.

Depuis le jour où, en possession de la parfaite félicité de la vie, Paul n'avait puisé dans l'exemple de Pierre éliminant le malheur par la mort, qu'une résolution inflexible d'affronter le sort contraire, je ne l'avais vu ni changer ni faiblir. L'enfant qui lui restait faisait l'objet des préoccupations de toute heure. Paul cependant ne s'illusionnait pas sur les fâcheuses dispositions d'un esprit mal équilibré. Comme pour la petite phtisique, il ne cédait pas un pouce au destin sans résistance. Ses livres lui étaient demeurés fidèles. Il lui venait d'eux encore des plaisirs, et son orgueil était d'en prendre acte dans un sourire.

— J'ai été cruellement frappé, aimait-il à me dire. J'ai senti le vif de chaque blessure. J'en porterai toujours la douleur. Mais ce serait une erreur de croire que la vie me soit à charge, et même que je me juge malheureux. J'ai tenu dans mes mains la plus belle floraison de bonheur. Je l'ai perdue. Mais ne savais-je pas que rien n'était durable de la fragile vie humaine? Comment pouvait-il m'être donné de me soustraire à l'universelle fatalité? La mort aurait pu me prendre. Quelle douleur pour les êtres si chers qui m'avaient donné leur amour! Mieux vaut qu'ils m'aient devancé pour laisser le fardeau sur mes épaules d'homme fort. Est-ce à moi de me plaindre de ce qui les a sauvés du malheur? Et, pour porter ma peine, n'ai-je point de consolations? Mon fils, comme tu l'as pu voir, a besoin d'une attention constante. J'en veux faire un homme capable d'honorer son temps, son pays. Il m'inquiète

quelquefois par sa fougue. Il m'aime : je le ramènerai. Pour mes livres, j'y trouve chaque jour une source de joies infinies. Mon rôle peut te sembler modeste. Il n'en est pas moins vrai que mes travaux d'érudition auront heureusement facilité la voie aux historiens à venir. Plus tard, quand d'autres qui font du bruit présentement seront oubliés, on me rendra justice, j'en suis sûr. Cette pensée m'est douce : je n'ai pas besoin d'autre récompense. Le legs inestimable que j'ai reçu de la bibliothèque la plus rare, j'en ai fait don à l'Arsenal. J'ai obtenu de faire aménager à mes frais une salle où j'aurai la joie d'installer, de mon vivant, chaque volume précieux, un à un, dans le casier qui lui sera destiné. Mes successeurs trouveront là des plaisirs de science et d'art qu'ils sauront me payer de cette gratitude dont tu me vois si souvent faire montre à l'égard de mes grands devanciers.

A dix-huit mois de là, son fils le quittait pour courir les aventures en Australie, après une folle équipée où il aurait laissé l'honneur si l'argent de son père n'avait pourvu à tout. Un an après, nous apprenions sa mort. L'éloignement avait préparé la séparation définitive. Mais c'était tout ce qui restait du foyer perdu, et cet effondrement final retentit au cœur de Paul comme le glas de sa destinée. Sa tendresse pour l'enfant prodigue était d'autant plus vive qu'il lui en était venu plus de chagrins et que cette mort ne lui laissait plus rien où se reprendre. Mais de cela même, en toute sincérité d'âme, il ne voulut jamais convenir.

— Je ne suis pas malheureux, malgré tant de malheurs, s'obstinait-il à me dire, puisque je me trouve encore des raisons de vivre.

Et c'étaient des propos sur sa bibliothèque dont l'installation était prochaine. Il s'en promettait de rares

plaisirs quand, du premier au dernier livre, tout disparut dans un incendie.

Je courus chez lui, en proie à toutes les craintes. Je le trouvai très pâle, avec un imperceptible tremblement des lèvres.

— La catastrophe est irréparable, dit-il, pour ceux qui viendront, car il y avait là des pièces que probablement on ne retrouvera plus. Par bonheur, j'avais le catalogue chez moi avec la photographie des manuscrits originaux. C'est une chance dont il faut se réjouir.

Ma stupéfaction de ce mot fut extrême.

— Tu penses peut-être, observa-t-il, à la salle que j'avais préparée avec tant d'amour? Eh bien! elle servira aux agrandissements de la bibliothèque publique. C'est encore un service que j'aurai rendu.

— Mais, mon pauvre ami!... m'écriai-je sans savoir exactement ce que j'allais dire.

Il comprit, cette fois.

— Ah! oui, fit-il. Notre grande querelle! Tu veux que je sois désespéré, que je songe à mourir, que pour des feuilles de papier, qui me tenaient au cœur assurément, je me lamente plus encore que je n'ai fait pour les êtres si chers qui me furent enlevés? Eh bien! le coup est douloureux, certes, venant après tant d'autres. Hors dans mon amitié, le destin ne trouvera plus en moi d'autre place où frapper. Soit. Mais, moi, je ne me sens vraiment détaché ni de ce qui m'est ôté ni de ce qui me reste. J'ai trouvé, je trouverai encore une extrême douceur dans le souvenir. Je ne suis pas au bout de mon besoin de connaître. Le travail nous mène par de merveilleux chemins à l'achèvement de la vie.

— Je pense de même.

— Pourtant, ce n'était pas l'avis de ton Schopenhauer, qui vécut fort longtemps sans avoir pu trouver

une bonne raison de vivre. Il n'aimait rien. Crois-moi, il y a quelque chose de supérieur à tout : c'est l'acceptation courageuse de la destinée. As-tu lu, dans les récits des voyageurs, l'histoire de ces esclaves que les tribus anthropophages de l'Afrique centrale achètent pour les manger? On les promène au marché, où chacun marque d'un trait de craie sur la peau noire le morceau qui convient à son appétit. S'il reste des parts sans preneurs, on ramène la victime à sa case, on la gorge de nourriture jusqu'à ce que les amateurs aient tout retenu sur le vif. Alors on l'abat, et c'est un grand festin. Or, il est sans exemple, nous dit-on, que ces malheureux, voués à l'abattoir, laissent échapper une plainte. Ils savent ce qui les attend, ayant chez eux, sans doute, marqué sur d'autres hommes des portions à la craie. Pas un cri, pas une lamentation, pas une larme. Nieras-tu qu'il y ait une grandeur dans la simplicité stoïque de cette soumission? Eh bien! regarde-moi, cher ami; je ne suis pas encore marqué tout entier à la craie. Sur moi, comme sur nous tous, la hache du destin est levée. Je puis, d'une âme égale, affronter la vue du fer, tant que je ne serai pas abattu.

Dans l'année qui suivit, une fluxion de poitrine l'emporta. Sur sa table, un volume d'une histoire de Philippe II était ouvert. Un coup de crayon signalait le passage où l'auteur racontait que le duc d'Ossuna avait fait graver cette parole sur sa tombe : « *Il est beau de vivre, il est bon de mourir.* »

LE FOU RAISONNEUR

Quelques sages m'accorderont peut-être que les fous les plus fous ne sont pas ceux qu'on pense. Dans de grandes maisons murées, grillées, gardées — geôles où les condamnés de la « science », tout comme ailleurs, les condamnés de la « loi », expient la faute d'un désordre psychologique supérieur à celui du plus grand nombre — on enferme, sous verroux et triples serrures, des malheureux de syllogismes incohérents, tandis que sur la scène du monde des confrères d'intellectualité non moins instable extravaguent avec succès.

J'ai vécu toute une année de ma jeunesse parmi les aliénés de Bicêtre, j'ai eu de nombreux tête-à-tête avec des « impulsifs » qu'un détraquement subit de l'organisme avait jetés dans de sanglantes violences et qui raisonnaient douloureusement de leur mal, qu'ils croyaient guéri et qui ne l'était pas. J'ai discuté souvent avec des « vésaniques » souffrant de conceptions délirantes plus ou moins localisées. Il m'est resté de ces fréquentations, déjà lointaines, un certain penchant à comparer les mentalités de « l'asile » avec les mentalités du dehors : opération qui me conduit plus facilement à poser des problèmes qu'à les résoudre.

Ce qui me paraît certain, toutefois, c'est que nous n'avons pas découvert l'étalon de bon sens, le mètre de raison qui permettrait de séparer nettement la saine psychologie de la morbide, et que, si nous l'avions découvert, nous n'en serions pas beaucoup plus avancés, vu la facilité déconcertante avec laquelle les mêmes hommes passent de l'état normal à des états pathologiques plus ou moins prononcés et *vice versa*. Il faudrait trop d'asiles, il y aurait un trop grand mouvement d'entrées et de sorties. On ne trouverait pas le temps, entre deux séjours, d'étudier ce qu'on voudrait savoir, d'enseigner ce qu'on ne sait pas, de se prouver les uns aux autres qu'on nage dans un océan d'erreur, de se quereller, de voter, de s'entre-tuer et de se reproduire pour perpétuer l'équilibre de discordances où le sort nous a jetés.

Acceptons donc le phénomène humain tel qu'il se présente, et gardons-nous des classements qui pourraient nous induire à croire que le fait d'errer librement par les voies publiques est une garantie de raison impeccable. Quiconque éprouve le besoin de corroborer l'argument n'a qu'à prendre acte des jugements que les hommes se plaisent à porter les uns sur les autres. Interrogez le chrétien sur l'athée, il vous dira qu'il faut être dénué de tout sens commun pour nier ce qui lui paraît, à lui, l'évidence. Le mahométan ne vous cachera pas, quand vous lui parlerez de la chrétienté, qu'il faut être purement fou pour identifier trois et un et se livrer à la théophagie. Le bouddhiste tiendra le musulman pour privé de raison. Et le fétichiste de la côte d'Afrique ou de l'Australasie les déclarera tous déraisonnables, ne voyant l'indice d'un esprit sain que dans l'adoration de ses Fétiches si curieusement revivifiés chez nous par tant de statues miraculeuses. Encore

n'ai-je rien dit des philosophes qui sont d'accord pour juger la raison de tout ce monde atteinte de morbifique défaillance, mais se prennent mutuellement en grande pitié pour cause d'intelligence malade.

Au temps où je cherchais, à la suite de beaucoup d'autres, une vérité totale qui me fournit la clef des choses, je fis la rencontre d'un de ces chercheurs, peut-être fou, peut-être doué de raison supérieure, qui consacrait toute son énergie de pensée à résoudre le problème de la constitution du monde, aussi bien que l'ensemble des questions suggérées par la présence de l'homme sur la terre. C'était un de ces « curés défroqués » que le vulgaire réprouve parce qu'ils refusent de prêcher ce qui leur apparaît comme un mensonge. Je ne dirai point son nom, car la volonté expresse de ce raisonneur fut de passer ignoré parmi les hommes. Il quitta les ordres sans bruit et, après un assez long séjour à Paris pour suivre les cours des Facultés, vint au village natal où deux petites fermes lui constituaient un revenu bien au delà de ses besoins.

Il vécut solitaire, méprisé de parents pieux qui l'assiégeaient de flatteries en vue de l'héritage, d'ailleurs tenus à respectueuse distance par des boutades appropriées. Un docteur Faust. Cinquante ans de labeur dans le commerce assidu de tous les grands esprits qui comptent dans l'histoire de la pensée humaine. Sa porte était ouverte aux pauvres, mais il ne les allait point quérir, absorbé dans l'étude de problèmes qui ne permettaient ni diversion ni relâche. Nulle curiosité de ce qui se passait au dehors. L'esprit demeurait en perpétuelle tension vers l'inconnu fiévreusement sollicité de livrer son mystère, et ne voulait rien savoir des hommes, de leurs conflits, de leurs efforts, souvent contradictoires, pour l'amélioration de la destinée. Au

cœur du steppe sibérien ou dans quelque île de la Sonde, il ne se fût pas senti plus éloigné de la vie sociale ambiante. La guerre franco-allemande, la Commune lui furent tout aussi étrangères, au fond de sa Vendée, que l'expédition d'Alexandre dans les Indes. Un de ses fermiers cherchant un jour à lui rappeler ce temps : « Oui, oui, je me souviens, répondit-il, cette année là tous les fruits furent gelés. » C'est tout ce qu'il avait gardé dans la mémoire de l'effroyable tourmente.

On le disait fou naturellement, mais on ne pouvait nier qu'il ne raisonnât de toutes choses avec pertinence. Tout à ses livres, il avait pour seule compagnie les hommes de tous les temps et se sentait beaucoup plus proche de Leucippe, de Démocrite, d'Epicure, de Newton, de Laplace, de Darwin, d'Auguste Comte, que de Bismarck ou du général Trochu. Jour et nuit enfermé dans une vaste salle où nul n'avait accès, il vivait délicieusement le poème de la grande construction du monde, élaboré par lui à l'image du Cosmos. En s'éveillant à la conscience de l'être, l'univers, disait-il, nous posait une énigme à la façon du sphinx, et lui, nouvel Œdipe, il affrontait le monstre. Il lui arracherait son secret, il le clamerait de la terre aux étoiles en refusant avec dédain la gloire où se plaisait la commune médiocrité. Car toutes les précautions étaient prises pour que la publication de son grand ouvrage — d'abord en langue étrangère pour dérouter les soupçons — laissât le nom de l'auteur absolument inconnu.

Si l' « abbé » était fou — les paysans lui avaient conservé le titre du sacerdoce, soit par habitude d'antan, soit par respect des mystères avec lesquels ils le sentaient aux prises — il faut bien reconnaître que la manie des grandeurs lui était parfaitement étrangère.

La vérité désintéressée, la vérité sans autre récompense que l'heureux succès de l'effort, telle était l'unique impulsion de cette existence monacalement cloîtrée. Cela même, pourra-t-on dire, est le témoignage d'un esprit insuffisamment pondéré. Je ne discuterai point là-dessus. La vérité absolue, sans doute, est hors de notre atteinte. Il n'en est pas moins sûr que le labeur pour la conquête du vrai, demeure le plus noble trait de l'espèce humaine. Si la raison est de vouloir connaître, qui donc dira à quel moment elle devient folie par l'effort dépassant les possibilités de connaissance? Et puisque ces possibilités s'accroissent par l'évolution progressive de l'esprit, s'ensuit-il que tel aurait été fou dans l'antiquité qu'il faudrait proclamer sage aujourd'hui, et que tel insensé du temps présent ne serait autre chose qu'un prodige d'intelligence droite dans les âges futurs. Cherchez la limite de la raison à la déraison dans ce fouillis inextricable.

Pour en revenir à l'excellent « abbé », dans l'intimité de qui j'entrai par un miraculeux hasard, quelques mois avant sa mort, je dois dire qu'il ne s'embarrassa jamais de cette question, qualifiée par lui de saugrenue. Il ne contestait point qu'il y eût des maladies de l'esprit, mais il professait hautement le plus parfait mépris pour « l'ensemble des bas préjugés », dénommés « raison » par le vulgaire.

— Je suis venu trop tôt, me disait-il. Dans quelques milliers d'années, on dressera des statues à l'homme qui me recommencera. Jusqu'ici l'humanité bifurque au carrefour où viennent aboutir les avenues de la science et de la croyance. Un jour, il n'y aura qu'un grand chemin vers la connaissance. Il n'est pas temps de le tracer. Comme la barbarie a recouvert la floraison prématurée de la pensée grecque, notre actuelle sau-

vagerie aurait tantôt fait de reprendre ses droits sur les vérités hâtives, qui ne pourront s'enraciner dans l'homme que plus tard.

— Eh bien! lui demandai-je un jour, puisque vous êtes assez haut pour dépouiller tout orgueil de précurseur, puisque vous êtes insensible à la fumée de la gloire humaine, puisqu'il ne vous plaît pas même de laisser le nom d'un chercheur à la postérité, ne vous est-il point arrivé de vous prendre à partie, seul devant votre conscience dépouillée de tout intérêt personnel, et de vous demander si cette vérité totale, après tout, vous étiez bien sûr, absolument sûr, de la tenir?

A cette question, les petits yeux gris de l'abbé pétillèrent. Il sourit mélancoliquement.

— Ce fut pour moi, dit-il, une effroyable déception quand je sentis définitif, et sans retour possible, l'abandon de la foi. Je ne croyais plus. Ce qui hier était pour moi l'évidence m'apparaissait désormais comme un délire de l'intelligence humaine. Mais je me rends bien compte aujourd'hui, après tant d'années de méditations, que si mes anciennes conceptions du monde n'avaient pu résister à l'expérience, le cadre de mon esprit était resté le même. J'avais quitté un absolu théologique. Je m'orientais maintenant vers un absolu scientifique, non moins insaisissable que l'autre. Cette erreur, je ne la regrette point, car j'y ai trouvé les plus grandes joies de ma vie. Pendant trente années, dans l'émerveillement du voile d'Isis lentement soulevé, le monde, pièce à pièce démonté et reconstitué en vertu de lois infaillibles, m'apporta les délices suprêmes d'une pensée dominatrice de l'univers. L'analyse et la synthèse épuisées, j'entrepris de dire, et ma possession du sujet était telle qu'il me suffit de dix ans pour écrire un volume de cinq cents pages où — je puis bien le

dire aujourd'hui, puisque je l'ai brûlé — résidait ce qui sera dans un nombre de siècles incalculable le trésor de la connaissance humaine.

— Vous avez brûlé votre ouvrage?

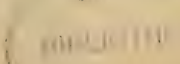
— Oui, mais pour le remplacer par un autre.

— Et cet autre, il est définitif?

— Vous voulez toute ma confession? Je suis assez près de la mort pour ne pas vous refuser ce plaisir. Mon livre écrit, je m'étais donné ce qu'il me restait de temps à vivre pour le lire la plume à la main et l'annoter. Hélas! quand je fus mis en demeure d'exercer ma critique sur moi-même, il se trouva que la magnifique ardeur de la création fit place à une puissance de destruction raisonnée que rien ne m'avait révélée jusqu'alors. Les fabricateurs de systèmes dans le passé furent seulement capables d'induire et de prophétiser. Moi, je trouvai la force de disséquer, de miner par la base mes inductions et mes prophéties. Ce que nous dénommons vérité n'est qu'une élimination d'erreurs. Je croyais, je crois encore avoir tenu la vérité pure, mais l'édifice si laborieusement élevé n'échappait pas à la critique impitoyable du constructeur. La même gymnastique d'esprit qui m'avait permis de remplacer par des affirmations démontrées les doutes antérieurs, maintenant dressait des doutes nouveaux en face de mes démonstrations nouvelles. Qu'aurait-ce donc été des intelligences non préparées à qui je destinais le fruit de mon labeur? Cinq années se passèrent dans une tension douloureuse d'esprit à refaire, à condenser, à parfaire mon œuvre.

— Et cette fois, enfin, vous fûtes satisfait?

— Pas davantage. Quand j'écris, l'absolu me possède en dépit de moi-même. Je m'élance d'un trop haut bond jusqu'à la vérité. Je comprends qu'on hausserait



les épaules, qu'on me dirait fou, et je me demande encore si ce n'est pas folie, en effet, d'apporter aux raisons d'aujourd'hui la raison d'un temps encore trop long à venir. Surtout, j'avais beau recevoir de tous côtés la sensation de l'évidence, une fureur de critique me lançait à l'assaut de ma forteresse de vérité. J'avais mis cinq années à réduire mon livre de cinq cents pages à deux cents. Quatre ans de labeur encore, et je n'ai plus entre les mains, aujourd'hui, qu'un cahier d'une cinquantaine de feuilles, l'os et la moelle du tout, puisque mon but fut d'en éliminer successivement tous les éléments d'incertitude possible.

— Cette fois, plus de doute, je suppose?

— Toujours... Force ou faiblesse d'esprit? Je ne pourrais pas dire. Si j'ai le temps de travailler encore, il ne restera plus rien, et j'aurai fait le grand voyage de la raison qui cherche à la folie qui trouve, et de la folie qui sait à la raison qui, dans le savoir, doute encore...

Le bon « abbé » mourut à six mois de là, laissant tout son bien aux pauvres. En dehors de son testament, on ne trouva pas chez lui une feuille d'écriture. Le curé du village vint le voir à son dernier moment. Il lui parla de Dieu, lui demanda de croire, alléguant que la science mène au doute, tandis que la foi...

— Alors vous savez, vous? fit le moribond.

— Certainement, je sais d'une certitude absolue.

— Monsieur le curé, j'ai parlé comme vous. Il n'y a que l'ignorance pour ces affirmations d'orgueil, permettez cette leçon à un homme qui va mourir. Moi qui ai voulu savoir, je sais que vous ne savez pas plus que moi-même : moins encore, j'ose le dire. Ce n'est vraiment pas assez pour tenir tant de place au soleil.

DANS L'ORDRE ÉTABLI

DANS L'ORDRE ÉTABLI

JUSTIN CAGNARD, ARMATEUR

Pendant trois générations successives la ville de Nantes s'honora de la maison « Justin Cagnard, armateur ». La modeste inscription du quai de *La Fosse*, en capitales noires sur tôle blanche émaillée, ne manifestait en aucune façon l'orgueil d'une puissance. C'est qu'il n'en était pas besoin, le monde des affaires ayant mis depuis un siècle la dynastie des Justin Cagnard au premier rang.

Le fondateur de la maison, l'ancêtre, avait laissé le double renom d'une grande hardiesse en affaires et d'une fidélité scrupuleuse à ses engagements. Les guerres de la Révolution et de l'Empire, accompagnées de la révolte vendéenne, qui vint jusqu'aux portes de Nantes, avaient presque anéanti le négoce du port. Les risques étaient grands pour ce qui subsistait de notre marine marchande, mais la récompense était belle par l'extravagance des prix. Une heureuse fortune favorisa les voiliers de Justin Cagnard Ier, qui, disposant de gros capitaux, fut bientôt maître du marché. Adjudicataire d'approvisionnements pour les armées, il se fit une extraordinaire réputation d'intégrité en refusant avec indignation mille complicités offertes pour voler le gouvernement, qui ne lui en sut aucun gré.

Demeuré patriote à la mode révolutionnaire, il mourut de douleur à « la Paix » comme les gens disaient alors, en voyant leur ville aux mains de la soldatesque étrangère. Depuis longtemps déjà, il avait passé la main à Justin Cagnard II, initié par lui aux secrets des grandes affaires. La maison n'a pas d'histoire sous ce nouveau règne. Elle continua de prospérer, développa son commerce avec les « îles » et, aux approches de la Révolution de 1830, Justin Cagnard III reçut de son père en héritage l'un de nos premiers entrepôts de denrées coloniales.

Intéressé dans la grande raffinerie, le dernier des Cagnard — obstiné célibataire, indifférent à sa parenté — passait pour posséder la plus grosse fortune de Nantes. Comme il n'avait pas de besoins, son train de maison était d'une simplicité qui n'était pas très rare en ce temps, mais qui le ferait aujourd'hui taxer d'avarice. Il avait conservé l'appartement du grand-père, au-dessus de ses bureaux, sur le quai de La Fosse. Mais les grandes salles vides le voyaient rarement paraître. Il se confinait dans sa chambre, servi, pour tout domestique, par une de ces Bretonnes casquées de toile blanche, que le Nantais dénomme *Cul-Salé*. De visites mondaines, il n'était pas question, et les affaires se traitant dans les bureaux du rez-de-chaussée, il arrivait rarement que « Marie » eût à répondre au coup de sonnette, qui ne manquait jamais de lui arracher cette exclamation de surprise : « Bon, voilà quelqu'un qui se trompe. »

Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, que Justin Cagnard eût rien d'un misanthrope, ou qu'il se plût dans la compagnie de ses pensées. Sa vie s'était arrangée ainsi sans qu'il pût dire pourquoi ni comment. La puissance de l'habitude est invincible chez

nos hommes de l'Ouest qui se laissent prendre avec délices aux plaisantes routines de chaque jour où se résume pour eux le charme de l'existence. Cependant Justin Cagnard, tout aux plaisirs de sa retraite privée sous le gouvernement autoritaire de Marie, la *cul-salé*, n'en menait pas moins une vie exceptionnellement active. Sa journée se partageait entre l'entrepôt des Salorges et son bureau de La Fosse, coupée par un frugal déjeuner sous la pression des affaires.

Au temps où je le vis, il me paraissait très vieux — j'étais encore enfant — mais en réalité il n'avait pas atteint sa soixante-dixième année. C'était un petit homme placide et souriant, de visage effacé, qui savait cacher sous l'apparent abandon des propos, une parfaite maîtrise de lui-même. Il se plaisait à interroger tout le monde sous prétexte d'ignorance, et excellait dans l'art de répondre à une question par une autre question plus pressante.

Les affaires terminées, à cinq heures en hiver, à six heures en été, on le voyait apparaître dans la grande salle du cabinet de lecture tenu par Plançon au coin de la place Graslin et de la rue Jean-Jacques-Rousseau. Il échangeait discrètement avec ses plus proches voisins des signes de bienvenue, parcourait rapidement les journaux des ports, achevait de se renseigner sur l'état du marché, et prenait au hasard un journal politique, le *Siècle*, les *Débats* ou la *Gazette de France* pour les nouvelles du jour.

Ainsi pourvu, il passait dans le cabinet de Plançon, où quelques initiés seuls étaient admis à s'asseoir. Ce cabinet consistait en un grand couloir aux murailles garnies de livres, aboutissant à deux fenêtres sur la place Graslin. Le maître du lieu trônait là derrière un grand pupitre, recevant et rendant des volumes cras-

seux, romans, livres d'histoire dont une importante clientèle d'employés et de petits bourgeois faisait son ordinaire pâture. Du pupitre aux fenêtres un espace vide était meublé de quelques chaises. C'est là que se réunissait quotidiennement, sous Louis-Philippe et sous l'Empire, « le parti libéral » nantais composé d'une douzaine de personnes, avocats, médecins, commerçants, pour échanger des vues sur la politique du jour.

Plançon, grand diable barbu au sourire d'enfant, se trouvait chaque soir détenteur, on ne sait comment, de nouvelles mystérieuses qu'il confiait seulement aux oreilles sûres : après quoi l'on causait librement de toutes choses sous l'œil — parfois intéressé — des clients du cabinet de lecture. Quelqu'un qui me touchait de près conquit là par de vifs propos, en 1858, un brevet de déportation sans jugement, en Algérie. C'était le centre de toutes les informations sur les affaires publiques et les choses de la cité. « *Il paraît qu'on a dit cela chez Plançon* » était un argument de poids dans les discussions nantaises. Enfin la position stratégique des fenêtres dominant la place Graslin où tout Nantes avant dîner vient faire les cent pas devant le Grand-Théâtre, faisait du cabinet de Plançon un incomparable observatoire.

Justin Cagnard, jouissant de la considération générale, était admis dans le cénacle à titre d'auditeur, car jamais il ne prenait part à la conversation, sauf quand une question de commerce ou d'industrie se trouvait en jeu. Il regardait un petit homme tout rond, la face enfouie dans de grands poils blancs hérissés, arpenter la place Graslin, tous les soirs à la même heure, les mains derrière le dos, objet de la curiosité de tous. C'était le général Cambronne, au déclin de sa vie. Il écoutait le docteur Guespin — aujourd'hui *statufié* dans

sa ville, après le soldat de Waterloo — prophétiser une révolution de justice qui ferait régner parmi les hommes une félicité souveraine. Il assistait, impassible, aux récits d'un aimable vieillard dont la fine silhouette bourgeoise et le visage rose sont demeurés dans ma mémoire : M. Joseph Cormier, l'un des survivants de la jeune garde et... ancien ami de Marat.

Sa moisson de nouvelles et de propos achevée, Justin Cagnard retournait à Marie qui provoquait ses confidences sur les événements de la ville tout en lui servant son dîner. A huit heures, il était au lit et dormait tout d'un trait jusqu'au matin. Vous penserez sans doute, comme tout le monde, que ce beau sommeil était l'indice d'une conscience tranquille et vous aurez raison. Mais il y a plusieurs explications d'une tranquillité de conscience. Je vous ai montré en quelques traits rapides ce qui se voyait de Justin Cagnard. Il reste à lever le voile pour faire apparaître ce qui ne se voyait pas.

Ce qui ne se voyait pas, c'est que Justin Cagnard, produit de l'accumulation quotidienne du labeur ancestral obstiné dans le même sillon, n'était, au fond, par l'absence de personnalité, qu'une décorative impuissance. Sans donte, il savait des affaires ce qu'il en fallait pour ne pas laisser péricliter sa maison. Mais c'est tout ce qu'on en peut dire. Il était le rouage d'une machine dont l'impulsion venait uniquement de la vitesse acquise des anciens. Point de changements quand tout du monde change. Point d'initiative pour quelque développement nouveau. Point de traits de caractère. Rien de saillant, rien d'individuel où se prendre en cette figure sans physionomie.

Les bons Nantais ne s'attardaient point à cette analyse, éblouis par le prestige des millions, et principalement

occupés d'eux-mêmes. Pourtant l'observateur le plus sagace eût été bien embarrassé de découvrir dans Justin Cagnard autre chose que des qualités négatives. Il n'était ni intelligent, puisqu'il ne concevait rien au-delà de son métier, ni bête puisqu'il suivait avec succès la routine des affaires. Il n'était pas vertueux, n'ayant aucune notion du devoir, ni vicieux, n'ayant jamais eu aucune passion à satisfaire. Il n'avait point de bonté faute de s'intéresser à qui que ce fût dans l'univers, ni de méchanceté, faute de sensations personnelles, aussi bien que de forces à dépenser contre les hommes en dehors des combinaisons de son industrie. Ni haines, ni amours. Le prochain pour lui n'existait pas. Pas plus de souffrances que de joies. On ne pouvait l'accuser d'avarice, car il entassait sans plaisir, et rémunérait sans trop de peine les services rendus. Pour la bonté, il eût été difficile de le citer en exemple puisqu'il n'avait jamais, de quelque sollicitation qu'on l'eût assiégé, fait œuvre de bienfaisance.

C'est même pour attirer l'attention du lecteur sur ce point spécial de cette existence que j'ai pris la peine d'esquisser brièvement la biographie de Justin Cagnard. L'espèce, en effet, n'est pas aussi rare qu'on pourrait le penser, des gens qui, n'ayant besoin de personne, ne peuvent arriver à concevoir qu'on ait besoin d'eux. Justin Cagnard, typique en cela seulement, poussait cette incompréhension à l'extrême. Il voyait son unique raison d'être dans sa fonction d'armateur et de propriétaire, avec les droits légaux qui y étaient attachés. Au delà, il sentait vaguement une obscure humanité se mouvoir, dont il avait besoin pour la contrepartie de ses entreprises, pourvue à son tour de droits similaires qu'il devait respecter pour qu'elle respectât les siens.

Au delà, rien. Des pauvres, c'est-à-dire une humanité secondaire qu'il fallait contenir par la police et la gendarmerie, pour l'empêcher de se jeter sur les hommes d'ordre et de propriété, suprême ornement de la terre. Il ne voulait d'ailleurs aucun mal à ces « désordonnés ». Il comprenait même qu' « un homme innoccupé » eût pour distraction de secourir des malheureux. Pour lui, il avait autre chose à faire, et comme sa pensée ne pouvait s'élever au delà du « Doit et Avoir », comme il acquittait tous ses engagements au jour dit envers tout le monde, il ne pouvait admettre qu'une dette envers lui ne fût pas sacrée, soit qu'elle fût au compte d'un de ses pairs, soit qu'il eût pour débiteur un père de famille réduit à la misère.

Aussi pendant cinquante années de sa vie, Justin Cagnard vécut « honorable », honoré, sans avoir jamais distrait de sa caisse la plus infime monnaie pour un acte de secours, et surtout sans avoir jamais manqué d'exercer la pleine rigueur du code à l'égard des misérables qui se trouvaient dans l'impossibilité d'acquitter leur loyer, dans les divers immeubles dont il était propriétaire. Aucune considération ne pouvait l'arrêter, puisqu'il ne voyait que son droit à satisfaire. Les pleurs des femmes, des enfants, les gémissements des vieillards, quand il lui arrivait de faire vendre les derniers meubles et les dernières loques sur le trottoir, agissaient sur lui comme la plainte de l'arbre sur la cognée du bûcheron. Il n'y découvrait rien qu'une fatalité du sort, conséquence infime de l'ordre magnifique établi dans l'univers.

D'ailleurs, il était religieux, en ce sens qu'il assistait tous les dimanches, à la grand messe de Saint-Nicolas. Il ne perdait pas une parole des sermons du curé Fournier sur la charité. Il approuvait d'un hochement

de tête, mais, quand la sébile passait, le quêteur le trouvait fermant les yeux, absorbé sans doute dans la prière.

Un jour, le curé de Saint-Nicolas voulut lui en faire reproche, amicalement.

— Monsieur l'abbé, répondit Justin Cagnard, permettez moi de vous dire que vous portez sur moi un jugement téméraire. Je suis armateur, propriétaire, je paye mes impôts, je me conforme aux lois. Mes ennemis, si j'en avais, seraient impuissants à me nuire. Quand vous me voyez en règle avec tout le monde, vous devez bien penser que l'idée ne saurait me venir de me mettre en révolte contre les enseignements de l'Eglise. Apprenez que je prépare une charité comme on n'en voit guère.

— Combien je suis heureux de vous entendre, cher monsieur, fit l'abbé, très désireux d'en savoir davantage. Puis-je connaître laquelle de nos œuvres?...

— Oh! cela ne m'importe guère, je vous le dis franchement. Le détail ne m'intéresse pas. En mourant, je laisserai toute ma fortune aux pauvres. On ne peut pas me demander davantage.

— Je vous remercie d'avance de ce magnifique cadeau, et je souhaite que l'échéance en soit longtemps retardée. Mais ce que nous donnons à l'article de la mort, ne nous appartient déjà plus puisque c'est l'heure même où Dieu nous le retire. Ce n'est plus notre bien dont nous faisons cadeau, c'est celui de nos héritiers, et cela diminue singulièrement la valeur de l'acte aux yeux du Juge Suprême.

— Le Juge Suprême, mon cher Curé, sera tenu de constater que j'aurai laissé tous mes biens aux pauvres, et la preuve qu'à ce moment ils étaient miens, c'est que ma volonté seule aura déterminé le don. Le fait est là que rien ne peut changer.

— Vous ne vous serez privé de rien.

— Je vous donnerais tout à l'heure un million, deux, trois, que je ne me priverais pas davantage. Vous savez que je n'ai pas de dépense. C'est pour les misérables que j'amasse, et, dans leur intérêt même je prétends leur donner tout d'un coup. Qui donc pourra nier mon bienfait?

— Moi, moins que tout autre, cher monsieur Cagnard, car votre piété m'est garante que vous n'oublierez pas l'Église. Toutefois, de votre vivant, ne pourriez-vous pas...?

— Oui, je vous entends bien. L'autre jour, chez Plançon, M. Joseph Cormier, un ancien révolutionnaire, me reprocha tout bas d'avoir fait vendre je ne sais quel ménage d'ouvriers que la municipalité avait dû secourir. Je lui répondis que dans le secours de la municipalité il y avait ma quote-part, et que je ferais aux malheureux, un jour, présent de tous mes biens. Croiriez-vous qu'il ne se tint pas pour satisfait? Je ne pus jamais lui faire comprendre que ma prétendue « rigueur », toute passagère, était une bonté au profit permanent des pauvres de Nantes. Il me reprocha de « tuer les vivants pour assurer la vie de leur progéniture ». Quelle bêtise! Connaissez-vous beaucoup d'homme qui auront donné plus que moi? Le bon Dieu, là-haut, n'aura rien à me dire.

— Peuh! on ne sait jamais, dit le curé, souriant.

— Moi je sais, affirma Justin Cagnard. Je paye à qui je dois, et qui me doit me paye. Quand le moment sera venu de me séparer de mon argent j'en ferai don aux pauvres, suivant le précepte de l'Eglise. Cela sera correct et digne de louanges. La vie, la religion, monsieur le curé, sont une tenue de livres.

Ainsi parla Justin Cagnard. Ainsi acheva-t-il de faire,

continuant de ruiner tout ce qu'il put de pauvres vivants pour enrichir les pauvres à venir. Il laissa des millions dont s'enrichirent, avec l'Église, de grandes administrations de charité publique. Le curé Fournier dit à son intention beaucoup de messes. Le préfet, le maire firent son éloge pompeusement. En décompte, les larmes des mères qu'il frustra des haillons de leurs petits. Qui osera dire que « la tenue de livres » fut à son avantage?

BIENFAISANCE MALFAISANTE

La bienfaisance est une vertu : nul n'y saurait contredire. Mais avouez qu'il y a des bienfaisants de malfaisance extrême par la sottise de leurs bienfaits.

Au temps lointain de ma jeunesse, florissait dans le bocage vendéen un couple vénéré dont l'égoïste « bonté » fatigua, pendant cinquante ans, trois cantons. Ces excellentes gens se trouvaient possesseurs de grandes richesses, bien entendu, car, pour assommer autrui de sa générosité, il faut d'abord en avoir reçu du Ciel les moyens. Pieux encore, la constatation n'est pas moins superflue, car il a fallu la prédication d'une récompense éternelle pour tuer dans l'humanité le beau désintéressement qui est la fleur de l'acte de secours.

Le baron des Grillères était un hobereau de petite noblesse et de grande propriété. Ancien garde du corps du roi Charles X, le droit divin et le retour aux splendeurs de l'ancien régime étaient absents de ses préoccupations, ainsi qu'il le fit voir lorsqu'il accepta le grade de capitaine dans les milices bourgeoises que Louis-Philippe arma pour repousser, au nom des barricades de Juillet, la tentative de chouannerie vendéenne où

échoua piteusement la duchesse de Berry. J'ai vu, dans le cabinet du baron, une reluisante panoplie où les épaulettes du garde du corps fraternisaient suggestivement avec le hausse-col du capitaine de la garde nationale en armes contre la légitimité. Au centre, deux épées se croisaient, l'une jadis au service du Roy légitime sacré à Reims, l'autre qui fut tirée du fourreau contre la même légitimité, pour maintenir les droits de l'usurpateur.

D'une contradiction de cette double manifestation guerrière, le bon soldat, certainement, ne s'était jamais avisé. Il avait défendu en toutes circonstances l'ordre établi, c'est-à-dire le régime qui lui garantissait la jouissance paisible de ses biens, et la logique de sa conduite lui paraissait fort claire, car il ne voyait rien de plus sacré dans le monde que ce qui assurait la tranquillité de sa vie. Dénué de l'instruction la plus vulgaire, et possédant tout juste l'art de dessiner une vague signature, il ne s'embarrassait point d'une doctrine quelconque. L'Église avait réponse à tout. Il s'en rapportait de tout à l'Église. Ce principe a le grand avantage de nous dispenser de tout effort personnel de savoir.

La baronne, de naissance bourgeoise, et, pour cette raison, sans doute, très fière des trois grilles de son écu, vivait uniquement, comme elle avait coutume de dire, « pour la gloire de Dieu ». La Divinité, selon cette âme simple, avait besoin de la baronne des Grillères pour atteindre au plein de son triomphe. C'est une conception commune chez les croyants que le Créateur des mondes en est à recevoir de ses créatures les sensations, tantôt bonnes et tantôt fâcheuses, que le contact de nos semblables développe en chacun de nous. Ces braves gens convaincus que le Dieu de l'univers se met en joie ou se fâche, suivant qu'ils font

telle ou telle chose. Bien plus, ils ont une assez faible estime de la Providence pour croire qu'elle a besoin d'être défendue contre ces mêmes humains qu'elle pourrait, d'un geste, faire rentrer dans la poudre. Souvent n'entendez-vous pas dire que tel ministre ou tel parti veut « chasser Dieu » de quelque part, et que le fait s'accomplirait sans doute s'il ne survenait tel paladin de soutane ou d'épée pour prendre la défense de l'Être Suprême, jugé, paraît-il, hors d'état de se protéger lui-même?

La baronne vendéenne, vivant en perpétuel colloque avec l'Eternel — tantôt directement en son oratoire, tantôt par l'entremise des fonctionnaires divins délégués à cet effet parmi nous — avait pris pour spécialité singulière de « contribuer à la gloire de Dieu ». Il lui semblait vaguement que si elle donnait l'exemple de toutes les vertus, le Fabricateur Souverain — comme Vaucanson tirant vanité de son fameux canard — se trouverait très fier d'avoir à ce point réussi un parfait exemplaire d'humanité, et que l'admiration de l'univers pour le génie capable d'un tel chef-d'œuvre s'en accroîtrait jusqu'à chatouiller délicieusement l'orgueilleuse faiblesse du Tout-Puissant. On peut rêver pour le Maître de l'Infini des causes de satisfaction moins humaines. Qu'importe, dira-t-on, si cette vue, plutôt terre à terre, de la Divinité procurait à la dévote baronne d'heureuses facilités pour la pratique des « vertus »?

Les « vertus », quand on a quatre-vingt mille livres de rente, sans aucun goût personnel ni passion d'esprit ou de cœur à satisfaire, ne semblent pas d'un achèvement supérieur aux forces humaines. La baronne des Grillères, « pour la gloire de Dieu », vécut dans une chasteté de banquise et laissa son bien aux riches après

sa mort. Je dois dire que l'ancien garde du corps lui rendit l'exercice de la première de ces perfections singulièrement aisé. Un certain accident, dont les suites devaient être désastreuses pour son éventuelle progéniture, n'avait laissé au baron, avant son mariage, d'autre ressource que l'austérité pure et simple au sein même du conjungo. Il parlait quelquefois d'une chute de cheval aux Champs-Elysées, et de l'opération « très grave » qui s'en était suivie. La rumeur publique, méchante, signalait une *avarie* de moins noble origine. En tout cas, les déceptions matrimoniales de Mlle Girard, devenue baronne des Grillères, amenèrent, dès le mois qui suivit le mariage, un terrible accès d'hystérie que le médecin jugea d'un mot cynique en présence du baron déconfit : « Il n'y a que deux solutions de la crise : le vice ou la vertu. » Les tentations de vice étant nulles au château de La Fougeraie ou même dans la petite ville de Tiffauges, à quelques lieues de là, l'infortunée baronne n'avait d'autre ressource que de se laisser choir au plus profond de la vertu. Du culte de la Vierge, où elle accrocha sa vie, ses pensées, elle reçut un grand réconfort : « Sainteté à part, disait le docteur impie, quand il la trouvait en prière devant ses figures de plâtre, vous lui rendriez des points, chère madame. » Et le fait est que la baronne, par l'effet d'un trop explicable miracle, vécut épouse immaculée.

Dieu, la Vierge et les Saints recommandent de donner. Surtout, il leur plaît qu'on donne à l'Église d'abord, c'est-à-dire à eux-mêmes directement. Aux pauvres ce qui peut rester. La baronne des Grillères se fit une joie de donner à l'Église. Les chapelles naissaient sous ses pas. Après consultation avec son directeur, elle avait voué son mari à saint Joseph, et le saint et le baron échangeaient mille grâces. L'un recevait

des statues, des prières; l'autre, le plus haut exemple de résignation. A tous les carrefours du parc, se dressait le groupe de la Sainte-Famille, avec une inscription attestant que le baron et la baronne des Grillères prétendaient associer leur nom dans la mémoire des hommes à ceux du couple élu pour le plus grand miracle de la terre.

Tous les établissements religieux de la contrée, tour à tour, furent gratifiés de sommes en échange desquelles les pieux donateurs ne demandèrent rien qu'une plaque de marbre, bien apparente, pour faire flamboyer en lettres d'or cette charité chrétienne dont le Maître a dit que la main gauche doit ignorer les aumônes de la main droite. Assurément, la présence des pauvres, infirmes ou malades, dans une maison hospitalière desservie par quelque congrégation, n'était point, pour le baron et la baronne une raison de l'exclure de leurs munificences. Cependant, ils considéraient que le service direct de Dieu et des saints devait primer tout autre, car ce sont les puissances du Ciel qui disposent des récompenses, et l'on peut craindre qu'il n'y ait une sorte d'impiété à contrecarrer les desseins insondables de la Providence en essayant d'alléger les épreuves qu'il lui a convenu d'imposer aux humains.

Le maire de La Fougeraie, un franc-maçon notoire, ayant pris l'initiative d'une souscription pour l'établissement d'une fontaine publique au milieu de la place du village, le château refusa d'y contribuer, mais tout aussitôt consacra deux mille francs à l'achat d'un bénitier de Carrare où l'on voyait un groupe d'anges portant au Ciel l'écusson à trois grilles.

Pour les pauvres qui ne craignaient pas de solliciter individuellement l'aumône, je ne saurais nier que ba-

ronne et baron les eussent en grand mépris. Toujours, dans l'histoire de chaque misérable, il se rencontrait quelque faute de conduite qui devait empêcher la charité publique de s'exercer à son endroit. Il s'était enivré, un dimanche, au cabaret. On l'avait accusé d'avoir volé des pommes de terre. Il s'était pris de querelle dans une fête de village. Comment une pareille vie de désordre pouvait-elle aboutir autrement qu'à la mendicité? Il faut travailler, bonhomme. Cherchez de l'ouvrage. Allez-vous seulement à la messe? Faites-vous vos Pâques? Allez voir M. le curé. C'est à lui que nous remettons nos aumônes, car tout le pays sait bien, n'est-ce pas, que nous ne gardons rien de ce que le bon Dieu nous a départi. Ce n'est pas aux biens trompeurs de la terre qu'il faut vous attacher, mon pauvre ami. Les choses du ciel seules méritent nos efforts. Allez-voir M. le curé, qui est très bon : il saura pourvoir aux besoins de votre âme. Quelquefois, le don d'une petite médaille de cuivre représentant saint Joseph ou la Vierge Marie accompagnait ce discours, et le mendiant, si endurci qu'il fût dans le mal, s'en allait avec d'humbles saluts et des manifestations mélancoliques de reconnaissance.

Certes, le vice est digne d'exécration, mais peut-on nier que certains aspects de vertu ne soient parfaitement haïssables? Le vice, provoquant des repentirs, s'accommode parfois d'accès de générosité sans espérance de retour. L'égoïste bonté de la vertu calculante voit dans la charité chrétienne l'ouverture d'un compte de banque avec le Créateur, et s'ôte le mérite de donner, tout en prodiguant les dons, par l'exigence avouée d'un profit hors de comparaison avec le payement offert. Le baron et la baronne des Grillères savouraient délicieusement le plaisir de s'entendre louer du

haut de la chaire. Aucune hyperbole de flatterie ne leur paraissait excessive, puisque semant l'argent de toutes parts, ils en attendaient une abondante récolte de vénération fastueuse. Il ne leur manqua, pour être aimés, que d'aimer tout simplement d'abord.

De la vie de famille ils ne connurent jamais que le tête-à-tête de deux égoïsmes férocement tendus vers l'incompréhensible félicité future par l'application d'une phraséologie d'amour à leurs convoitises d'éternité. Ils avaient pour intermède la basse adulation des parents pauvres, dont les misérables calculs ne leur échappaient pas. L'habitude de s'entendre, à chaque phrase, gratifier de toutes les vertus concevables leur était plaisante, et, bien qu'ils n'ignorassent pas que leur argent entrait pour quelque chose dans la dépense d'élogieux superlatifs dont ils étaient l'objet, ils se laissaient aller à la douceur de croire qu'ils accomplissaient, en effet, à chaque minute de leur vie, des prodiges de bonté. Il va sans dire qu'ils ne faisaient pas don à quelque arrière-neveu de trois chemises ou d'une paire de souliers sans que l'affaire fût dûment trompettée.

Un jeu charmant, pour la baronne, était des attributions de legs à tous les siens. Pas un meuble, pas un bijou, pas une pièce d'argenterie, pas un objet du plus vulgaire usage dont elle n'eût fait théoriquement cadeau par anticipation à quelqu'un de ses héritiers. Elle ouvrait une armoire, et montrait à l'heureux « propriétaire » une pancarte fixée au revers de la porte. « Je lègue ce meuble, qui me vient de ma chère maman, à ma bonne petite cousine Marie que j'aime de tout mon cœur. » On devine quels embrassements, quelles effusions de tendresse. Plus loin, une pendule laissait apparaître sous le socle le coin d'un papier. « Je lègue cette pendule, qui fut la propriété de ma

bien-aimée grand-mère, à mon petit-neveu Charles qui priera pour sa bonne tante ». Quelle extase quand le petit neveu Charles, conduit mystérieusement en cet endroit, lisait de ses yeux le texte qui le rendait possesseur du trésor! Personne dans la famille qui n'eût son lot.

Seulement, la capricieuse baronne, d'humeur très susceptible, s'offensait d'une misère à tout propos. Pour une lettre en retard, pour des remerciements qui ne lui paraissaient pas rendre un suffisant hommage à sa générosité, elle déclarait que Charles ou Marie ne l'aimaient plus, et comme l'affection lui paraissait uniquement matière à marché, les petits papiers indicatifs de legs se voyaient tout aussitôt remplacés par d'autres. L'armoire de Marie s'en allait à Céline, la pendule de Charles sautait dans l'héritage de Jean, à qui l'on en faisait, en grand secret, confidence, jusqu'au jour où, pour quelque « faute » imprévue, Alphonse se voyait attribuer — pour un temps — la pendule, et Rose l'armoire. Comptabilité mouvante qui suscitait entre parents des haines inextinguibles.

Le chef-d'œuvre fut le mariage de Jean avec Rose. Jean était conducteur des ponts et chaussées. Il aimait sa cousine Marie qui apportait au maigre budget familial le produit de sa couture. Les deux jeunes gens étaient fiancés depuis six mois, lorsqu'un beau matin, sans raison connue, la baronne déclara que c'était Rose qui convenait à Jean, comme Jean faisait tout justement l'affaire de Rose. Grand émoi. La crainte d'être déshérité mettait chacun aux pieds de la « bien chère tante ». Marie, dans les larmes, fut chapitrée jusqu'à ce qu'elle eût promis d'entrer au couvent (où la baronne paya sa dot), dans l'intérêt de Jean dont elle associerait le nom dans ses prières à celui de la providentielle

tante qui lui ouvrait miséricordieusement la voie du salut. Jean se laissa convaincre, hélas! plus facilement encore, quand il apprit qu'il serait légataire universel en compagnie de Rose, et celle-ci, qui avait des idées de grandeur et ne rêvait rien de moins que d'entrer au théâtre, se prêta de bon cœur à la comédie de l'amour grassement rémunéré.

Jean fut invité à démissionner pour « vivre en monsieur » et, avec l'aide des dispositions naturelles de Rose, le jeune couple, comblé de présents en espèces sonnantes, se prélassa glorieusement, sous l'œil heureux de la baronne, dans toutes les sottises de l'inutile richesse.

Le baron mourut d'un accès de goutte, maladie ignorée des vilains. Tous ses biens passaient à sa femme. Rose et Jean n'avaient reçu en dot que dix mille livres de rentes, mais ils avaient promesse formelle de tout l'héritage. Par malheur, huit jours avant sa mort, la baronne se trouva choquée « d'un manque d'égards de Rose » qui consistait à n'avoir pas marqué un désespoir assez bruyant au récit des souffrances de sa tante. Un testament *in extremis* légua tout à l'Église, en récompense d'innombrables cérémonies qui devaient assurer le comble des joies célestes à la mourante.

Rose et Jean, après un torrent d'invectives, quittèrent le pays. Dix mille livres de rentes, pour eux, c'était la misère. Ils accoururent à Paris où, en moins d'une année, des spéculations de Bourse enlevèrent à Jean jusqu'à son dernier sou. Chacun tira de son côté. Rose s'en alla chanter dans un café-concert du faubourg Saint-Martin. Jean entra au service d'une agence de courses. Il n'a encore subi qu'une condamnation à un mois de prison pour une partie de bonneteau. Admirables effets d'une bienfaisance malfaisante!

L'HÉRITAGE DE TANTE ROSALIE

Mlle Rosalie Rigal était, de l'aveu unanime, la personne la plus considérable du village. Pourtant, le hameau de Saint-Martin-en-Pareds, dans le Bocage vendéen, se vante d'un ancien notaire ayant échappé sans trop de peine à la cour d'assises, et d'un brigadier de gendarmerie en retraite qui tient le bureau de tabac. Autour de ces dignitaires, se groupent quelques fermiers « qui ont du bien » et une douzaine ou deux de petits propriétaires qui, tout en étant obligés de travailler pour vivre, n'en ont pas moins le sentiment de leur importance dans l'État. Quand ils disent « mon champ », « ma vache », « ma barrière », l'âpreté de leur voix dénonce l'émotion du conquérant qui, dans l'univers infini, a mis sa grippe sur une portion de planète et n'entend point lâcher prise.

Que l'unique joie du paysan soit de s'enclore d'une haie ou d'un mur et de mépriser ceux qui n'en peuvent faire autant, personne ne l'ignore. Que son admiration, son estime, son respect aillent de primesaut à l'argent, le trait, étant commun aux gens des villes, permet d'épargner le détail d'une analyse de psychologie. Qui donc expliquera le phénomène des égards unanimes

dont Saint-Martin-en-Pareds honorait Mlle Rosalie Rigal ?

Pour tout bien au soleil, la vieille fille — sur qui se levait l'aurore de la soixante-dixième année — exhibait une minuscule maison, plutôt délabrée, mais propre et toute luisante du perron aux tuiles, terminus d'un étroit jardinet en corridor. Un tel domaine n'appelait pas sur la maîtresse de céans l'attention admirative des humains. L'intérieur de l'habitation était d'une modestie extrême. Un grand lit à colonnes taillé en plein chêne, une table rustique pour les repas composaient, avec quelques chaises de paille et le fauteuil de Mlle Rosalie, tout l'ameublement de l'unique chambre. Aux murs, des images de sainteté. Sur la cheminée, une pendule de bronze dédoré représentant un Turc féroce emportant au galop de sa monture une jeune chrétienne en larmes, marquait midi moins un quart depuis des temps inconnus.

A la porte-fenêtre, sur la rue, donnant accès au jour, Mlle Rosalie installait son tricot, du lever au coucher du soleil. D'où un fort grand embarras pour entrer ou sortir. Quand un visiteur paraissait, Mlle Rosalie appelait Victorine. La servante arrivait, aidait sa maîtresse à se lever péniblement, déplaçait le fauteuil, y installait à nouveau confortablement la vieille fille en l'accotant de coussins spéciaux à des endroits déterminés, déplaçait et replaçait le tabouret ou la chaufferette, enlevait un petit guéridon faisant office de table à ouvrage, et ouvrait l'huis avec un protocole d'excuses sur le retard. Il ne fallait guère moins de cérémonies que pour être admis en présence du Roi-Soleil. Quand Victorine était occupée aux soins du ménage, il lui arrivait de se faire attendre. Aussi, le perron de Mlle Rosalie était-il réputé pour le lieu du canton le plus propice aux « enrhumures ».

Malgré l'incommodité de l'accès, les visiteurs ne man-

quaient pas. Au premier rang des plus assidus, le notaire et le curé. Mᵉ Loiseau, le notaire en retraite, était l'ami de la maison. Un gros homme rougeaud, face impeccablement rasée et crâne plus glabre encore que le menton, toujours en belle humeur, toujours plein de joyeuses histoires, mais cachant, sous la faribole et le rire, un souci, bien professionnel, des affaires sérieuses, ainsi que l'attestait l'éternelle cravate blanche, insigne de sa dignité, qui rehaussait d'une touche officielle jusqu'au costume de chasse, jusqu'au débraillé du jardinage ou des vendanges.

L'amour du jardinage tenait Mᵉ Loiseau, et comme il avait voué une affection particulière à Mˡˡᵉ Rosalie, il se plaisait à venir bêcher lui-même ses plates-bandes, piquer des fleurs, arroser, tout en faisant la causerie. La vieille, cependant, s'installait au jardin, dans son fauteuil, à l'endroit où un brusque retrait de la muraille lui avait permis de percer une fine meurtrière qui enfilait la rue. De là, elle observait tout Saint-Martin, et se rendait compte, sans se déplacer, des événements du jour, sujet inépuisable de commentaires.

L'amitié devint telle entre ces deux personnages que le notaire soudainement déclara que, d'après de vieux actes entrevus jadis au chef-lieu de canton, il n'était pas douteux que leurs familles fussent alliées. De ce moment, Mˡˡᵉ Rosalie Rigal devint pour Mᵉ Loiseau « tante Rosalie », et comme cette parenté était de celles que chacun peut revendiquer à sa convenance, Mˡˡᵉ Rosalie se trouva bientôt *tantifiée* par tout le village. Elle apprécia, d'ailleurs, comme il convenait l'honneur de ce vaste parentage, et fière, de l'universelle amitié — qui lui paraissait naturelle puisqu'elle aimait, sans trop distinguer, tout le monde — elle se laissa doucement aller au plaisir d'être tenue en vénération par tout le

peuple de Saint-Martin, qui constituait à ses yeux l'univers.

Le curé, se trouvant à deux kilomètres de là, ne pouvait faire que des visites irrégulières. Mais l'occasion d'une voiture ou même d'une charrette amie, lui facilitait souvent le voyage, et, bien que tante Rosalie n'eût rien d'une dévote, en dépit de ses images de sainteté, leurs longues conversations à l'écart du notaire faisaient dire qu'il y avait entre eux « des secrets ».

On ne se trompait pas. Il y avait « des secrets » de tante Rosalie au curé. Il y en avait aussi de tante Rosalie au notaire. Et, pour tout dire, des secrets d'argent. Car il est temps d'expliquer l'invincible sentiment d'amour qui mettait Saint-Martin-en-Pareds aux pieds de tante Rosalie. La simple fille jugeait l'événement le plus naturel du monde, ses aimables qualités suffisant, pensait-elle, à lui assurer la bienveillance et l'affection de tous ceux qui la pouvaient connaître. Je ne voudrais point nier que la bonne humeur et l'enjouement discret de tante Rosalie ne fussent infiniment propres à la culture des relations de voisinage. Mais il y avait autre chose, sans que la bonne vieille eût jamais essayé de s'en rendre compte.

Tante Rosalie était la parente pauvre de gros richards dans le canton voisin, petite-nièce du fameux Jean Bretaud, dont d'heureuses spéculations sur les biens avaient fait l'homme le plus important de la contrée. Les Bretaud avaient complètement oublié la parenté, et, à l'inverse du notaire, l'eussent probablement reniée si tante Rosalie s'en fût réclamée.

Tante Rosalie ne réclamait rien, mais elle n'oubliait pas sa famille. Le soir venu, quand les volets étaient clos et les portes bien fermées : « Victorine, va chercher les papiers » s'écriait-elle, après un regard circu-

laire pour s'assurer que nul témoin ne pouvait la surprendre dans l'élaboration mystérieuse de l'œuvre qui allait s'accomplir. Victorine, à ces mots, devenue grave, extrayait de l'armoire une petite boîte plate, savamment ficelée, et déposait l'objet sur la table avec des manifestations de respect, après un long travail pour défaire les nœuds et dérouler les complications de liens qui gardaient le trésor de la vue des profanes.

Le trésor était tout simplement une généalogie des Bretaud, avec pièces authentiques à l'appui. Les papiers dépliés sous la lampe et mis en ordre, le travail commençait. Il s'agissait de savoir quelles catastrophes étaient nécessaires dans la famille Bretaud pour faire tomber des millions dans la bourse de tante Rosalie. Un nombre considérable de combinaisons se présentaient à l'esprit, et c'est à les épuiser que tante Rosalie et Victorine consacraient leur nocturne labeur. Un tas de feuilles blanches, couvertes de griffonnages au crayon, montraient un effroyable enchevêtrement de calculs et de graphiques rudimentaires.

— Voyons! Où en étions-nous? disait Rosalie.

— Mademoiselle, disait Victorine, nous en sommes restées à la mort de votre petite-nièce Eulalie.

— Ah oui! la chère enfant! Le fait est que si elle venait à trépas cela avancerait bien des choses. Il reste ses deux cousins, qui passent avant moi, c'est vrai. Mais il n'y a pas de santé dans cette branche de la famille.

— On a dit l'autre jour qu'il y avait une épidémie de scarlatine du côté de chez eux.

— Ah! ah!

— Et puis, ils vont tout le temps à Paris. Un accident de chemin de fer est si vite arrivé.

— Ah! il ne faut pas longtemps.

Et l'on continuait sur ce ton pendant une grande heure, s'animant, comparant les avantages de tel décès ou de tel autre.

Dès qu'un Bretaud héritait d'un parent, par hypothèse, Victorine le couchait sur sa feuille à l'état de cadavre. Bientôt, c'était autour des douces maniaques de l'héritage, une hécatombe de Bretauds, telle que l'éruption du Vésuve qui supprima Pompéi n'eût pas été de trop pour la réaliser. Au bord de la tombe, cette septuagénaire édifiait son chimérique avenir sur des cadavres d'enfants, de jeunes gens, d'hommes et de femmes dans la force de l'âge qu'elle massacrait théoriquement, chaque soir, en toute paix de conscience, avant d'aller dormir — elle qui, pour le chasser, n'aurait pas fait de mal au dernier moucheron.

Lorque la table de tante Rosalie avait pris l'aspect d'un vaste cimetière, alors on faisait les comptes. Si onze personnes seulement venaient à mourir dans un ordre déterminé, tante Rosalie aurait tant. Si quatorze, telle autre somme plus ronde encore. Autre combinaison dans un ordre changé. On évaluait les fortunes, on prenait des moyennes quand on n'était pas d'accord. Mais, de quelque façon qu'on s'y prît, la discussion finissait toujours par un immense héritage au profit de tante Rosalie. Notez qu'à chaque mort véritable ou à chaque naissance, les combinaisons étaient dérangées : il fallait recommencer le jeu sur de nouvelles bases. Nouveau plaisir.

Mais la joie suprême était dans la répartition de l'héritage. Ni tante Rosalie ni Victorine n'avaient l'emploi de leurs trésors. Toutes deux sans besoin, les inoffensives mais implacables rêveuses éprouvaient devant les folles richesses subitement tombées du ciel le charmant embarras de la créature humaine en disposition

de donner à bon compte l'exemple de toutes les vertus. Victorine n'avait jamais voulu toucher ses gages et ne songeait guère à les réclamer, vivant dans l'éternelle vision de tonneaux d'or. Inscrite au testament pour cinquante mille francs — pas davantage — elle était trop heureuse de prendre royalement sa part des générosités de sa maîtresse.

Deux cahiers se trouvaient sous sa main : l'un pour l'attribution des legs, l'autre pour les « placements ». Tous deux présentaient un inextricable fouillis de chiffres raturés, rétablis, et raturés encore pour des modifications nouvelles.

— Hier, disait Rosalie, nous avons donné cent mille francs à l'hôpital de La Roche-sur-Yon. C'est beaucoup.

— Pas assez, mademoiselle, reprenait Victorine. Je voulais vous le dire. Cent mille francs pour les malades! Que voulez-vous qu'on fasse avec cela ?

— Tu as peut-être raison. Mettons cent cinquante mille.

— Deux cents.

— Va pour deux cents. Je ne vais pas te faire du chagrin pour si peu.

— Et l'Église ?

— Ah ! l'Église...

— Mademoiselle, vous ne pouvez pas refuser quelque chose au bon Dieu, après qu'il vous a tant donné.

— C'est pourtant vrai. Allons, la semaine prochaine, j'ajouterai quelque chose à mon testament.

Et, pendant une heure, la discussion se poursuivait sur ce ton. Les résultats, bien entendu, en étaient dûment consignés dans le cahier secret, et l'on passait à la question des placements.

— M. Loiseau me dit que les actions du chemin de

fer de l'Ouest ont baissé. Il me conseille de prendre du Nord. Il dit que le Nord c'est Rothschild. Alors, tu comprends, Victorine.

— Il sait tout ce M. Loiseau. Il faut faire comme il dit. Moi, je n'y connais rien.

— Eh bien ! marque du Nord à la place de l'Ouest. Quant à la rente, il parait qu'on parle d'une conversion.

— Qu'est-ce que c'est que ça!

— C'est une manière de nous faire perdre de l'argent.

— Alors?

— Alors, il faudra peut-être nous débarrasser de notre rente. J'en parlerai demain à M. Loiseau, et peut-être aussi à notre bon curé, qui est très au courant. Fais une croix devant les titres de rente pour ne pas l'oublier — etc., etc.

Et tante Rosalie, en effet, ne cessait de harceler le notaire et le curé de questions sur ses placements et sur l'usage qu'il conviendrait de faire de ses richesses après sa mort.

Ceux-ci avaient pris goût à la conversation. Aussitôt que tante Rosalie, interrogée par eux sur ses héritiers directs, déclara que, n'ayant vu aucun des Bretaud depuis plus de quarante années, « elle avait résolu de ne pas leur laisser une parcelle de son bien », de ce jour, le curé se mit à plaider pour l'Église, pour le pape et pour ses bonnes œuvres. Ses efforts, d'ailleurs, furent amplement récompensés, car tante Rosalie, sans faire droit à toutes ses demandes, l'inscrivit généreusement pour des sommes considérables dont elle lui remit la liste en grand mystère. Moyennant quoi, elle reçut confidentiellement l'assurance des félicités éternelles, bien qu'elle n'accomplît d'ailleurs aucun de ses devoirs religieux.

Le notaire, flairant l'aventure, en vint bientôt à insi-

nuer discrètement qu'il aimerait à garder un « souvenir » de sa vieille amie. Comment le lui refuser, quand ses indications sur les placements de fonds étaient si nécessaires?

— Renseignez-moi bien, monsieur Loiseau, disait la tante Rosalie avec un bon sourire. Vous serez payé de retour. Je ne vous oublierai pas.

Et de temps en temps, par un codicille dont il lui avait donné la formule, elle arrondissait la somme destinée à l'excellent notaire. Sur quoi, celui-ci se dépensait en de nouveaux efforts de jardinage. C'est ce qu'il appelait jovialement « bêcher le testament de tante Rosalie ».

De tels événements ne pouvaient demeurer secrets. Saint-Martin-en-Pareds avait très vite appris que tante Rosalie avait de grandes richesses, provenant, pensait-on, des générosités du grand-oncle Bretaud. Brouillée avec « ses héritiers », elle laisserait tout à « ses amis ». Qui donc pouvait se refuser à tant de généreuse affection? A la suite du notaire, tout Saint-Martin se trouvait inscrit dans l'amicale parenté. Et c'étaient des visites, et c'étaient des souhaits, suivis de cadeaux en nature, œufs, fruits, légumes, lard ou poulets, que la bonne « tante » recevait avec un joli hochement de tête accompagné d'un « Je ne vous oublierai pas » dont chacun emportait précieusement le souvenir.

Tante Rosalie ne cessait de recevoir et ne donnait jamais rien. Les pauvres eux-mêmes n'obtenaient que des promesses pour l'avenir. Rien ne fit tant pour l'ancrer dans l'estime publique. Sa réputation d'avarice noire était la plus sûre garantie que le magot serait formidable.

Les choses duraient ainsi depuis une trentaine d'années, lorsque la tante Rosalie fut emportée en deux

jours par une fluxion de poitrine. Victorine, hébétée, la regardait mourir, pensant à l'héritage qui n'était pas venu, mais qui ne pouvait manquer de venir si la tante pouvait vivre encore. Quand elle la sentit froide, se trouvant seule avec la morte, en pleine nuit, elle courut aux papiers, répétant, dans un véritable accès de démence : « Personne n'aura rien. Personne n'aura rien », et jeta la boîte au feu. Comme elle s'approchait pour attiser l'incendie, la flamme prit à ses jupons. La malheureuse fut brûlée vive, sans que personne put lui porter secours.

Me Loiseau, inquiet, venant au petit jour, découvrit l'horrible spectacle. Le feu avait déjà gagné le lit. Des feuilles de papier brûlées en forme de comptes, voletant par la chambre, dénonçaient le crime de Victorine, suivi d'un si prompt châtiment. Les scellés levés après les funérailles, on ne put trouver aucun indice de fonds, aucune note de volonté dernière. Toutes les recherches du notaire aboutirent au néant.

On en conclut que Victorine, « agent des Bretaud », avait tout fait disparaître. Ce fut une terrible colère, un concert de cris de rage et de grincements de dents.

— Ah! l'argent ne sera pas perdu, répétait-on en maudissant « la voleuse ». Les Bretaud, sans doute, savaient bien, eux, où trouver le trésor.

— Pauvre chère tante! ajoutait mentalement chacun. Si riche, et si bien disposée pour nous! Il a fallu cette canaille de servante...

En manière de protestation contre les Bretaud, la tante Rosalie fut dotée, par souscription, d'une belle tombe en pierre blanche, tandis que les restes carbonisés de Victorine furent offerts au mépris de tous dans un coin dédaigné du cimetière. Ainsi va la justice du monde.

C'EST TOUJOURS MIEUX QUE DE VOLER

Le Parisien a la haine du braconnier. J'entends le Parisien chasseur, qui élève un gibier dressé au coup de fusil en des enclos soigneusement gardés. Ce citadin fastueux, qui vient occuper la terre avec une armée de gendarmes particuliers pour écarter des clairières, des plaines, des sentes, l'infortuné promeneur, paraît, aux rustiques un intrus malfaisant, en état de guerre légale avec le campagnard ami et propriétaire légitime des bêtes — plume ou poil — que le travail des champs lui a rendues familières. Contre ce « faiseur d'embarras » tout est de bonne prise. Il s'agit seulement de n'être « pas pincé ».

Alors commence une guerre d'embuscades et de ruses avec la troupe des gardes qui, ayant la loi de leur côté, finissent toujours par avoir raison de ceux dont toute la défense est dans le « droit naturel » de l'homme à la destruction de toute vie sauvage.

A la saison propice, les coups de fusils échangés sont presque de tous les jours. Souvent, il y a mort d'homme. La prison, le bagne, l'échafaud : tout cela pour un mauvais lapin. Souvenirs d'une féodalité de naissance que l'effort des révolutions a seulement remplacée par une féodalité d'argent.

Le pis, c'est que gardes et braconniers, réciproquement aguichés, s'obstinent à leur querelle et que la passion des brigandages de la guerre s'installe au cœur de gens détournés du labeur ingrat de la terre par la quotidienne tentation des proies. Vous pouvez sévir contre le braconnier tout à votre aise : vous ne le découragerez pas. A-t-on jamais guéri un habitué de la roulette? Aux émotions du jeu s'ajoute ici l'attrait du danger. Il n'y a pas de cure. On parle souvent d'aggraver les peines contre le braconnage. On en parlera longtemps sans jamais rien faire. Il y aurait trop de disproportion entre la faute originelle et le châtiment. Et puis, la question électorale s'en mêle. On ne se soucie pas d'indisposer trop violemment les citoyens électeurs.

Toute autre est la question du braconnage aux pays heureux — il n'y en a plus beaucoup en France — où la chasse gardée n'est encore qu'à l'état de théorie. Là, le braconnier n'est qu'un chasseur sans permis, et comme il n'est pas un paysan qu'un lièvre n'ait induit à décrocher sa « pétoire », et comme l'entente se fait naturellement entre tous les « taillables » contre l'État représentant de la dîme et de la corvée, jamais vous ne trouverez un homme des champs qui accepte qu'un coup de fusil, pour devenir légitime, ait besoin de l'estampille du percepteur.

Aussi le braconnier des terres libres ne se cache-t-il pas, comme celui des terres gardées. Tout son jeu est une partie de barres avec le garde champêtre, qui ne tient pas à le rencontrer, et avec les rares gendarmes que le tricorne et le baudrier dénoncent de loin. Suivant les haies, épiant les passages, l'œil obstinément fixé au sol, il évente toute bête et connaît l'art de la surprendre.

Que de fois, en mes jeunes ans, ai-je accompagné dans ses expéditions du dimanche le redoutable Janière qui quittait ostensiblement le village par la grand route, les deux mains dans les poches, et se jetait tout à coup dans la campagne pour trouver son fusil miraculeusement caché dans un buisson, à quelques pas du gîte d'un lièvre. Celui-là, jamais homme ni bête ne put le faire quinaud. C'était un ancien Chouan de 1815, qui, ayant braconné tous les jours de sa vie et chapardé de-ci de-là, mourut sans un procès-verbal. Toute la commune en était fière. Quand il nous quitta pour un monde meilleur : « *C'est qu'il n'a jamais été en prison* », se disaient les paysans émerveillés, en guise d'oraison funèbre. Ce que cet homme-là pouvait déduire d'une herbe couchée dans un sens ou dans l'autre, à l'orée d'un taillis, tenait véritablement du miracle. Il consultait le vent, le soleil, et construisait pour moi le raisonnement de lièvre qui avait dû amener sa bête au point précis où nous ne manquions pas de la trouver. Le fusil, complaisamment, se contentait d'un petit claquement de fouet. Puis la victime, cachée au creux d'un *têtard*, se retrouvait sous la blouse de Janière à la nuit tombée.

Mais où me laissé-je entraîner ? C'est du braconnier d'eau que je voulais parler. Celui-là, on peut le dire, n'est l'ennemi de personne sur la terre. Le poisson — de mœurs douteuses, assure-t-on — n'a pas de sympathies personnelles parmi nous, comme la gent plumeuse ou poilue. Une carpe bâillant sur l'herbe ne fait point verser de larmes, étant d'un autre monde, et le gendarme en guerre contre la pêche illicite, en vertu d'un raisonnement plus ou moins congru sur le repeuplement des rivières, n'a personne de son parti. C'est pourquoi mon compatriote Simon Grelu comptait autant

d'amitiés qu'il y avait d'habitants dans le canton. Pour un lièvre massacré au gîte, c'est une haine entre les braconniers qui le guignaient. On ne se fait pas de querelles pour la capture d'une tanche. D'ailleurs, Simon Grelu, pêchant pour son profit et pour l'art, était prodigue de dons, d'où la bienveillance universelle qui l'accompagna toujours en ses courses de nuit et de jour.

Notre « fleuve » vendéen, le Lay, coule paresseusement parmi les joncs et les nénuphars, tantôt resserré entre les rochers couverts de genêts, d'ajoncs, de chênes, tantôt s'étalant sous l'arche des aulnes, aux prairies où il appelle les troupeaux. Partout des moulins avec leurs écluses. C'est une rivière habitée, et nul habitant ne saurait l'habiter davantage que Simon Grelu, garçon meunier honoraire, installé dans une ruine qui fut un moulin, croit-on, au temps des guerres des Bleus et des Blancs.

Simon Grelu est un grand diable tout en bras, tout en jambes, tout en jointures, surmontant un long cou d'un long nez qui lui donne un aspect de héron. Du *Marais* au *Bocage*, c'est le plus beau ravageur de rivière, célèbre par la constance de ses relations avec la gendarmerie. Car notre braconnier d'eau, embarrassé de ses longs appendices, se fait prendre à tous moments par dédain du qu'en-dira-t-on. Toutes les anfractuosités des rocs, toutes les souches du bord de l'eau lui sont si familières qu'il ne peut pas quitter son fleuve, et plutôt que de gagner au pied, il aime mieux se laisser dresser « un bon procès-verbal » — bien sûr de n'avoir point le moyen de le payer.

Quand le brigadier de gendarmerie tance ses hommes pour leur paresse, ils s'écrient tout d'une voix :

— Allons chercher Grelu !

Ils y vont, et le trouvent sans aucune peine.

C'est ce qui arriva la semaine passée, moyennant quoi j'eus le plaisir de l'entretien que je vais rapporter. Je me promenais avec M. le maire, lorsque Simon Grelu se présenta tout à coup devant nous. Plus long que jamais, visage osseux tout jaune, crâne pointu crêté d'une houppette blanche, bouche ouverte pour une grimace de sourire redoutable par la menace d'une grande dent noire que la moindre toux vous cracherait au visage, l'homme-héron s'arrêta devant nous, figé dans ses sabots.

— Je viens pour mon certificat, monsieur le maire, dit-il avec un gloussement qui pouvait être de joie comme de désespoir.

— Quel certificat?

— Eh bien! Mon certificat de mendicité, comme d'habitude, quand je suis pris.

— Comment? Encore! Ça ne finira donc jamais?

— C'est toujours mieux que de voler, n'est-ce pas, monsieur le maire?

— Mais nous n'avons pas seulement le choix entre le vol et le braconnage, Simon. Il y a le travail.

— Alors vous croyez que je ne travaille pas? Merci! Qui est-ce qui trime plus que moi? Toute la nuit dans l'eau. Ces sacrés gendarmes m'ont joué un tour.

— Ils t'ont pris ?

— Ça, n'est rien. Ils m'ont roulé, monsieur le maire; roulé, oui, on peut le dire. Jamais je ne me pardonnerai ça.

— Qu'est-il donc arrivé?

— Il est arrivé que les gendarmes se sont f..... de moi tout le long de la rivière. Ils étaient à une demi-lieue, que je les entendais rire encore. Vrai, je ne me croyais pas si bête.

— Enfin, qu'est-ce qu'ils ont fait?

— Ah! les canailles! Figurez-vous, monsieur le maire, c'était un moment avant le jour. J'étais en train de pêcher tranquillement au-dessous du moulin de La Rochette. Cette idée de défendre la pêche avant le soleil levé! C'est-il ma faute si le poisson fait ses gambades la nuit?

— Enfin quoi?

— J'étais dans mon bateau...

— Tu as donc un bateau?

— Non, monsieur le maire. Je peux même ben vous dire, puisque vous le saurez demain, que j'étais dans le vôtre, que j'avais pris à votre levée du grand pâtis.

— Et où avais-tu pris la clef?

— Ah! vous savez, avec un clou... il n'y a pas de cadenas. Mais j'ai tout refermé sans abîmer la serrure. Je ne voudrais pas vous causer du dommage. J'ai aussi lavé le bateau où les poissons avaient mis de la boue.

— Tu avais pris beaucoup de poisson?

— Non. Peut-être une dizaine de livres. Je ne faisais que d'arriver.

— Je n'en ai pas pêché autant dans toute ma vie. Comment fais-tu?

— Oh! ça me connaît. Enfin j'étais dans mon... dans votre bateau, quand voilà ces sacrés gendarmes qui m'appellent :

— Eh! Grelu, aborde un peu pour ton procès-verbal.

Moi j'aborde, n'est-ce pas? quand on a l'habitude... Nous causons en amis. Ils emportent mon poisson pour leur friture. Vous ne direz pas que c'est juste ça, monsieur le maire?

— C'est ça, ton tour?

— Oh non! Quand les gendarmes sont partis, je me dis : « Autant pêcher pour mon argent, puisque je ne pourrai pas payer l'amende. Alors je reste. » Je pêche. Je

pêche. Ça allait bien. J'étais content. Tout à coup, voilà que j'entends des voix. Encore les gendarmes ! Deux procès-verbaux dans une nuit : c'était pas à faire. Le bateau me dénonçait. Mais ils pouvaient croire que je l'avais laissé là. Je me cache dans l'eau en ne laissant passer que la tête, et j'attends. Les deux propre-à-rien arrivent? Qu'est-ce que vous croyez qu'ils font? Ils s'étendent sur l'herbe, ils allument leur pipe et ils causent. Ils s'étaient perdus... Faut-il être bêtes ! Et puis, comme ils venaient de se retrouver au moulin, ils m'avaient cherché pour me demander le chemin. Moi, je n'étais pas trop bien dans ma boue. Les feignants ne s'en allaient pas. Une pipe éteinte, une pipe rallumée. Je me sentais perdu. Tout à coup un des gendarmes :

— Père Grelu, qu'il me dit, vous devez avoir froid là-dedans. Venez donc vous chauffer à ma pipe.

Moi, en colère, tout couvert de boue, j'arrive en lui montrant le poing.

— Si vous me faites un second procès-verbal, que je lui dis...

— Un second procès-verbal? qu'il me répond. Y a pas de danger : c'est défendu par le règlement. Nous n'en pouvons dresser qu'un, dans les vingt-quatre heures, à la même personne pour le même délit. Comment, vous ne le saviez pas, Grelu? Et c'est pour ça que vous êtes resté dans l'eau? Nous nous disions : « Qu'est-ce qu'il fait là ? » Ah ! père Grelu, ça nous fait de la peine. Nous vous croyions plus fort.

Et ils ont ri. Et ils ont ri. Moi, je n'avais pas envie de rire.

Saviez-vous ça, vous, monsieur le maire qu'on pouvait pas faire deux « procè-verbals » à la fois?

— Non.

— Ah ben! je le saurai une autre fois, pour sûr... Alors pour mon certificat de mendicité qui me dispensera de l'amende?

— Entendu. Ton bain aurait pu te donner une fluxion de poitrine. Quel âge as-tu?

— Soixante-dix ans passés. Il ne me viendra jamais de mal de l'eau.

— Ni du vin, n'est-ce pas? C'est tout de même drôle de te donner des certificats d'indigence, quand je te vois si souvent au cabaret.

— On me fait crédit, monsieur le maire; et puis, je paye avec du poisson. C'est toujours mieux que de voler.

LE RENARD GRIS

Après le braconnier, le vagabond tient une place d'honneur dans la mésestime des citoyens patentés. Un homme qui n'a pas de foyer inscrit aux livres du percepteur est bien près d'être un sans-patrie pour le bourgeois enclin à ne voir dans le sol des aïeux que ce que l'un d'eux a candidement appelé « la patrie des propriétaires ».

On a tôt fait de prononcer contre un malheureux nomade cette condamnation flétrissante : « Il ne paye pas d'impôts ». Pas d'impôts, le va-nu-pieds qui s'arrête au bord du fossé pour un repas sommaire ? Je le défie de faire emploi du sou qu'on lui aura jeté sans que l'État ne se glisse entre lui et sa pâtée pour en prendre une part. Qui est-ce qui peut le nourrir, le couvrir, le chauffer sans que la patrie ne se manifeste à lui par le prélèvement d'une dîme? Rien qu'avec les impôts que paye un mendiant, il se ferait une acceptable rente. Il n'en tire point vanité, indifférent au sacrifice que le devoir public exige, et cette modestie même lui fait tort, car, sous prétexte qu'il n'est d'aucune utilité sociale, les bourgeois, les sous-préfets, les commandants de corps d'armée et les gouverneurs de la Banque

de France lui imputent la plupart des maux dont ils sont chargés de nous garantir.

Quoi qu'il arrive dans la campagne, c'est la faute des vagabonds. Vol, incendie, bris de clôture, qui donc se serait rendu coupable de ces méfaits, sinon ces hommes sans feu ni lieu qui *font* les routes à pied, quand tous les gens qui se respectent disposent au moins d'un automobile? Quel autre métier pourraient-ils exercer que de prendre puisqu'ils n'ont rien? De là l'exécration de tous ceux qui possèdent. J'ai connu un vieux philosophe qui soutenait qu'il vaut mieux leur jeter un morceau de pain qu'un caillou. On trouve d'ordinaire le caillou plus facile. Quand il y en a assez, le chemineau en fait un tas au bord de la route et les casse pour un salaire honnête. Ne croyez pas que, du Président de la République au cantonnier, personne lui en témoigne quelque reconnaissance. Comme Timon d'Athènes il n'attend rien de l'humanité.

Et pourtant son plaidoyer, s'il lui venait à l'idée de le présenter, ne serait pas sans intérêt. Sentinelle perdue de l'armée du labeur, il pourrait raconter d'étranges aventures de la guerre industrielle, non moins barbare que l'autre. Qu'il n'eût point sa bonne part de manquements, il pourrait être embarrassé lui-même de le soutenir. Mais quoi de la conscience des « honnêtes gens », souventes fois, si on la pouvait voir *au vrai*? L'humanité n'est que faiblesse. S'il le peut avouer pour lui-même, le vagabond parfois en peut témoigner pour les autres. Plus souvent qu'on ne croit peut-être, car les paysans subissent comme les citadins la tentation du bien d'autrui, et comme le voleur pris en faute a toujours quelque personne inconnue sur qui rejeter son délit, le vagabond, en tous pays, est la facile victime expiatoire de la « gent respectable ».

C'est ce qui advint dans l'affaire du « *Renard gris* » dont fut autrefois révolutionné mon village. En ces temps lointains l'un des notables du hameau, serrurier de son état, « ayant hérité du bien », s'appelait Claude Guillorit. Sans tirer vanité de ce nom d'empereur romain, il le portait avec la dignité tranquille d'un homme sûr de son lendemain. C'était un « savant » incroyablement versé dans cet amas divers de connaissances que les almanachs se plaisent à répandre jusque dans les campagnes les plus reculées. Il citait des proverbes, était plein d'étranges dictons, prédisait l'avenir ou quelque chose d'approchant. On le rencontrait la nuit par les champs, avec un grand panier, à la recherche des simples qui, le soleil couché, ont des vertus particulières. Il composait ainsi des philtres dont profitaient bêtes et gens, et guérissait les fièvres, je dois le dire, plus aisément que les serrures.

Car, malgré l'enseigne explicite du serrurier, la serrure, pour Claudit — on l'appelait ainsi par abréviation — demeurait entourée de mystères. Les ménagères du village, dont les meubles ignorent les fermetures savantes, sont au bout de leurs connaissances quand elles ont dérouillé leurs clefs ou barbouillé d'huile au hasard une serrure grinçante. Le mal persistant, c'est alors qu'on entendait le cri de suprême détresse : « Allez chercher Claudit ! » Ainsi Napoléon criait : « Faites donner la garde ! » lorsqu'il était au bout de son génie.

Avec un bruit formidable de ferrailles on voyait arriver un petit homme fluet, subtil, pointu, le visage battu de longues mèches grises sous la galette noire d'un bonnet dont nul n'aurait pu dire s'il avait été casquette ou chapeau du temps des « trois glorieuses ». On ne s'arrêtait point d'ailleurs à la coiffure. Ce qui

frappait, ce qui retenait l'attention, ce qui emplissait même l'ignorance d'une sorte de superstitieux malaise, c'était le rayon noir de deux petits yeux sans lumière qui « vous entrait dans l'âme » et n'en sortait plus. Quand on avait reçu le dard des prunelles de Claudit, on ne l'arrachait pas de sa mémoire. L'homme, d'ailleurs, n'y prenait pas garde, ne rompant le silence que par nécessité et toujours pour parler de sa serrurerie.

Arrivé devant le pène en faute, il jetait sur le sol, avec le grand panier qui ne le quittait point, et qu'on ne vit jamais ouvert que dans une circonstance mémorable, un cercle de fer où pendaient une extraordinaire quantité de crochets bizarrement contournés, puis il se mettait à genoux, comme pour une prière, et appliquait son œil au trou de la serrure. Après un moment d'examen scientifique.

— Pardine, s'écria-t-il — c'était son juron favori — Je ne vois rien du tout.

Il n'y avait pas là de quoi surprendre. Mais Claudit n'en paraissait pas moins éprouver de cette première constatation un grand soulagement. Alors, c'étaient des questions sur le meuble, sur son histoire, sur l'âge probable de la serrure, des gémissements sur le travail maladroit des anciens. Puis l'heure du diagnostic arrivait. Toute serrure peut-être affligée d'un grand nombre de maladies. Claudit, savamment, les énumérait toutes, donnant à son client le choix entre des maux divers.

— C'est peut-être ça. C'est peut-être autre chose. Je ne suis pas sorcier. Nous allons voir.

Et tout aussitôt une pluie de coups de marteau s'abattait sur le bois, sur le fer, avec rage. L'averse passée, la clef ne fonctionnait pas mieux.

Il fallait aviser à une pratique supérieure. Sans se troubler, Claudit brandissait le cercle aux crochets, et,

après les avoir tous examinés avec soin, en choisissait un qu'il introduisait lentement, avec des contorsions appropriées, dans l'orifice où le mal avait établi son séjour. Alors, c'étaient des grincements inouis. De haut en bas, de bas en haut, de droite à gauche, de gauche à droite, dans toutes les directions de la rose des vents, la pointe rouillée piquait, frottait, tournait, forçait jusqu'à épuisement des forces humaines, et, comme il faut être véridique, je dois dire que j'ai vu des serrures qui, sous cette violence, prenaient la résolution provisoire de se bien conduire. Claudit n'en témoignait nul orgueil. Ces triomphes de son art n'étaient point pour le surprendre.

Quand la malice se mettait dans la boite, Claudit tirait de sa poche un couteau de deux sous dont l'usage avait fait de la lame une scie, et « fourgaillait » de son mieux par acquit de conscience. Après quoi, c'était fini.

— Le roi n'y pourrait rien ! prononçait-il, pleinement assuré que Louis-Philippe lui-même n'eût pas mieux réussi. Si vous voulez, je vous ferai une serrure.

Surtout n'allez pas croire que cette fabrication donnât beaucoup de peine à Claudit. Les serrures lui venaient de Nantes. Dévissant l'une et vissant l'autre, il acquiérait la gloire d'un « fameux ouvrier ».

Il avait une petite forge chez lui, encombrée de rebuts de ferraille. Mais jamais homme vivant ne la vit allumée. Les poules même avaient accoutumé de faire leur nid au menu charbon du foyer, et c'était plaisir de voir éclater la blancheur des œufs au fond du noir cratère où vous attendiez le brasier. J'en ai vu jusqu'à la dizaine, car Claudit, aimant d'un violent amour la poulaillerie, laissait une nombreuse volaille en liberté dans sa demeure.

En fait, la serrure et la confection des philtres du guérisseur n'étaient que la distraction de sa vie. Sa passion c'était « la poulette » comme il disait tendrement. Une de ces passions muettes, mais implantées au plus profond de l'être, pour la satisfaction desquelles le Malin nous assiège de ses tentations. Il est certain qu'entre Claudit et l'espèce des gallinacées il y avait des affinités inconnues. Le sentiment de Claudit s'expliquait à la rigueur par un appétit de chair tendre. Mais la poule, pourquoi subissait-elle la fascination de Claudit? Pourquoi demeurait-elle stupide, clouée au sol par le magnétisme de cet œil noir? On dit que les poules hypnotisées par le renard tombent d'elles-mêmes dans la gueule du fauve. Ainsi que le remarque Hamlet, il y a dans ce monde plus de mystères qu'on ne pense.

Le curieux de l'affaire, c'est qu'en notre village Claudit n'était point seul à cultiver l'amour égoïste de « la poulaille ». De temps immémorial, nos ménagères, deci delà se plaignaient d'une bête manquante. On s'en prenait aux chemineaux, qui n'étaient point là pour répondre. Claudit, plus que tout autre, souffrait de ces larcins, criait sa peine à tous les carrefours. Sa poule blanche, sa poule noire, sa poule jaune, tout passait aux voleurs, et les voisins se consolaient chrétiennement de leur infortune par la constatation que Claudit se trouvait atteint plus cruellement qu'eux-mêmes.

Claudit, comme on devine, guettait les maraudeurs, mais vainement. Un jour il en vit un, mais ne put le joindre. C'était un vieux, courbé, traînant un sac après lui, chargé de poules, faut-il croire.

— Un vrai renard gris, murmurait en rageant le malheureux Claudit.

Le surnom de l'inconnu lui resta. Son signalement fut donné aux gendarmes, et le journal de la sous-préfecture mit les populations en garde contre le dévastateur de fermes, chef d'une bande de maraudeurs, connu sous le nom de « *Renard gris* ».

Un jour, Claudit, au retour d'une bataille ardue avec une serrure récalcitrante, traversait le village, lorsqu'un attroupement l'arrêta. Un vieux chemineau, plié en deux sous un sac de serge grossière, se débattait contre le garde champêtre qui l'avait trouvé dormant au revers d'un fossé et l'accusait de tous les crimes vagues dont le bruit avait couru dans le canton. Les femmes étaient accourues, et chacune avait quelque accusation à produire contre le malfaiteur. L'une surtout criait :

— On m'a volé ma poule coucou ce matin. C'est lui. Allons, rends la poule et va te faire pendre ailleurs.

— Ah! tu as volé une poule? s'exclama le garde champêtre. Je savais bien qu'il y avait quelque chose.

Puis s'adressant à la foule :

— Le vieux voûté, avec un sac, c'est le *Renard gris*. T'es le *Renard gris*, n'est-ce pas? Tu peux bien le dire.

C'est alors que survint Claudit, par chance, car, ayant vu le voleur, mieux que personne il pouvait le reconnaître. On lui fit place, et le village, suspendu à ses lèvres, attendit ce qu'il allait dire :

— Pardine, fit Claudit en se grattant l'oreille, je crois bien que cette fois nous le tenons. Oui, oui. Je le reconnais, c'est le *Renard gris*.

— Hou! hou! le *Renard gris*, en prison, hurlait la foule en délire.

— Rends-moi ma poule coucou, criait la ménagère.

Mais l'homme, tout tranquille, se redressa et dit :

— Alors c'est moi le *Renard gris?* Ma parole, vous

êtes trop bêtes. Souvent par-dessus les haies je l'ai vu travailler votre *Renard gris*. Je le connais bien. Voulez-vous que je vous le montre ?

Et, d'un coup de pied, il fit sauter en l'air le panier de Claudit d'où tomba le cadavre de la poule coucou tant regrettée.

Tout le canton retentit encore de ce coup de théâtre. A coups de pied et à coups de poing, le *Renard gris* — le vrai — fut reconduit jusque dans sa tanière, et voilà que dans une cave ignorée on découvrit tout un lot de poules volées attendant en paix l'heure du pot et des choux. Chacun reconnut sa poule, et chacun s'empressa de la prendre. Même les poules légitimes de Claudit y passèrent. Mais il n'était pas homme à se laisser dépouiller en silence.

— Vous dites que ces poules sont à vous, criait-il. Je n'en sais rien. Je veux bien vous les donner. Mais je ne me laisserai pas voler mes poules à moi.

Et avant que la semaine fût passée, Claudit, en effet, par la puissance de la parole avait reconquis tout « son bien », augmenté même, dit-on, de quelques volailles douteuses.

Ce trait lui valut un retour de la considération publique. Seulement, quand une serrure exigeait ses soins, on lui recommandait bien de ne pas apporter son panier.

IX-SOUS

L'histoire d'un homme qui n'a pas d'histoire. Du plus loin qu'il me souvienne, j'aperçois dans la grande cour d'honneur du manoir embourgeoisé par la Révolution, *Six-Sous*, le scieur de long, silencieusement occupé à débiter en planches les grands troncs de peupliers, d'ormeaux, de chênes, que j'avais laissés verdoyants, pleins de chansons, aux dernières vacances, et dont je retrouvais les cadavres tragiquement entassés pour le supplice posthume par lequel l'homme poursuit son œuvre de civilisation meurtrière.

Jacques Barbot, dit *Six-Sous*, en ce temps-là, n'était rien de moins que le représentant de l'industrie aux champs, l'homme d'un stage de progrès supérieur à l'état purement agricole des anciens jours. Dégrossir la matière pour le metteur en œuvre, telle était sa fonction sociale. Sans doute, il n'avait jamais réfléchi là-dessus, pas plus que sur la fatalité cruelle qui fait de l'homme la première victime de ses inventions les plus fécondes pour l'avenir. Pendant combien de siècles la mouture du blé riva-t-elle l'esclave à la meule, jusqu'au jour où la bête de somme, le vent, l'eau, la vapeur, vinrent le remplacer ? Aujourd'hui même, que de travaux ser-

viles attendent encore l'ingéniosité des futurs libérateurs !

Six-Sous, certainement, bien qu'il n'ait fait ses confidences à personne — car la discrétion des pensées fut le trait de son caractère — ne se sentait point asservi, dans sa tranquille patience sous la commune sujétion de labeur. Aussi bien, la machine « libératrice » devait-elle lui apporter, pour bienvenue, le coup de mort.

Ouvrier et patron à la fois, il embauchait un camarade, dont le salaire était à peu près égal au sien, et tout le long de l'année, par le froid, par la pluie, le soleil ou le vent, l'homme s'escrimait d'une inlassade énergie contre les géants branchus dont il faisait sa proie. La lutte toujours renouvelée contre la résistance éternelle des monstres ligneux, c'était toute sa vie. Au delà, point d'horizon, point de pensée : l'inconscience de l'âme en devenir. Gladstone, stupidement, sans l'excuse de la nécessité, donnait d'une hache meurtrière contre les nobles frondaisons qui font la beauté de la terre. *Six-Sous*, insensible comme l'autre, à l'esthétique de la vie végétative, se bandait en un combat mortel pour arracher sa propre vie des fibres obstinées dans la dure étreinte d'une vitalité obscure mais tenace quand même.

Aux jours d'hiver, propices à l'abatage, les bourreaux arrivaient, hache en main, pour l'exécution des arrêts prononcés contre la vie et la beauté par l'intérêt. Dans la campagne déserte et nue, où les vols de corbeaux mettent des croassements de malheur, la sinistre cognée, dont les coups retentissent au loin, accomplit son œuvre de mort. Le long fût oscille à chaque entaille du fer, tandis que le panache frémissant des branches bat l'air en sursauts d'agonie. La corde de la cîme s'est tendue, un coup sec, suivi d'un long gémis-

sement, et le colosse criant s'abat lourdement sur la terre. Tel aux champs d'Ilion, le héros se ruant aux dépouilles du vaincu, *Six-Sous* déjà bûcheronne, taille, coupe, marque la place des traits de scie qui doivent débiter le tronc en billes. Bientôt, la pièce dégrossie, liée au chevalet par des chaînes de fer, présentera sur sa tranche comme sur sa largeur, les stries noires marquées au cordeau, où le scieur de long se repère pour la droite morsure de l'acier.

Un homme en haut du chevalet, un homme en bas. La mince lame dentelée, frayant sa voie dans un grincement doux, amorti par la sciure, monte et descend aux mouvements rythmés des corps qui tour à tour se plient et se relèvent. A distance, vous voyez deux hommes affrontés l'un au sol, l'autre en l'air, qui perpétuellement se font la révérence, comme pour se renvoyer le bonjour. Quand toute l'existence d'une créature humaine a pour unique emploi de saluer sans arrêt, non pas même l'arbre qui va mourir, mais le corps dont il a fait un cadavre et où il enfonce le fer un peu plus avant à chaque manifestation de courtoisie, il en résulte une monotonie de sensations, de pensées — si même ces deux mots sont à leur place ici — qui engourdissent progressivement l'esprit ou le rétrécissent au minimum de cogitation compatible avec l'entretien de la vie. L'intelligence inerte s'atrophie. Quelle mentalité de l'esclave attelé à la meule ? Pas très supérieure à celle de la bête de somme qui l'a remplacé. *Six-Sous*, mettant à mort ses arbres, ne leur prenait que la vie végétative. Ses victimes se vengeaient, sans le savoir, en le réduisant, par la continuité de l'effort imposé, à l'ultime degré inférieur de la vie consciente.

Il ne faudrait pas croire que *Six-Sous* fût stupide.

Sa physionomie, de traits réguliers, était ouverte et franche. Ses yeux, sans flamme, mais doux et comme fixés sur une image lointaine, rappelaient ceux de certains chiens, « très intelligents », mais incapables de dépasser l'effort des compréhensions primitives. Non pas une bête. Simplement un homme non développé. Il ne savait pas lire et ne s'était jamais posé la question de savoir ce qui pouvait sortir d'un livre. Scier aujourd'hui, scier demain : un cycle étroit de pensées obtuses le ramenait toujours à son point de départ. Le large pantalon de velours gris, de la poche duquel s'échappait la pointe d'un compas, le distinguait des hommes de la terre. Une marque de science et d'art était sur lui : mais si rudimentaire que le mécanisme du geste était l'*ultima Thule* de sa connaissance. La face glabre qu'encadraient de longues mèches grises, sous la casquette de drap renouvelée de Louis XI, inspirait le respect par une placidité grave. D'un pas lent et lourd martelant le chemin, il allait à l'ouvrage, toujours silencieux, tandis que les laboureurs, échangeant au passage des signes de bienvenue, excitaient leurs bêtes par des cris, les retenaient par des jurons ou embellissaient la journée par des chansons d'amour. Tout à l'heure, ils entameraient le sillon, toujours criant, toujours jurant, toujours chantant, suivis de la troupe ailée à qui le soc offre d'inépuisables festins. Cependant *Six-Sous*, au pied du chevalet, yeux levés, bouche bée, sans voix, appliqué de toute son attention à ne pas quitter la ligne, se dresse au plus haut, bras tendus, et s'abaisse au plus bas, comme pour toucher terre, et ne s'abaisse que pour se relever et ne se relève que pour s'abaisser encore.

Entre temps, quels intermèdes? La récréation du repas grossier, mais réconfortant, avec la pointe aigre-

lette du petit vin blanc qui « réchauffe le cœur », la promenade du chantier à la soupe et de la soupe au chantier, le coucher quand on est à bout de forces, le lever quand il serait bon de dormir. Le dimanche, d'abord, une joie de ne rien faire, puis la lourdeur des entretiens où l'on n'a rien à dire chacun ne prenant intérêt qu'à son cas, « ne sentant que son mal », suivant le dicton populaire, des propos sur le temps, l'ennui d'un jour inemployé, parfois la diversion de l'agora rustique sur la place de l'Église, à la sortie de la messe, le colloque avec la dive bouteille, qui interrompt d'un paradis de rêves la réalité fastidieuse des choses. Que trouver au delà?

Animalement marié, comme l'immense majorité du genre humain, *Six-Sous* vécut de mâle à femelle avec sa « bourgeoise », découvrant surtout dans le mariage une association de labeur. Furent-ils fidèles l'un à l'autre? Au village, ces choses, dont on fait tant de bruit à la ville, n'ont pas d'importance. Les gens sont trop près de la nature pour savoir résister à l'attrait du moment. Je ne vois pas, d'ailleurs, qu'il leur vienne des citadins de si beaux exemples, la distraction des foires est étrangère au scieur de long qui n'a rien à vendre. Les vols sont trop communs, les crimes trop rares : ce ne sont pas sujets communs de conversation.

Enfin, pour la poussée d'idéalisme rudimentaire la politique et le culte se présentent : le maire et le curé. Il tombe de la chaire d'incompréhensibles paroles dont nul ne se soucie, puisqu'on ne voit point qu'elles aient d'effet réel sur quoi que ce soit au monde. La religion consiste principalement à croire qu'il faut se mettre en règle, par le moyen de certains rites, avec un Dieu brûleur. Chacun, à tout hasard, met de son côté les chances, aux approches de la mort. Mais cela ne change

rien du train de la vie. La politique locale, en général, aboutit, comme partout, à une question de clientèle. Le calcul est tôt fait de ce que rapporte un vote de l'un ou de l'autre côté. Il n'y a point d'autre problème. C'est ainsi que beaucoup de Français encore expriment « la volonté nationale » sur les matières les plus ardues de la politique et de la sociologie. Le point toujours présent à l'esprit est la question du salaire. Mais les conditions qui déterminent la rémunération du labeur échappent à l'analyse de *Six-Sous*. Que peut-il faire sinon de dire : « Je travaille trop et je n'ai pas assez », puis, de s'arrêter ébahi devant l'énigme insoluble?

Un jour, cependant, *Six-Sous* apprit une nouvelle lorsqu'il lui arriva de se plaindre que « la planche » n'allait plus comme autrefois. On lui dit une histoire de sapins, de chutes d'eau, de scieries mécaniques en Norvège et de transport à bon marché qu'il ne comprit pas très bien, mais d'où il lui apparut que le mal était sans remède. Il se résigna donc, comme il avait toujours fait, courbé sous l'inévitable. Il gagna moins, toujours moins, avec l'unique compensation du travail plus dur, à cause des bras moins forts et de l'échine raidie par les ans. Malgré les belles recommandations des philanthropes de l'économie politique, *Six-Sous*, usant son corps dans l'effort toujours renouvelé, n'avait pas d'épargne. Point de bas de laine avec des pièces d'or pour les émissions hasardeuses où se plait la crédulité des petits. Pourquoi économiser lorsqu'on sent que l'effort de toute une vie ne peut aboutir qu'à un résultat dérisoire?

La vieillesse est venue. Le progrès impitoyable a fait son œuvre, Les modestes *Six-Sous* de village ne sont plus de saison. La concentration des capitaux veut l'embrigadement des travailleurs dans l'usine dévo-

rante. *Six-Sous* regarde sans comprendre, sans se plaindre. La misère le tient. Le dénuement total aux approches du tombeau lui paraît une fatalité de plus à mettre au tas avec toutes les autres. S'étonne-t-on qu'il fasse froid l'hiver et chaud l'été? Il faut accepter ce qui vient, et, s'il ne vient rien, s'en contenter encore, puisqu'on ne peut changer ce qui est. Résignation de la bête sous les coups. La femme de *Six-Sous*, bissac au dos, va de porte en porte mendier un morceau de pain, quelques pommes de terre jetées de mauvaise grâce. Le scieur de long s'emploie comme il peut à de menus travaux quand la chance s'en rencontre. Ils vivent, et parfois ils en paraissent contents. Assis sur une pierre au seuil de sa masure, *Six-Sous* regarde passer « le monde ». Les jeunes gens arrivent gais, volontaires, bruyants. Les vieux s'en vont mornes, résignés, silencieux.

— De toutes les planches que j'ai sciées, disait-il l'autre jour, ce sera bien le diable si l'on n'en trouve pas quatre pour ma dernière maison.

L'histoire, ai-je dit, d'un homme qui n'a pas d'histoire. Même sans événements, sans passions, sans désirs, sans révoltes, sans recherche de possibilités meilleures, l'apathie d'une vie de labeur sans but, n'est-ce pas encore une histoire? L'évolution des sociétés humaines ne peut être niée. Seulement, le temps paraît lointain où les hommes pourront évoluer d'ensemble. Aujourd'hui encore, quelle effroyable troupe de traînards. Considérez le développement mental de l'homme des cavernes, taillant son silex, polissant sa hache de pierre, aiguisant ses flèches, passant de la chasse à la guerre, défendant son foyer par un effort de toutes les heures, s'essayant à détruire le foyer d'autrui, et dites si le misérable

dont la vie se passe à scier la même planche, à donner le même coup de marteau sur la même barre de fer, à tourner tout le jour la même manivelle de la même machine, est véritablement d'une intellectualité supérieure? Sans doute, il faudra que cela change. Pour y aider, notons, chemin faisant, des états d'humanité de passage.

FLEUR-DE-FROMENT

Fleur-de-Froment fut la plus jolie fille de mon village. Grande, bien prise, avec une démarche d'assurance, elle promenait un rire clair par les champs, par les bois, par les chemins creux de la Vendée. Aux premières ardeurs du printemps, la fraîcheur lactée du visage se piquait d'une constellation de taches rousses.

— Elle a reçu du bon Dieu, disaient les paysans, une poignée de son dans la figure.

Son et farine apparemment, car la peau demeurait blanche sous le feu du soleil comme d'une poudre de froment blutée. De là peut-être son surnom, ou de ses cheveux roux étrangement appareillés avec des prunelles fauves. La sensation venue d'elle était de ce beau ton d'or bruni qui se balance aux épis mûrs. Fleur-de-Froment était belle, et le savait car on le lui disait tout le jour.

Il s'en faut que l'homme des champs soit insensible à la beauté. Son esthétique n'est pas la nôtre. Il ne s'émeut pas d'une ligne, d'un contour, de la grâce d'une forme mouvante, mais la couleur le frappe vivement, comme toutes les créatures que la civilisation n'a pas raffinées. Fleur-de-Froment, étant une couleur en vie,

avait donc le plaisir de s'entendre proclamer belle, et de se voir lutiner parfois d'une caresse un peu vive par la jeunesse virile de Sainte-Hermine à Chantonnay. Plantez une fleur où vous voudrez, les abeilles arrivent. Où que vous rencontriez la beauté, vous verrez accourir au butin, des yeux, des mains, des lèvres. De la ville aux champs, il n'y a que des différences de cadre.

Réputée au delà du canton, Fleur-de-Froment avait une cour comme il ne s'en était vu de longtemps dans nos pays. Un grand orgueil en brillait dans ses yeux, éblouis de cette attirance, et si on lui eût parlé de Cléopâtre fixant les regards du monde, il n'est pas sûr qu'elle eût saisi l'avantage de la reine d'Égypte sur une fille des champs. De quoi je la loue d'ailleurs, car c'est un vain plaisir que le dénombrement d'une foule d'adorateurs. De plus, la reine était morte et la paysanne vivante : rien ne vaut cet argument-là.

Le beau de l'affaire, c'est que Fleur-de-Froment, tout en se laissant admirer de chacun et jalouser de chacune, gardait son cœur fidèlement à l'ami qui l'avait su gagner — bien différente en cela de Cléopâtre! Or, cet ami, il faut bien que j'arrive à le dire, n'était autre que votre serviteur. Que l'orgueil me soit pardonné de cet aveu : j'aimais Fleur-de-Froment et Fleur-de-Froment éprouvait pour moi des sentiments dont elle se plaisait à faire étalage. Aux champs, je la suivais avec son chien « Bas-Rouges » (à cause des quatre pattes fauves), et tandis que le troupeau fourrageait incongrument au delà des limites fixées par le garde champêtre, je lui disais Nantes où s'était passé mon hiver, je l'émerveillais des récits de mes livres, ou bien elle m'apprenait les bêtes, leurs usages, leurs pensées, me contait d'incroyables histoires. Nos esprits étaient proches. Je ne dit pas nos cœurs, car le fâcheux de nos amours hélas!

c'est qu'elle avait vingt ans et que j'en avais bien six ou sept sur mes grands talons. Dans l'embrassade, cela ne nous gênait ni l'un ni l'autre. Plus tard, j'ai compris mon malheur.

Nos plus beaux jours étaient au temps de la moisson. L'abominable fumée de la batteuse n'avait pas encore envahi les campagnes. On battait au fléau. Dès l'aube, hommes et femmes, groupés en compagnies, commençaient le tour de l'aire, au choc rythmé des bois dont la paille assourdissait le son sur la terre : la moitié du quadrille à reculons, lentement ; l'autre moitié gagnant du terrain peu à peu. L'attention, l'effort continu exigeaient le silence. Mais quelle revanche de rires et de chansons quand les grandes fourches de bois entraient en jeu pour entasser la paille ! La méridienne — on dit *mérienne* là-bas — jonchait bientôt le sol d'un peuple de moissonneurs empressés au repos dans le plein du soleil, car le paysan craint la perfidie de l'ombre. Un son de cloche, et la bruyante gamme des fléaux de toutes parts emplissait à nouveau la campagne.

Le soir venu, c'étaient des danses, des chants surtout où Fleur-de-Froment excellait. Elle savait toutes les chansons du pays et nasillait d'une façon délicieuse à l'oreille rustique les naïfs poèmes où « le fils du roi », le Rossignol et la Rose apparaissaient en de fanstatiques splendeurs de joie ou d'élégie. Un barde indigène même avait fait en patois sur Fleur-de-Froment une chanson gaillarde dont le refrain disait que la fleur du froment donne son grain par le fléau du moissonneur. Fleur-de-Froment, sans fausse honte, se chantait elle-même, et c'étaient de belles bousculades si quelque gars feignait, par plaisanterie, de vouloir mettre le refrain en action.

Il fallait bien que tôt ou tard Fleur-de-Froment

rencontrât le fléau du moissonneur. Ici, j'appelle l'attention du lecteur sur cette histoire, dont le propre est d'être celle de tout le monde. Je ne connais pas de plus grande erreur que de chercher l'intérêt d'une vie en des aventures extraordinaires. A y bien regarder, le merveilleux c'est ce qui nous arrive tous les jours, et les duels, et les coups de couteau et les accidents d'automobiles même, avec accompagnement de haine, de jalousie, d'amour trompé et de trahison, ne sont, au vrai, que des moments vulgaires du drame énorme de la vie commune, de la naissance à la mort.

Apporter, sans l'avoir voulu, son moi à la conscience du monde, et le vivre dans un enchaînement fatal de joies et de douleurs, réparties au hasard des chances, pour aboutir à la lente décadence de l'être, qui nous ramène à l'auparavant de la préexistence, n'est-ce pas la suprême aventure? Et que faut-il de plus à notre émerveillement? Les uns, qu'on appelle pessimistes, s'en contentent avec quelques grognements. Les autres, réputés optimistes, trouvent leur malheur si grand, qu'ils s'empressent d'y joindre — à titre de consolation — le rêve d'une aventure céleste que chacun peut faire magnifique à son aise.

De tout cela Fleur-de-Froment ne s'embarrassait point. Ses vingt ans parlaient. Elle les laissait dire, à l'imitation de celles qui l'ont précédée, en conformité de celles qui la suivront sur la terre. La nature est si proche, aux champs, qu'on ne s'y trouble guère des conventions sociales, plus ou moins sangrenues, qui prétendent régler, formaliser les gestes d'humanité où se plaisent d'abord deux jeunes créatures qui ont soif et faim l'une de l'autre.

L'*échaudé* est l'industrie de mon village : un gâteau de farine et d'œufs, délectable au sortir du four,

mais « *bourratif* » et donnant des envies formidables de boire, dès qu'il a voyagé dans la fougère jusqu'à Niort, La Rochelle ou Fontenay. Le transport se fait de nuit, en de longues charrettes, au pas d'un bon cheval qui berce le sommeil du conducteur et de la femme qui l'accompagne pour présider à la vente. Ces charrettes sont de terribles entremetteuses. L'odeur de la fougère, est pleine de périls. On est deux sous le ciel, côte à côte, étendus pour dormir. On ne dort pas toujours, même après une journée de labeur. Le marché est loin. Tous les méchants sont clos dans leurs murailles. La tentation s'aiguise aux cahots qui vous jettent les gens l'un sur l'autre. Puisqu'il faut céder tôt ou tard, à quoi bon la résistance?

Au service d'un riche marchand d'échaudés, Fleur-de-Froment, un jour, épousa son « maître », après lui avoir donné, sans que personne en éprouvât de surprise, deux preuves non équivoques de ses aptitudes aux joies, comme aux devoirs, de la maternité. Les gens du pays vous diront qu'il n'y eut rien de remarquable dans sa vie. Son mari ne la battait que le dimanche, après vêpres, quand il avait trop bu à la porte de l'église, et elle n'en tirait pas plus de vengeance qu'il n'était nécessaire pour que tout le monde sût qu'il n'avait pas le dernier mot.

Je la vis en ce temps-là, après une assez longue absence. Toujours la poignée de farine et de son. Les yeux avaient gardé leur éclat, et la chevelure était toujours flambante sous le volètement des ailes blanches de la coiffe. Mais le regard me parut aigu, et déjà les plis de la lèvre dénonçaient une fatigue de la vie. Le joli nom lui était resté, mais elle avait perdu le duvet de sa fleur. Elle riait encore, elle ne chantait plus. La fortune était venue, attestée par des bagues,

des broches, des chaînes d'or. Jupon et tablier de soie, le dimanche pour la messe, avec un livre doré — utile même à qui ne sait pas lire, puisqu'il donne au moins la satisfaction d'exciter l'envie du prochain.

Je ne faisais plus au village que de courtes apparitions. Nous avions vécu bien loin l'un de l'autre, quand je la rencontrai en un de nos chemins creux, menant sa vache à la pâture. Une vieille femme ridée, cassée, finie. Nous causâmes. Son mari était mort, lui laissant « du bien », mais les enfants la tourmentaient pour qu'elle leur abandonnât tout. Ils lui feraient une rente « chez le notaire ».

— Il faudra bien que je me décide, conclut-elle avec un soupir. Croiriez-vous que mon fils a manqué me battre hier parce que je ne disais ni oui ni non!

Dix ans encore. Un jour, traversant un hameau voisin, on me montra une cahute délabrée, et l'on me dit que la « Barbotte » achevait là ses jours. Fleur-de-Froment n'existait plus. C'était maintenant « la Barbotte », du nom de Barbot, son mari.

J'entrai. Dans le clair-obscur, sous un reste de manteau, je vis le tremblement d'une vieille face desséchée, parcheminée, racornie, percée de deux lueurs jaunes où somnolait un reste de regard. Une voisine m'expliqua tout. Les enfants ne payaient pas la rente. On avait garde de s'en étonner. *C'était l'usage.* De temps à autre ils apportaient une miche de pain, de la soupe quelquefois, des rebuts d'aliments le dimanche, après la messe. La vieille était infirme, ne s'aidait qu'avec peine. Une servante était censée venir la voir une fois le jour. Souvent elle oubliait.

— Pourquoi ne pas se plaindre? dis-je, sans penser.

— Un jour, elle parla de prévenir le notaire. On l'a battue. Et puis, qui est-ce qui se serait chargé de la

commission? On ne tient pas à se faire des ennemis. Ses enfants déjà n'aiment déjà pas trop qu'on entre ici. Ils ne veulent pas qu'on s'occupe de « leurs affaires ».

Cependant des larmes brillaient au clignotement des yeux jaunes. La Barbotte m'avait reconnu.

— Ne vous inquiétez pas de moi, disait-elle, d'une voix grêle, ou perçait une terreur d'être battue. Je n'ai besoin de rien... de rien. Mes enfants sont très bons. Ils viennent tous les jours. Peut-être vous êtes comme les autres, monsieur, vous croyez que je m'ennuie. Savez-vous ce que je fais là toute seule? Eh bien! je chante en dedans toutes les chansons d'autrefois. Je les avais oubliées... et puis voilà qu'elles me sont revenues. Toute la journée, je les chante sans faire de bruit, *en dedans*. Après une, une autre. Quand j'ai fini, je recommence. C'est comme un chapelet. N'est-ce pas que c'est drôle?

Et elle essaya de sourire.

— Monsieur le curé m'a grondée, reprit-elle. Il veut que je dise des prières. Mais je n'ai pas plutôt commencé que voilà la chanson qui revient : c'est plus fort que moi. Vous vous souvenez n'est-ce pas? Le *Fils du roi*. Oh! le *Fils du roi!*... Et le *Rossignol?* Et la *Rose?* Je veux vous en chanter une « *pour de vrai* ». Laquelle? *Fleur-de-Froment! Fleur-de-Froment!*...

Elle fit un mouvement comme pour chanter, puis :

— Ah! le fléau du moissonneur est venu. Le grain est parti. Il ne reste plus que la paille... et bien abîmée. On l'a trop battue. Monsieur, vous qui savez tout, me direz-vous pourquoi nous venons au monde?

— Je vous dirai cela un autre jour, ma bonne amie, quand je reviendrai...

Je ne suis pas revenu.

BOUVREUIL ET SABOTIER

A propos de l'adultère d'une dame pigeonne, je parlerai tout à l'heure d'une psychologie comparée dans l'échelle animale. L'émotivité des créatures et leur sentimentalité sont naturellement les premiers phénomènes psychiques qui s'offriraient à l'observateur. Tous les modes d'exprimer les sensations reçues du monde extérieur et les impulsions qui en sont la résultante constituent ce qu'on peut appeler, sans aucune dérision, la vie morale de la bête, aboutissant, comme chez l'homme lui-même, au meilleur équilibre entre l'organisme individuel et les conditions de milieu.

Cela chagrinera sans doute beaucoup de braves gens, que cette morale, dont ils sont si fiers sans toujours la prêcher d'exemple, au lieu de tomber du ciel en forme d'ordres indiscutables, plonge ses racines jusqu'au plus profond de la hiérarchie animée. S'ils voulaient réfléchir, cependant, ils arriveraient bien vite à comprendre que les analogies d'organisme, indiscutablement constatées, emportent de nécessité les analogies de fonctionnement correspondantes. Il n'en faut pas plus pour faire saisir la haute signification d'une sentimentalité comparée, et de la moralité comparée

qui en est la règle, déterminée par l'organisme dans l'ensemble des êtres. Le plaisant de l'affaire, c'est que la plupart de ceux qui s'écrieront à ce propos, vous parleront tout aussitôt de « l'intelligence des bêtes », citeront tel trait d'un chien, d'un chat, d'un éléphant, sans soupçonner que leur seule façon d'énoncer le problème résout la question de principe et leur laisse l'unique ressource de se révolter contre les conséquences.

Je ne me propose point, comme pourrait le supposer le lecteur, de parler du chien de Montargis ou de telle autre bête connue dans l'histoire pour avoir donné des preuves surprenantes de sagacité. Voulant dire l'histoire très simple, mais vécue, d'une amitié fraternelle entre bouvreuil et sabotier, mon sujet est plutôt des sentimentalités croisées d'une espèce animale à l'autre, phénomène où s'atteste assez hautement l'étroite parenté des âmes.

Il est commun, pour l'homme, d'étendre aux bêtes qui l'entourent, une affection généralement proportionnée aux services qu'il en peut attendre. Le désintéressement n'est point l'accompagnement ordinaire de la puissance. L'homme, s'étant rendu le plus fort des êtres vivants, s'annexe et se subordonne tout ce qu'il peut des animaux pour la satisfaction de ses besoins. Le chasseur aime son chien, mais, pour un faux arrêt, que d'injures, sans parler des coups dont la menace est toujours prête ! Les amitiés d'homme à homme elles-mêmes reposent trop souvent sur des arrangements de vie où chacun trouve plus ou moins son compte. Comment s'étonner qu'une analyse des affections régressives dans la hiérarchie vivante explique par l'intérêt la condescendance de la force pour la faiblesse sans défense ? Du faible au fort, peut-être y a-

t-il en même temps un intérêt de protection? Mais l'intérêt n'explique pas tout, quoique dise la philosophie utilitaire.

J'ai connu un coq dont le lieu d'élection était le dos d'une percheronne à l'écurie. Il se peut que la gourmandise de l'oiseau débarrassât le quadrupède de certaines démangeaisons. Mais pourquoi le coq ne s'adressa-t-il jamais à d'autre qu'à sa jument amie? Et pourquoi tout autre volatile qui se fût présenté eût-il été lestement jeté bas d'un coup de reins? Les deux bêtes s'étaient *accrochées* : voilà tout ce qu'on peut dire. Il fallait voir la percheronne tourner la tête, avec des yeux béats, quand son coq arrivait, et l'autre battre des ailes sur la croupe complaisante avec un chant de triomphe.

Je ne dis rien des animaux de nos ménageries, dressés à se tolérer pour l'ébahissement des badauds. Il n'y a là qu'une entorse à la nature. Cependant, nous pouvons voir tous les jours des amitiés très fortes de chien à chat, bêtes ennemies de nature. Le chien, à qui l'on reproche une servilité poussée jusqu'à lécher la main de son maître après les coups, est-il au-dessus ou au-dessous de l'amitié? Ce n'est certes pas la lâcheté qui le fait agir, car il se précipitera bravement sur l'agresseur de ce même homme brutal dont il a le droit de se plaindre. Est-ce donc simplement qu'il a le pardon évangélique plus aisé que nous? Le chien serait-il plus « chrétien » que l'homme? Ainsi s'expliquerait la méprise de certains jugements à son égard.

On ne peut nier que des signes d'altruisme, nés principalement de l'amour, n'éclatent de toutes parts dans le monde des bêtes. La défense des petits en est le trait ordinaire. La cour du mâle aussi se manifeste par des élans de générosité, tout comme sur le boulevard. Quand

le coq découvre un ver n'appelle-t-il pas tout son harem pour lui jeter magnifiquement la savoureuse proie?

Entre le bouvreuil et le sabotier qui s'aimèrent tendrement, aucun calcul même lointain d'une récompense en expectative. Rien que le plaisir de s'aimer et de se le dire, chacun en son langage d'abord, et tous deux, plus tard, en cherchant à s'approprier la langue l'un de l'autre. J'ai oublié le nom du sabotier, mais j'irais, yeux fermés, tout droit à sa maison dans la grande rue du village de Vendée où je passais tous les ans un beau mois de vacances. Je revois l'enseigne blanche avec un magnifique sabot jaune plaisamment contourné. Je revois la petite porte vitrée donnant accès dans le magasin, un peu plus grand qu'une armoire, où des enfilades de sabots pendaient du plafond, s'accrochaient aux murailles, s'étiraient sur le sol, sautant jusqu'au dehors.

La petite cour, surtout, derrière la boutique, m'est restée familière. C'était l'atelier. Là, les deux mains à l'outil qui lui rejetait les copeaux au visage, l'artiste tirait du bois dégrossi où s'arc-boutait sa poitrine, la forme miraculeuse d'un sabot. Jules II regardant les fresques de la Sixtine sortir du pinceau de Michel-Ange n'admirait certainement pas davantage que ne faisaient mes jeunes ans devant les prodiges du sabotier.

L'homme, d'ailleurs, semblait partager mon plaisir, accompagnant sa doloire des commentaires destinés à m'enfoncer dans l'esprit le mérite particulier de son labeur. C'était un pauvre être tout pâle, frêle, grêle, dolé lui-même, poncé, évidé par la maladie, faisant trembloter, à chaque mouvement, des plis de peau blanche sous le menton glabre. Des yeux sans couleur. Une voix nasillarde, lointaine, comme d'un ventriloque époumoné. Je n'ai jamais rien su de lui. Je ne crois

pas qu'il eût une famille. Aucune coiffe à ses côtés. Tout le jour il sabotait sans rien dire, sans penser peut-être, heureux en son ami bouvreuil sur qui se ramassaient toutes les émotions de son existence.

Le nom de l'oiseau, à défaut du nom de l'homme, est demeuré dans ma mémoire : il s'appelait Mignon. Rien ne le distinguait de ses congénères. En entrant, vous voyiez une grande cage au mur, ornée de rustiques sculptures où le sabotier avait épuisé toute la fantaisie de son art. Là, sautillait de bâton en bâton la petite boule de pourpre vive, surmontée d'une tête noire, où deux petits yeux de jais allumaient une flamme de pensée. Le minuscule bec crochu de perroquet, rentrant dans le gosier, ne semblait pas propre à la conversation. Cependant, si vous passiez le seuil en l'absence du sabotier, une voix ventriloquante, qui semblait sortir de la profondeur des murailles, vous arrêtait d'une parole indéfiniment répétée : « *Quelqu'un à la boutique, quelqu'un à la boutique!* » etc., etc. Au timbre étouffé, à l'accent nasal, vous reconnaissiez la voix du maître du logis. Mais ce n'était point lui le discoureur, car vous le voyiez venir de la petite cour, bouche close, et l'avertissement du gardien continuait. C'était le bouvreuil dont la vigilance infaillible gardait jalousement les rangées de sabots.

Car Mignon parlait comme une « personne naturelle », avec une articulation délicate, beaucoup plus nette que celle du plus savant perroquet. Le sabotier l'avait pris au nid, je suppose, et enseigné dès sa plus tendre enfance. Suggéré par cette mentalité prochaine qui se dépensait toute dans la formation et l'éducation d'un ami, l'oiseau s'était haussé d'un affectueux effort jusqu'au niveau de l'homme attardé dans l'évolution de sa propre race. Tous deux s étaient rejoints, et tous deux,

capables d'aimer, s'étaient pris par leurs atomes crochus mieux qu'humains n'auraient pu faire.

Mignon, pour plaire à son ami, avait accepté le truchement de la parole articulée, car on pense bien que son répertoire, qui s'accroissait tous les jours, ne se bornait pas au *qui vive!* d'une sentinelle en faction. Ce qui n'était pas moins remarquable, c'est que l'homme enseigneur s'était laissé enseigner à son tour le langage flûté de son ami des bois. Le sabotier, pour une communication à son frère emplumé, se répandait en *tui-tui*, accompagnés d'une sorte de râlement de polichinelle enroué dont la moindre nuance est compréhensible à tous les bouvreuils de l'univers. Ils avaient ainsi deux langues à leur disposition : libre à chacun d'y recourir suivant l'inspiration du moment. Curieux dialogue où souvent c'était l'homme qui faisait *tui-tui* tandis que l'oiseau répondait avec les mots du dictionnaire.

La porte de la cage était toujours ouverte. Mais Mignon aimait la paix de son logis. A l'état de nature on trouve le bouvreuil au plus épais du bois, dans le silence. Un mélange de confiance et de recueillement est le fond de son caractère. Je me souviens qu'un jour je découvris une nichée dans un vieux châtaignier séculaire. Les parents ne voulurent jamais admettre que je leur fusse ennemi. Ils se plantèrent à un mètre de moi, sur une branche, sans un mouvement, sans un cri, comme pour me donner le loisir d'admirer leurs petits. A mon départ, seulement, ils me firent les honneurs du fourré par des *tui-tui* d'adieu.

Mignon, craintif des chats et des chiens, jamais ne paraissait dans la rue. La boutique et la cour étaient son seul domaine, avec la cage pour les repas et la méditation. Dans la cour, parmi les billes rouges du *vergne* — c'est le vieux nom de l'aune, fidèlement gardé

par le Vendéen — Mignon se plaisait à gratter le bois pour s'aiguiser le bec ou chercher quelque friandise. J'ai encore dans les yeux ces beaux fûts d'or clair marbré de taches sanglantes où l'oiseau tantôt se tenait immobile, gonflant sa gorge de cuivre, tantôt sautillait, voletait, pépiait, caquetait discrètement, pour obtenir un regard, un sourire muet de son ami. Et puis c'était un vol, droit sur l'épaule du sabotier, des bécotements, des « *Bonjour, mon ami, je t'aime bien. As-tu bien dormi?* », des discours auxquels des *tui-tui* humains répondaient jusqu'à ce que le sabot interrompu rappelât le travailleur oublieux à son devoir.

Le plus beau, c'était le chant et la danse.

— Allons, Mignon, danse la polka pour ton ami.

Mignon se dressait fièrement et, donnant trois *tui-tui* bien rythmés, sautillait en mesure d'une patte sur l'autre. Il semblait s'amuser follement, et le sabotier, qui lui prêtait le secours de sa voix toute pareille, traduisait des délices inexprimables par les contorsions de sa face décolorée.

Puéril amusement, dira-t-on. Quoi de plus important que d'aimer? Et si l'on aime, qu'importe le moyen de manifester l'échange de tendresse profonde? D'ailleurs, le sabotier se gardait bien d'exhiber à tout venant les grâces de son ami. Le cabotinage était absent de ces deux âmes. Ils vivaient simplement l'un pour l'autre, et leur intimité, portes closes, loin des regards jaloux, devait avoir d'exquises douceurs.

Je sens bien qu'il faudrait une fin à effet pour mon histoire. La vérité est que je ne sais rien au delà de ce que je viens de dire. Sabotier et bouvreuil sont demeurés très vivants dans mon esprit, mais il ne m'est rien resté de la fin de leur aventure. Est-ce qu'un jour je ne les ai plus retrouvés? Ne serait-ce pas plutôt que

je ne suis pas revenu ? Il y a si longtemps de cela ! .....

Quel que soit celui qui est parti le premier, l'autre n'a pu survivre. J'aime à le penser du moins, car si le sabotier avait remplacé Mignon par un autre bouvreuil, ou si Mignon avait été capable de danser la polka pour le cloutier Brossard qui faisait si grand tapage de l'autre côté de la rue, je perdrais une illusion suprême sur le cœur de l'homme et de l'oiseau. A défaut de l'homme, que l'expérience de la vie peut rendre suspect d'égoïsme, gardons une respectueuse estime à la bête.

MAITRE BAPTISTE, JUGE

Quelle sorte de justice pouvait rendre saint Louis sous son chêne? L'Histoire ne dit pas qu'il fût docteur en droit. Tout porte à supposer que Papinien, Ulpien, Tribonien étaient pour lui, pleins de mystères. C'était un saint, à la vérité, et ceux d'entre nous que la Providence choisit pour manifester sa volonté suprême reçoivent directement d'en haut les inspirations convenables. Le roi Salomon, à l'exemple de tous les monarques d'Asie, qui sont considérés par leurs peuples comme la bouche de la divine sagesse, n'invoqua point de textes pour le jugement fameux qui est encore parmi nous le meilleur de sa gloire.

Juifs ou chrétiens, nos anciens conducteurs de peuples jugeaient en équité, et arrivaient sans trop de peine à des approximations de droit supérieures au « jugement de Dieu » lui-même, qui ressemblait trop souvent à l'iniquité du hasard. Les codes, par leurs règles inflexibles s'appliquant à tous les cas, ont bouleversé le vieil état de choses où l'arbitraire faisait une loi de circonstance pour chaque manquement de l'individu. Depuis lors, il est vrai, on a fait les lois et les juges flexibles — autrement ils seraient intolérables — mais

il leur reste encore trop de rigidité pour s'accommoder au bon droit d'une façon toujours heureuse. En outre, la justice « gratuite » se plait souvent à ruiner le justiciable.

Par toutes ces raisons — crainte de la loi qui tombe on ne sait d'où sur le pauvre monde, crainte du juge endurci faisant appel à sa science avant sa conscience — nos paysans de l'Ouest ne se résolvent qu'avec peine à mettre en mouvement l'appareil, dit « protecteur » des lois. Même, l'appel en conciliation devant le juge de paix semble un moyen extrême auquel on ne recourt que sous la pression d'une nécessité supérieure. De quoi nous avons lieu sans doute de nous féliciter, car « l'ordre social » est tel que, sans cette heureuse disposition, l'humanité se trouvant toute composée de gens qui se plaignent ou qui auraient le droit de se plaindre, il faudrait élargir les prétoires à la mesure du genre humain.

Aux champs, les sources de conflits sont abondantes. Une branche qui s'étend au delà des limites fixées, une racine vagabonde, un fruit qui tombe du mauvais côté de la haie, l'usage d'un ruisseau, les règles du droit de passage, suscitent des interprétations de coutumes sur lesquelles les intérêts contradictoires se plaisent à disputer. Avant d'en venir aux extrémités de la loi, les querelles, les injures, les coups de poing font leur office, préparent la conciliation finale qui est un des résultats éventuels de la fatigue nerveuse ou musculaire. Un bon corps-à-corps est un jugement de Dieu qui ne serait pas sans vertu, n'était la tentation d'aller en appel, par voie de représailles nocturnes, sur les récoltes innocentes.

Tout cela peut mener très loin. C'est pourquoi l'on trouve communément dans les campagnes certains

arbitres-nés qui sont aux juges ce que les sorciers sont aux médecins. Le juge est l'Hippocrate du désordre social, comme le désordre physiologique a pour juge officiel le guérisseur. Le pouvoir de juger, la science de guérir, s'acquièrent par un mystérieux labeur sur lequel justiciables et malades campagnards n'ont que de très vagues lumières. Souvent le juge et le médecin se trompent, et leur erreur fait plus de ravages dans les esprits que les succès authentiques de leur art n'y portent de félicité.

Pour guérir et juger, n'y a-t-il donc que le savoir? Jadis, c'était le don du ciel, l'inspiration divine qui seule investissait l'homme des facultés requises. Pourquoi pas maintenant encore? L'esprit lourd du paysan s'attarde aux conceptions anciennes, garde l'empreinte des croyances disparues. Ainsi donne-t-il volontiers la préférence au sorcier sur le médecin dépouillé par la science du prestige des mystères. Ainsi se plait-il encore à consulter sur ses droits, sur un règlement plus ou moins hasardeux de ses affaires, tel de ses pareils qui, tout ignorant, fait d'inspiration le docteur, plutôt que de recourir aux avis des compétences.

J'ai connu, il y a longtemps, hélas! un de ces Salomons improvisés dont la réputation de science juridique s'étendait de commune en commune dans une aire notable du bocage de Vendée. Baptiste Meriau, plus connu sous le nom de Maître Baptiste, était un paysan d'aspect grossier, qui gérait le bien que le ciel, aidé des dispositions du code sur l'héritage, lui avait départi. Un grand gaillard, dont la musculature, jadis puissante, s'empâtait de graisse aux abords de la soixante-dixième année, à l'époque où je le surpris de hasard dans l'exercice de ses fonctions. Le visage violacé, troué de la mitraille varioleuse, dissimu-

lait dans des replis de chair deux petits yeux gris qui transperçaient l'interlocuteur de part en part. Une voix de tonnerre avec des gestes de foudroyeur. Le verbe imposant des jugements absolus sur tous et sur toutes choses. Zeus agitant l'Olympe d'un froncement de sourcils pour dire de conduire la poulinière au pré ou de mettre les bœufs à la charrue. Au fond, un esprit timoré, toujours attentif aux règles de la prudence, fort soucieux de ne jamais pousser l'aventure jusqu'aux extrémités violentes.

L'adversaire, le contradicteur, était généralement une « tête de sot », et quand il avait prononcé de la sorte, il ne restait plus qu'à courber le front en silence, ainsi qu'autour de lui chacun avait coutume de faire. D'où lui venait son autorité de jurisconsulte, nul n'aurait pu le dire. Il ne se vantait point d'une connaissance méprisable des lois, sachant à peine lire, et capable tout au plus d'ébaucher une signature. Assez médiocre voisin, il avait entamé maints procès auxquels il avait sagement mis fin par des transactions plus ou moins heureuses, invoquant pour raison que le juge lui paraisssait une « tête de sot ». Sa considération ne s'en trouva point diminuée, car il continua de parler de ses litiges avec une assurance de vainqueur, et même le magistrat qui subit de son justiciable cette dure sentence y perdit quelque chose du respect où la communauté l'avait tenu jusque-là.

Maître Baptiste n'était pas de ces génies qui ont besoin de se faire valoir. Respectueux du droit de chacun à la gestion de ses propres affaires, jamais il ne s'aventura à proposer ses avis à quiconque. Tout au plus jugeait-il, en voyant un assolement contraire à ses idées, un champ mal clos, une bête en mauvais état, que le cultivateur était une « tête de sot », et l'opinion

publique ne pouvait qu'enregistrer la condamnation contre laquelle il n'y avait point de recours. Bien loin de protester contre les verdicts uniformes de Maître Baptiste, les gens, au moindre désaccord, à la première difficulté, venaient se « jeter à lui », expliquer leur cas, se renseigner sur leurs chances de succès, souvent le prier de les départager.

Très digne, bienveillant même, il recevait les survenants, en hiver, devant l'âtre de la cuisine, qui est le salon des campagnards ; dans la belle saison, au seuil du logis, à deux pas du cloaque noir ou l'évier déversait l'extrait odorant des opérations culinaires. Là, confortablement assis dans un curieux fauteuil en demi-cercle, avec coussin de laine couvert d'une toile à matelas, il écoutait les consultants demeurés debout sur leurs jambes, bonnet bas, qui s'embrouillaient en d'interminables histoires. Lorsqu'ils étaient à bout de souffle, Maître Baptiste posait des questions qui le plus souvent donnaient lieu à de prolixes réponses. Enfin, il prononçait : — Pierre, c'est toi la « tête de sot ». Pierre n'avait plus qu'à se soumettre à Jean. Tous deux alors enfonçaient le bonnet bleu sur leurs oreilles, et s'asseyaient pour déguster un verre de vin blanc qui, à l'inverse des traditions anciennes, constituait les épices de juge à plaideurs. On venait de fort loin pour savoir qui était la « tête de sot » en mainte affaire, et, dès qu'on le savait, on s'en allait content d'avoir mis fin à tous débats sans le secours de l'omnisciente magistrature.

C'était une entreprise, en ce temps, d'arriver jusqu'au hameau perdu où Maître Baptiste rendait ses oracles. Des chemins vicinaux aujourd'hui mettent *Le Pinier* en communication avec le reste du monde. J'y arrivais jadis par la chaîne rocheuse qui va deux lieues durant,

de Mouilleron-en-Pareds à la Châtaigneraie. « *Les Rochers* », comme on dit là-bas, sont le dernier contrefort des collines du « Bocage ». De la crête, on découvre une immense étendue boisée, chaque champ ayant son enceinte de haute futaie. Le roc lui-même se recouvre de genêts, d'ajoncs, de châtaigniers géants tordus par les tempêtes. Tout à coup, la pierre se fend, et c'est un ravin de prairies qu'égaye la chanson des eaux courantes. C'est là que d'humbles chaumières se groupent en hameaux, cachées sous les hautes branches. *Le Pinier*, séjour de Mattre Baptiste, fut notable autrefois, sans doute, par la présence d'un pin. L'arbre a disparu sous la hache du temps. Il reste un lot de maisons rustiques abritées du monde par la haute muraille des « *Rochers* ».

Un jour, chassant en ce taillis, je découvris tout à coup, du haut de ma cime, les toits du *Pinier* avant que rien ne m'eut décelé l'approche d'une existence humaine. La curiosité du lieu me tenta. J'avais rencontré Maître Baptiste à Mouilleron. L'occasion me sembla bonne pour renouveler connaissance. J'entre dans une cour de ferme encombrée de fumier, où, derrière un attelage de bœufs à l'abreuvoir, je découvre le maître de céans assis devant sa porte parmi la volaille, en devoir de rendre la justice à son ordinaire. C'était le temps des vacances. Le fils de Baptiste, étudiant en droit à Poitiers et futur notaire, chargeait le fumier avec entrain (l'idée ne venant à personne de faire appel à ses lumières), cependant que le père, inculte, disait le droit doctement. Devant l'arbitre solennel, à distance respectueuse, un homme se tenait debout, attendant, bouche ouverte, l'arrêt sollicité. D'une main bienveillante, Maître Baptiste, me fit signe d'attendre que l'audience fut terminée. Je demeurai

donc immobile, les yeux fixés sur le demandeur, un grand diable, tout gris, qui tordait machinalement un fond de chapeau crasseux sans rebords.

— C'est bien la vérité tout ça? faisait Maître Baptiste, visiblement incliné à donner de la « tète de sot » à celui qui ne se présentait pas à son prétoire.

— Je vous ai conté la chose tout comme elle est, répondit l'autre.

— Alors tu peux dire à Michel qu'il est une « tète de sot ». Tu lui diras, pas vrai?

— Oui, Maître Baptiste, je lui dirai ce soir. Mais s'il répond que c'est pas vrai?

— S'il répond que c'est pas vrai, pas plus tard que demain tu le feras « signifier ».

L'idée d'envoyer du papier timbré à son adversaire sembla causer une joie des plus vives au plaignant.

— Bien sûr que je le ferai signifier, s'exclama-t-il, content.

Puis, se grattant la tête :

— Mais... s'il veut pas être signifié?

A ce mot, Maître Baptiste, effaré, se leva. J'ignore quelle était son idée d'un homme « qui ne veut pas être signifié ». Mais le cas, manifestement, lui paraissait horrible à concevoir. Il se fit un silence angoissant. Enfin, la foudre éclata.

— S'il ne veut pas être signifié, tonna Maître Baptiste, prends tes deux « bots » et f...-les lui dans le devant des jambes.

Tout le monde respira. Le point de droit était résolu. Le plaignant, l'esprit en repos désormais se jeta sur la main de son juge en la pétrissant avec le reste du chapeau :

— C'est dit! c'est dit! s'écria-t-il. Mes deux « bots ». Je n'y manquerai pas.

Pour moi j'admirai fort le point choisi pour donner toute sa force à l'argument de jurisprudence. Le « devant des jambes » où la surface du tibia offre maints filets nerveux, sous la peau, qu'un sabot un peu prompt peut écraser sur l'os, est certainement un lieu d'élection merveilleusement propre à mettre en valeur l'énergie de la partie contraire. Le vin blanc fut apporté. L'étudiant en droit quitta son fumier pour choquer le verre.

— C'est égal, dit le bon justiciable en tombant sur sa chaise, je voudrais bien savoir une question à quoi Maître Baptiste n'aurait pas de réponse.

— Ah! dame, répliqua le juge, modeste. on a vu beaucoup de choses. C'est comme ça qu'on apprend...

LA FÊTE DE JEAN PIOT

Sans examiner la question de savoir si la vie est triste ou gaie, et sans vouloir donner tort ou raison aux pessimistes qui geignent ou aux optimistes qui se répandent en hymnes de grâces, il doit être permis de constater qu'un très grand nombre d'hommes, de la naissance à la mort, rencontrent beaucoup de peines. Parmi ceux-là, principalement la foule des misérables qui, du matin au soir, s'usent dans l'ingrat et monotone labeur dont le seul profit est de leur fournir les moyens de se dépenser encore sans repos ni récompense.

Les « heureux du monde » — ou du moins ceux que *les autres* dénomment ainsi parce qu'ils les voient libérés du froid et de la faim au jour le jour — imaginent volontiers que les hommes courbés sous la servitude de l'effort pour la vie ne connaissant jamais de la vie que l'effort, ne sentent pas plus que la bête de somme le poids de la destinée. C'est un merveilleux secours à l'optimisme, en effet, de croire que le peu de bien dont les uns font leur affaire, tout en trouvant la part insuffisante, ne se paie pas d'une correspondance de mal à l'autre pôle des sociétés humaines divinement instituées. Dans la mesure de ses pensées, le paysan rai-

sonne ainsi de la bête dont il use sans ménagements et qu'il accable de coups, content d'arguer que « ça ne sent rien ». Pour lui, que sent-il exactement du bien et du mal de l'existence? Encore faudrait-il dire s'il s'agit du paysan d'hier ou du paysan d'aujourd'hui, vaguement dégrossi par le service militaire, émancipé d'une façon plutôt incohérente par l'école primaire et le suffrage universel, sans parler des chemins de fer.

Quand je regarde le rustique de nos jours et quand je le compare avec celui de ma jeunesse, je constate qu'une brèche s'est faite dans l'impénétrable haie qui bornait son horizon. J'ignore s'il est plus ou moins heureux. Il est en contact avec le reste du monde : voilà la principale différence. Je ne dis pas qu'il ait personnellement une conception, même obscure, des choses. Je ne crois pas qu'il se pose sur l'univers des questions embarrassantes. Mais combien d'habitants des villes se trouvent dans ce cas? L'école est demeurée un enseignement de mots. La caserne n'apprend que l'obéissance, proscrit le raisonnement, d'accord, en cela, avec M. le curé, qui exige la foi aveugle au détriment de la diabolique raison. Enfin, le suffrage universel, qui fait de l'homme ainsi préparé l'arbitre souverain des questions politiques et sociales les plus ardues, se réduit si souvent encore à une simple affaire de clientèle ou d'intérêt local que les généralisations les moins hardies demeurent autant d'énigmes à l'esprit moyen de nos campagnards.

Ainsi, malgré ce que peut gagner la civilisation chaque jour, l'homme des champs reste de vie très simplifiée, connaissant surtout de la société ses obligations contributives, et ne découvrant rien dans la vie au delà de la nécessité d'un labeur sans efficace rémunération pour la vieillesse inévitable. Les distractions, les plaisirs sont de l'église, des foires et de leurs spectacles,

des marchés, des beuveries qui les accompagnent, avec les intermèdes d'expansion amoureuse que l'esclave lui-même obtient du plus rigide maître pour la reproduction d'une caste de serviteurs.

Il est vrai qu'en dehors des joies de la pensée, le commun de nos citadins — même avec les théâtres et les cafés-concerts — n'arrive pas à disposer d'amusements supérieurs. Manger, boire, et se donner beaucoup de mal pour dépouiller l'amour des rêves d'idéalisme qui font sa beauté, telle est, à tout prendre la sempiternelle « haute noce » de nos grands « fêtards ». L'amour paysan, ne se trouvant guère embarrassé d'idéalisme, il reste aux campagnes le boire et le manger. dont peu de gens font fi, comme il est aisé de s'en apercevoir.

Mon ami Jean Piot, qui occupa fort honorablement, au grand soleil, pendant de longues années, une place intermédiaire entre la fonction de mendiant et celle de « journalier », ou travailleur d'occasion, ne fut jamais de ces vauriens qui boudent à l'ouvrage. Au chantier, il abattait double besogne sans faiblir. En revanche, il se serait méprisé s'il n'avait eu pour légitime salaire une équivalente ration « d'agrément ». Puritains, détournez la tête! Jean Piot, après son travail énorme, exigeait de la Providence une rémunération de joies.

Travail et joie, dans la jeunesse, marchaient de ompagnie. La paye était médiocre, malgré la virtuosité du labeur. Mais médiocre aussi la dépense quand un baiser n'a besoin, pour unique retour, que d'un autre aiser, quand la soupe de haricots, de choux, de ommes de terre, accompagnée d'un morceau de lard, est abondante, quand le vin blanc réclamé, sueur au front, ne se refuse pas. Jean Piot n'avait pas de métier, ou plutôt il les avait tous. Indifféremment terrassier,

charretier, bouvier, laboureur, il se plaisait à tous les travaux de la terre comme s'il y eût trouvé des forces pour ses ripailles.

Puis l'âge vint. Jean Piot accomplit moins de prodiges, et, lorsqu'il ne faisait que le travail d'un homme, le maître le tançait comme paresseux. Il s'était encombré, chemin faisant, d'une certaine Jeanne, à qui l'opinion publique reprochait, ayant eu deux ou trois enfants avant son mariage, de les avoir « mis bâtards », c'est-à-dire d'avoir estimé que la République pourvoirait mieux qu'elle-même à leur entretien, à leur éducation. La faute n'est point de celles qu'on juge irrémissibles au village. Jeanne, devenue « la Piotte », ne se montrait pas moins ardente au travail et à la bonne chère que son époux légitime. Mais son beau temps déjà était passé. Une maladie survint. Point d'économies. Jean Piot, qui festoyait toujours, n'était plus qu'un travailleur ordinaire, se plaignant parfois d'être « soudé », exigeant de ses muscles plus qu'ils ne pouvaient faire.

La misère apparut. Hélas! si la capacité du travail était moindre, la faim et la soif, plus pressantes que jamais, ne cessaient de réclamer leur dû. On demande un service aux voisins, puis un autre, et, lorsqu'on les a fatigués, on recourt aux amis, puis aux indifférents. Ainsi l'on passe, par une transition à peine sensible, de l'orgueil du salaire à la résignation de la mendicité. Jean Piot et sa Piotte étaient bien vus, n'ayant point renom de fainéantise. Certes, ils avaient fait chère lie, fourchette en main, ou verre. Mais qui de leurs compagnons de labeur n'avait jamais été tenté de noyer son souci dans les pots? On leur donna sans trop grogner. De temps à autre, ils travaillaient lorsqu'un ouvrage se présentait à la mesure de leurs forces abattues par le labeur, la maladie, le vin blanc.

Lentement, l'âge aggravait le mal de vivre. Nos gens, malgré tout, semblaient heureux, insensibles à l'humiliation de demander — quelquefois même de prendre — acceptés de chacun comme parasites réguliers toujours prêts à donner « un coup de main » en cas de presse. Il n'est même pas sûr, tout compte fait, que les dons tombés dans la besace de Jean Piot et de la Piotte aient dépassé la mesure d'une équitable rétribution pour l'ensemble du travail accompli.

Quoi qu'il en fût, personne ne paraissait se plaindre des arrangements amenés par le cours naturel des choses, lorsqu'une rumeur étrange arriva du chef-lieu. Jean Piot avait hérité, disait-on, hérité d'un grand-oncle inconnu qui « avait du bien » et laissait à de nombreux parents le soin de se partager une somme « importante ». Jean Piot, à cette nouvelle, dressa la tête, et la Piotte, sur sa béquille, demanda du secours avec plus de fierté. L'esprit public, d'ailleurs, ne pouvait être que favorablement impressionné par la grande nouvelle. La générosité de tous s'en trouva subitement accrue, à la satisfaction de chaque partie.

— Eh bien? Et ces pommes de terre que je vous offrais l'autre jour, vous ne les avez pas prises, ma bonne Piotte. Voyons. Il faut les emporter.

Piotte ne se souvenait pas qu'on lui eût parlé de pommes de terre, mais prenait tout de confiance.

De tous côtés, les présents affluèrent, avec les compliments sur la richesse future qui allait élever les Piot de la dignité de mendiants à la supérieure fonction d'oisifs vivant du travail des autres. La nouvelle fut bientôt confirmée qu'en effet il y avait un héritage dont Jean Piot était bénéficiaire. Petit ou gros on ne savait.

Les héritiers étaient nombreux, disait-on, et les

bruits les plus contradictoires couraient sur le résultat du partage. Jean Piot ne disait rien que des « peut-être » et des « c'est bien possible » qui n'avançaient point les affaires. Tout le monde savait qu'il était allé voir le notaire et qu'il était revenu content. Les gens de loi ne sont jamais pressés. L'attente fut longue, mais la générosité publique ne se lassait point, et Jean Piot et sa Piotte avaient pris sans peine l'habitude d'être accueillis partout en « hôtes du Bon Dieu ».

Un jour enfin, la nouvelle éclata que Jean Piot avait hérité de cinq cents francs pour tout potage. Une violente réaction de désappointement s'en suivit, qui, du jour au lendemain, ne montra plus aux deux époux que portes résistantes et figures renfrognées. Jean Piot, d'ailleurs, ne parut pas s'en apercevoir, et sa mine satisfaite et ses propos de contentement donnèrent bientôt à penser qu'on ne savait pas tout. « Il y a quelque chose » se disaient les gens à l'oreille, et chacun, en prévision de l'inconnu, de se composer une attitude de neutralité bienveillante.

D'ailleurs, cinq cents francs, c'est encore une somme, et personne n'ayant l'idée que Jean Piot se proposât d'acheter du trois pour cent, beaucoup se demandèrent s'ils ne pourraient pas tirer pied ou aile de l'héritage.

— Jean, dit le sabotier, tes « bots » me font de la peine. Je t'en ferais une paire à bon compte, si tu voulais.

Pas un représentant d'un commerce ou d'une industrie qui ne vînt obliger « l'héritier » par l'offre d'une occasion de sa marchandise.

Jean Piot secouait la tête avec des remerciements gracieux. Ce n'était pas cela qu'il voulait.

M. le curé vint à son tour.

— Jean Piot, penses-tu quelquefois à ton âme?

— Je crois bien, monsieur le curé. Je suis un bon chrétien. Je ne pense qu'à ça.

— Eh bien! qu'est-ce que tu fais pour sauver ton âme du grand feu de l'enfer? Je ne te vois seulement pas à la messe.

— C'est pas ma faute, monsieur le curé. Il faut bien que je gagne ma vie. Vous savez bien que je vais aux portes. Le dimanche on est plus donnant.

— Tu ne dois pas travailler le dimanche.

— Il n'y a pas de danger. Je ne peux plus. C'est pas du travail, la charité.

— Sais-tu ce qui serait bien? Tu devrais faire dire des messes pour racheter tes péchés.

— Je ne demande pas mieux. Voulez-vous m'en dire?

— Sans doute, c'est mon devoir.

— Eh bien! dites-les, monsieur le curé, je vous en remercierai beaucoup.

— Bon. Combien me donneras-tu?

— De l'argent? Il faut de l'argent au bon Dieu maintenant pour me sauver de l'enfer? Alors pourquoi qu'il m'en a pas donné?

— Tais toi, malheureux, tu blasphèmes! Ne viens-tu pas justement de faire un héritage?

— Ah! c'est les cinq cents francs? Attendez un peu, monsieur le curé, vous en aurez votre part.

— Tu feras dire des messes?

— Non. J'ai pas assez d'argent.

— Mais pour vingt francs seulement je te dirais...

— Impossible, monsieur le curé, c'est impossible.

— Tu me fais beaucoup de peine, Jean Piot. Tu mourras comme un païen.

— Je vous souhaite bien le bonjour, monsieur le curé.

Cette conversation colportée étonna. Quoi! pas même

vingt francs pour l'Église? Jean Piot avait sûrement une idée. Qu'est-ce qu'il allait faire?

On le sut bientôt, car, sans qu'il fût besoin de sollicitations, les commandes affluèrent chez les bons fournisseurs. Jean Piot avait loué argent comptant, la plus grande écurie. Des tables s'y installaient, se couvraient de vaisselle incongrue pour un banquet de Gamache comme il ne s'en vit jamais hors du roman de Cervantes. Les deux hôteliers du village avaient reçu la monstrueuse commande. Et Jean Piot, les yeux pétillants d'orgueil, avec un bon sourire, allait de porte en porte, non plus pour quémander, mais pour annoncer à tous qu' « en souvenir de la bonne amitié », pendant trois jours, il régalait le pays. Samedi, dimanche et lundi, fête, bombance, joie, table ouverte à tout venant. Des chaudrons de soupe, choux, pommes de terre et bœuf à volonté, et des poissons, et des volailles, et des gâteaux, et du cafe. Pour les vins, des fûts en perce et du meilleur, avec des petits verres « tant qu'on voudrait ».

Emerveillement, rumeurs. Décidément ce Jean Piot était un homme extraordinaire. Peut-être n'y avait-il pas beaucoup de raison à dépenser tout cet argent d'un coup quand on doit se retrouver la poche vide au lendemain. Mais qui donc aurait pu blâmer quand tous avaient part au festin? Le curé seul hocha la tête, regrettant ses messes. Mais l'opinion publique était pour Jean Piot, et l'Eglise elle-même se trouvait impuissante à remonter le courant.

Dès l'aube du samedi, Jean Piot, avec la Piotte, s'installait au milieu de la table d'honneur, et la foule accourue, en grand costume de fête, se ruait aux victuailles arrosées de généreuse boisson. On était trop heureux pour parler d'abord, mais comme on s'aimait!

Comme on était content de se le dire! Partout des mains serrées, partout des embrassades, partout des cris de joie. De Jean Piot et de sa Piotte, quelles louanges! Quelle admiration!

Trois jours durant, l'énorme ripaille, dans le sourd craquement des mâchoires, dans le glouglou des pots et des bouteilles, entremêlés de rires, de cris et de chansons, suivit son cours tumultueux. Femmes, enfants, vieillards, chacun s'emplissait sans mesure. Le soir venu, vieux et jeunes dansèrent au violon. L'église, hélas! fut vide le dimanche, et quant le curé vint pour reprendre ses ouailles, Dieu me pardonne! on le fit boire, et, tout allumé, il serra de bonne amitié les deux mains de Piot sur son cœur. Tous les mesquins sentiments de la vie courante étaient oubliés, effacés des âmes par cette grande communion humaine. Des cheminaux, passaient, se voyaient fêtés, gavés, aimés... Et quand tomba le soir de la troisième journée, pas un être vivant pour regretter la fin trop tôt venue d'une si belle épopée. Tout le village dormait, ronflait d'épuisement, se refaisait des forces dans le rêve pour le sombre retour aux réalités de la vie.

La lourde ivresse dissipée, Jean Piot reconnut d'abord que le sommeil de la Piotte serait sans réveil. La congestion l'avait abattue. Des pensées philosophiques lui vinrent à ce propos qu'il ne formula point par crainte d'être mal jugé. Au fond, il estimait que tous deux n'avaient plus de raison d'être, ayant pleinement vécu. Aussi, lorsque, demeuré seul, il vit peu à peu l'oubli se faire sur la kermesse grandiose dont il avait été le héros, quand le mouvement de la vie entraîna loin de lui, toujours plus loin, la petite fraction d'humanité qui était à ses yeux l'univers, quand les fronts se rembrunirent à son aspect, quand les portes

se fermèrent, quand on lui reprocha d'avoir « dissipé son bien », il ne s'étonna pas et accepta sans plainte le dénouement inévitable.

Des jours et des jours, il restait étendu sur sa paille, tranquille, content même, semblait-il, mais sans nourriture. Il mourut de faim, assure-t-on.

Deux jours auparavant le curé l'était venu voir.

— Eh bien, Jean Piot, mon ami, vous repentez-vous de vos fautes?

— Oh oui monsieur le curé.

— Vous rappelez-vous quand je vous proposais de dire des messes? Si vous m'aviez écouté, vous n'auriez pas de remords aujourd'hui.

— Pourquoi que j'aurais des remords, monsieur le curé. J'ai fait du mal à personne. Voyez-vous, je crois bien que c'est beau comme vous le dites dans l'autre monde, mais je voulais ma part de celui-ci. Je l'ai eue. Les riches ont bien la leur. Ç'aurait pas été juste autrement. Ah! je peux dire que j'ai été heureux comme un riche : moins longtemps, voilà tout. Qu'est-ce que ça fait, puisqu'il faut finir? Vous souvenez-vous? Vous avez bu un verre et vous m'avez pris les deux mains. Comme aux riches, monsieur le curé. Nous étions comme deux frères. Si vous ne pouvez pas me dire une messe sans argent, vous me mettrez bien dans vos prières, n'est-ce pas?

— Je vous le promets, Jean Piot, dit le curé songeur.

L'HISTOIRE DE BARNABÉ, COLONNE D'ÉTAT

Une grande joie dans la famille quand le petit Barnabé vint au monde. Le petit Barnabé n'était point de ces enfants ordinaires qui surgissent incongrûment, hors de toute raison pertinente, et qui, par leur entêtement à réclamer des choses qu'on ne peut leur donner, se voient saluer d'une bienvenue sévère par ceux-là mêmes qui les ont amenés à la clarté du jour. Le petit Barnabé, très sage, avait pris le parti de naître dans une confortable demeure de haute bourgeoisie, où d'innombrables quartiers de roture, tout dorés, reluisent au soleil pour l'envie des cœurs moins heureusement partagés.

Le papa du petit Barnabé, employé supérieur au ministère des Cultes, avait pour fonctions de concilier les « droits imprescriptibles » de l'État laïque avec les « droits intangibles » du Saint-Siège, et je me plais à dire que cela pour lui n'était qu'un jeu. Commandeur de Saint-Grégoire, officier de la Légion d'honneur, cet homme excellent menait par des voies fleuries de rhétorique les francs-maçons au tribunal de la pénitence, pour le traditionnel décor des étapes classiques de la vie, et les curés dans l'antichambre des révolutionnaires

où se « décroche » l'épiscopat républicain. Quelle considération s'attachait à un emploi de cette importance, il n'est pas besoin de le dire.

La maman du petit Barnabé n'occupait pas dans l'estime publique une place moindre. A l'exemple de son mari, elle faisait profession d'achever dans ses salons la « conciliation », commencée dans les bureaux du ministère. Infatigable, elle conciliait du matin au soir, et parfois même, disait-on, du soir au matin, tout ce qui paraît incompatible. Au creuset de sa grâce les contradictions venaient se fondre, les inimitiés s'évaporaient en sourires. D'où le grand renom qui fut la récompense d'un si rare privilège. Comment, avec de tels parents, le petit Barnabé n'eût-il pas montré, dès l'âge le plus tendre, les heureuses dispositions qui sont le lot des vainqueurs?

Le petit Barnabé grandit sous l'aile d'un abbé libéral ami de tout le monde. A cette école il apprit le respect des puissances qui vont de Jéhovah à la gendarmerie. Le papa du petit Barnabé occupant un des plus hauts échelons de cette hiérarchie, l'enfant ne put se dissimuler que la Providence l'avait placé en l'un de ces lieux d'éminence d'où l'humanité grouillante paraît infime. L'abbé, très philosophe, dès qu'il vit poindre ce sentiment aux yeux de son jeune élève, s'empressa de le rappeler à une modestie convenable.

— Ne méprisons personne, prêchait-il doctement. La sagesse divine a institué ceux d'en haut et ceux d'en bas en vue des communes épreuves. Pour que vous soyez en haut, Barnabé, réfléchissez qu'il faut des hommes en bas. Cette pensée doit vous faire aimer à distance tous les humbles qui, eux-mêmes, pour vivre dans la douleur, s'emploient aux travaux ingrats dont se fait la beauté de notre vie. Cet amour, qui doit

se traduire en paroles d'encouragement aux souffrances terrestres, ils vous le rendront en soumission résignée. Soyez bon, Barnabé : c'est le plus avantageux.

Docile élève, le petit Barnabé profitait excellemment des leçons du sage précepteur. Il aimait tous ses frères, de loin, et dès qu'il fut pénétré de ce principe capital que la justice n'est pas de ce monde, il prit bravement son parti des maux du populaire et forma la résolution généreuse de venir en aide à ses semblables, autant qu'il était possible, en se consacrant à la défense de leurs intérêts dans un des postes supérieurs de l'Etat. Aussi, quand l'âge fut venu pour le petit Barnabé de choisir sa carrière, la délibération était déjà superflue.

— Je serai fonctionnaire, avait-il prononcé.

La mère recueillit cette parole avec orgueil, et le père, grandi d'un nombre incalculable de coudées, s'écria :

— Le commerce déroge. L'industrie est un métier de manœuvre. Barnabé, comme son père, ne connaîtra qu'un devoir : servir la patrie.

Car il est de principe que les fonctionnaires de tout ordre sont les seuls à « servir la patrie ». Le commun des créatures inférieures qui peinent tout le jour dans le dur labeur de la terre ou de l'usine ont pour unique excuse de subvenir aux besoins du génie qui s'emploie à régler l'ordre et la marche de leurs peines. Pour les êtres quasi-divins préposés à la conduite du monde, la foule méprisable sème, échange, fabrique et contribue. Qui trafique, façonne, invente, et crée ainsi la richesse nationale — somme des richesses privées — ne « sert » pas « son pays ». En revanche l'homme infaillible qui a pour fonction d'arrêter cette richesse au passage, d'en restreindre l'action productrice par des taxes appropriées frappant tout effort de travail, grevant l'homme

coupable de vouloir faire, et favorisant l'oisif dans sa plaisante occupation d'exercer l'activité des autres, celui-là peut se vanter de « servir son pays » et nous pouvons tous témoigner qu'en effet il s'en vante.

Payer et recevoir sont deux fonctions d'inégale valeur qu'il importe de distinguer. Dans tous les temps, contribuer fut vil. Noblesse fut de prendre et surtout de garder. Argent, honneurs, hommages demeurent un butin communément recherché, à ce point qu'on pourrait se demander comment il se rencontre encore des hommes pour la profession discréditée de simples citoyens, si l'intérêt des gouvernants n'exigeait pas qu'il y eût des gouvernés. Ces considérations, sans doute, déterminèrent le choix précoce du petit Barnabé, à qui son père prédisait chaque jour qu'il serait une « colonne de l'État ».

Le fin duvet de l'adolescence n'ombrageait pas encore la lèvre du petit Barnabé qu'il se trouvait « attaché au cabinet du sous-secrétaire d'État » de quelque chose. Jamais attaché, faut-il croire, ne montra plus d'attachement à ses fonctions, car au bout de quelques semaines un mince ruban violet témoigna de la satisfaction qu'éprouvait la patrie à se voir « servie » d'une si belle ardeur. Toutefois, comme il ne faut rien exagérer, le petit Barnabé, après trois mois de zèle devant le même encrier, se détacha de son attachement pour devenir sous-chef de cabinet du ministre d'une autre chose. Et ce rapide avancement, qui devait être suivi de tant d'autres, n'excita point l'envie, car le petit Barnabé était fils de « quelqu'un », — c'est-à-dire d'un homme « en place » — ce qui lui assurait, dans le monde, un privilège. Jamais le principe d'hérédité ne fut si solide chez nous que depuis le jour où il fut détruit par la Révolution française. Le clergé seul y échappe par des

raisons péremptoires. Dans toutes les autres hiérarchies de l'État, le principe de la transmission des charges par voie héréditaire s'affirme hautement, et la plupart de ceux qui s'en lamentent ont pour principal regret de n'être point dans le cas d'en tirer avantage.

Le petit Barnabé, plus heureux, n'avait « qu'à suivre sa chance ». Mais non content de « suivre sa chance », il se plut à la devancer. Point d'honneur d'un artiste, tout simplement.

— Je ne suis pas un « arriviste », avait-il coutume de dire.

Et rien n'était plus vrai. En naissant, il était « arrivé ».

Dire la carrière du jeune Barnabé serait narrer les conquêtes d'Alexandre, moins les batailles et la chute prématurée. Sans efforts il eut tout et ne connut jamais de revers. Il faut seulement confesser que cette supériorité de fortune sur le vainqueur de Darius eut pour contre-partie une mentalité très différente qui ne me paraît pas être à l'avantage du fonctionnaire français sur le soldat macédonien. Celui-ci, comme tous les batailleurs, cherchait la gloire dans la domination, dans la maîtrise. L'unique emploi de sa puissance était de marcher toujours à la conquête d'une puissance nouvelle sans autre but que de clamer aux étoiles d'inutiles victoires. Comme le héros d'Arbelles, le petit Barnabé ne souhaitait rien tant que de passer dans la bouche de ces mêmes hommes qu'il jugeait méprisables. Mais c'est à la servitude parée des oripeaux du pouvoir qu'il demandait modestement la réalisation de son rêve.

Barnabé, célibataire, se trouvait riche de plus de soixante mille livres de rentes. Il aurait pu chercher

l'usage de ses facultés dans les libres travaux de l'esprit, dans l'étude des lettres, de la science ou de l'histoire. Il lui eût même été loisible, comme à tant d'autres, de promener parmi ses contemporains le faste d'une vie oisive. Au moins eût-il vécu dans la joie de l'indépendance, maître de lui-même, ignorant cette diminution de soi que veut l'obéissance. Non. Barnabé, content, dépensa toute son existence en courbettes, en sollicitations humiliées à l'adresse des représentants passagers de la puissance publique à qui son sort était d'offrir des « dévouements » contradictoires, quel que fût le programme du jour.

Sans doute, la consolation ne lui fut pas refusée de prendre noblement sur ceux d'en bas la revanche des dédains venus d'en haut. Mais ces maîtres, qu'il méprisait avec délices dans le fond de son cœur, il fallait les servir... les servir « *en conscience* », par point d'honneur, et, tout en les servant, préparer, par des trahisons convenables, le service de ceux qui devaient suivre. De ces multiples devoirs envers lui-même, Barnabé composait son devoir envers l'État, qui récompense en salaire de monnaie et d'honneurs le zèle de ses fonctionnaires.

L'Institut l'accueillit à bras ouvert pour des statistiques établies par la troupe innocente d'auxiliaires à douze cents francs. Il fut loué dans les gazettes avec surabondance, sans avoir jamais trouvé occasion de se plaindre que le bon gazetier, accessible aux faveurs administratives, dépassât la mesure. Il sut faire le bien, le mal aussi. Les puissants, avantagés par lui, se plurent à l'épauler. Les faibles qui souffrirent par lui avaient pour principal défaut de n'être pas en position de faire entendre leurs plaintes. En ce cas, la résignation est généralement recommandée : c'est pourquoi

Barnabé, dans le plein contentement de lui-même, n'eut jamais à regretter ses fautes ni ses erreurs.

Cette vie, tissée d'or et de soie, fut donc heureuse, et l'on va voir que la mort ne fut pas moins belle. Pour comble de fortune, Barnabé avait eu la chance de manquer deux mariages. Sa première fiancée lui fut soufflée par son sous-secrétaire d'État. Séduisante et calculatrice, elle sut gagner fructueusement à son mari le surnom oriental de « Corne d'Or ». La seconde fiancée le planta là de son propre mouvement pour offrir sa main au ministre des domaines publics. Laide et riche, elle conquit sa part du portefeuille à la pointe de sa volonté. Mais le ministre tomba, et plus jamais ne reconquit le maroquin perdu. Lorsque la malheureuse dut renoncer à l'espérance d'un retour de grandeurs, son caractère s'altéra gravement, et la violence des reproches dont elle accablait son mari, chaque jour, fut telle que l'homme d'État déchu finit par sombrer dans l'hypocondrie.

Plein de gratitude envers la Providence qui lui avait épargné ces malheurs, Barnabé se montra digne de cette grâce. Quand il fut question de lui pour le ministère des Cultes, à défaut d'une « compétence » au Sénat ou à la Chambre, il répondit superbement :

— Barnabé ne chassera pas Dieu de l'État.

En vain lui fit-on observer qu'on ne pouvait « chasser Dieu » si Dieu lui-même, tout-puissant, ne s'y prêtait pas, et qu'à moins de démission le même Barnabé, comme chef de service, aurait à prendre une part importante aux actes qu'il condamnait ainsi.

— La différence est grande, répondit le stoïque fonctionnaire. Je dois à mon ministre le dévouement de ma fonction qui est d'obéir. Je puis l'aider dans une œuvre que je réprouve, puisque c'est mon devoir profession-

nel : autre chose est d'en accepter la responsabilité devant l'histoire.

Ces belles paroles, colportées en tous lieux par les trompettes de la Renommée, assurèrent au héros, avec l'estime universelle, la bienveillance particulière des représentants terrestres de la Providence ainsi que de ses adversaires dont il servait, en le détestant, le dessein.

C'est alors que Barnabé fut sacré le grand, le très grand Barnabé, l'orgueil de son pays, la gloire de l' « administration ». Suivant la parole prophétique de son père, il était vraiment devenu l'une des colonnes maîtresses de l'État. Les mères le citaient en exemple à leur fils. Ceux-ci, admirant jusqu'où pouvait monter un « serviteur de l'État », allaient tout droit se faire inscrire en qualité de stagiaires au premier ministère qu'ils rencontraient sur leur chemin, et leurs parents, et tous les amis de leur famille commençaient aussitôt en vue de l'avancement, des sollicitations qui ne devaient plus prendre fin. Ainsi se perpétuent les grandes traditions qui font la force d'un pays à moins qu'elles n'en soient la faiblesse déterminante.

Lorsque le grand Barnabé mourut, ce ne fut dans toute l'administration qu'un cri de douleur. Les humbles administrés eux-mêmes eussent été plongés dans une indicible stupéfaction si qnelque voix secrète ne les eût avertis que « monsieur l'administrateur » ne peut pas mourir.

Les funérailles de Barnabé furent le couronnement magnifique d'une si belle vie. L'Église déploya le plus beau de ses pompes et l'armée apporta l'éblouissement de ses honneurs. Tout ce qui s'alimente de la contribution publique voulut être présent. C'est dire quel fut le cortège. Prières, chants, discours jetèrent aux quatre

vents du ciel la gloire de Barnabé. A quelques pas du temple, que M. Thiers eut l'orgueil ingénu d'élever à sa propre mémoire, une large dalle de marbre noir reçoit le fût brisé d'une colonne d'airain tragiquement abattue. Au-dessous cette simple inscription : « *Debout, je soutenais l'État* ». Et le passant, levant les yeux au ciel comme pour mesurer la hauteur de la chute, s'apitoie et soupire :

— Ce pauvre État ! Pas de chance.

THÉODORE CHARANÇON, HOMME D'ÉTAT

On ne connaît pas les hommes. Théodore Charançon, flétri du nom d'*arriviste* par les petits camarades qui n'étaient pas arrivés, fut en réalité, bien que son nom volât de bouche en bouche, un homme très simple et très doux, incapable de faire le mal en connaissance de cause. Il aimait sa patrie sincèrement et ne souhaitait rien tant que de la servir. Quoi d'étonnant si — à l'exemple de ses contemporains — aussi bien que des hommes du temps passé, il vint au monde avec une disposition naturelle à choisir pour domaine préféré de son zèle les grands postes de l'Etat dont l'avantage d'honneurs et de pécune exerce un charme sur les âmes?

De bonne heure, Charançon père, commandant de gendarmerie en retraite, devenu juge de paix en un chef-lieu de canton des Basses-Pyrénées, reconnut dans son fils les signes avant-coureurs d'une grande destinée. D'ailleurs, il n'était pas besoin pour cela d'une perspicacité singulière. A l'illustration paternelle des armes et de la toge, l'enfant, dès son début dans l'Université, ajouta la gloire du palmarès. Par les applaudissements qui accueillaient le nom de Théodore, le vieux

guerrier retiré dans l'hermine goûta la nouveauté des victoires de l'intelligence. Puis vinrent les examens, dont les heureuses facultés du jeune lycéen se firent un jeu. C'était déjà l'avenir assuré, car chacun sait que la France, après la Chine, est par excellence le pays des examens — intensive culture de l'esprit de conservation.

L'abbé Barthélemy raconte plaisamment qu'à l'âge de vingt et un ans, comme il ânonait péniblement les premiers rudiments de l'hébreu, on lui amena pour un examen de conversation, un rabbin converti « qui se prétendait versé dans la connaissance des langues orientales ». Le Juif se mit d'abord à réciter le premier verset du premier psaume de David. Barthélemy, reconnaissant le texte et comprenant que la science de son interlocuteur n'était pas au-dessus de la sienne, lui répondit par la première strophe d'une poésie arabe. Le rabbin de répliquer, sans comprendre, par le second verset de David, l'autre par la suite de sa poésie, et ainsi de suite jusqu'à bout de souffle. Après quoi, ils se décernèrent l'un l'autre gravement — assistants ébahis — un brevet d'orientalisme achevé.

C'est là seulement l'histoire de quelques examens supérieurs. Les premiers pas sont plus ardus. Yeux clos, sourcils froncés, bouches sévères, des hommes solennels alignés au droit d'un tapis vert, entreprirent de s'assurer que Théodore avait reçu le précieux legs des traditions du moyen âge dont ils étaient les authentiques dépositaires. Tout l'appareil de la question ordinaire et extraordinaire y passa, et Théodore, doué d'une exceptionnelle mémoire, déconcerta ses interrogateurs par l'inépuisable abondance d'une récitation sans *lapsus*. Ainsi de tous les examens qui suivirent : moyennant quoi, bientôt, l'étudiant fut sacré prodige

par la voix publique, qui n'est rien de moins que la voix de Dieu sur la terre.

Il n'y eut guère dans tout cela qu'un mécompte, ce fut lorsque Théodore, pourvu de tous les diplômes concevables, se vit face à face avec les exigences de la vie. Là se posèrent des questions remarquablement étrangères à celles des examens, et Théodore, routiné sur toutes les matières qui ne lui pouvaient être d'aucun usage, se trouva dans le plein tourbillon de la concurrence humaine, sans esprit d'initiative, sans gymnastique habituelle de volonté. Il savait tout ce qu'ont dit et fait les grands hommes de l'Histoire qui n'avaient point passé d'examens, mais ne découvrait rien, en lui-même, d'une activité personnelle capable de déterminer sa vie. Pas d'impulsion ! En revanche, pour être l'instrument d'autrui, des dispositions merveilleuses ! C'est la mentalité commune de la plupart de nos *examinés*.

Théodore, arrêté devant le problème, en compagnie du bon gendarme-juge, en était très vite venu à cette conclusion qu'il fallait « s'encadrer ». S'il avait écouté son père autrefois, il serait entré dans une école du gouvernement et aurait immanquablement fourni la plus belle carrière, emboîté entre chef et sous-ordre, dans l'universel règlement. Mais sa mère, affolée de l'éclat des examens et vivant dans le rêve d'on ne sait quelle destinée supérieure, avait jugé qu'il n'était pas digne d'un « prodige » de finir dans les ponts et chaussées ou le professorat. Maintenant que faire ?

— Surtout encadre-toi, disait le père. Vois l'armée, le clergé, la magistrature. Il n'y a de grand dans le monde que ce qui est encadré. La foule, incohérente, n'est là que pour subvenir à l'entretien des cadres qu'elle alimente de son labeur.

C'est alors que la mère eut une idée de génie.

— Théodore, dit-elle, après le miracle de ses débuts, ne va pas entrer piteusement comme stagiaire dans une administration. Les bas échelons d'une hiérarchie, ce n'est pas son affaire. Il lui faut pour commencer, le sommet.

— Seulement? fit l'ancien guerrier, dont cette proposition bouleversait toutes les idées.

— Pas davantage, répliqua l'autoritaire matrone avec emphase. Nous avons des élections dans trois mois. Théodore sera député de l'arrondissement.

A ce mot, le juge se leva, et, rectifiant sa position, fit le salut militaire.

— Très fort! Très fort! Je n'aurais pas trouvé ça.

— Alors, laissez-moi dire. Nous avons eu longtemps pour député le professeur Antoine Thomas, un enfant du pays qui avait réussi à l'École de droit de Paris. C'est à lui que nous devons notre justice de paix. On s'est lassé de lui parce que l'École et la Chambre ne lui laissaient pas le temps de s'occuper des « intérêts locaux » : ce fut le mot du docteur Grandjean, son concurrent heureux, dont le mandat va prendre fin. Le bon docteur y a perdu sa clientèle, mais il s'est occupé des « intérêts locaux », c'est-à-dire des bureaux de tabac, des recettes buralistes, des facteurs et des juges de paix. Seulement, voilà qu'il n'est pas plus avancé que M. Antoine Thomas. Il a beaucoup donné, mais on lui a demandé cent fois, mille fois davantage. Tous ceux à qui il n'a rien donné veulent quelque chose et sont mal disposés pour lui. Tous ceux à qui il a donné quelque chose rêvent d'un avancement, et sont par anticipation tout acquis au service de celui qui promettra le plus avec autorité. Or, quelle plus grande autorité que de porter un nom qui est l'orgueil du dé-

partement, et de n'avoir rien fait qui puisse heurter l'opinion d'un parti, mécontenter un groupe quelconque de citoyens? Lorsqu'après son succès au concours général, Théodore a dîné à la droite du ministre, il n'y eut qu'un mot dans le pays : « Théodore Charançon sera ministre à son tour. » Que la prophétie s'accomplisse!

A trois mois de là, Théodore Charançon entrait au Parlement avec la renommée d'un homme de qui l'on attend des choses. Le milieu l'étonna. Il s'était mis d'un « groupe », pour sa candidature. Il ne pouvait douter que la culture universitaire lui assurât bien vite une prépondérance. A sa grande surprise, il rencontra devant lui des collègues qui, sans prendre garde aux connaissances d'examen, ayant pris un parti sur diverses matières, s'essayaient bien ou mal à l'action. Sans trop prendre garde aux conséquences, ils se lançaient en avant, et de bon ou de mauvais gré, le gros de la troupe n'avait d'autre ressource que de les suivre. Désorienté, déçu de se voir inutile, ne découvrant en lui, au lieu du mot qui éclaire et qui guide, que des propos d'obéissance passive, il se voyait à toute heure dépassé par des compagnons qu'il jugeait moindres, mais qu'une impulsion de volonté jetait aux premiers rangs de la bataille. Cependant, Théodore, tout au fond de lui-même, cherchait une énergie et ne la trouvait pas. Quel admirable exposé il aurait pu faire, en revanche, de l'énergie des autres! Il voulut parler : il ennuya. Il voulut écrire : il ne trouva pas de lecteurs. Malgré tout, sa réputation d'universelle connaissance demeurait acquise.

Enfin las, résigné à sa trop manifeste impuissance, il se laissa pousser, de coude en coude, jusqu'au plus épais du troupeau, et dès lors, à sa grande surprise, se

trouva considérable. Ne portant ombrage à personne dès qu'il cessait de prétendre à une autorité, il apparut l'un des premiers de la foule sans nom où il avait trouvé refuge. De ce jour il fut « quelqu'un » sans qu'on pût dire exactement pourquoi, et bientôt la sensation lui vint d'une puissance dont les causes profondes échappaient à son analyse. Faut-il s'étonner qu'après réflexion Théodore conclût innocemment que le « vrai mérite finit toujours par se faire connaître »?

— Les envieux eux-mêmes ont dû se rendre, pensa-t-il dans la simplicité de son cœur. On comprend aujourd'hui ce que je vaux.

Et il feuilletait avec orgueil les innombrables lettres où les solliciteurs, pour attirer sa bienveillance, exaltaeint son pouvoir : « Nous savons, monsieur, que les ministres n'ont rien à vous refuser, etc., etc. »

Théodore marchait à grands pas vers l'accomplissement de sa destinée. La révélation lui en fut donnée par la noble confiance en lui-même qu'éveilla tout à coup dans son âme le respect attentif des groupes parlementaires. « Que dit Théodore Chavançon? » devint une question courante. Et Théodore Charançon parlait avec d'autant plus d'assurance que chacun proclamait l'avantage de l'entendre.

D'ailleurs, il était en possession d'une doctrine maintenant, et se découvrait sincèrement une raison d'être. Ses ennemis avaient répété que l'initiative lui faisait défaut, qu'il n'était capable que de suivre. Or, n'étaient-ce pas là les qualités maîtresses d'un homme d'Etat? Sous la monarchie, le gouvernement consistait dans l'obéissance au roi; sous la République, dans l'obéissance au « pays ». Le principe n'avait pas changé. Comme on disait jadis : « Le Roi le veut », le mot d'ordre aujourd'hui était dans cette formule magique :

« Le pays l'a voulu : nous sommes ses serviteurs. » « Serviteur du pays », telle fut la fonction de Théodore. Si son programme était pour la satisfaction de son intelligence, ses votes parlementaires, ses actes gouvernementaux ne pouvaient et ne devaient dépendre que de la seule « volonté du pays ».

— Je suis pour toutes les réformes, disait-il ouvertement, mais il s'agit d'abord de ne pas brusquer « le pays ». Or, « le pays » veut ceci, et ne veut pas cela.

A quoi il n'y avait rien à répondre puisque c'était « le pays » qui parlait par la bouche de « l'orateur ».

De telles paroles avaient depuis longtemps mis le portefeuille à la portée de la main de Théodore. Cependant les crises succédaient aux crises, et le maroquin convoité ne venait point s'offrir. Qui s'en étonnera après s'être trouvé témoin de la folle ruée des appétits en fureur?

Respectueux observateur de tous les rites de la candidature ministérielle, Théodore, patient, attendait son tour. Dès qu'on sentait le ministère faiblir, il allait de groupe en groupe.

— Je vous en supplie, mes chers collègues, ne renversons point le gouvernement. Sans doute, sa politique est absurde (*Ici charge à fond de train*), mais, à l'heure présente, je ne vois personne pour le remplacer. Il faudrait des hommes qui... des hommes que... (*Description soignée, répondant aux qualifications mêmes de Théodore.*) Où sont-ils? (*Un silence.*) Vous le voyez, s'il y en a, on ne sait où les prendre.

Puis, la crise venue, Théodore Charançon arborait l'uniforme du candidat, qui est la redingote boutonnée. Point de paroles, alors. Un air grave, et des réponses brèves donnant clairement à entendre qu'on a été « consulté ». Dès qu'un « président » est choisi,

le premier soin du postulant doit être de mettre à profit ses relations dans la presse pour faire glisser son nom dans les listes ministérielles que les journaux se hâtent de jeter en pâture à la curiosité des lecteurs. Souvent, le malheureux fabricateur de ministères se voit ainsi suggérer l'idée d'une collaboration imprévue. On cite des exemples fameux. Pour le reste, il y a deux écoles : les « inquiets » vont offrir leurs services au « chef », déclarant qu'ils ne sont point candidats, et que, s'il y a des démarches à faire en vue des concours à obtenir, ils sont à la disposition de « Monsieur le Président ». Un de nos « grands » ministres, aujourd'hui en renom, eut autrefois pour titre principal d'être allé quérir son prédécesseur. Les « orgueilleux » s'enferment dans leur redingote neuve, entre les quatre murs de leur cabinet, et attendent, non sans avoir dit à l'oreille des amis :

— Je ne viendrai plus à la Chambre pendant tout le cours de la crise. On dit partout que je serai ministre, et déjà je suis obsédé de demandes.

« Théodore était des « orgueilleux ». Il connaissait les tiraillements de la dernière heure. Il savait comment tout vient à croûler parfois, au moment même ou l'œuvre paraît achevée. L'influence de X... et l'influence de Z. . se contrarient, s'excluent. Il faut qne l'un des deux l'emporte sur l'autre. C'est le moment psychologique. Il y a un vide à remplir. Moyennant cette formalité d'ordre accessoire le ministère est fait. Les reporters attendent. Il faut se hâter. « Courez chez Y... ou chez W... et offrez le portefeuille vacant au premier que vous rencontrerez. » On a vu des cabinets officiellement constitués avec des noms en blanc au *Journal officiel* parce qu'on n'avait trouvé personne à domicile. On a connu des ministres choisis par la seule raison

qu'ils avaient eu sur leurs concurrents l'avantage d'attendre la fortune chez eux.

Quand l'heure vint, la fortune rencontra Théodore chez lui. Il fut ministre tout comme un autre et ne fit ni mieux ni plus mal, ayant pris soin de ne pas contrarier les chefs d'emploi de son ministère dans la tranquille routine des traditions sacrées. D'ailleurs, l'important, comme on sait, est beaucoup moins d'être ministre que de l'avoir été. Un musicien de mes amis, qui présida jadis aux destinées de l'agriculture, s'excusait de ce ridicule en disant que plus tard son titre d'ancien ministre l'aiderait à trouver des leçons de piano. On ne peut nier que l'ancien ministre, au rebours du ministre en exercice, soit généralement considéré. Juste retour des outrages qui sont l'accompagnement ordinaire du métier. Les Romains avaient imaginé de confier à un esclave la charge d'injurier le triomphateur. Ce souci de nos jours, paraitrait superflu. Théodore Charançon, qui ne gênait personne, fut relativement épargné. On l'accusa seulement d'avoir volé la caisse, et plus tard, quand il fut rentré dans le rang, les mêmes « écrivains » établirent entre lui et son successeur une comparaison désastreuse pour le nouveau secrétaire d'Etat. L'ancien ministre tirait quelque vanité de ce traitement de faveur.

— J'ai la presse pour moi, disait-il en se rengorgeant.

Un envieux s'étant rencontré pour lui reprocher de n'avoir rien fait au pouvoir :

— Qu'ai-je fait de moins que les autres? demanda-t-il avec quelque hauteur. Qui est-ce qui fait quelque chose? Tous ceux qui ont essayé « d'agir », en dépit même du génie, n'ont abouti le plus souvent qu'à des sottises.

Et comme l'adversaire s'exclamait.

— Avez-vous lu le Gorgias de Platon?

— Peut-être. Il y a si longtemps ..

— Eh bien! relisez-le. Je vous recommande le passage où Socrate démontre à Calliclès que Périclès, Thémistocle, Cimon, Miltiade ont été justement à l'envers du but qu'ils se proposaient d'atteindre.

— Et vous en concluez?

— J'en conclus qu'il n'est rien de si déraisonnable que de demander à de simples mortels — comme moi, puisque vous me mettez en cause — de réussir la où les plus grands ont échoué.

— Ceux-là, du moins, eurent un rêve. Que vous proposez-vous?

— L'homme ici-bas doit se contenter de peu. Cependant j'aperçois dans la vie distinctement deux choses : le succès, l'insuccès. Au succès, les honneurs, avec les avantages de réalités qui s'ensuivent. Je suis pour le succès. A la vérité, il arrive que l'insuccès dans la vie s'achève en un succès de renommée après la mort. Une fumée! Périclès fut condamné pour péculat. Aristide et Thémistocle de même. Cimon subit l'ostracisme comme eux. Miltiade fut tout près d'être jeté dans le Barathre. Socrate but la ciguë, et moi, Théodore Charançon, qui fus chef de peuple à mon tour, et qui ne m'exposerai pas à boire la ciguë,

Je marche tout vivant dans mon rêve étoilé.

Je suis ancien ministre, et très probablement je serai ministre encore. Voilà.

DANS L'AMOUR

18.

DANS L'AMOUR

—

HISTOIRES DE NIDS

Les enfants se plaisent aux nids. La surprise du mystère, l'admiration des artifices de la petite créature ailée pour cacher la fragile couvée à l'ennemi cruel : homme, épervier, corbeau ou pie. Le besoin de s'approprier toute manifestation de vie — geste instinctif des carnivores ancestraux — tout un ensemble d'impulsions irrésistibles dirigent vers le frêle édifice plumeux les ébats meurtriers du futur roi de la création. Faute d'avoir souffert, la bonté n'est pas au cœur du petit homme encore. La joie de l'inconnu le possède, les yeux s'émerveillent, les mains veulent prendre, et, dès le premier contact, la catastrophe irréparable est accomplie.

Seulement, le nid n'est pas plus tôt arraché des branches et les petits éparpillés sur son sol, horribles dans leur grotesque nudité, qu'un embarras se présente comme au collégien qui vient d'étaler sur la table toutes les pièces de sa montre. Maintenant qu'on a tout vu, tout analysé, tout palpé, si l'on pouvait remettre chaque partie en l'état, reconstituer l'ensemble, on s'en irait joyeux. Il est trop tard. L'œuvre de mort est la première qui nous tente. Il faut l'inu-

tilité de la destruction pour susciter en nous la pitié de la vie. Ces mêmes écoliers qui massacrent les petits oiseaux par jeu, je les ai vus parfois, honteux de leur stupide méfait, essayer gauchement de remettre le nid en place, y réinstaller les petits et s'en aller en retournant la tête pour être témoins de la reconnaissance qu'ils supposaient due à ce grand effort de générosité par la famille au désespoir. Au lendemain on venait regarder : c'était un cimetière.

Pour le moindre désordre, beaucoup d'oiseaux abandonnent leur progéniture. Je ne sais quelle peur les saisit, qui brusquement éteint l'amour dominateur auquel naguère toute l'activité du couple était subordonnée. Touchez au pigeonneau sur son lit d'ordures : les parents, dès lors, le regarderont avec indifférence solliciter sa pâtée, le laisseront mourir de faim, tandis qu'en leur esprit obscur s'élabore déjà le drame d'une procréation nouvelle. D'autres, plus vaillants, luttent jusqu'au bout sans jamais désespérer, se font prendre au piège pour rejoindre leur nichée, viennent tout le jour nourrir les petits en cage, ou, quand ils ont admis l'introduction d'un œuf étranger, soit de la main de l'homme soit par l'astuce du coucou, ne font aucune différence entre le bâtard et les légitimes.

J'ai vu de beaux combats, notamment d'un couple de fauvettes contre une pie qui, sans se laisser intimider par les pierres que je lui lançais, eut, en moins de cinq minutes, déménagé de leur nid dans le sien, pour le régal des jeunes pies, les fauveteaux préalablement gavés d'insectes succulents. Quel recours contre cette rivalité d'appétits organisée par la Providence ? « La raison du plus fort est toujours la meilleure », observe tristement un poète philosophe. Dur aveu qui ne nous laisse, pour consolation, que les félicités hypothétiques

un autre monde ! Mais quoi de plus injuste que de refuser le paradis céleste aux créatures secondaires, victimes du sort commun, qui furent en possession du paradis terrestre, aux premiers jours, et s'en trouvèrent chassées en compagnie de nos faibles parents, sans avoir suivi le mauvais exemple du péché !

Jusqu'à nouvel ordre, l'unique ressource du faible est dans la protestation des cris, vain appel à la justice universelle, sourde, insensible, paralysée dans la contemplation muette des désordres dont se fait l'ordre des choses.

L'homme, arbitre suprême des destinées inférieures, s'est attribué tous les droits. L'enfant qui laisse voleter le jeune oiseau au bout d'une ficelle, pour le faire retomber lourdement sur le sol quand le malheureux se croit enfin maître de l'air, ne fait que vivre l'évolution des cruautés candides de la sauvagerie aux décentes hypocrisies de la barbarie civilisée. Aussi est-ce contre l'homme d'abord que la bête apprend à se garder. Partout où l'homme est absent, ou tout au moins rare, l'oiseau, l'un des premiers, se met en confiance. Parmi la brousse déserte des ruines de l'Acro-Corinthe, j'ai vu des nids exposés au grand jour dans les larges embrasures.

J'ai surtout connu, il y a plus de cinquante années, un jardin merveilleux, en partie cultivé, en partie abandonné aux fantaisies d'une libre végétation, où deux vieux, qui me sont demeurés chers, promenaient les dernières joies d'une vie finissante. Le grand jardin français, aux carrés symétriques, bordés de buis. Une longue charmille transversale faisait muraille de fond, terminée aux deux bouts par une rotonde où le printemps allumait la flamme rose des arbres de Judée. Au centre, une fontaine recouverte d'une haute

coupole blanche soutenue de trois légères colonnes ioniennes que de fins lichens avaient marbrées de stries roses. Au sommet de la coupole, le sculpteur avait fait jaillir d'un vase aux lignes rigides une gerbe fleurie que les mousses faisaient vivante. Sous la voûte, un oiseau éployé, avec la devise des anciens maître du lieu, dont d'Hozier vous dirait le nom : *Altiora contendimus omnes*. Le monument remontait à la fin du seizième siècle. Ses débris, dispersés en « ruines artistiques », font aujourd'hui l'ornement d'un bosquet.

Jamais lieu ne fut moins troublé des mouvements du monde, jamais solitude n'étrangea mieux l'homme de ses semblables pour le laisser face à face avec la vie de l'arbre et de la bête. Derrière la charmille, une prairie, un ruisseau, des fourrés. Aucune habitation prochaine. La paix, la grande paix des choses. A l'abri des hautes murailles, toute bête vivait heureuse sans rien craindre de l'homme qui partout se révélait ami. Je me souviens des nids de chardonnerets dans les rosiers, à la portée de la main. De bonne heure, on m'enseigna à n'y toucher qu'avec les yeux.

Jusque dans sa chambre, la vieille châtelaine donnait asile aux hirondelles. La trace des nids se voit encore aux grandes poutres du plafond. Au printemps, dès l'aube, les voyageuses, arrivant de leur grande traversée, venaient battre de l'ongle et du bec les hautes fenêtres. L'octogénaire se levait aussitôt, ouvrait à ses amies. C'étaient de grands bonjours après une si longue absence. Trois ou quatre oiseaux, quelquefois une demi-douzaine, faisaient le tour de la vaste salle, avec de petits cris aigus pour exprimer leur joie du retour et de l'accueil hospitalier. Ils se perchaient sur les grandes armoires, pour un gazouillement de bonheur qui mettait en trépidation la petite gorge de rubis sous

la calotte noire. Tout le jour n'était que d'allées et venues. Puis bientôt on voyait l'hirondelle se laisser choir dans l'eau des douves, les ailes étendues, et rebondir dans l'air pour aller se charger les plumes mouillées de la poussière terreuse qui fera le mortier du nid. Alors commençait l'œuvre du maçonnage. Les minces couches de glaise superposées s'élevaient rapidement en corbeille, et, le travail à peine fini, le fin bec noir qui dessinait une échancrure au rebord vous avertissait que la ponte était commencée.

Trois ou quatre nids aux poutres, toute une volière, car il arrivait à des jeunes, l'année suivante, de faire élection de domicile au lieu de leur naissance. La famille s'élevait là. Du dehors, le père, du dedans, la mère, sollicitaient, aux premiers rayons du jour, l'ouverture de la fenêtre. On se rejoignait avec des manifestations de bienvenue et l'on s'élançait dans le ciel, en quête de la provision d'insectes impérieusement réclamée par des pépiements d'une jeunesse en appétit. Dès que l'heureux chasseur apparaissait, avant qu'il s'accrochât à la paroi de terre, six gosiers béants s'élançaient pour happer la proie au passage. C'était l'unique occupation de la journée. Un journal étendu sur le parquet recueillait les incongruités inévitables. Le soir, sous la lampe, on était surpris quelquefois par un subit éclat de querelles dans les poutres. C'était un oisillon qui n'avait pas sa place accoutumée et commençait l'apprentissage de la vie en défendant son droit, bien ou mal, contre l'empiétement égoïste d'un frère entreprenant. Un cri sourd de la mère apaisait le tumulte, rappelant chacun, par la terreur du châtiment, à la juste mesure, à la résignation peut-être. Et puis l'automne s'aiguisait des pointes de l'hiver, et toutes les hirondelles, rassemblées au faîte de l'ormeau voi-

sin, instituaient un grand conseil de départ. On parlementait tout le jour. Mais ce parlement-là, à la différence des nôtres, était une préface de l'action. Le lendemain, on partait dans la nuit. Mélancoliquement, la vieille envoyait son adieu : « Partez, mes chéries, vous vous promettez de revenir, mais le jour arrivera bientôt où je ne serai plus là pour vous ouvrir la fenêtre au retour. » Les hirondelles reviennent encore. Mais depuis longtemps, depuis bien longtemps, la fenêtre ne s'ouvre plus...

Hélas! le plus beau du décor lui-même a disparu. La blanche coupole de la fontaine est tombée sous le marteau, avec sa colonnade rose, remplacée par une affreuse rocaille à la mode de Chatou. Les beaux carrés classiques, de sévère ordonnance, ont fait place à la grande pelouse piquée de savants « massifs ». La grande charmille, les arbres de Judée ont flambé dans l'âtre aux soirs d'hiver. Mais, de loin ou de près, toujours mon imagination les fait renaître. Je me retrouve cheminant à travers les branches tordues pour surprendre aux nids les scènes de famille. J'ai surtout gardé le vivant souvenir du drame où me furent, pour la première fois, révélées les péripéties meurtrières du combat pour la vie.

Au pied de la charmille, un oiselet gisait mourant. Point de plumes encore : un léger duvet noir sur une peau bleuâtre, bosselée déplorablement par les derniers soubresauts de l'agonie. Mon premier mouvement fut de grimper à la recherche du nid d'où la victime était tombée. Je n'étais pas à un mètre du sol que je trouvais un petit cadavre tout semblable au mourant de tout à l'heure, et pendant que j'interrogeais l'obscurité du branchage, voilà qu'il m'arrive sur la tête un troisième échantillon de la nichée. Enfin, j'aperçois le

nid, et bientôt de petits cris étouffés m'avertissent qu'il s'y passe quelque chose. Je tire obliquement pour voir à bonne distance, et bientôt je découvre dans la plume de l'habitacle un gros oiseau gris-noir, entouré de trois misérables oisillons qui n'avaient pas encore fait le saut dans l'abîme, mais se trouvaient fort malheureux de la croissance extravagante de leur grand frère.

Un coucou avait déposé là son œuf, et les parents bêtement trompés, donnant mêmes soins à l'intrus qu'à leur descendance, n'avaient abouti qu'à favoriser absurdement le plus fort. Maintenant, celui-ci dépassait du double et du triple le volume de ses « frères », et sans chercher, je suppose, d'autre satisfaction que sa « liberté », comme disent les économistes, il prenait la place des autres par la seule raison que le développement de ses organes exigeait qu'il en fût ainsi.

Comme tous les jeunes oiseaux, le bébé coucou abaissait et relevait automatiquement ses ailerons pour donner du jeu à ses jointures. Dans le nid normal, ce mouvement de chacun est contenu, régularisé par le mouvement analogue des autres. Trop de force ici se trouvait aux prises avec trop de faiblesse, et les gros moignons où apparaissaient déjà quelques plumes, s'étendant jusqu'aux bouts du nid, rejetaient les faibles camarades sur le dos du monstre, d'où un coup de reins les précipitait par-dessus bord. Le crime s'accomplit sous mes yeux. Et le pire fut de voir les stupides parents apporter, malgré tout, la becquée en toute diligence au scélérat fratricide. Insoucieux des lamentations de leur sang, ils n'arrivaient au nid que pour trouver l'ouverture démesurée d'un bec vorace qui engloutissait toute prise, malgré les timides efforts de concurrents voués d'avance à la défaite. Ainsi s'aggravait chaque jour la disproportion de croissance, l'un

prenant tout, les autres condamnés à le regarder fai
La question sociale dans tous les fourrés de la terre !

Je replaçai, *pour le principe*, deux petits oisea
encore vivants dans leur nid. Ils furent tout aussit
précipités à terre derechef. Le lendemain, tout le crir
était consommé, et le faux père et la fausse mère imb
cilement s'épuisaient toujours à nourrir le meurtri
de leurs enfants. Qu'y faire? Combien d'histoires d'h
manité en cette aventure! Ce n'est pas même la fau
du coucou si le grand principe *Ote-toi de là que je m
mette* demeure dans l'univers le mot d'ordre ajouté p
la Providence à son expresse recommandation de no
aimer les uns les autres.

DRAME D'ADULTÈRE

J'aime à observer les bêtes, les vraies, celles dont sprit n'est point faussé par l'insupportable prétention ii est l'accompagnement trop ordinaire de la forme imaine. Il y a, pour qui sait voir, un enseignement ofond dans leur activité de vie. Chez l'homme et nimal, les mouvements de l'être sont d'une même ilosophie, malgré la peine que se donnent des sacrisns de lettres pour séparer, sous les noms d' « insct » et de « pensée », des phénomènes différents en grés, identiques de nature.

On s'est un jour avisé des analogies de structure et fonction dans toute la hiérarchie du monde organisé, Lamarck et Darwin en ont tiré, au grand ennui de la dition biblique, les conclusions que chacun sait. natomie comparée et la physiologie comparée sont ourd'hui de ces sciences prospères dont il est plus ile aux académiciens de proclamer la faillite que de ssimiler les résultats. Au point où nous en sommes ıus de la connaissance des manifestations vitales ıs l'échelle des êtres, d'innombrables matériaux s'acıulent et s'entassent chaque jour pour l'établissent prochain d'une science de la psychologie compa-

Tandis que les savants élaborent la discipline générale, il est loisible aux profanes de noter les observations qui leur sont suggérées par les spectacles du monde. C'est à ce titre que je veux raconter le drame d'adultère dont j'ai le regret de dire que mon jardin fut le théâtre. Les acteurs, ô lectrices! sont de simples pigeons. La différence de la plume au poil vous paraîtra peut-être excuser bien des choses. Comparez et jugez. Ma seule ambition est de signaler des analogies venues de la nature des choses, pour amener ceux de mes contemporains qui me feront l'honneur de me lire à élargir leur compréhension de l'âme humaine.

Notre tendance naturelle est d'observer notre semblable préférablement à la bête, en ses manifestations de pensées et de sentiments. Il nous touche de plus près, et nous avons besoin souvent, pour la connaissance exacte de l'espèce humaine, de compenser l'indulgence de nos appréciations sur nous-mêmes par la sévérité de nos jugements sur autrui. Seulement, l'homme observé a sur la bête l'avantage — désavantage pour l'observateur — de la parole articulée. Car, chacun peut témoigner qu'il s'en sert principalement pour altérer, dissimuler, travestir tout au moins la vérité. De là, des difficultés d'analyse qui ne se rencontrent point chez l'innocente bête des champs que l'imperfection de son organisme contraint de se montrer telle que l'a produite la nature. Pour établir les caractéristiques de l'homme, on a dit que, seul de tous les animaux, il était capable de rire, d'allumer le feu, de faire des abstractions par le moyen de la parole articulée. Il ne faut pas oublier son éminente faculté de mensonge. La bête est capable de dissimuler pour se saisir du plus faible ou pour échapper à la poursuite du plus fort. L'homme est la seule créature qui ait reçu de

a Providence le don du parfait mensonge. Aussi croit-il souvent ravaler la bête en l'accusant de cynisme. Ah! si les chiens pouvaient parler!...

Mais c'est de pigeons qu'il s'agit, et quand je vous aurai dit que, de ma table de travail, j'ai sous les yeux tout le jour les abords de mon pigeonnier, vous comprendrez que les manœuvres de la gent amoureuse me soient devenues nécessairement familières. Le pigeon passe pour sentimental. Il est enclin aux voluptés de la chair et n'a officiellement qu'une épouse. Sa fidélité a suffi pour que l'homme s'émerveillât. La poésie, la musique, la peinture font encore, après de longs siècles, leur régal des amours pigeonnières.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre

La fruitière de la rue Saint-Denis, pâmée aux bras conjugaux, dénomme encore couramment son époux : « Mon pigeon ! » et celui-ci répond en soupirant : « Ma colombe ! » Eh bien ! au risque de porter le désenchantement dans ces âmes ingénues et de les pousser à la recherche d'autres comparaisons, je me vois dans l'obligation de rétablir la vérité des faits et de montrer des pigeons coupables de faiblesses humaines.

Ceux dont j'ai le triste devoir de vous conter l'aventure étaient deux gros « romains » bleus, unis dans la tendresse la plus démonstrative. Nulle autre occupation que de se becqueter tout le jour. Les œufs pondus, chacun couvait sa demi-journée, et, aux premières plumes des petits, on revenait à l'ardeur amoureuse.

Sur ces entrefaites, voici que je découvre, un matin, dans un mien marronnier, un gros pigeon blanc qui paraissait trouver le pays à sa convenance. Après de courtes randonnées, le nouveau venu, cherchant où picorer, choisit l'habitation des deux romains et y entre

délibérément, alléché par la tentation du sarrazin et du maïs. Monsieur Pigeon chasse l'intrus. Celui-ci revient : la procédure d'expulsion recommence. Toute la journée se passe à ce jeu.

L'obstination de l'arrivant me parut dénoncer le sexe faible. Le diagnostic se confirma quand je reconnus que mon pigeon romain, tout en maintenant ses droits de premier occupant, ne faisait qu'esquisser les gestes de combat sans jamais pousser à fond contre l'ennemi. Huit jours durant, ce fut le même manège. Plusieurs centaines de fois par jour, la pigeonne blanche volait de l'arbre au pigeonnier pour repartir au premier signe de bec du locataire et revenir tout aussitôt de sa branche à la porte du pigeon bleu où par l'effet d'une prompte démonstration d'hostilité elle ne faisait que toucher barre.

Fatigué du spectacle et voulant protéger mes amis « romains », j'attrape l'oiseau blanc et j'en fais cadeau à un provincial de ma connaissance qui exploite une terre au pays perdu de Sannois. Mon marronnier redevient paisible, et le ménage emplumé continue de savourer l'amour.

A deux mois de là, j'aperçois, très surpris, ma blanche visiteuse dans le marronnier. Elle avait déjà recommencé la visite au pigeonnier de la famille romaine, et paraissait médiocrement émue de l'accueil hostile fait à sa quête persévérante d'amitié. En même temps, une lettre de Sannois m'informait que la prisonnière, profitant d'un trou dans le grillage, avait pris la clef des champs. Touché du sentiment qni ramenait de si loin au logis de son choix une âme errante, je résolus d'exercer dignement l'hospitalité qui m'était demandée avec tant de persévérance. Je fis construire une nouvelle habitation et je donnai un bel époux à la dame

dont le cœur visiblement fléchissait sous le poids de la solitude.

La paix était revenue dans le monde amoureux. Chacun s'adonnait, suivant l'ordre établi, à l'œuvre de la procréation et paraissait y trouver le bonheur. Qui ne sait que les joies de la terre sont de brève durée.

Un jour, le mari de la dame blanche fut trouvé mort sans avoir donné signe de maladie. Ses funérailles étaient à peine terminées — j'ai honte de le dire — que la volage créature recommençait ses visites au couple romain. Je remarquai bientôt que le pigeon commençait à prendre son parti de ces visites obstinées. Il continuait sans doute de renvoyer l'intruse, mais si mollement qu'elle revenait aussitôt après quelques battements d'ailes sans même prendre la peine de pousser jusqu'au marronnier.

Bientôt je constatai que la provocante personne au blanc plumage avait ses entrées libres au foyer de ses voisins. Quand je cherchai la cause qui empêchait le romain de barrer la porte à l'étrangère, je découvris que la romaine, toute en boule, était gravement malade, et que son mari, inquiet, ne la quittait plus. J'admirai fort cette conduite exemplaire. Seulement, l'étrangère, profitant de la porte ouverte, prit la fâcheuse habitude, de s'installer là, jour et nuit, sur un perchoir. Le pigeon demeurait aux côtés de sa pigeonne et se mettait en boule aussi pour sympathiser, cependant que l'étrangère, contemplant d'un œil sec le désastre du foyer, attendait que son jour fût venu.

Comme ce jour tardait, l'impudente se hasarda à troubler la tristesse du couple endolori. Le garde-malade, alors, n'écoutant que la voix du devoir, se précipita sur la méchante bête et la chassa à coups de bec jusqu'au seuil du logis et même un peu plus loin.

Hélas ! c'était justement là le but de cette provocation détestable. La veuve consolée voulait être poursuivie. Elle le fut, revenant sans cesse à l'attaque qui la faisait reconduire dehors, et se défendant juste assez pour accroître la vivacité de la rencontre. Puis, quand l'occasion lui paraissait venue, elle cessait brusquement la résistance, s'aplatissait sur le sol les ailes entr'ouvertes et sollicitait la transformation de la lutte pour le devoir conjugal en un combat de volupté. Rarement l'espèce humaine a donné le spectacle d'une conduite plus immorale.

Je dois dire que le pigeon, vertueux, s'indigna d'abord avec des roucoulements de fureur. Je le voyais marquer son mépris de cette abomination pur un violent coup d'aile et regagner en hâte son logis. Mais quoi ! La chair est faible. Lorsque la tentation se renouvelle à chaque minute du jour, que d'excuses pour une défaillance! Je fus témoin des défaillances de mon pigeon romain qui, cédant aux suggestions lascives, finit par sombrer dans l'adultère. Il est vrai que, honteux de sa faiblesse, il châtiait tout aussitôt, le vice à coup de bec sur celle-là même qui venait de lui en donner les joies, et regagnait d'un vol la paille où la malade s'étonnait d'une absence prolongée.

Les êtres ont leur destinée... La pigeonne trompée ne voulait pas mourir. Elle restait immobile tout le jour, s'emplissant le jabot malgré sa souffrance et ne dépérissant pas. Peu à peu, le mari galant prit l'habitude de l'infidélité et finit même par marquer un fâcheux empressement au mal. Je dois constater pourtant, à son honneur, que si l'attraction de la faute était plus forte en lui que le devoir, si maintenant il faussait volontiers compagnie à son épouse, il ne cessa jamais d'observer le strict décorum sous le toit conjugal. Toujours il trai-

tait celle de qui lui venaient des chutes répétées en courtisane dont on n'avoue pas la connaissance. Rentrés au pigeonnier, les deux complices ne se connaissaient plus. Le romain demeurait *fidèlement* (!) aux côtés de sa romaine. La pigeonne blanche s'allait jucher, d'un air indifférent, au plus haut du perchoir. La décence bourgeoise était sauve. Ainsi que nous le voyons tous les jours pour les créatures humaines, la respectabilité peut s'allier, chez les bêtes, avec les pires débordements. La triste malade, confiante, semblait marquer sa reconnaissance à son époux par de petits frôlements attendris que l'autre, j'aime à le croire, ne subissait pas sans quelque honte. Rien qu'à la façon dont les deux coupables avaient l'air de ne pas avoir l'air, leur victime aurait dû se douter de quelque chose. Il y a des grâces d'état.

Les choses auraient duré ainsi je ne sais combien de temps, si la malencontreuse pensée ne m'était venue d'une expérience. J'enlevai la pigeonne malade, et je l'isolai pendant deux jours dans une cage. Je me proposais d'observer la psychologie du retour, imaginant qu'il se produirait une crise d'où le triomphe de la vertu pourrait sortir.

Le veuf, d'abord, voulut être certain de son « malheur ». Il parcourut le jardin, puis les toits d'alentour où il faisait jadis de longues stations en compagnie de sa moitié. Puis, dès qu'il eut lieu de croire que sa « légitime » avait fait un plongeon dans le néant, il se précipita dans un abîme de délices avec l'illégitime. Quel exemple pour les habitants de Passy !

Deux jours durant, la joie régna dans le faux ménage, si scandaleuse que je ne pus résister plus longtemps à l'envie de troubler l'indécente fête. Je pris donc la malheureuse séquestrée et je l'exposai bien en vue sur le

gazon. Aussitôt que le couple adultère aperçut la survenante, l'hétaïre rentra dans le logis — sans doute pour y faire acte de propriétaire — et l'époux infidèle fondit en fureur sur l'épouse retrouvée. Des coups d'aile, des coups de bec avec des roucoulements de fureur. Je pensais qu'il lui demandait compte de sa fugue et lui reprochait ce qu'il pouvait considérer comme une frasque, lui dont le cœur aurait dû être bourrelé de remords. Il me sembla qu'il la poussait au pigeonnier, et supposant qu'il était bon de faire droit à cette sommation de réintégrer le foyer conjugal d'où il était temps que l'aventurière fût chassée, je replaçai la pigeonne dolente à l'endroit même où je l'avais prise trois jours auparavant.

A peine l'eus-je quittée, qu'un terrible bruit d'ailes m'avertit qu'il se passait quelque chose. Je revins sur mes pas. L'épouse sans reproche était morte, tuée par les deux amants qu'il avait suffi de deux jours pour sceller indissolublement dans l'infamie. La malheureuse gisait, le crâne ouvert à coups de bec, et les deux assassins s'acharnaient lâchement sur le cadavre que j'eus peine à leur arracher.

Il n'y a pas de cour d'assises dans le monde des bêtes. La Providence n'avait donc d'autre ressource que de récompenser par la paix du bonheur le triomphe du crime. C'est ce qu'elle fit avec sa générosité coutumière. Les deux scélérats vivent heureux dans l'amour. Ils ont eu, ils auront beaucoup d'enfants.

LE TRÉSOR DE SAINT-BARTHOLOMÉ

Saint-Bartholomé est un village de la Creuse que je m'abstiens de situer dans la crainte de troubler une population paisible en éveillant de fâcheux souvenirs. Saint-Bartholomé est un village comme les autres. Une grande rue, de vieilles maisons boiteuses accotées les unes aux autres, de-ci de-là une tache violente de construction neuve avec grille de fer et piliers surmontés d'un vase de fonte. Des ruelles transversales arrosées de purin, encombrées de fumiers où picore une abondante volaille. Des jardinets ornés de boules brillantes qui montrent choses et gens, de près en laideur, et de loin en beauté — comme nos yeux eux-mêmes.

Autant que j'en ai pu juger, les habitants de Saint-Bartholomé ne diffèrent en rien de ceux des autres villages. Là comme partout en ce monde, on naît, on vit, on meurt, sans savoir exactement pourquoi et sans arriver à se rendre du curieux événement un compte raisonnable. Les gens d'ailleurs ne paraissent éprouver nul ennui des difficultés du problème. A peine venus au monde, ils ont pour première occupation de crier. Tout du long de leur existence ils ne cessent de geindre dans le labeur de conserver la vie, et ne

peuvent se résoudre à mourir sans des lamentations. Quels liens les retiennent si fortement ici-bas? Bien que « doués de raison », ils ne sauraient le dire. Que voient-ils au delà de l'impulsion fatale qui entre-choque les créatures dans l'âpre combat pour une vie dont l'usage ne paraît pas mériter tant d'efforts? Les idées sont absentes. L'homme se heurte au fait brutal et ne peut rien apercevoir au delà d'une lutte d'intérêts. Trois personnes ont une action sur lui : le curé, le maire et le garde champêtre dont le procès-verbal aboutit à la gendarmerie.

Le curé est un pourvoyeur d'idéal appointé par le gouvernement. Son église, avec ses tableaux, ses chandeliers de ruolz, ses statues coloriées, ses cierges et ses chants, constitue l'unique manifestation d'art qui vienne des pouvoirs publics. Il s'y joint un corps de doctrines, de centons, de recommandations sublimes, dont le malheur est que tout le monde les répète et que personne n'en tient compte. La pratique du culte est la grande affaire. Quant aux préceptes dont ce même culte est le support, chacun les accommode à sa guise. Des dons d'argent, un repentir mécanique au moment de la mort, mettent le pécheur en règle avec le Maître de l'au-delà. Pour les communs incidents de la vie, Lourdes et saint Antoine de Padoue y pourvoient moyennant salaire.

De même que le curé est le maire de Dieu sur la terre, ainsi le maire, le garde champêtre et le gendarme sont les curés de cette lointaine divinité terrestre qui a nom : « *Le gouvernement* ». Ce que ce mot veut dire exactement, nul n'est en état de l'approfondir. Tout ce qu'on sait — et il n'en faut pas davantage — c'est qu'il s'agit d'une puissance mystérieuse, aussi implacable que l'autre, à qui l'on n'a même pas

le mérite d'offrir de bonne volonté son argent, car il a le pouvoir de forcer portes et tiroirs pour prendre à sa convenance. On ne l'aime pas, de quelque nom qu'il se pare, mais on le craint beaucoup, car il a, comme l'autre, une cour de démons, une féroce compagnie d'huissiers, de procureurs, de juges, de geôliers, acharnés contre les pauvres gens qui ont eu le malheur de lui déplaire. Cette conception sociale peut n'être pas d'une philosophie très haute, mais elle a le grand avantage de s'adapter exactement aux réalités tangibles de chaque jour.

Si l'on objectait qu'aux périodes électorales le « souverain » (!) pourrait sentir que c'est *lui* le gouvernement, je répondrais qu'il ne le sent pas par la simple raison que cela n'est pas. Car il faudrait, pour que cela fût véritable, une intelligence des choses que la loi peut supposer mais qu'elle a été jusqu'ici impuissante à réaliser, aussi bien chez la plupart des délégués du peuple que chez le peuple lui-même. Sans doute les promesses n'ont pas manqué : mais suivies de quels effets? Il semble au troupeau qu'on lui donne le choix entre des tourmenteurs. Et comme l'intérêt de chacun, très clair, passe avant l'incompréhensible « intérêt général » — boîte de Pandore où se cachent tant de choses — le bon élu c'est celui qui fait déchirer le plus de procès-verbaux et les remplace par le plus de recettes buralistes et de bureaux de tabac.

On m'accordera, je pense, que cet état d'âme de Saint-Bartholomé ne différencie pas sensiblement ce village de beaucoup d'agglomérations rurales que chacun peut connaître. La particularité du lieu, en dehors de l'excellent curé et du non moins excellent maire, c'est que la commune était en possession d'un « innocent ». Au vrai, « l'innocent » de Saint-Bartho-

lomé n'était point un « innocent » ordinaire. Rien de ces fantastiques créatures de roman qui, sans le faire exprès, sauvent la vertu des filles et font punir le traître avant que ses noirs desseins s'accomplissent. Non. Un nabot trapu, à face bestialement tordue, dont le trait singulier était de ne jamais rien dire. « Oui » et « non » composaient tout son vocabulaire. Ce viatique d'ailleurs lui suffisait à prospérer dans le monde, étant données ses notions de prospérité. Sa mère — un peu « innocente » elle-même — dont la naissance du gnome avait solidement établi la qualité de sorcière — l'avait eu, disait-elle, d'un commis-voyageur qui passait à la route. L'aventure n'avait en soi rien de bien nouveau, mais l'apparition du monstre fit penser aux plus incrédules que ce commis devait voyager pour la maison de Satan!

On en aurait pu concevoir un préjugé fâcheux contre Petit-Colas — c'était le nom de « l'innocent », — si celui-ci ne s'était trouvé doué d'une force musculaire supérieure qui le poussait à se jeter, avec des grognements d'hyène, sur tous ceux qui lui refusaient une écuelle de soupe ou un coin de litière à l'étable. Ajoutez à cela l'étrange ferveur de travail qui possédait ce corps diaboliquement noué. Tous les travaux de force étaient la joie de Petit-Colas. Il s'employait gaiement à tout usage, possédant même, dans la charpente et dans la forge, quelques rudiments d'art qui l'avaient fait soupçonner de « *n'être pas si bête qu'il voulait le faire croire* ». Mais comme il travaillait pour le plaisir et ne réclamait jamais de rémunération, on fut bien obligé universellement de le juger « *idiot* » : ce qui n'empêcha pas les fermiers de se disputer ses faveurs.

La mère « *vivait aux portes* », comme on dit, mendiant sa nourriture. On lui donnait surtout par crainte d' « *un*

mauvais sort ». Mais Petit-Colas se voyait accueilli partout à bras ouverts. Un morceau de pain, trois pommes de terre ne sont pas une dépense extravagante en rémunération de la journée d'un homme, et Petit-Colas en valait deux. Parfois, un vieux pantalon, une veste déchirée, quand le costume trop primitif de l'ouvrier eût fait honte à ses compagnons. Le soir, une « place dans les cendres », en hiver, et, pour dormir, la bonne paille de l'étable parfumée des bêtes amies.

Pour être reporter fidèle, je dois dire que la légende voulait que Petit-Colas, dans les fourrés ou dans les solitudes rocheuses, eût parfois surpris des bergères. Les victimes de l' « accident », s'il y en eut jamais, ne s'en vantaient pas, et la discrétion du muet était impeccable. Il est certain que Petit-Colas donnait à la beauté rustique des regards attendris qui le rendaient plus grotesque encore. Les filles le fuyaient avec des mouvements de dégoût, des cris d'horreur dont il ne se fâchait pas. Les gars étaient plus réservés, par respect des poings formidables.

Tout compensé, Petit-Colas était probablement l'un des plus heureux parmi les mortels, pratiquant sans effort la maxime du sage qui est de borner ses désirs à ses moyens, et ne concevant pas de destinée meilleure que celle dont il avait été pourvu par une bonne Providence. Quelle preuve d'ailleurs que ses concitoyens de Saint-Bartholomé eussent sur lui une avance mentale si grande? Le critérium de la sagesse était-il dans la recherche ou dans le mépris du salaire d'argent? Tout le village était tendu dans l'âpre lutte pour le gain, et le plus dur travailleur échappait rarement à la vieillesse de misère. Petit-Colas travaillait pour le seul plaisir de dépenser sa force, et sans qu'il y eût aidé, la plus rare fortune lui vint.

La « sorcière » ayant été trouvée morte un matin, fut expédiée au cimetière avec une recommandation ultra-sommaire de l'Église aux saints du Paradis. Petit-Colas, mandé, trouva dans son taudis une demi-douzaine de voisines en train de procéder à l'inventaire « pour son bien ». Il regardait la place vide sans mot dire, quand le « coffre » déplacé, montra le bâillement d'une pierre récemment soulevée. La pelle introduite dans le joint découvrit la cachette aux pièces d'or : une flambée de soleil. Ce ne fut qu'un cri et toutes les mains se tendirent. Mais les chaudes effluves du métal, enflammant toutes les convoitises, avaient fait sursauter Petit-Colas à son tour. En trois coups de poing il eut écarté tout le monde, en trois coups de pied il eut vidé son logis. Une demi-heure après, tout le village était devant la porte fermée à double tour, dans l'attente du miracle qui en devait sortir. Les commères, entourées d'un peuple bouche bée, faisaient leur rapport : Un grand trou plein d'or ! Qu'est-ce qu'il pouvait y avoir? Dix mille francs au moins disaient les unes; vingt, trente, affirmaient les autres.

— Il y en aurait cent que ça ne m'étonnerait pas, opinait une vieille.

Et puis nous n'avons pas vu sous les autres pierres...

— Pour sûr, c'est l'argent du diable, dit le sacristain. Je n'en voudrais pas quand on me le donnerait.

— Moi non plus, fit un autre.

— Moi non plus.

— Moi non plus.

Chacun de refuser, avec mépris, ce qui ne lui était pas offert.

— Tout de même, dit un paysan, c'est moi son plus proche parent. Je suis son tuteur.

— Non, dit un autre, c'est moi.

Et voilà une discussion, suivie bientôt d'une querelle, ır une parenté dont personne ne s'était avisé jusque-l.

Cependant, la porte s'ouvre et Petit-Colas paraît.

— Bonjour, Petit-Colas. C'est moi, Pierre ton bon mi.

— Non, c'est moi, Jean, tu me connais bien. Je suis ›n oncle.

— Non, c'est moi, Mathieu. Tu te rappelles la bonne ›upe. Viens avec moi. Tu auras un gros morceau de ırd.

— Non, avec moi. Tu mangeras du boudin, du bon oudin que tu aimes.

— Avec moi. Avec moi.

Que d'amis! Petit-Colas grogne de fureur et fait nergiquement signe qu'on se retire. On obéit, chacun e promettant de revenir plus tard.

Le lendemain la troupe des « tuteurs » se rend à la ıstice de paix pour expliquer l'affaire et réclamer « son roit ». Le magistrat arrive :

— Petit-Colas, tu as des pièces d'or?

— Oui.

— Veux-tu me dire où tu les as mises?

— Non.

On fouille partout, on ne trouve rien. Petit-Colas a assé la journée dans les bois. Nul doute qu'il ait nterré son trésor. On le suivra, on découvrira sa achette. Il faut attendre jusque-là.

Mais déjà les « tuteurs » se disputent Petit-Colas, ui ne sait auquel entendre. Le plus malin lui propose e décharger une charrette de fumier. Ça, c'est du laisir. Petit-Colas y court, et, la besogne achevée, le oilà à table devant une potée de lard aux choux à côté e sa nouvelle « cousine » Phémie.

Phémie est blonde. Phémie a des yeux bleus, Phémie a de belles joues roses, et de grandes mains caressantes pour choyer son « cher petit cousin » promu à la dignité de « Nicolas ». Le « tuteur » après souper s'est retiré obligeamment pour laisser les deux « cousins » faire connaissance. Phémie a versé à « Nicolas » d'un certain petit vin blanc...

Le lendemain la connaissance est si bien faite que Nicolas ne veut plus s'en aller. Il a trouvé le vrai tuteur. Les mauvaises langues se déchaînent, mais Phémie tient Nicolas et ne le lâchera plus.

— Tu as de belles pièces d'or? lui souffle-t-elle quelquefois à l'oreille.

— Oui.

— Tu me diras où elles sont?

— Non.

Mais ce « non » là est faible, et quand Phémie ajoute : « Si tu ne me le dis pas je ne t'aimerai plus », Nicolas par une mimique expressive lui montre qu'avant tout il veut être aimé.

Les mois se passent et les années. Petit-Colas est dans une extase de félicité. Son plaisir au travail est moins grand. Il a des compensations, faut-il croire, car la belle Phémie ne le quitte pas. Voilà cinq ans passés que la sorcière rendit son âme au démon. Pas un jour, pas une nuit, Phémie n'a cessé d'interroger Petit-Colas sur le trésor. La résistance du monstre a faibli au point que lorsque la belle lui demande : « Tu me conduiras aux pièces d'or »? maintenant il répond « oui ».

— Allons, poursuit Phémie, redoublant de caresses.

Petit-Colas fait signe d'attendre. Mais parfois il a fait quelques pas en avant dans la direction supposée du trésor, et Phémie a compris que bientôt elle arracherait enfin le secret de la cachette introuvable.

Il est temps, car les bois de Saint-Bartholomé ne cessent d'être explorés en tous sens par les villageois, et si Petit-Colas ne se décidait pas à parler, Phémie pourrait être victime des « voleurs », car les pièces d'or sont à elles n'est-ce pas! Elle les a bien gagnées. Déjà quand un paysan achète du bien, tout le monde se demande s'il n'a pas trouvé le trésor de Saint-Bartholomé.

Enfin, Phémie a une idée. Elle a remarqué que Petit-Colas, dans les courses où elle s'attachait à lui, évitait la rivière. Elle l'y entraîne en disant :

— Allons voir les pièces d'or.

Petit-Colas dit, « oui », machinalement, et suit avec docilité.

Arrivé à l'endroit le plus sauvage :

— C'est là, dit-elle en montrant une anfractuosité couverte de broussailles.

— Non, fait Petit-Colas.

— Alors là-haut, répliqua-t-elle en désignant une roche escarpée au bord de l'eau.

— Oui.

— Allons.

Et tous les deux, des pieds, des genoux, des mains, se déchirant aux ronces, aux pierrailles, gravissent la pente abrupte jusqu'au sommet.

— Là, souffle Phémie haletante.

— Oui.

Et Petit-Colas, à plat ventre, suspendu sur l'abîme, extrait d'un invisible trou, dans la paroi faisant muraille à la rivière, une poignée de pièces d'or qu'il jette en riant à sa bien-aimée.

Un effroyable cri. Phémie, folle de rage, se redresse en mégère avide de vengeance. Les pièces d'or sont de simple carton, ironique présent du commis-voyageur à

la « sorcière » pour vaincre ses dernières résistances, et dot de Nicolas dont on ne peut nier que « l'innocent » n'eût tiré avantage.

— Canaille! canaille! vocifère Phémie, écumante.

Et, comme Petit-Colas essaye de se relever, elle le pousse dans le vide. Il perd l'équilibre, mais, s'accrochant au jupon de Phémie, l'entraîne.

La Creuse est profonde en cet endroit. Ni l'un ni l'autre ne savaient nager. On retrouva les cadavres au pied du roc, et les pièces d'or en carton dispersées sur la pierre d'où la trace de leurs pas montraient qu'ils étaient tombés.

— Un tour du Diable! dirent les paysans.

Après tout, il y avait de cela dans l'affaire.

L'AVENTURE DE MON CURÉ

Je ne suis point en relations suivies avec le curé de mon village. Beaucoup de choses nous séparent : notre âge, nos occupations, nos pensées. Il suit un chemin; moi, un autre : ce qui n'empêche pas que nous nous rencontrions parfois dans les champs ou à des carrefours. Nous échangeons des souhaits divers suivant l'heure de la journée, quelquefois des propos sur le temps qu'il fait et le temps qu'il devrait faire pour la satisfaction des paysans. L'état des récoltes encore nous est un sujet de bref entretien. Mais nous nous risquons rarement au delà de ce cercle d'observations. Son bréviaire le sollicite, et le doigt marquant la page interrompue suggère la brièveté du discours. Une remise de perdreaux m'appelle. Jusque dans l'adieu, il demeure entre nous comme une gêne. Je ne voudrais rien dire qui pût froisser la simplicité de sa foi, mais toujours je crains quelqu'une de ces suggestions peu discrètes que l'état ecclésiastique porte à considérer comme un devoir. De son côté, il redoute évidemment que je m'oublie en des remarques qui pourraient l'obliger à se mettre en défense. Je ne saurais me dissimuler que je lui suis une énigme incompréhensible, tandis que

son état d'esprit n'a rien, pour moi, que de très explicable. Comment lui expliquer ce mystère sans le blesser cruellement? Nous nous quittons donc, après des paroles banales, avec le regret mutuel de demeurer muets au bord du dialogue qui nous tente tous deux, et d'avoir quelque chose à nous dire que nous ne nous dirons jamais. Jusqu'à sa mort il me tiendra sans doute pour un suppôt du Diable. Moi, je ne puis que compatir silencieusement à sa peine, dans la retraite de mes pensées.

L'abbé Mignot est un grand et robuste Bourguignon, haut en couleur, dont la généreuse musculature paraît plus propre aux travaux des champs qu'aux gestes onctueux du ministère sacré. Fils de vigneron, il avait commencé à tenir la charrue quand une vieille diva, qui avait beaucoup péché à Paris sur les planches de l'opérette, revint au village natal pour y faire son salut par le moyen des œuvres pies dont la rémunération du vice mondain lui assurait l'avantage. Des autels s'élevèrent, superbement dotés. L'église s'enrichit d'incomparables parures. La chaire exalta le zèle de la donatrice excellente qui gagnait le ciel par les vertus de son âge et par les prédications d'austérité à l'usage d'autrui.

Un jour, la sainte personne, en quête de rédemption, rencontra à l'entrée du village un jeune gars ébouriffé qui réprimait l'ardeur d'un jeune taureau par le moyen de jurons sonores appuyés d'une grêle de coups. Le mouvement lui parut beau, si la musique était impie. Elle interrogea l'enfant, dont la précoce adolescence remuait en elle de lointains souvenirs en ce même cadre de rusticité boueuse, et, subitement éclairée d'en haut, conçut le dessein de racheter un tout premier péché, source de beaucoup d'autres, par l'entremise du

jeune bouvier, qui lui parut tout au bord de l'abîme. La Providence, non le hasard, avait mis sur son chemin cette innocence à sauver du péril imminent. Quel admirable prêtre ferait ce bel éphèbe, décrassé, avec ses grands yeux clairs, ses boucles blondes, sa riante insolence de héros vainqueur ! Ainsi la pécheresse qui avait détourné tant d'âmes des voies du ciel rachèterait à jamais le passé, en laissant après elle un serviteur authentique de Dieu pour prolonger en son nom, au delà de la mort, l'œuvre d'expiation nécessaire.

Tout aurait été bien si le vigneron ne s'était fait tirer l'oreille. Son fils lui avait « coûté gros ». Il allait lui « rapporter » maintenant. Ce n'était pas l'heure de le faire partir.

— S'il s'en va, disait-il, il faut que j'engage un domestique. Ça coûte cher avec la nourriture. Je n'ai pas le moyen.

Mais plus le paysan s'obstinait, plus la dévote s'entêtait dans la résolution d'accomplir le « devoir » dont elle avait reçu, disait-elle, le commandement d'en haut. Les négociations furent laborieuses, car le père Mignot n'aimait pas « la calotte », suivant son expression, et il fallut le double argument d'un sac d'écus pour le dédommager de sa « perte d'argent », et d'un second sac pour apaiser les scrupules d'un anticléricalisme exaspéré par la circonstance. Ce fut ce qu'on appela « la vocation d'Arsène Mignot ».

Plus de vingt ans étaient passés lorsque l'abbé Mignot nous arriva avec les débris de sa famille : une sœur veuve, et trois neveux sans aucun moyen d'existence. Comme je ne raconte rien qui ne soit strictement vrai, je dois avouer qu'il fut accueilli d'abord avec quelque froideur. Le vieux curé que nous avions perdu avait assez à faire de défendre ses quatre-vingts ans

contre le chaud, contre le froid, et de trembloter sa messe. Nos paysans n'aiment point qu'on les questionne de trop près. Quand ils virent ce nouveau venu, en route vers la quarantaine, cherchant des aliments à son activité jusque dans leurs demeures, rompant du jour au lendemain avec les traditions de laissez-faire qui avaient rendu son prédécesseur populaire, ils se mirent silencieusement en attitude de défense. Mais le curé, paysan, connaissait bien les paysans. Quand on lui eut expliqué sa faute, il sut rendre la main, et reprendre, un à un, les mécontents, sans éclat, sans discussion oiseuse.

Notre village, donc, n'aurait pas eu d'histoire si nous n'avions été pourvus d'un « hôpital », dans un hameau à deux kilomètres de là. Cet hôpital, de fondation privée, possédait, pour le desservir quatre religieuses d'une congrégation qui m'est inconnue. D'ailleurs nulle maladie ne déparait ce lieu de sa présence. Contre les volontés formelles du testateur, une école avait été installée dans les salles, et si quelque malade venait à réclamer son admission, on lui répondait que sa présence offrirait des dangers pour les enfants de l'école, et docilement il s'en allait mourir ailleurs. Deux vieilles filles, qui faisaient l'office de servantes, figuraient seulement dans la conversation des sœurs comme « nos incurables ». Cela permettait de garder l'inscription d'assistance hospitalière sur la muraille.

Des sœurs elles-mêmes, rien à dire. Elles enseignaient le catéchisme, chantaient faux à la messe, et affectaient un grand zèle d'obéissance envers celle qu'elles dénommaient la « Mère ». Leur principale distraction était de déjeuner chez le curé, le dimanche, après la messe. Un plat sucré, un petit verre de chartreuse couronnaient cette extravagance. Puis c'étaient

de puérils papotages dont la *Semaine religieuse* faisait généralement les frais. On se disait avec orgueil les nouvelles recrues, on levait les yeux au ciel en parlant des « apostats », on se racontait dans le plus grand détail les derniers miracles. Un soupçon de politique parfois épiçait le propos d'une héroïque résolution d'affronter le martyre. On se quittait édifiés.

Le malheur fut que l'abbé Mignot, sans revenus, avait quatre bouches à nourrir. La dépense du déjeuner se refusait au cadre de son budget. Il en fit l'aveu candide à la Mère, qui répondit fièrement que le luxe de son état était de privations, et que ses sœurs retourneraient, sans une plainte, partager « le pain des malades » à l'hôpital. La parole, d'ailleurs, se vérifia dès la semaine suivante, car il y eut une malade à l'hôpital, la « Mère » elle-même, qu'un érysipèle emporta en trois jours. Il fallut évacuer l'école et tout désinfecter scientifiquement avant de rappeler les élèves. Ce fut le soin de la nouvelle Mère, une jeune religieuse charmante, dont les beaux yeux, le doux parler, les manières affables firent sensation dans le pays.

La Mère Rosalie avait reçu le don d'une belle voix de soprano, claire et bien timbrée, dont l'abbé Mignot, qui se plaisait à l'orgue, fut récréé divinement. Point de musique sans travail. L'étude réunit la Mère et le curé. Et comme une étude toujours en entraîne une autre, il advint que les visites de la Mère Rosalie à l'abbé Mignot furent assez fréquentes. Bientôt on en jasa, et puis, ce qui n'avait été d'abord qu'un murmure plaisant, s'accrut en grondements de médisance. Le croirait-on? Ce fut des trois sœurs de l'hôpital que vint le premier signal de l'orage. Ces vieilles filles, jusque-là tout insignifiantes, sentirent monter en elles soudainement une tempête de bile cuite et recuite dans

les aigreurs du célibat. Touchées au vif par la suppre
sion du déjeuner du dimanche à la cure — seul amu
sement de leur vie — elles n'en avaient rien laiss
paraître. Mais dès que l'amphitryon manqué donn
prise, l'ouragan éclata, et le flot des paroles haineuse
vint battre jusqu'aux murs sacrés du tabernacle.

Rien ne se peut cacher au village. La vie se passe a
grand jour : les fossés, les buissons, les pierres on
des yeux. Tout le monde savait très bien que l'abb
Mignot et la « jolie Mère », comme on disait couram
ment, ne s'étaient jamais rencontrés qu'à l'église, don
la porte demeurait ouverte à tout venant. Les sonorité
de l'orgue et la voie pure qui montait aux voûte
devaient détruire, semblait-il, le venin des insinua
tions malveillantes. « Bien sûr, disaient les paysans
qu'ils ne font pas de mal *tant qu'ils chantent.* » Parfois
quand l'orgue se taisait, la Mère Rosalie s'agenouillai
au tribunal de la pénitence. Les curieux, postés au
piliers, s'avisèrent qu'elle y restait trop longtemps e
qu'elle se confessait plus souvent qu'il n'était néces
saire. Ce fut tout ce qu'on put trouver contre eux. J
les défendais de mon mieux, quand l'occasion s'e
rencontrait, mais je crois bien que mes plaidoirie
n'aboutirent qu'à donner du relief aux paroles malveil
lantes.

Pendant ce temps, d'ailleurs, l'abbé Mignot, la Mèr
Rosalie, vivaient heureux dans leur musique et dan
leur amitié. Je n'ai jamais rien connu de la Mère, et n
veux point faire *de chic* sa psychologie. Nous avion
échangé quelques paroles à diverses reprises. J'en reçu
l'impression d'une nature remarquablement affinée. C
que je pourrais dire au delà serait d'imagination
Quant à l'abbé, le lecteur l'a pu juger comme moi-
même. Acheté pour la continence par une virtuose d

'incontinence, il subissait en résignation le sort inévitable dont la cruauté lui était trop tard apparue. Le Ciel, la chance, le hasard jetaient sur sa voie douloureuse une créature amie, prisonnière du même destin. Il jouissait délicieusement de la rencontre, heureux de sortir de lui-même, de donner un peu de sa vie, de recevoir, à son tour, quelque chose d'une autre vie humaine, et de sentir sa joie partagée. Ils ne se cachaient point, n'ayant rien à cacher. Il leur semblait que ce fût leur sauvegarde, sous les yeux de leurs frères en humanité.

Le « scandale » dura trois mois. Un beau jour, sans crier gare, une vieille sœur bossue descendit du coche, et, franchissant la grille de l'hôpital, exhiba avec ses pouvoirs de nouvelle « Mère », l'ordre à « sœur Rosalie » de rejoindre *sur l'heure* son couvent. La sœur Rosalie s'inclina, demanda si le temps lui serait laissé d'un adieu, et, sur la réponse négative, se retira dans sa chambre « pour prier et obéir ». Elle en sortit défaillante et partit pour ne plus revenir.

Le lendemain était un dimanche. L'événement avait été tenu secret pour le coup de théâtre. Quand le prêtre, arrivant à l'autel, reçut le choc de la joie sardonique qui grinçait aux lèvres de la Mère bossue et de ses trois acolytes dans la charité du Seigneur, il recula d'un pas, comme nargué de Satan lui-même. Pâle, frissonnant, il ne put retenir un tremblement de ses lèvres. La foudre était tombée. Dans les affres de la mort, il gardait les apparences de la vie et devait jouer l'homme vivant. D'un effort héroïque il se ressaisit tout à coup. Violemment, l'*Introïbo* surgit comme d'une profondeur d'outre-tombe, et le drame de l'homme et le drame du dieu se confondirent.

Ce ne fut qu'un mot, à la sortie de la messe :

— Monsieur le curé a trop fait chanter la jolie Mère. Elle est allée se reposer.

Le mois dernier, je rencontrai l'abbé Mignot aux rochers des Deux-Fontaines. Assis au pied d'un buisson, les sourcils contractés, il tournait nerveusement les pages de son bréviaire. Toute sa volonté tendue cherchait évidemment à retenir son attention fuyante. Il ne me voyait pas, et, sans mon chien qui courut à lui, j'aurais rebroussé chemin pour ne pas le troubler dans sa lutte solitaire. Il se leva en m'apercevant, dans la crainte d'avoir laissé surprendre quelque chose de lui-même. Je lui tendis la main d'amitié, en disposition de faire halte pour causer, cette fois, si je n'avais cru lire dans ses yeux une supplication de passer sans rien dire. J'obéis à l'invitation muette. Mais, cédant à je ne sais quel besoin de parler :

— Monsieur le curé, fis-je, vous devriez prendre garde. Il y a des serpents sous ces pierrailles. On a dû vous le dire.

— Oui, je le sais, répondit-il sourdement. Ce pays est infesté de vipères, de bien vilaines bêtes, monsieur. Je vous souhaite de vous en garder à votre tour.

FAUSTINE AU VILLAGE

Aux champs comme à la ville, il faut bien que l'homme se montre le même, puisque la culture la plus raffinée ne saurait changer les données de la créature. Le décor, le conflit des impulsions naturelles, les possibilités d'action peuvent être aussi différents qu'il vous plaira de l'imaginer. Il restera toujours un identique fond d'intérêts, de passions aux prises dans le champ que mesure à notre activité l'inflexible loi des organes. Pourquoi donc s'écrier quand l'on rencontre dans le plus médiocre hameau le spectacle commun de cette même humanité dont nos annales nous fournissent un si curieux assemblage de représentations légendaires? Sottement nous nous arrêtons ébahis devant certaines figures que l'imagination magnifie au delà des proportions humaines pour en faire ces monstres de bien ou de mal que la fable historique lègue à l'émerveillement de la postérité. Sans rien dire de la part énorme qui doit être faite aux circonstances dans la genèse des hommes d'action, il apparaît assez que la plupart des caractères mis en relief par les scribes de toute dénomination subsistent communément parmi nous, avec cette seule variante

qu'ils évoluent dans un milieu différent. Mais il est beaucoup plus facile de mettre sur un piédestal Marc-Aurèle ou Faustine, comme types consacrés, que de les retrouver, de les observer, de les déterminer dans les conditions que la vie moderne impose aux manifestations de leur développement.

Je n'ai pas connu Marc-Aurèle, et c'est tant mieux, si j'en crois l'aimable fille d'un de ses plus fameux apologistes, qui m'a confié que l'époux de l'incontinente Faustine fut un « affreux raseur », comme le prouvent les débordements où cette impératrice fut obligée de se jeter pour se consoler des pensums que lui infligeait son philosophe de mari sous la forme d'excitations doctrinales à la pratique de toutes les vertus. J'ai, sans doute, comme d'autres, discerné des parties de Marc-Aurèle en nombre de personnages fort éloignés du trône qui se plaisaient dans l'exercice de la simple bonté, sans croire que l'univers leur dût des félicités éternelles en retour du peu de bien qu'ils pouvaient faire. Mais le Marc-Aurèle complet ne s'est pas présenté à ma vue, soit que j'aie jeté les yeux sur les têtes couronnées, soit qu'il ait manqué simplement la couronne aux Marc-Aurèle en devenir que le hasard, le destin ou la Providence, par la grâce de qui tout arrive indifféremment, avaient confinés dans le domaine restreint d'une existence obscure.

En revanche il m'a été donné de rencontrer une Faustine. Une Faustine vraie qui, pour être fort différente de celle que les médailles et les statues nous font connaître, n'en montrait pas moins la même inconscience candide dans la recherche impudique de la volupté. Celle-ci, sans doute, causa moins de scandales parmi les nations — n'ayant pour public qu'un village au lieu d'un empire — ne souleva pas à

l'adresse de son époux les moqueries des foules assemblées au théâtre, mais il faut pourtant lui tenir compte de ce qu'elle dépensa consciencieusement toutes les forces de son intelligence et de sa chair dans les voies publiquement tracées par l'impératrice romaine. Sans être impératrice elle-même, son mariage la mit en assez haute dignité pour qu'elle ne fut jamais connue de ses contemporains sous un autre nom que celui de « la Reine ». Je suis contraint d'avouer qu'elle était de naissance assez basse. Mais, devenue l'épouse d'un simple vitrier qui s'appelait Leroy, le villageois vendéen, qui féminise tous les noms propres quand ils désignent une créature du sexe enchanteur, avait salué dans la vitrière « la Reine » du hameau.

Reine, elle le fut vraiment, par la domination souveraine d'une volonté de luxure qui s'imposa, jusque dans sa vieillesse, aux hommes que brûlait le feu de son regard. Non que la « Reine » fût belle comme on pourrait le croire. Pour vaincre, elle n'eut besoin ni de culture, ni d'esprit, ni de beauté. L'éclat de la couronne, même, lui fut inutile pour attirer et retenir le culte de ses sujets. En cela supérieure au modèle dont elle n'entendit certainement jamais parler, qu'elle n'avait pour l'assouvissement de sa lubricité que la seule ressource d'une fougue de chair irrésistible. Sur un seul point peut-être au-dessous de la Romaine, elle ne connut pas la volupté de s'avilir. Pour descendre, il faut se trouver d'un degré au-dessus de quelqu'un ou de quelqne chose.

Petite femme sèche et maigre, au teint jaune, la « Reine » n'eût attiré l'attention de personne sans deux yeux de diamant noir où brillait la flamme ardente du désir. Elle parlait peu, et, quoi qu'elle pût dire, ses

paroles appelaient moins l'attention de l'interlocuteur que l'unique question du sombre regard lascif qui fouillait l'homme jusqu'à la peau et mettait en sursaut ses moelles. Court vêtue, un mince jupon de droguet, une camisole flottante composaient tout son ajustement. Des bandeaux noirs, lissés à l'eau, encadraient les tempes, où battaient les ailes blanches d'une petite coiffe posée de travers au sommet du chignon. De larges narines frémissantes, une bouche restée tordue des frénésies de la chair complétaient la physionomie de gouge en concupiscence.

La nature avait fait « le Roi » — Marc-Aurèle de la vitre — de tous points le mari convenable. Un long corps étiré, oscillant comme roseau à tous les souffles de passage, pliant toujours et ne rompant jamais, s'achevait en une petite pomme décolorée sans poil de face ou de tête, sans expression de pensée. Un filet de voix ridiculement grêle. Une passivité de mouton, avec une tremblante contraction des lèvres qui manifestait en même grimace de sourire heur et malheur, tout le cycle des sensations de la vie. La seule marque d'individualité, c'est que « le Roi » — par les affinités sans doute du trône et de l'autel — était d'Église : fils de sacristain, des plus assidus aux offices en compagnie de madame son épouse. Entre temps, ses verres sur le dos, avec brosses et pots de couleur, il déambulait lentement de village en village à la recherche d'une vitre à remplacer, d'une barrière ou d'une porte à gâter de ses affreux badigeons. Tout cela sans bruit, sans inutiles propos, sans discussions vaines sur le prix de l'ouvrage. Quand il avait dit . « c'est vingt sous », on pouvait ne lui en donner que dix-neuf.

— Bon, bon, faisait-il, ce sera pour la prochaine fois.

Et il s'en allait sans qu'on pût savoir si c'était sur un regret ou sur une espérance.

Mauvais ouvrier, d'ailleurs, par inattention ou stupidité naturelle, mais minutieux dans sa sottise. Une vieille porte repeinte « jusque dans les trous » lui paraissait le comble de l'art. Ni aimé, ni haï : simplement méprisé comme vaincu.

Tandis qu'il errait, en quête du travail, l'épouse, abandonnée aux impulsions de son tempérament, laissait errer ses yeux du seuil conjugal sur le grand chemin, harponnant du regard toute proie au passage. L'absence, il est vrai, favorisait le jeu. Mais la présence du « Roi » n'était pas pour gêner la « Reine » qui lui trouvait quelque besogne à faire dès qu'il se présentait un visiteur. L'habitude s'en établit si bien que le débonnaire, se sentant importun, en vint à gagner le large discrètement au premier bruit de sabots. Que de fois Marc-Aurèle crut devoir à sa philosophie de contenter Faustine de la même manière !

Le « Roi » avait sur l'Empereur cette supériorité que toute préoccupation d'intérêt était nécessairement absente de sa pensée, la simplicité rustique n'ayant point encore rabaissé au niveau d'un marché d'argent l'acte qui, dans toute l'échelle des créatures, suffit à sa propre récompense. Le grand Marc-Aurèle, hélas! ne pensait pas de même, et lorsqu'il répondit par un refus à la proposition de répudier Faustine, en alléguant qu'il lui faudrait en ce cas « rendre la dot » — qui n'était rien de moins que l'Empire — il se classa de lui-même en fort mauvaise compagnie. Notre vitrier lamentable ne connut point des sentiments si bas. Aussi s'abstint-il de l'indigne comédie du philosophe couronné, qualifiant sa moitié de « très bonne et très fidèle épouse » et remerciant les Dieux de lui avoir donné « une femme

si complaisante, si affectueuse et si simple ». On n'a que faire de ces trop cyniques mensonges dès qu'il n'y a personne à tromper.

Il me semble qu'un parallèle attentif de la « Reine » et de l'Impératrice ne tournerait pas plus à l'avantage de cette dernière. Je sais que la mansuétude de Renan s'est exercée en faveur de Faustine Seconde, dans l'espérance peut-être d'atténuer l'aspect fâcheux de certains traits de Marc-Aurèle. L'ensemble suffit, sans le détail de chaque aventure. « Elle n'entra pas dans la vie de son mari, dit plaisamment l'auteur de la *Vie de Jésus, elle eut des goûts hors de lui* ». Le bon empereur le « comprit », en souffrit et se tut. Son principe absolu de voir les choses telles qu'elles doivent être et non telles qu'elles sont ne se démentit pas. En vain on osa le désigner sur la scène comme un mari trompé. Les comédiens eurent beau nommer en public les amants de Faustine, il ne consentit à rien entendre. De cette « implacable douceur » dont Renan nous fait l'éloge, Marc-Aurèle lui-même nous a donné la triste explication en invoquant le lien indissoluble qui unissait la fille d'Antonin à l'Empire.

Même à suivre Renan, le compte de Faustine reste assez chargé pour que la vitrière vendéenne puisse affronter sans crainte une juste comparaison. La « Reine » ne provoqua jamais un scandale public en un lieu où l'on ne connaît ni presse ni théâtre. Dans ses faveurs, toujours prêtes, elle ne confondit point à plaisir toutes les classes sociales, du plus haut au plus bas, risquant d'inspirer à la malveillance publique le mépris de l'ordre établi. Ses pairs seuls furent admis à ses embrassements. Aucune rivalité, d'ailleurs, car nul ne put se plaindre d'un dédain ni d'une préférence.

Faute de posséder une puissance au delà de ses

faibles moyens, la Faustine moderne ne fit strictement que la quantité de mal nécessaire à la satisfaction des désirs compatibles avec la modestie d'une condition au-dessous de laquelle il n'était rien. Par elle une heureuse jeunesse se vit initier à des joies qui, sans cette providentielle intervention, ne lui eussent été révélées que plus tard. La vieillesse lui dut de beaux regains, et l'âge mûr trouva dans l'aubaine de son cœur le facile moyen de diversifier l'existence monotone. Les femmes elles-mêmes finirent par s'accommoder de l'inévitable en disant « Ça ne compte pas ». Faut-il ajouter que la « Reine » eut sur sa fameuse devancière la supériorité d'une descendance nombreuse — représentation diversifiée de paternités inconnues? Enfin point de scélérat, à la façon de Commode, dans sa progéniture. Aucun membre de la famille jusqu'ici n'a connu la guillotine ou le bagne. Et l'on a dressé des statues à la Faustine de l'histoire, et l'on a frappé des médailles à son image. Et son époux, son époux lui-même, dès qu'il l'eut perdue, lui éleva des autels, institua en son honneur, un culte de Divinité. O injustice des hommes! L'idée ne vint à personne de déifier notre humble « Reine ». Morte, elle s'en alla, sans cortège, au cimetière, et ne connut des pompes religieuses que ce qu'en peut offrir l'Église quand elle n'attend qu'un salaire dérisoire de ses intercessions rituelles auprès du Créateur. Si la suprême Providence s'est contentée de ce peu de requête pour admettre la pauvre « Reine » défunte aux joies célestes des bienheureux, c'est qu'elle lui aura tenu plus de compte de ses œuvres que des prières dont sa charité du genre humain fut récompensée.

Quant à l'époux, rien ne permet de croire qu'il lui vint de sa moitié autre chose que du contentement. En

aucun temps le plus léger bruit de querelle. Des âmes égales, chacune dans son domaine. Jamais « Le Roi » n'eut l'idée, à l'imitation de son antique modèle, de mettre en forme de « *Pensées* » les mensonges de sa vie. La raison en est simple. Il ne connut ni pensées, ni mensonges. Il accepta la destinée, sans même savoir que c'était philosophie. Si Renan lui avait dit que « l'adieu au bonheur est le plus sûr moyen de trouver le bonheur », il n'aurait pu que hausser les épaules sans comprendre, faute d'avoir connu bonheur ou malheur. Il a vécu sans s'être plaint du sort qui l'avait jeté dans le monde au carrefour de sombres voies, sans rien demander à la vie, sans chercher des consolations dans « l'enchantement du désenchanté ». Qui sait si sa grimace fut d'amertume ou de contentement, ou si encore elle fut tour à tour — ou même simultanément — des deux sensations contraires? Il n'eut ni haine ni amour. Tout comme ceux qui l'en méprisent, il se laissa pousser par la vie, bonne ou mauvaise, jusqu'au promontoire final du grand saut dans l'oubli. Il dort... Ne le réveillons pas.

L'EXPIATION DE RÉBECCA

Rébecca Lœwenthal appartenait à cette classe de vierges qui sont folles de leur corps. Que le lecteur lui pardonne! Cette folie lui était venue, ainsi qu'à beaucoup d'autres, par la dangereuse vertu du raisonnement.

Née à la lumière du jour dans l'obscurité d'un immonde taudis du ghetto d'Amsterdam, elle avait progressivement rampé de la puanteur des chiffons entassés dans la cave paternelle aux émerveillements de la rue hollandaise. Comme le Jahveh de la Genèse, dans la naïve et courte joie de son effort de création, elle vit que « c'était bon », et manifesta, de ce moment, pour les plaisirs du ruisseau, une prédilection particulière.

L'amusement, d'abord, fut des simples ébats enfantins communs à toutes les classes de l'espèce humaine. Mais les jeux du premier âge ont beau se ressembler par l'identité des puériles convoitises traduites en mêmes cris, en mêmes gestes d'appropriation, il n'y en a pas moins une notable différence éducative entre les leçons de la boue et celles de la *nursery* dans les palais soigneusement clos qui gardent des contacts extérieurs la fragile progéniture.

Inconsciente des fatalités du sort, Rébecca vécut ses

premières années dans la béatitude parfaite de l'être dont les simples désirs n'atteignent pas encore au niveau des satisfactions qu'offre le monde. L'enfant avait faim : elle mangeait, et les plus grossiers aliments lui étaient un régal exquis. L'enfant avait sommeil : elle dormait, et le grabat vermineux où s'étiraient délicieusement ses jeunes membres lui semblait la couche des rois. D'où lui serait venue l'idée de souhaiter autre chose quand aucun besoin de vie développée ne sollicitait ses cupidités *en devenir* ?

Il y a bien le domaine des jouets, où déjà s'accuse la distinction profonde entre les enfants qui ont et les enfants qui n'ont pas. Par bonheur, les adultes seuls sont conscients de la différence entre les inventions coûteuses qui font l'ennui des « petits riches » et les fabrications rudimentaires dont s'amusaient les petits pauvres. Une charrette faite d'une écorce de concombre sur des roues de bouchons, un esquif taillé dans un fond de chapeau donnaient à Rébecca toute la somme d'amusement qu'il lui était possible de concevoir. Compagnes et compagnons de plaisirs ne faisaient point défaut, tous, sans raffinements de courtoisie ou même de simple pudeur, mais remplaçant l'artifice des attitudes compassées par l'élan naturel des premiers instincts de la jeune bête en joie de se répandre. A l'école, on n'apprend pas toujours ce que le maître enseigne. En revanche, il vient de plus efficaces leçons des élèves — surtout de ceux qui ont soif d'annoncer des choses nouvelles. Rébecca apprit de tout le monde, même du professeur.

En dépit d'une rare précocité, elle n'en était pas encore arrivée à débrouiller le chaos de « l'ordre social », lorsqu'un jour d'hiver, comme elle grelottait dans la neige, pleurant des larmes gelées, il lui vint la vision

d'une enfant de son âge, rose et riante sous les caresses d'une somptueuse fourrure. A cet heure spéciale, ce spectacle, qu'elle avait vu de tout temps sans y prendre garde, la frappa. Un flot de questions tout à coup lui jaillit aux lèvres. Mais devenue subitement défiante, par l'apparition d'un mystère inattendu, son premier mouvement fut de dissimuler d'abord ses pensées. Ni frères ni sœurs. Le père absent, tout le jour à « ses affaires ». La mère au trafic des chiffons, parfois occupée à « causer » avec des visiteurs, loin des yeux importuns.

Les questions qu'aucun interlocuteur ne s'offrait pour résoudre, Rébecca se les posa délibérément à elle-même avec la rigueur mathématique qui est le propre des jeunes pensées. Bientôt, elle eut découvert d'un premier effort d'analyse, que le monde se compose de gens qui ont « tout ce qu'ils veulent », et de gens qui n'ont pas du tout — mais pas du tout — ce qu'ils voudraient. Cet état de choses lui parut, je dois le dire, scandaleusement défectueux, et l'estime où elle avait tenu jusqu'alors le Jahveh d'Israël en fut si fort diminuée que toute action de grâces désormais fut jugée par elle superflue. Car elle s'était rendu facilement compte que le Dieu créateur l'avait placée dans le compartiment des dépourvus.

Cependant Rébecca avait l'esprit trop subtil pour ne pas pousser ses observations plus avant. Résolue à pénétrer les mystères de l'ordre établi pour en tirer avantage, et changer, s'il se pouvait, sa place mauvaise pour une place meilleure, comme Pascal refaisant Euclide, elle arriva par la force de son génie à une enfantine reconstruction des premiers principes de l'économie politique. Elle fit cette découverte que les hommes qui avaient et les hommes qui n'avaient pas trafiquaient incessamment entre eux d'une façon sur-

prenante, chacun ayant pour ferme propos de donner le moins pour recevoir le plus et n'épargnant aucune peine pour y réussir. Le problème, ainsi posé, n'était pas pour lui déplaire, car le démon de sa race, sans qu'elle en eût clairement conscience, lui suggérait déjà des espérances de succès dans d'inconnus trafics de l'avenir.

Elle en était à se demander anxieusement ce qu'elle aurait jamais à vendre, lorsqu'un riche bourgeois, un soir de printemps, la rencontra pensivement accoudée au parapet d'un pont, et, lui prenant le menton, lui donna sa parole d'honneur qu'elle était bien jolie. Il dit cela d'un tel ton de contentement que Rébecca s'en trouva à son tour toute réjouie. Enfin, il accompagna sa remarque flatteuse d'une offre si séduisante que Rébecca ne vit pas moins en lui qu'un messager direct de la Providence. Avait-elle tort ou raison? Je n'ai garde de me prononcer en cette délicate affaire.

Tout ce que je puis dire, c'est qu'à partir de ce jour, Rébecca vécut dans l'heureuse satisfaction d'une félicité sans mélange. Ayant eu la révélation d'une puissance de beauté dont la rémunération se trouvait dépasser l'extravagance de ses rêves, elle interrogea la glace du premier magasin, qui lui montra un pur ovale pâle, encadré de bandeaux noirs et avivé de deux prunelles sombres aux reflets bleuâtres qui lançaient des éclairs. « Maintenant, je comprends la vie », pensa-t-elle. Elle avait quatorze ans.

Durant deux années, sans quitter ses parents, elle amassa, se privant de toute dépense, un trésor qui montait à plusieurs milliers de francs. Puis le riche bourgeois rencontré sur le pont, tout aux ardeurs tardives du déclin, l'installa de prime saut dans une demeure confortable qui parut à Rébecca la réalisation d'une splendeur princière.

Sans doute, il lui restait beaucoup à apprendre, mais ce « beaucoup » pour elle était un jeu. L'heureux maître de sa beauté s'aperçut bientôt qu'il avait affaire à forte partie. Il était pris dans un terrible engrenage de chair, et jusqu'à la mort il ne put jamais se déprendre. La psychologie de Rébecca, d'ailleurs, était très simple. Ce n'était pas une femme de lucre, en ce sens, qu'elle n'avait point pour l'argent un culte particulier. Seulement, mise par le destin dans le cas d'envisager ses « occupations » au simple point de vue du négoce, elle mettait son « point d'honneur » dans le plus grand succès de ses « affaires ».

— Puisqu'il s'agit d'un marché, il faut faire le meilleur marché possible : tel était son raisonnement.

On peut dire qu'elle eut à cet égard toutes les satisfactions désirables.

Une considération particulière même suivit la fortune, quand on vit qu'elle vivait dans la simplicité, sans chercher à éblouir « les honnêtes femmes » d'une richesse enviée. L'attribution d'une petite rente à ses parents — très fiers d'elle — la fit classer comme une « fille de cœur ». Sa beauté merveilleuse attirait de toutes parts les plus fructueux hommages : ce qui n'empêchait pas l'ami de la première heure de lui demeurer invariablement fidèle.

Même, il arriva que le généreux banquier, chrétien pratiquant, eut des scrupules sur le péril d'un commerce avec le rejeton de la race déicide. Quand la foi parle, il faut obéir, ainsi que nous l'apprend l'histoire de Polyeucte. Rébecca, pieusement chapitrée, entrevoyant au bout de l'aventure une possibilité d'épousailles, abjura son « erreur », et reçut le baptême du Christ protestant. De ce coup, elle entra dèfinitivement dans l'estime du monde, sans

encourir d'ailleurs la malédiction paternelle, en raison de la petite rente.

Une vie de parfait contentement. La fortune de Rébecca excitait l'enthousiasme de ses hommes d'affaires, car elle avait le flair des placements, le génie des spéculations sûres. On discutait sur le chiffre de ses millions enfouis en d'inconnus coffres-forts, tandis que la tranquille millionnaire gardait modestement son train d'honnête bourgeoise. L'ancien ami était mort. Les propositions de mariage arrivaient à la douzaine, aussitôt repoussées que reçues.

Pourtant, l'âge avait déjà terni la pureté du visage où se découvraient, dans le rire, des stries, des plissements, précurseurs de sillons détestables. Les cheveux réclamaient l'office des préparations savantes. La sveltesse des formes, symbole du porte-feuille, s'enrichissait tous les jours. Et le pire, c'est que Rébecca, à mesure qu'elle voyait décroître le pouvoir de ses charmes, s'était soudainement éveillée à des sensations de plaisir qu'elle avait jusqu'alors plus facilement prodiguées qu'obtenues. D'un reste de tisons fumants, une subite flambée d'incendie. La flamme, assurément, avait encore de quoi se satisfaire, mais déjà de trop faciles adieux avaient éveillé l'inquiétude d'une femme habituée à provoquer les départs plutôt qu'à les regretter. L'heure allait-elle donc venir où la pécheresse subventionnée du péché devrait le subventionner à son tour?

Rébecca refléchit profondément. Elle savait que, depuis Marie de Magdala, Jésus a des trésors de miséricorde au service des repenties. Il lui sembla que la religion, par le secours de sa parole et l'enivrement de ses pompes, pouvait lui être d'un singulier secours en ce pas dangereux. Le culte de Luther, sans action sur les sens, paralysait l'élan de cette âme en détresse. C'est

pourquoi un séjour d'une semaine à Bruxelles la conduisit à abjurer sa seconde foi pour le catholicisme romain, par les soins d'un vicaire de Sainte-Gudule, après une confession « pleine et entière » qui ne dura pas moins de trois jours.

Dès l'abord, en effet, les premières effervescences cultuelles lui procurèrent une paix. Mais le démon de la chair, habitué depuis si longtemps à d'éclatantes victoires sur l'originelle vertu, manifesta sa puissance par de tels retours qu'il fallut se rendre à l'idée de lui faire sa part. D'abandonner la religion accueillante, dont l'inépuisable charité promettait, après de récents bienfaits, une abondance d'autres bienfaits encore, cela parut hors de question. Comment concilier des contradictoires? Confiante en son génie, Rébecca ne se laissait rebuter par aucun obstacle quand sa volonté le poussait à la conquête de l'impossible. Un jour enfin, après une méditation particulièrement laborieuse, elle se présenta devant son confesseur.

— Monsieur l'abbé, j'ai beaucoup réfléchi depuis notre dernier entretien. Je vous ai dit mes fautes, qui sont nombreuses...

— En effet, ma chère enfant.

— Vous m'avez répété que je ne saurais les racheter sans une expiation dont vous avez laissé le choix à ma « conscience, bourrelée », comme vous avez dit, « de remords ».

— Il m'a semblé, vous voyant en si grand repentir de vos défaillances...

— Eh bien! mon Père, après avoir longtemps cherché l'expiation la mieux appropriée, après m'être demandé si, en raison de ma grande fortune, des dons d'argent aux œuvres de l'Église ne pourraient pas...

— C'est le Ciel, ma fille, qui vous inspira cette noble

pensée. Des dons d'argent ont une grande vertu, car ils accroissent le champ d'action de l'Église pour le salut des âmes et le triomphe du Seigneur... Vous avez beaucoup péché. Il faut donner en proportion de vos moyens. Plus grande est votre richesse, plus nombreuses ont été vos fautes. Puisque l'or fut le salaire du mal, rejetez le loin de vous pour qu'il soit la rançon de votre âme. C'est le plus sûr... Nous construisons en ce moment un asile pour les orphelins...

— Mon Père, ce n'est pas aux orphelins que je songe.

— Aimeriez-vous mieux notre maison de secours pour les veuves? Les besoins sont grands pour tous les membres de notre troupeau.

— Mon Père, mes pensées ne vont point aux veuves.

— Une de nos églises fut frappée de la foudre, le mois dernier, par une dispensation de la Providence. Les frais de reconstruction s'élèveront, je suppose, à...

— Mon Père, ce n'est pas moi qui rebâtirai votre église.

— En ce cas, ma chère enfant, dites quels sont vos projets.

— Voilà. Nul ne sait mieux que vous mon Père, que j'ai comparu au tribunal de la pénitence, et que l'absolution...

— Oui, oui. Mais cela n'empêche pas le rachat. Vous avez reconnu vous-même qu'une expiation était nécessaire.

— Assurément. Mais je veux expier par moi-même, bien plus que par mon argent, auquel je n'attache aucune valeur, et que je vous donnerai bien joyeusement plus tard si vous m'assurez que j'en doive recevoir là haut la récompense.

— N'en doutez pas. Je puis nous fournir à cet égard une certitude absolue.

— Bon, bon! Mais d'abord, il me semble que c'est de moi-même que l'expiation doit venir.

— Qu'entendez-vous par là?

— C'est un peu difficile à dire. J'ai péché dans ma chair, n'est-il pas vrai?

— Hélas!

— C'est donc la chair qui doit racheter la chair.

— Un cilice? La flagellation?

— Il y a d'autres moyens, murmura la pécheresse en baissant les yeux. Tous les jours, j'entends dire que des ouvriers, des ouvrières, pour vivre, louent le travail de leurs muscles aux « patrons » qui peuvent le payer. L'Église n'y voit pas de mal. Mon cas est-il si différent? Ne protestez pas, mon Père. Je veux bien me juger sans indulgence, comme vous faites. Mais si je donnais un exemple peut-être sans précédents, si je renonçais à tout profit, à tous honoraires pour l'amour du prochain si ce que j'ai donné jadis pour de l'argent... Vous comprenez bien ce que je veux dire, n'est-il pas vrai?...

— N'insistez pas, je vous en prie.

— ...Je le donnais maintenant pour rien à des malheureux qui en ont besoin, est-ce que l'expiation?...

— C'est cela, votre expiation? s'exclama l'abbé suffoqué d'étonnement.

— C'est cela, répondit Rébecca triomphante.

L'abbé s'était levé.

— Ma fille, il faut prier. Vous reviendrez me voir.

Rébecca se répandit en prières. Mais, en dépit de tout, s'en tint au mode de châtiment qu'elle avait résolu de subir. A l'heure où j'écris, elle se l'inflige encore avec une résignation admirable. L'Église n'a point perdu contact avec sa pénitente. Quand cette première partie de l'expiation sera terminée, on pense qu'il sera question de l'autre.

PUISSANCE DU DÉCOR

J'ai un camarade de collège qui est maire d'une jolie ville dans l'ouest de la France. Ce n'est pas une de ces villes, réputées « vivantes », qu'empeste la fumée des usines, que trouble le tapage assourdissant des chariots de ferrailles. Non. Les rues sont paisibles, et même décentes, car on n'y rencontre point ces cohues misérables que l'usine dégorge sur les voies publiques à la nuit tombante. Point d'industrie, et juste ce qu'il faut de commerce pour satisfaire aux besoins primordiaux des citadins : partant, le luxe des parvenus n'y déploie que la quantité d'insolence utile à l'émulation de la vie, et la mendicité, réduite au nécessaire, y semble une distraction plutôt qu'un ennui pour l'honnête bourgeois qui sort de chez lui tout exprès dans l'espoir de trouver des sujets de conversation. On se promène sans crainte de dérangement, au beau milieu de la chaussée, les yeux en quête de surprises. On se rencontre, on fait cercle sur le pavé.

Les questions se croisent :

— D'où venez-vous ?

— Où allez-vous?

— Je passais.

— Moi de même.

— Voulez-vous marcher jusqu'à la gare? Ce sera bientôt l'heure du train.

Cependant, les femmes, les enfants s'attardent aux trottoirs où les appelle la curiosité des étalages. Au seuil de la boutique, une voix invitante convie à l'examen des nouveautés du jour. D'amicales causeries s'engagent sur ce qu'on dit, sur ce qu'on fait, sur ce qu'on pourrait faire. La place du Commerce elle-même est d'une bonhomie touchante, malgré les impulsions mauvaises de la concurrence. Le « mouvement des affaires » se manifeste par d'intimes entretiens à voix basse où la rivalité se fait aimable. L'Esplanade elle-même qui, aux heures marquées, résonne du bruit des armes entrecoupé des commandements militaires, donne l'impression d'une martialité de tout repos par la molle paix ambiante qui adoucit jusqu'aux classiques jurons de la fureur guerrière.

L'activité principale de la ville est au quartier des couvents. De hautes murailles enclosent des jardins dont les fleurs et les fruits font prime sur le marché. Des ouvroirs, des fabriques de vêtements, de lingerie, de fleurs artificielles, de mixtures alcooliques placées sous le patronage de quelque saint du paradis, s'alignent en files de bâtiments qui se continuent ou se croisent. Ruches fermées qui refusent au labeur incessant de l'abeille le délassement de l'envolée. Des fenêtres grillées où la règle interdit d'apparaître. Des issues — soigneusement gardées — au va-et-vient des marchandises. De loin en loin, une porte basse avec guichet de sûreté. Sans bruit, une cornette sort, puis une autre, bientôt suivie de nouvelles coiffes blanches, tandis que l'huis voisin s'ouvre discrètement à l'appel léger de silencieux fantômes rasant le mur qui s'engouffrent

tout à coup dans la trappe de ténèbres. Ce sont les ouvrières de Dieu qui vont quêter dans le monde inférieur le méprisable argent dont la Providence a besoin pour sanctifier ses propres œuvres. Elles partent les mains vides, rentrent glorieusement chargées de la moisson qui s'engrange pour l'éternité. Autant de gagné sur Mammon. Compagnons du même labeur, des Pères passent par petits groupes, marchant d'un pas hardi, à la conquête du monde. Puis c'est la procession des dévotes qu'invitent les oraisons de la chapelle ou les entretiens du parloir. L'empressement au Sacré-Cœur pour qui la cathédrale elle-même est délaissée. Les jeunes vierges, sous l'œil maternel, se rendant, mines confites, au tribunal de la pénitence. Les éphèbes béats à qui des soins pieux ménageront d'heureuses rencontres pour les unions profitables. L'évêché dominateur, centre d'un monde séparé du monde. Une vie énorme qui n'est pas la vie.

Telle est, à vol d'oiseau, la ville où mon ami exerce, à la satisfaction de tous, la magistrature municipale suprême depuis une trentaine d'années. C'est un homme doux qui, par un savant équilibre de concessions, donne à ses partisans la satisfaction de penser qu'il fait « tout ce que permet la situation », et à ses adversaires le sentiment que sa prudence les sauve d'une catastrophe sociale imminente. On n'obtient pas ce résultat sans peines, et mon ami, qui a des rentes, ne ménage point son labeur. Le souci de sa ville ne quitte jamais sa pensée. Il veille avec une égale sollicitude sur l'évêché, l'hôpital, le jardin des plantes, le théâtre, la caserne, le café-concert et le couvent. Les écoles laïques et les confessionnelles se partagent ses sympathies. Il est l'ami de tous et se plaît à répéter : « Notre ville est une grande famille. »

Mais depuis la première famille biblique, où le Malin

fit tant de dommage, il s'est toujours trouvé un curieux mélange de bien et de mal dans les divers groupements familiaux qui en furent la conséquence. L'aimable ville dont je viens de parler n'est pas sans avoir des *dessous*, comme toute autre, et M. le maire, chevalier de la Légion d'honneur, lauréat de l'Institut, bon père et bon époux, se voit obligé de donner ses soins aux établissements qu'une municipalité paternelle doit à la satisfaction des parties basses de notre nature. Jusqu'à ces derniers temps, j'avoue que cet aspect des préoccupations municipales de mon excellent condisciple avait échappé à mon observation. Lorsqu'il venait me voir à Paris, où l'appelaient d'obligatoires visites dans les ministères, la conversation était de ses marchés, de sa voirie, de ses tramways, de ses écoles mêmes, et toujours, il m'épargna l'ennui de chercher d'autres sujets d'entretien. Un hasard devait m'initier à de plus redoutables mystères.

Me trouvant de passage en sa ville, j'allai tout droit frapper à la porte de mon ami. Une servante m'informa que je le rencontrerais à la mairie, où il avait un rendez-vous après la fermeture des bureaux. Ce zèle excita mon admiration, et, pour laisser le devoir prendre le pas sur l'amitié, je pris le chemin des écoliers afin de ne pas troubler le chef de la municipalité en cours d'affaires.

Le jour tombait. L'hôtel de ville était désert. La porte céda sous ma main. Un bruit de pas dans les hauteurs me fit supposer que le concierge vaquait à quelque occupation supplémentaire. Je montai le grand escalier. Pas un garçon de bureau. Arrivé à la porte où se lisaient les mots fatidiques : « Cabinet de M. le maire », je frappai, et sur la réponse d'une voix bien connue, j'entrai.

Mon ami était à son bureau, donnant audience à une

dame vêtue de noir. Des plans multicolores étaient étalés devant eux. Une main finement gantée désignait un emplacement marqué au crayon rouge.

— Oui. Trois établissements distincts, disait la visiteuse. Ce serait un progrès. Notre ville doit marcher avec le temps, monsieur le maire. Vous ne pouvez faire moins pour vos ádministrés.

Mon ami se leva.

— Pardonne-moi, dis-je, d'entrer chez toi comme dans un moulin. Je n'ai trouvé personne.

— Il n'y a pas de mal, fit-il après une exclamation de surprise. J'aurai fini tout à l'heure. Veux-tu m'attendre dans le cabinet de l'adjoint! Il y a des journaux sur la table.

Je passai dans le cabinet de l'adjoint. Mais, je ne sais comment, la porte se trouva mal fermée. Les paroles des deux interlocuteurs m'arrivaient si distinctes que, forcé d'entendre, je ne pus bientôt me défendre d'écouter. J'avais rapidement interrogé du regard la femme à qui le maire donnait rendez-vous à la maison commune *après la fermeture des bureaux*. Sous la voilette pointillée, les traits m'avaient paru beaux encore, bien que fatigués. Des yeux clairs, sans ingénuité, démentaient le candide appareil des bandeaux *à la vierge*, trop noirs sur le visage trop blanc. Le ton tranquillement assuré de la voix, comme l'élégante simplicité du costume, disaient la Parisienne sans tache de province. Une commerçante, pourtant, si j'en pouvais juger par la phrase que j'avais surprise. Mon étonnement fut extrême lorsque, la conversation reprenant, j'appris, par le secours de la porte entre-bâillée, qu'il était question, entre le maire et la dame mystérieuse, des « classes dirigeantes ».

Sans vergogne, je m'approchai et prêtai l'oreille.

— Assurément, vous êtes estimé, aimé de toute notre ville, disait la voix féminine, et c'est à juste titre. Mais je ne vous apprendrai rien, monsieur le maire, en disant que le gouvernement... Enfin passons. Le peuple ne se plaint pas trop. Les commerçants se contentent d'un petit gain. Ils sont si pingres! Mes petites bonnes vous en diraient long là-dessus. Mais les classes dirigeantes! Qu'est-ce que vous faites pour les classes dirigeantes?

Le maire éclata de rire.

— Alors, dit-il, c'est au nom des classes dirigeantes?...

— Sans doute, monsieur le maire. Ah! je sais bien que vous avez rétabli les processions, autorisé les reposoirs. Ces messieurs disaient, l'autre jour, qu'on vous en tient grand compte à l'évêché. Mais si nous convenons tous qu'il faut de la religion sur la terre, vous ne nierez pas qu'il y a autre chose aussi. L'homme n'est pas parfait. Le corps veut sa part, après l'âme. Il la demande même plus impérieusement, vous pouvez m'en croire, et les services qui obtiennent la plus utile reconnaissance ne sont pas toujours ceux qu'on peut crier sur les toits.

— Vous me permettrez, madame, de m'élever au-dessus de ces considérations. Je n'envisage que l'intérêt de mes administrés.

— Eh bien, justement. Que disais-je?

— Qu'importe à mes administrés que votre nouvel établissement soit dans un des immeubles de la ville?

— Il importe beaucoup, puisque votre immeuble est contigu au mien et que de ce côté-là seulement il m'est possible de m'étendre.

— Fondez une maison ailleurs.

— Ailleurs ce ne sera plus ça. Le luxe coûte cher.

Pour rentrer dans mes frais, il me faut ma combinaison de personnel.

— Qu'appelez-vous votre combinaison de personnel?

— Mon Dieu, monsieur le maire, je veux bien tout vous dire. Aussi bien le faut-il, puisque je vous demande une faveur. La police, d'ailleurs, a dû vous renseigner.

— La police?... Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— C'est très simple. Mes deux immeubles, adossés l'un à l'autre, ont façade, comme vous savez, l'un sur la rue de la Loire, l'autre sur la place aux Veaux. Le quartier de la Loire est bourgeois, l'autre est purement populaire. Au *Cadran-Bleu*, place aux Veaux, c'est deux francs. Dix francs, rue de la Loire, à la *Gerbe-d'Or*. Bien entendu, vous ne vous êtes jamais demandé comment je pouvais faire mes frais à si bas prix et donner de temps à autre un billet de cinq cents francs à l'ouvroir prochain des bonnes sœurs.

— Un billet de cinq cents francs?

— De cinq cents francs. Je rachète ainsi ce qu'il peut y avoir d'injustement sévère pour nous dans les jugements humains. Quel est donc le secret de cette prospérité qui vous cause tant de surprise? Rien d'autre que ma combinaison de personnel. Les deux maisons communiquant, j'affecte au double service un personnel unique : voilà toute l'affaire. Je sais que je puis compter sur votre discrétion.

— Un personnel de serviteurs?

— Non, non. Le personnel qui travaille. Ces dames, enfin.

— Comment? Ce sont les mêmes?

— Les mêmes. Les deux francs, les dix francs ont identiquement la même fourniture, mais différemment apprêtée. C'est l'habit qui fait le moine, chez nous. Pour les *deux-francs* on ne se met pas en frais, vous pensez

bien. Une petite robe montante, et juste les dessous nécessaires. Les *dix-francs*, ont le décolletage, les falbalas, les fleurs dans les cheveux. Huit francs de supplément, au prix où sont les illusions, ce n'est pas cher.

Le maire ne put s'empêcher de rire.

— Je vois que ma combinaison vous égaie. Qu'est-ce qui me l'a suggérée? La connaissance de l'homme n'est-ce pas? Là-même où il vient chercher la réalité la plus nue, c'est le cas de dire, il veut encore la fête des apparences. Eh bien! on lui en donne, des apparences. D'un gobelet d'étain ou d'une coupe d'or, la même eau, boueuse si vous voulez, n'a pas le même goût à nos lèvres.

— Nous voilà bien loin de l'immeuble municipal, observa le maire, désireux de couper court.

— Mais non, monsieur le maire, c'est toute la question. Si je puis avoir la maison d'angle communiquant avec mon immeuble, j'ouvre un établissement de luxe. Un louis, pas un centime de moins.

— Toujours avec... le même personnel?

— Sans doute. Je l'augmenterai, naturellement.

— Alors, pour deux francs et un louis...

— Le même... cœur. Mais dans un autre cadre. Je ne ménagerai ni costumes ni accessoires. Le décor, il n'y a que ça.

— Il me paraît bien difficile que la municipalité se prête...

— Écoutez, monsieur le maire, pas de bégueulerie entre nous. Est-ce que nous ne sommes pas vraiment associés déjà pour une œuvre de nécessité sociale? Un peu plus un peu moins, qu'est-ce que cela peut faire?

— La municipalité en délibérera. C'est tout ce que je puis vous dire.

Le bruit des chaises m'indiqua qu'on se levait.

— Un dernier mot, monsieur le maire, fit la dame du *Cadran-Bleu* et de la *Gerbe-d'Or*. Des établissements comme les miens sont un élément indiscutable de moralisation. La preuve en est dans le concours légal de toutes les municipalités. La principale occupation des filles libres (*ce mot fut dit avec mépris*), des cocottes, est de troubler les ménages. Les divorces, le plus souvent, n'ont pas d'autre cause. Avec nous, rien à craindre.

— Je sais, je sais, répondait le bon maire pour en finir.

— Puisque vous savez, monsieur le maire, pourquoi ne pas assurer le plein bénéfice de l'institution aux classes dirigeantes? Mon système me permet de déployer des splendeurs pour attirer et retenir tous ces messieurs qui m'encouragent. C'est la paix conjugale dans les hautes classes.

— Nous verrons, nous verrons...

La porte se referma et je profitai du bruit pour clore doucement le battant indiscret qui m'avait mis en tiers dans l'officielle conversation. Mon ami me trouva lisant le journal, ainsi qu'il m'avait conseillé. Comme il s'excusa de m'avoir fait attendre :

— Affaire de service, sans doute? répliquai-je.

— Oui, dit-il en riant, affaire de service municipal. Tu ne saurais imaginer tout ce qui rentre dans mes attributions.

Et d'un trait il me narra l'aventure que je dus feindre d'ignorer pour lui laisser le plaisir du récit. Notre conclusion fut, avec la matrone philosophe : « Le décor, il n'y a que ça. » Et nous nous en allâmes par les rues, laissant prendre nos yeux aux artifices de toilette dont se rehaussent les créatures, sans que la pensée nous vînt des réalités travesties sous l'ajustement.

UN BON MÉNAGE

Il y a de bons ménages, contrairement au dire des romanciers. Il y a des époux qui s'aiment et vivent heureux, dans la vie commune, jusqu'à la fin de leurs jours. Les conditions de cet accord, les circontances de ce bonheur ne sont peut-être pas toujours ce qu'un esprit uniquement préoccupé d'esthétique sociale pourrait recommander. Qu'y faire ? Depuis quelques centaines de siècles, il n'est pas une vertu en faveur de laquelle les plus nobles esprits n'aient lancé dans le monde des recommandations aussi belles de forme que sublimes de raison. En sommes-nous changés ? Qu'est-ce que l'histoire d'autrefois, sinon l'histoire d'aujourd'hui ?

Il y a de bons ménages. Il y en a de médiocres. Il y en a même de mauvais. « Je suis le seul à savoir où mon soulier me blesse », disait un célèbre Américain, complimenté sur son heureux foyer. Homme ou femme, beaucoup peuvent reprendre à leur profit le même discours, car la Providence ne paraît pas s'être préoccupée de nous chausser tous à notre mesure. Toute la question est des actes qui s'ensuivent. Les conseils là-dessus ne manquent pas, et cela est d'autant moins

surprenant que nous avons expressément chargé tout un corps de célibataires de diriger les ménages en instruisant mari et femme à part sur les plus secrets détails d'une vie dont la connaissance pratique échappe professionnellement à l'instructeur.

La formalité de ces avis étant tout ce qui intéresse, chacun en prend à sa mesure et ne laisse pas d'agir selon son humeur. L'un crie, l'autre se tait. Celui-ci se résigne à boiter philosophiquement jusqu'au tombeau, celui-là se fait amputer suivant l'art, tout à l'espoir de trouver une commodité relative dans une jambe de bois. Qui a tort ou raison ? Le dise qui peut atteindre la certitude en de telles matières. Pour moi, tout ce que j'ose alléguer, c'est qu'une règle à cet égard est plus facile à formuler qu'à justifier, vu l'infinie variété des problèmes et la complexité de la psychologie qui en pourrait fournir la solution.

Qu'il me soit permis, à titre d'exemple, d'esquisser brièvement l'histoire, aussi simple que véridique, du meilleur ménage que j'aie connu. J'avoue ce n'est pas un récit à retenir pour quelque *Morale en actions*. Il est très rare que le fait tout nu, sans l'embellissement de la fiction, puisse illustrer authentiquement les préceptes que nous sommes enclins à recommander plutôt qu'à suivre. Le seul mérite du récit est qu'il est vrai d'un bout à l'autre. Je n'en retranche, je n'y ajoute rien. J'ai connu les personnages. J'ai pu les suivre de l'œil dans la route ardue qui les a conduits du crime à la parfaite félicité conjugale. Je n'entreprends de prouver aucune thèse. Je raconte ce que je sais, ce que j'ai vu.

La grande Adèle fut une belle fille, selon le sens esthétique des champs. Grande, forte, haute en couleur, avec une tignasse rousse emmêlée et des yeux

gris de fer qui ne s'étaient jamais baissés devant homme au monde. Son père, Girard, le marchand de poissons, l'employait à son commerce. En une lamentable charrette disloquée, derrière un petit cheval cagneux, incapable d'une autre allure que le pas, Girard partait, au soir tombant, pour Luçon, la grande ville, et revenait à temps pour écouler sa marée avant le repas de midi. Aussitôt l'arrivée, le poissonnier, la poissonnière et leurs enfants, chacun chargé de son panier de coquillages, de mulets, de soles, de merlans sous le varech poisseux, se répandaient dans le village, dans les hameaux, dans les fermes, pour offrir leur marchandise.

En ce trafic on fait beaucoup de chemin et l'on voit beaucoup de gens. Hardie, plaisante à voir, Adèle était partout bien accueillie. Ni propos ni gestes des jeunes gars du pays n'étaient pour lui faire peur. Le paysan, qui n'est pas plus sot que le citadin, a noté depuis longtemps l'utilité d'une agréable créature dans le négoce humain, dont l'art est d'appâter les acheteurs. Tout cabaret de campagne qui veut prospérer doit d'abord s'orner d'une jolie servante. Il y a de toutes parts une demande de beauté. Faute de mieux, les hommes se rabattent philosophiquement sur la laideur. La vie se charge d'accommoder à peu près tout le monde.

Adèle, n'étant point de ces jeunes personnes qui font fonction de pis-aller, fut de bonne heure la bénédiction de sa famille. Le poisson de son panier semblait sauter tout seul dans la poèle à frire, bien que l'habile enjôleuse mît son orgueil à vendre au delà du prix fixé. Toute rencontre sur les chemins lui devenait une occasion de marché. Un baiser souvent était l'appoint. Quelquefois davantage. Ce qu'elle gagna, ce

qu'elle perdit à ce jeu serait aujourd'hui d'un compte difficile à faire. Aux dimanches, aux foires, elle se montrait belle en ajustements, en parures : c'était le profit. Son nom courait de bouche en bouche, accompagné d'histoires où la malignité publique n'avait pas toujours besoin de recourir au mensonge : c'était le déchet. Mais, loin de s'émouvoir de la chronique scandaleuse, elle en triomphait avec insolence, alléguant que les laiderons curieuses auraient eu trop de joie si elle avait pu trouver quelque occasion de médire d'elles à son tour.

— Quand on aura fini de jaser, on s'arrêtera, avait-elle coutume de dire.

Et il en arriva ainsi, en effet. Si bien qu'un jour, comme il ne restait plus à la grande Adèle qu'à se marier pour étonner les gens, on apprit qu'elle allait devenir l'épouse légitime d'Hippolyte Morin, le cordonnier.

Je dois dire que l'événement fut accepté par tous comme la fin décente d'une jeunesse tourmentée.

— Elle va donc être battue, pensaient les femmes en voyant Morin féru d'amour.

— Ce mari-là ne sera pas gênant, se disaient les hommes tout bas, en considérant le cordonnier, jaune malingre, débile, quoique rageur.

L'approbation publique fut donc unanime. L'histoire du mariage était très simple. Girard devait cinq cents francs à Morin et ne pouvait venir à bout d'en payer l'intérêt. Voyant son créancier rôder, avec des yeux de flamme, autour de la grande Adèle, il proposa le quitus pour prix du conjungo, et le cordonnier ravi de posséder, à lui tout seul, une telle merveille, avait conclu joyeusement le marché. Pour Adèle, elle avait dit oui, comme à beaucoup d'autres et sans plus de façons.

Hippolyte, d'ailleurs, avait de la terre au soleil. C'était un beau parti.

On fit de belles noces, et, pendant toute une demi-année, le bonheur parut régner dans le nouveau ménage. Six mois de constance n'était-ce pas, pour Adèle, une concession suffisante aux recommandations de M. le maire? Bientôt les amoureux reparurent : de quoi Morin conçut le plus vif déplaisir. La grande Adèle fut battue, comme la voix publique avait prédit. Mais les jeunes gars, bien musclés, ne s'en gaussèrent pas moins du mari, chétif adversaire, ainsi que la même voix publique avait prophétisé. Le diable est que l'incommode cordonnier regardait ses rivaux d'un œil mauvais en promenant sur la pierre polie la lame aiguë de son tranchet. Coups de pied, coups de poing, cela ne fait pas peur au village. Mais on n'aime pas que le fer entre en jeu. Aussi, lorsque la croyance s'établit qu'un jour Morin « ferait un malheur », l'ardeur de la troupe en rut commença de s'éteindre. Chacun s'éclipsa peu à peu, et ce fut au tour de la grande Adèle de ressentir le plus violent dépit contre son farouche seigneur.

Trois ans se passèrent ainsi en querelles, en batailles de toutes les heures. Point d'enfants. L'herbe ne pousse pas aux grandes routes, observe Michelet. Un matin, on apprend avec surprise que Morin est gravement malade, puis qu'il est à la mort. La veille, il avait fait une partie de boules sans donner aucun signe de malaise. Le médecin, mandé, hoche la tête et déclare qu'il a besoin de parler à la grande Adèle en particulier. Au sortir de l'entretien, les assistants remarquèrent qu'Adèle restait cachée tandis que le docteur, sans mot dire, versait en un pot le contenu de la soupière et l'emportait dans son cabriolet. Le soir venu, deux gendarmes arrivaient pour arrêter « la femme Hippolyte

Morin », accusée d'avoir empoisonné son mari. Ce soir-là, on ne s'ennuya pas à la veillée.

L'instruction fut courte. Les élytres bleues de cantharides, nageant parmi le pain et les pommes de terre, ne permettaient pas la dénégation. Adèle avoua que, passant sous un frêne, et voyant quelques-uns de ces insectes morts dans l'herbe, elle en avait ramassé « pour faire une farce à son mari ». Plus tard, stylée par son avocat, elle finit par dire que les qualités aphrodisiaques attribuées au coléoptère étaient l'explication naturelle de la « farce » matrimoniale. Mais comme il fut prouvé que de ce côté-là ses ressources extraconjugales paraissaient plutôt faites pour lui susciter l'envie de se débarrasser d'un gêneur, l'histoire ne trouva pas crédit. Morin, qui n'avait pas voulu mourir, fut le seul témoin à décharge.

— Ben sûr que c'était une farce, répétait-il stupidement, à preuve qu'elle me l'avait dit.

— Et vous avez pris ce poison de bonne grâce ?

— Puisque c'était une farce, monsieur le juge.

Le jury, qui absout volontiers les maris dont le revolver fut trop prompt dans la direction de mesdames leurs épouses, se montre toujours résolument hostile aux femmes qui cherchent à se débarrasser de leur maître légitime. Deux ans de prison furent considérés par les représentants de la société comme la juste rétribution d'Adèle, en même temps qu'un encouragement topique à l'exercice de la vertu dans le ménage.

Morin revint à ses souliers, bien marri d'être séparé d'Adèle pour un si long temps.

— Tout ça, disait-il, c'est des affaires entre nous. Est-ce que ça regardait les juges?

Et nombre de gens étaient de son avis. Beaucoup de bruit pour une « farce ». Adèle était trop bonne fille

pour avoir suscité contre elle de véritable haines. Dès que Morin prenait sa défense, quelle raison de se déchaîner contre elle? Les maris, regardant leur femme, les femmes regardant leur mari, s'abstinrent généralement de commentaires. Morin, d'ailleurs, sûr maintenant de la fidélité de son épouse, au moins pendant deux années, se répandait en éloges sur la grande Adèle, proclamait qu'il avait des torts...

— A qui qu'elle a jamais fait du mal ? demandait-il à tout venant.

— Pas à moi, pas à moi, répondait chacun.

Cet homme avait reçu le don d'une haute philosophie, ou plutôt il avait le sentiment obscur que de toutes ces « histoires » un grand bien pourrait naître pour sa femme et pour lui.

— Quand elle sera revenue, répétait-il, ce ne sera plus comme autrefois.

— Bien sûr, disaient les gens, ça donne de la raison d'avoir un peu de malheur.

— Deux ans, c'est pas une affaire, répliquait Morin, qui comptait les jours.

Cependant Adèle cousait des chemises en silence et songeait vaguement. L'idée de se plaindre ne lui serait pas venue. Elle trouvait même quelque contentement de ce repos après une jeunesse agitée. Tranquille, elle attendait la libération qui la rendrait à son village ami, à ce brave Morin qui l'aimait et qu'elle aimait aussi, malgré « ce que les juges avaient fait pour les contrarier », comme elle dit après sa condamnation.

Toute la somme d'argent compatible avec le règlement, Morin, dès le premier jour, l'avait versée au compte de la prisonnière. Mais elle n'en avait fait que rarement usage, et lorsque, dans ses visites, il l'incitait à la dépense :

— Je n'ai besoin de rien, disait-elle. Garde çà pour toi, mon homme. Il ne faut pas que tu sois malade quand je serai dehors.

Et cette allusion au passé les faisait rire tous deux de belle humeur.

Vint enfin le jour de la liberté. Morin était accouru pour chercher sa femme, comme on pense. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, en riant aux éclats, faute de pouvoir manifester par des mots leur bonheur. C'était un dimanche. Adèle et son mari arrivèrent juste au sortir de la grand messe. En un clin d'œil, ils furent entourés de la foule, fêtés, acclamés en triomphateurs. On s'embrassait, on pleurait de joie, on échangeait mille questions absurdes pour le seul besoin de parler et de se témoigner le plaisir qu'on avait de se revoir. En arrivant chez elle, Adèle trouva la table servie, où vingt convives prirent place pour célébrer dignement son retour. Un beau festin qui dura jusqu'au jour. Au dessert, les amis vinrent, et les indifférents entraînés par le mouvement d'universelle sympathie. Bouteilles sur bouteilles furent vidées. On choqua les verres. Les femmes embrassaient Morin, les hommes Adèle. Il n'y eut pas dans leur vie de plus beau jour.

Et pourtant, de ce moment, les beaux jours se succédèrent sans relâche. Adèle demeura gaie, accueillante, prompte aux lestes propos, mais Morin avait son cœur, et jamais acte ou parole ne fut mis à son compte dont le mari le plus soupçonneux eût pu concevoir quelque ennui. L'époux, très fier de sa conquête, jouissait avec délices d'un bonheur bien gagné.

Ce fut, quarante années durant, le modèle de l'union parfaite. Autour d'eux, combien, ayant un passé sans reproche, pouvaient se vanter d'un si rare avantage ?

UNION ASSORTIE

Ils n'étaient pas bons. Ils n'étaient pas méchants. Ils n'avaient ni qualités ni défauts qui leur fussent particuliers, n'ayant jamais agi, n'ayant jamais parlé que pour se conformer à ce que faisaient, à ce que disaient les autres. De vouloir quelque chose en vertu de leur sentiment personnel, la pensée ne leur en était jamais venue. Rien ne les avait mis dans le cas de réfléchir sur eux-mêmes et de prendre un parti conformément à une idée, vraie ou fausse, qui fût le produit de leur individualité en dehors des « opinions reçues ».

Il était né dans les bouchons. Elle avait vu le jour dans les draps d'Elbeuf. L'arrestation d'un notaire, qui se trouva ne pouvoir disposer de quelques millions pour rembourser les gens à qui il avait fait dommage, réunit leurs parents dans un commun témoignage d'indignation contre les malfaiteurs désargentés. Au prétoire, sous l'œil du Christ qui recommande le pardon, et parmi les encouragements de l'hermine vengeresse, le liège et la laine tissée se rencontrèrent pour flétrir le tabellion malencontreux dont l'industrie se révélait criminelle, faute du succès qui lui eût fait une réputation de vertu.

Bouchonnier, drapier, faisant bruit de pertes légères, conçurent l'un pour l'autre une « haute estime » que les relations ultérieures convertirent en « amitié ».

L'héritier des bouchons avait vingt-trois ans.

— C'est une bonne pâte de garçon, disait son père.

De fait, un être mou, flasque, indifférent.

L'héritière du drap achevait sa vingtième année.

— La plus douce créature, bêlait sa mère.

En réalité, une inertie docile à tous les mouvements de son entourage.

On les maria après des promesses fastueuses entre les deux familles. Puis il se découvrit que le fabricant de bouchons était au bord de la faillite et que la draperie était passée depuis longtemps aux mains d'un associé. La fraude étant réciproque, l'affaire se passa sans reproches d'aucun côté. On demeura « bons amis », et des débris de l'ancienne splendeur on fit un petit capital qui permit d'acheter, pour le jeune ménage, un fonds de lingerie à Caen.

Les jeunes époux, qui auraient tout aussi bien fabriqué du beurre ou vendu des pierres à bâtir, se conformèrent scrupuleusement aux règles qui leur avaient été tracées, et par là, tirèrent de leur négoce un revenu convenable. Leurs parents moururent assez heureusement pour ne pas leur être à charge, après leur avoir inculqué tous les préceptes de morale publique et privée qui devaient leur permettre d'arriver sans heurts jusqu'au terme de leur carrière. Ils eurent deux filles qu'ils marièrent l'une « dans les rubans », l'autre « dans la quincaille », et moururent eux-mêmes « dans le linge » comme ils avaient vécu.

— Vies sans relief, diront quelques-uns.

Tout le monde ne peut pas écrire *Hamlet* ni découvrir la gravitation universelle. L'ordre présent de la

nature repose sur un fonds de créatures passives, d'où, par des rencontres d'hérédités séculaires, jaillit quelque jour le miracle du génie. Que de surprises si nous avions sous les yeux la généalogie authentique de Shakespeare ou de Newton et pouvions admirer de quel amas de faiblesses leur force fut composée !

A vrai dire, le *processus* de toute vie humaine n'est pas un moindre prodige. Seulement, d'en bas, nos yeux se portent d'instinct vers les hauteurs, et l'on ne peut contester que la critique psychologique de saint François d'Assise soit plus intéressante que celle du commun trafiquant. Cependant, si l'on vient à y regarder d'assez près, on découvre bientôt que le « grand homme » n'est pas d'une autre substance que le petit : la différence principale étant que les forces, dans l'un et l'autre cas, sont diversement ordonnées. Infinis, les types de transition entre les deux extrêmes. Tous dignes d'être soumis à l'analyse en qualité d'échantillons humains, capables de fournir, suivant les circonstances de temps et de lieu, des actes qui les tirent hors de la commune médiocrité.

Quels événements eussent été nécessaires pour jeter dans la gloire nos deux marchands de linge, je l'ignore. Il me plairait assez de croire qu'un grand drame privé ou public eût été dans le cas d'extraire d'eux quelque action de dévouement sublime qui les eût illustrés dans l'histoire. Mais je ne saurais cacher que rien de leurs paroles ou de leurs gestes n'autorisa jamais cette espérance.

Je parle d'eux parce que je les ai rencontrés sur mon chemin. J'ai pris plaisir à les observer comme curieux spécimens de cette humanité toute proche de la mentalité passive des bêtes de somme, mais encore assez remarquablement individualisée dans le repaire profond de la vie intérieure. Le bœuf a sans doute des

pensées de derrière la tête, comme il est manifeste lorsqu'on voit le troupeau, en souvenir des temps où les grands carnassiers pouvaient inopinément survenir, se distribuer, par muette entente, la surveillance de tous les coins de l'horizon pour ruminer. les yeux mi-clos, dans les champs où rien ne menace plus leur paix. Cependant, ils ne connaissent qu'une loi : l'aiguillon qui les pousse à la charrue ou à l'abattoir. L'homme-bœuf, prenant sa part, avec ou sans réflexion, d'une vie plus compliquée, développe encore, malgré le poids de son inertie, une sentimentalité, une activité personnelle importante, en dehors des règles d'action que la société — lois ou usages — lui impose.

Les deux lingers de Caen, à les regarder de la rue, offraient l'ordinaire apparence de ces millions d'êtres qui constituent le fonds de l'humanité vulgaire, et c'est en effet tout ce qu'ils représentaient. La faute principale des psychologues professionnels est de vouloir que l'homme soit un, pour l'avantage de leurs catégories. Il n'est pas étonnant que les arêtes vives des caractères appellent l'observation tout d'abord. Cependant les traits profonds des créatures « indéterminées » vaudraient d'autant plus l'analyse qu'ils sont, par voie de combinaisons héréditaires, la source productrice des énergies caractérisées.

Qui n'aurait conclu de la passivité sociale de ce couple stupéfié dans « le linge » à une somnolence correspondante des activités intimes ? Pourtant ces deux amorphes créatures, qui avaient subi sans une résistance l'empreinte des volontés ambiantes, vivaient d'une vie propre, loin du regard public, sentaient sourdre des profondeurs inconnues de leur être des passions intenses, violentes même parfois, qui faisaient le charme et le tourment de leurs heures.

Acheter, vendre du linge était devenu pour leurs organes comme une fonction de physiologie. Manger, boire, dormir et trafiquer de la toile, tout cela se trouvait au même plan de leurs pensées. Homme et femme aimaient l'argent d'instinct « parce qu'il en faut pour être honnête », avaient-ils coutume de dire — « l'honnêteté », pour eux, consistant à ne pas aller en prison — mais le pouvoir leur manquait des initiatives, même modestes, qui eussent accru leurs chances de gain. A mi-chemin du succès de leur négoce, ils vécurent dans un stable équilibre d'indifférence et de cupidité. En dehors des lois et des « usages », l'opinion « du commerce » les maintenait tout droits comme un corset de fer. Ils allaient à l'église parce qu' « on y va », ils donnaient même aux pauvres lorsqu'on les regardait, ainsi que font tant de chrétiens charitables. Puis, les portes closes, leurs « demoiselles » confinées au couvent de la Miséricorde pour les « belles relations de l'avenir », ils pouvaient enfin se consacrer l'un à l'autre.

J'ai dit qu'ils n'étaient ni bons ni méchants, pour indiquer qu'ils se trouvaient aussi incapables de malice inutile que de désintéressement. Mais pour n'être pas poussées jusqu'à l'acte, les dispositions morales peuvent n'en être pas meilleures. Conformément à ce qu'exigent la loi et les « convenances du monde », les deux époux vivaient indissolublement unis. Point de faute contre la foi jurée. L'épouse modèle était vraiment de trop inesthétique figure pour inspirer jamais au plus abandonné des mortels la tentation d'une pensée coupable. D'ailleurs, toutes ses préoccupations allaient, selon les préceptes de l'Église et du code, à son « légitime ». Quant à l'époux fidèle, il se garda toujours de l'adultère, durable ou passager, par la raison péremptoire que ce « crime » était défendu par la loi, aussi

bien que « condamné par les mœurs » doctrinalement.

Ainsi gardées du dehors, il ne restait à des âmes si vertueuses qu'à s'orienter l'une vers l'autre, à chercher dans le contact intime des émotivités réciproques les satisfactions d'idéal compatibles avec leur nature. Ces satisfactions, d'ailleurs, ne leur furent point refusées. Elles ne pouvaient être d'amour. Elles se développèrent en une haine puissamment concentrée. Lorsqu'elle est le sentiment unique de la vie, l'exécration, dans un cœur convulsé d'impuissance, peut donner le plein des sensations violentes par lesquelles une humanité inférieure se voit réduite à remplacer les joies de l'amour.

Mari et femme se haïssaient voluptueusement, d'une férocité savante toujours en quête de blessures plus raffinées. Pourquoi ? Peut-être n'avaient-ils jamais cherché à s'en rendre compte. Un dégoût leur vint l'un de l'autre aux premiers jours de leur mariage, lorsque leur fut révélée la duperie réciproque des dots inexistantes. Plus tard, ils recoururent, d'accord, à d'identiques mensonges pour amorcer des gendres, mais ils n'en avaient pas pris moins de plaisir, dès le début de la vie commune, à se traiter réciproquement — tout bas — de voleurs. Puis, chacun gardant le vif sentiment de l'infériorité de l'autre, ils se méprisaient mutuellement pour la souveraine inertie qui n'arrivait à maintenir le *statu quo* dans leurs affaires que par la composante des flottements de leurs deux *volontés*.

Encore s'il leur était venu parfois le courage de se décharger du trop-plein de colère qui s'accumulait dans les bas-fonds de leurs âmes obscures ! Mais l'effort de donner libre cours au flot montant d'une détestation contenue n'était pas de ceux qu'ils pussent fournir. Ils ne savaient, ils ne pouvaient que se taire,

refouler le désir d'insulte qui leur crispait les lèvres et aggraver ainsi la sourde rage dont les bouillonnements faisaient l'âpre délice de leur vie. Passion trop forte pour des faiblesses impuissantes à la réprimer.

Faute de pouvoir dépenser en discours leur énergie croissante de haïr, ils trouvèrent dans l'acte secret d'agression la seule issue qui leur fût laissée. Combien la joie de se nuire mutuellement — en dehors du commerce, cela va sans dire — l'emportait sur le vain plaisir des paroles au vent ! Alors, ils se connurent une raison de vivre. Alors, ils sentirent la force du lien puissant qui les rivait ensemble, dans l'unique passion pour laquelle ils étaient nécessaires l'un à l'autre.

Il faudrait un volume pour raconter la petite guerre qui marqua le début des hostilités. Ce fut d'abord une série d'escarmouches légères où les premiers coups auraient paru l'effet du hasard si celui qui les recevait ne s'était trouvé, à ce même moment, en disposition de les porter lui-même. D'abord, la cuisine fournit une occasion propice aux attaques féminines. Trop de sel ou de poivre, viandes gâtées, potages froids, furent, aux premiers temps, de commune rencontre. Ce jour-là, par hasard, Madame n'avait pas faim, et Monsieur justement se trouvait mis en appétit par le repas plus que frugal qui avait précédé. Monsieur, cependant, n'était pas sans ripostes. Madame avait la « poitrine faible » et redoutait, par-dessus tout, les courants d'air. Il fallut bien qu'elle s'y accommodât et prît son parti de tousser, car une incroyable malchance voulut que toujours porte disjointe ou carreau cassé la fissent vivre dans une perpétuelle trombe de vent. En revanche, surpris par une averse, Monsieur trouvait son parapluie cassé, et rentrait morfondu. On se piquait au jeu. On inventait

mille traquenards de préparation compliquée. Madame, un soir, se trouvant seule au lit, eut les jambes brûlées par la boule d'eau chaude dont le couvercle se défit tout à coup. Monsieur regretta « l'accident », car il fallut travailler double au magasin, tandis que Madame, sans une plainte, attendait la guérison. A peu de temps de là, Monsieur, sautant du lit, se coupa le pied sur un morceau de verre. A lui de boiter maintenant !

Ainsi la surenchère alla croissant. Madame semblait avoir une faiblesse pour l'aînée des deux filles. La cadette fut la préférée de Monsieur. Un beau terrain de lutte où chacun se faisait des blessures à travers l'innocente victime. Les deux mariages devinrent l'occasion d'une persécution savante, qui aboutit à la commune douleur de sentir la bonne arme échapper de la main du bourreau.

Demeurés seuls, face à face, les deux époux, tout leur arsenal de traîtrises épuisé, se regardèrent dans la stupeur d'un paroxysme de haine qui les trouvait impuissants pour une action de guerre nouvelle. Que faire? Il fallait inventer quelque chose. Ce fut Madame qui fit la première trouvaille. Monsieur, subitement assailli de coliques violentes, en une nuit passa de vie à trépas. Des soupçons lui vinrent au dernier moment. Une odeur d'allumettes s'exhalait de sa tisane. Il souffla la bougie et vit le verre phosphorescent. Mais à ce moment, la crise finale le tordit d'une convulsion suraiguë. Il ne put que montrer à sa femme le corps du délit, avec ce seul mot, accompagné d'un affreux rire :

— La guillotine ! La guillotine !

Il mourut en le répétant. Folle de terreur, Madame s'évanouit. Elle ne reprit jamais connaissance. Le nom

terrifiant de la machine de mort s'exhala de ses lèvres avec le dernier souffle de vie.

La beauté tragique de cette fin excita l'admiration de toute la ville.

— Comme ils s'aimaient ! dit-on. Une union si bien assortie !

SULPICE ET CÉLESTIN

Cicéron a écrit sur l'amitié des pages dont quelques-unes ont fait l'ennui de ma jeunesse. Il ne m'en est rien resté qu'une crainte de rouvrir le livre, car, pour l'étude psychologique de l'homme, j'estime que le moindre fait d'observation personnelle vaut toutes les dissertations du monde, fussent-elles du plus beau phraseur. On m'excusera donc si, pour célébrer l'amitié, dans l'une des formes que m'a présentées le spectacle du monde, je me borne à narrer la véridique histoire de deux amis parfaits, plus que parfaits même, pourrais-je dire.

Sulpice et Célestin furent de mes compagnons d'étude et de paresse au lycée de Nantes. Ils étaient dans la « classe de commerce », et je ne saurais dire combien mon *De Amicitia* m'inspirait de mépris pour les malheureux réduits à la culture de la langue française. Mais comme ils semblaient n'avoir pas le sentiment de leur « infériorité », et qu'ils se montraient « bons camarades » envers tous, aussi bien dans la cour de récréation que dans les bagarres du cours Saint-Pierre où soldats et lycéens s'essayaient tour à tour aux jeux de la guerre, ils réussirent à fondre progres-

sivement notre jeune morgue bourgeoise et à s'installer dans l'estime des *cancres* d'aristocratie littéraire. Au sortir des classes, parfois, nous faisions un bout de route ensemble. Quand on avait médit des pions et du terrible censeur, mille questions venaient naturellement aux lèvres sur la vie familiale, l'emploi des vacances, les projets d'avenir. C'est ainsi que j'entrai peu à peu dans la confiance des deux amis. C'étaient des âmes simples, étrangères à toutes les conventions du monde, déjà merveilleusement emboîtées l'une dans l'autre, rivées, soudées au point de ne pouvoir plus se déprendre au choc des accidents de la vie.

Le père de Sulpice était graînetier en gros. Le père de Célestin, riche vannier. Les deux magasins, contigus sur le quai, mêlaient fraternellement leurs étalages. Tantôt les pois chiches sautaient du sac dans les corbeilles, tantôt les paillassons protégeaient amicalement le millet ou l'avoine contre le soleil ou la gelée. Je n'ai jamais rien su des familles, sinon qu'elles vivaient étroitement unies. Depuis la première enfance, Sulpice et Célestin ne s'étaient pas quittés.

Comme il ne convient pas d'introduire une psychologie fantaisiste dans une histoire vraie, j'avouerai simplement que mes facultés d'observation manquaient de la pénétration suffisante pour qu'il me soit possible aujourd'hui d'essayer une droite analyse de ces deux caractères. Par quels défauts, par quelles qualités, par quel correspondant ensemble de sensations et de pensées Sulpice et Célestin se trouvaient-ils si merveilleusement appropriés l'un à l'autre, je ne pourrais faire là-dessus que des conjectures. Il me souvient de deux êtres doux, bienveillants, laborieux, capables de volonté à la seule condition que leurs volontés fussent parallèles. Le pronom possessif au singulier leur était

inconnu. Chacun, pour parler de soi, disait « nous ». Ils se concevaient à deux comme une unité d'existence.

Le spectacle de ces belles unions d'amitié dans la jeunesse n'est pas très rare. Mais la vie et ses combats ont bientôt fait, le plus souvent, de séparer des hommes qui se sont crus inséparables.

Tel ne fut pas le cas de Sulpice et de Célestin, soit que leurs liens d'affection fussent d'une qualité particulière, soit, plus simplement, que le seul hasard des circonstances leur ait ménagé la continuation du tète à tète. Tous deux fils uniques, ils héritèrent, chacun à son tour, l'un des paniers, l'autre des sacs de graines, et continuèrent, dans la monotonie de la prospérité nantaise, le commerce de leurs parents. Des chances diverses en affaires auraient pu les dissocier pour un temps. Il arriva que, n'ayant point le goût des grandeurs, et trouvant au-dessus de leurs moyens de dépenses la fortune qui leur était échue, ils prirent simultanément, au bout de quelques années, la résolution de vendre leur fonds, pour jouir, sans aucun tracas des « douceurs de la vie ».

Il faut dire que cette idée ne leur vint pas d'eux-mêmes. La première « douceur de la vie » dont ils s'étaient avisés avait été le mariage. Sulpice avait épousé une adorable blonde. Célestin venait de convoler avec une brune savoureuse. Deux mariages d'amour. Sulpice et Célestin aimaient. Sulpice et Célestin étaient aimés. Tant de bonheur n'avait pas été sans ébranler dans leur esprit les joies venues de l'osier et de la graine de chanvre. Leurs femmes étaient riches. Ils ne cessaient de dire : « Même s'il nous vient des enfants, nous avons trop de bien. » De là à quitter le commerce pour vivre de leurs rentes, il n'y avait qu'un pas. Les deux jeunes femmes, qui voulaient « s'amuser », les

poussèrent gentiment, d'un commun accord, et nos deux « rentiers » s'installèrent en deux hôtels du boulevard Delorme naturellement contigus. Une porte de communication réunit les deux demeures. Il ne s'agissait plus que de trouver des occasions de plaisirs.

Cela parut facile d'abord, car les deux jeunes femmes, ayant les mêmes goûts que leurs maris, tous deux semblables, s'accordaient à souhait. Toutefois, quand les premiers amusements de l'installation furent passés, quand il ne fut plus question de meubles, de tentures, de tapis, « d'objets d'art » achetés à la mesure des vides à remplir, on se prit à chercher des motifs de sensations nouvelles.

L'attrait des œuvres de bienfaisance et des cérémonies religieuses dont elles sont l'occasion était depuis longtemps épuisé. Une machinale routine de piété tient trop souvent le « bienfaiteur » à distance des malheureux qui reçoivent ses dons, supprimant ainsi le contact des cœurs dont l'émotion est la plus belle récompense de la bonté. La loge au grand théâtre occupait des soirées, mais la journée souvent paraissait longue. Le boulevard Delorme est d'aristocratique bourgeoisie. Malheureusement les ormeaux séculaires y font l'obscurité, et l'on peut passer des heures aux fenêtres sans découvrir un sujet de conversation. Il y a bien les visites avec les ressources infinies de la médisance Mais ni la femme de Sulpice ni la femme de Célestin, ne se séparaient volontiers de leur mari. Enfin elles ne trouvaient nul plaisir à traîner le prochain sur la claie. De quitter Nantes, de voyager, nul n'y pouvait songer. La province enchaîne solidement les hommes à ses murailles. L'idée leur est odieuse de l'attache rompue qui les livre aux remous du monde, comme autant d'épaves parmi de périlleux écueils.

Pourtant il fallait trouver « quelque chose ». On en causait à quatre, à deux même, suivant l'occasion. Puis, quand on en eut causé, soudainement, on n'en parla plus. Bien que les occupations d'inactivité ordinaire n'eussent en rien changé, un grand calme se fit dans les deux ménages. La joie d'une satisfaction, muette mais profonde, apparut aux visages naguère vaguement inquiets. Et, sans aucun échange d'explications apparemment superflues, un de ces bonheurs, si parfaits qu'ils n'ont même pas besoin de s'exprimer, prit possession des demeures amies de Sulpice et de Célestin.

Je suis bien obligé d'avouer maintenant qu'en cherchant « quelque chose », on avait fini par trouver. Et même je puis dire que ce fut sans trop de peine. Sulpice, qui avait en tête le plaisir de Célestin, se prit à échanger des vues avec la femme de son ami sur le genre de vie qu'il conviendrait d'adopter pour le contentement de chacun. Et Célestin, dont le principal souci était la satisfaction de Sulpice, soumettait et demandait, pendant ce temps, des idées à la femme de son ami en vüe du bonheur commun. Les deux femmes, aimant tendrement leur mari, se donnaient un fort grand mal pour aboutir, et les deux hommes, comme on pense, n'épargnaient rien de leur côté. On faisait des projets. On discutait des surprises. Quand Célestin voyait sa femme en conversation particulière avec Sulpice : « Bon, pensait-il, ils vont inventer quelque amusement où j'aurai la meilleure part », et tout aussitôt il entraînait la femme de Sulpice dans le salon voisin pour payer son ami de retour.

J'ai hâte de dire que la femme de Sulpice était vertueuse bien au delà de l'ordinaire. En revanche, la femme de Célestin, sous des apparences correctes,

cachait, sans en avoir pleine conscience, un appétit de la chair, qui, plus tard, dans un autre milieu, eût pu dégénérer en dévergondage. L'amour sincère qu'elle éprouvait pour son mari, joint aux bons exemples, l'avait sans peine jusque-là maintenue dans le devoir. Qui pouvait supposer que la femme de Sulpice, parangon de pudeur, serait la première victime d'une surprise des sens?

L'accident vint précisément de la confiance inébranlable en soi qu'une pratique méticuleuse de la vertu peut inspirer aux faibles créatures. Célestin, devisant avec la femme de Sulpice sur la meilleure manière d'assurer la félicité de son ami, s'abandonnait, dans la chaleur de la démonstration, à de vifs mouvements de tendresse (pour son ami) qui étaient accueillis par son aimable partenaire avec la naïveté d'un cœur exempt de toute pensée mauvaise. Quand la femme de Sulpice montrait une compréhension trop lente, Sulpice devenait plus pressant, quitte à se trouver pressé lui-même lorsque son esprit se rencontrait en faute.

Un jour, tous deux, n'ayant que Sulpice à la bouche et dans la pensée, s'échauffèrent si fort que Célestin oublia qu'il était Célestin et que la femme de Sulpice s'aperçut beaucoup trop tard que ce n'était pas Sulpice qui venait d'obtenir d'elle ce qu'elle destinait à Sulpice lui-même tout en le donnant à Célestin. Jamais le danger d'un excès de vertu chez les âmes candides ne reçut démonstration si frappante.

Le premier étonnement passé, il fallut bien prendre son parti de l'affaire. Les deux innocents — car le mot de coupables serait ici bien déplacé — s'interrogèrent en conscience et ne se trouvèrent ni regrets, ni remords. Ils admirèrent d'accord, dans l'acceptation d'une fatalité. Avec toute autre que la femme de Sulpice, la sensation

de Célestin eût été d'un crime abominable. Avec tout autre que Célestin, la femme de Sulpice se fût trouvée en proie à une telle honte qu'elle eût couru tout droit se jeter dans la Loire. Mais l'association de Sulpice et de Célestin était telle dans sa tête qu'elle ne pouvait être irrémédiablement choquée de la voir transférée dans le cœur. De Sulpice à Célestin le passage était insensible. Elle n'y observa que la différence d'un agréable raffinement.

Cependant Sulpice et la femme de Célestin étaient aux prises. Les mêmes discussions intimes, la même vivacité d'affection pour Célestin, leur zèle commun de s'employer au bien de l'homme qu'ils aimaient, les rapprochaient au point que s'éveillaient en eux les mêmes ardeurs qui avaient jeté Célestin et la femme de Sulpice dans les bras l'un de l'autre. Les mêmes raisons que j'ai dites plus haut, transportées au second couple interverti, devaient agir de même pour faciliter de part et d'autre la même répercussion d'amitié en actes suraffectifs d'où toute préméditation était absente. Seulement, l'enthousiasme sensuel de la femme de Célestin se révéla d'abord avec une violence telle que Sulpice eut le sentiment d'un notable service rendu à son ami.

— Qui sait! pensa-t-il, elle eût été capable quelque jour de se réveiller femme adultère. Sans moi, peut-être elle trompait son mari.

Ce malheur fut évité, le vice et la vertu ayant produit des deux côtés, par excès de candeur, une même harmonie croisée dont l'effet fut d'assurer, pour toute la durée de leur existence, le bonheur tranquille de deux ménages aussi parfaitement unis qu'il se peut concevoir.

Tout à sa joie particulière, chaque couple du chassé-

croisé ne sut jamais dans quelle mesure y contribuait la satisfaction de l'autre. Ils étaient trop heureux pour se poser jamais la question. Ils vécurent dans le plein contentement d'une vie achevée, et n'eurent pas d'enfants : ce que l'égoïsme de leur unique puissance d'aimer considéra comme une fortune heureuse. Jeunes, ils gouttèrent simultanément les joies permises et les joies défendues sans connaître jamais les reproches d'une conscience gênante. Vieux, ils savourent encore la joie tranquille des souvenirs.

Je n'ignore pas que des moralistes pourront trouver matière à juste blâme dans l'irréflexion d'un enchevêtrement passionnel qui n'est pas sans éveiller des souvenirs de primitive sauvagerie. C'est que nous sommes des descendants de sauvage, pithécanthropes, hélas ! par trop de points. Les classifications d'actes et de sentiments qui sont le propre de notre civilisation, et d'où nous viennent tant de joies et tant de tortures, ne sont pas encore entrées dans l'esprit de tout le monde. Je gagerais qu'en y regardant bien, les moralistes eux-mêmes... Que celui qui se sent irréprochable jette la première pierre dans le jardin de Sulpice et de Célestin.

FLAGRANT DÉLIT

Joseph Herbin, sous-inspecteur adjoint des monuments souterrains, aimait passionnément la belle Eudoxie Laviron, épouse légitime du fameux directeur des monolithes français, auteur du mémoire établissant que dolmens et menhirs sont les vestiges d'une humanité disparue.

Eudoxie Laviron, née Depierre, avait vu le jour dans la plantureuse verdure de la vallée d'Auge, en un joli hameau, prochain de Dives, où les parents de Joseph Herbin, par l'élevage d'un modeste bétail, arrivaient à vivre péniblement. Huissier à verge en dépit de l'envie, Baptiste Depierre considérait de très haut l'humble gent agricole vouée aux durs travaux dont l'humanité supérieure consent à tirer sa subsistance. Depuis Sully, l'agriculture est officiellement l'une des mamelles authentiques de la France. Pourquoi en rejaillit-il plus de considération sur le grand propriétaire que sur le laboureur? Il suffit aujourd'hui de constater que Baptiste Depierre, sans tirer plus d'orgueil que tout autre du fait d'appartenir à « la grande famille judiciaire », n'aurait jamais admis la pensée d'une alliance — sauf le cas d'une certaine étendue de

« biens au soleil » — avec des paysans, de tous points semblables, d'ailleurs, à ceux dont il était lui-même sorti.

Cette pensée n'était certes pas étrangère à Mlle Eudoxie, élevée, selon le rite bourgeois, au couvent du chef-lieu. Mais, sans avoir jamais envisagé la ridicule possibilité de devenir un jour Mme Herbin, elle n'avait pu se défendre d'un penchant très vif pour le jeune gars Joseph, que le père Herbin, toujours sous la menace du papier timbré, avait donné gratuitement comme petit clerc à l'huissier de Dives, dans l'espérance de l'apprivoiser. Il faut dire que celui-ci n'était pas un méchant homme.

— Malgré mon nom, je ne suis « pas de pierre », avait-il coutume de dire.

Et si le client avait l'astuce de goûter follement la plaisanterie, s'il riait aux éclats et jurait qu'un tel mot d'esprit n'était pas payé trop cher d'un exploit, l'homme de loi s'humanisait et ne faisait de frais que ce qui était nécessaire pour « ne pas mourir de faim ».

— Est-ce ma faute, ajoutait-il en conclusion de philosophie, si lorsqu'un homme ne peut pas payer cent francs, la « justice » déclare qu'il faut lui en arracher cent cinquante, ou même, en cas d'obstination, deux ou trois cents?

On devine quel écho trouvait ce langage au cœur des justiciables.

— Ce bon M. Depierre, répétaient-ils, il a raison, ce n'est pas sa faute. Et ils ne lui avaient pas plus tôt payé deux ou trois fois le montant de leur créance, qu'ils se trouvaient les amis de l'huissier, tout prêts à assommer eux-mêmes d'une addition de « frais » exorbitants tout débiteur qui, selon leur propre exemple, n'aurait pas fait « honneur à sa signature ».

Ainsi s'établirent les relations de la famille Herbin avec l'huissier de Dives. Le petit Joseph, devenu le saute-ruisseau de M[e] Depierre, resserra les liens que protêts et saisies avaient depuis longtemps formés. Puis, sans qu'on y prît garde, l'enfant se trouva homme un jour, ou à peu près. Et, comme M[lle] Eudoxie avait quitté le couvent, et comme le jeune Herbin ornait d'un premier poil sa lèvre adolescente, leurs yeux se rencontrèrent et il en résulta le même trouble et les mêmes délices que dans l'aventure de Candide et de Cunégonde, sans le fâcheux accident des Bulgares.

Comme l'huissier de Dives, Eudoxie n'était pas « de pierre », et les circonstances firent qu'elle en donna un commencement de preuves à Joseph Herbin, dès les premières rencontres que le « hasard » amena dans le fourré du bois prochain. Les senteurs de l'herbe et des frondaisons humides de rosée, l'enivrement des fleurs sauvages ouvrant leurs corolles virginales aux impudiques parfums de l'amour, sont réputés depuis les premiers âges pour le danger de leur enseignement. Comme ses sœurs de tous les temps, Eudoxie subit le charme, et Joseph, effaré de sa propre audace aussi bien que de la faible résistance, se refusa le moins possible de ce qu'une fortune inespérée lui mettait sous la main. Déjà il avait des raisons de se croire en possession de la belle, lorsqu'au dernier tournant Eudoxie, d'un vif soubresaut, se dégagea de l'étreinte amoureuse et raffermit soudainement, par un puissant effort de volonté, l'énergie défaillante d'une jeune vertu en suprême danger.

— Vous ne m'aimez pas, cria l'autre avec désespoir.

— Je vous aime.

— Alors...

— Pas maintenant. Plus tard.

— Quand?

— Plus tard. Nous avons le temps devant nous.

Prudente parole d'une vierge qui sait que les officielles prémices de sa beauté sont dues, selon la loi, à l'époux légitime. L'amour de Joseph Herbin? Soit. Non le mariage. Les rendez-vous n'en suivirent pas moins les rendez-vous, toujours pour le même refus de conclure, malgré les supplications de l'amoureux dont les désirs s'irritaient au contact de cette luxuriante fraîcheur.

Cependant Depierre instrumentait de toutes parts pour arrondir la dot de sa fille et même cherchait un époux. Eudoxie, avisée des projets paternels, n'en avait que plus de raisons d'inviter le pressant Joseph à l'ajournement de ses espérances. L'infortuné dut lui-même arriver à la compréhension de son cas, lorsqu'il vit arriver à Dives M. Laviron, alors simple commis principal à l'inspection des monolithes, mais officier d'académie et pourvu de tous les charmes que procurent dix bonnes mille livres de rentes placées en fonds d'Etat. Désireux de ne point s'engager légèrement, Laviron avait pris pour prétexte l'inspection du monolithe qui annonce à l'univers que Guillaume le Conquérant partit de Dives pour nous annexer l'Angleterre. En dépit de cette ruse, il fut bientôt évident pour chacun que l'inspection de Mlle Eudoxie tenait beaucoup plus de place que l'examen du monument dans les préoccupations de l'honorable fonctionnaire. Tout bien considéré, le jugement fut favorable de part et d'autre.

Dot et fiancée furent trouvées désirables par l'épouseur, et Mlle Eudoxie, comme frappée du coup de foudre, avoua en rougissant que M. Laviron, officier d'académie, devant qui s'ouvrait la plus brillante carrière dans

l'administration de son pays, répondait de tous points à l'idéal qu'elle s'était fait d'un mari.

Ce fut de la bouche même de la trop aimable fiancée que Joseph Herbin, déplorable, apprit la grande nouvelle. Au premier mot, son indignation éclata, comme on peut croire. Mais Eudoxie, d'un geste souverain, apaisa la tempête.

— Voyons. Pas d'enfantillage, dit-elle en lui donnant ses lèvres. Tu n'as pas un sou vaillant. Si mon père te renvoyait demain il te faudrait retourner à l'étable d'où il t'a tiré. Tu ne peux pas prétendre que tu vas m'épouser en légitimes noces avec ce seul bagage. Laisse-moi donc assurer l'avenir pour toi, comme pour moi-même. Je m'installe à Paris. Avant six mois je te trouve une bonne place dans les bureaux de mon mari. Allons, voilà ton bon sourire. Tu m'as comprise. Je réponds de tout. Laisse-moi faire.

— Oui, mais l'autre pendant ce temps...

— Peuh ! Il en prendra pour son grade. C'est la loi qui l'exige. Mais c'est toi, grand nigaud, qui auras le meilleur. Si j'ai su résister à tes prières, si j'ai gardé à mon mari son droit, n'est-ce donc pas dans la pensée de te réserver la plus belle revanche ! Aie confiance en moi, te dis-je. Six mois de patience et tu seras content.

Ce que la femme veut, les dieux l'inscrivent dans la destinée. Joseph eut beau grincer des dents, prendre le ciel à témoin de son malheur et menacer Laviron de mille maux, en des soliloques tragiques à la clarté des étoiles, la noce eut lieu avec un grand concours de peuple, qui emplit Dives de sa joie. La mariée, belle en chair, haute en couleur et très suffisamment virginale d'aspect, obtint le suffrage de tous. En dépit du ruban violet, Laviron fut trouvé maigriot, chafouin, « insuffisant pour sa tâche », se disait-on à l'oreille. Sous le

regard d'Eudoxie, Joseph fit assez bonne contenance. Mais, le soir venu, lorsque le moment arriva de conduire les époux à la gare, il se sauva chez ses parents et ne reparut pas de deux jours. Depierre qui maintenant payait son « maître clerc » un bon prix, le gronda doucement de sa « débauche », puis lui pardonna « en l'honneur de Laviron ».

— Il ne serait pas juste, dit-il, qu'il n'y eut de bon temps que pour celui-là.

Eudoxie, pénétrée de ce principe, s'occupait déjà de pourvoir aux conséquences. Des lettres de « bonne amitié » entretenaient Joseph dans le chaud de ses désirs. Seulement les six mois s'allongeaient démesurément. Une année se passa. Eudoxie ne cessait d'annoncer pour un temps prochain la « bonne place » attendue. Les protecteurs de Laviron, de qui dépendait l'affaire, ne semblaient pas manifester pour l'ami d'Eudoxie une bienveillance hâtive. La patience est la vertu des forts.

Pour venir au secours de Joseph, Mme Laviron fit quelques voyages à Dives, appelée par « le devoir filial ». Il n'y avait plus de raison pour ajourner le couronnement de l'amour. Le viatique n'était pas superflu, car une autre année finit avant que Joseph Herbin pût entrevoir l'aube du jour qui devait « régulariser » son bonheur.

Laviron, d'ailleurs, mettait ce temps à profit de toutes manières. Successivement promu officier de l'instruction publique et sous-directeur des monolithes, il voyait avec fierté sa femme s'installer dans les bonnes grâces de ses chefs hiérarchiques empressés à le servir. Enfin le jour de Joseph Herbin arriva. Il entrait d'emblée, par faveur inouïe, dans l'administration, tant enviée, des monuments souterrains, en qualité d'aide

contrôleur de quatrième classe avec un bel appoint « pour frais de déplacements sédentaires ». Il réussit d'ailleurs incroyablement dans ces difficiles fonctions et fut la gloire de sa nouvelle carrière.

Je n'ai point à narrer l'histoire des amours d'Eudoxie et de Joseph.

De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines,

chacun peut se l'imaginer en interrogeant, suivant l'âge, ses espérances ou ses souvenirs. Par chance singulière, les félicités de l'amour et l'avancement et les honneurs marchaient de pair au double foyer d'Eudoxie. Son mari « décrochait » le ruban rouge à la suite d'un mémoire « très remarqué » sur « le *Monolithisme dans la nature* », et devenait directeur des monolithes français, place enviée du Muséum et de l'Institut. Pour Joseph, il n'en progressait pas moins rapidement dans l'estime de « la haute administration », comme le prouva le grade de sous-inspecteur adjoint des monuments souterrains où il était parvenu, sans même avoir jamais eu l'idée de demander une carte pour visiter les catacombes.

Tous les héros de cette histoire, dans la paix des désirs satisfaits, goûtaient donc un parfait bonheur lorsqu'un destin jaloux les surprit lâchement de sa foudre. La belle directrice des pierres phalliques n'avait pu marcher de succès en succès sans exciter l'envie. Un rival évincé par Laviron découvrit le secret des rendez-vous de Joseph Herbin et se hâta d'en informer, par voie de lettre anonyme, « Monsieur le directeur ». Celui-ci, touché au vif, douta d'abord, puis suivit Eudoxie et bientôt tint sa preuve.

Les deux amoureux, enfermés depuis une heure, jouissaient, si j'ose m'exprimer ainsi, des délices du

tête-à-tête, lorsque leur quiétude fut troublée par la venue du commissaire suivi du mari Laviron, correct mais douloureux. Après sommation au nom de la loi, à travers l'huis, un serrurier requis fit céder tout obstacle et mit en présence les vivantes contradictions du « devoir » et de l'amour.

Il faut bien reconnaître que, dans cette rencontre, les représentants du devoir avaient au moins l'avantage d'une haute dignité décorative sur le couple ultra-dévêtu qui figurait la victoire d'Eros. Le commissaire, railleur et curieux, le mari, pâle, muet, tremblant comme un coupable, le serrurier lui-même, amusé, mais participant d'un prestige autoritaire, faisaient le plus piquant contraste avec le désordre classique des flagrants délits. Mais personne n'eut le temps de s'arrêter aux détails savoureux de l'adultère, car Eudoxie, sautant du lit avec un grand éclat de rire, fit une révérence comique à son mari dans un envolement de chemise :

— J'en suis fâchée pour vous, mon ami, dit-elle. C'est la fin de votre carrière.

— Malheureuse adultère, clama Laviron tragiquement, êtes-vous donc tombée si bas...

Eudoxie ne riait plus.

— Je vous defends de me parler ainsi, s'écria-t-elle en agitant son corset sous le nez de son époux. L'adultère, comme vous dites, vous a fait monter haut, monsieur mon mari. Ce n'est pas à vous de vous en plaindre.

— Je ne comprends pas, répliqua Laviron ahuri.

— Ah! vous faites l'innocent. C'est plus drôle. Vous voudriez faire semblant de croire que c'est le premier, dit-elle, en montrant du doigt Joseph aux prises avec un caleçon rebelle...

L'amant heureux, à ces mots, ne fit qu'un bond de sa chaise. Mais le mari, prenant à son compte le reproche sanglant qui allait jaillir des lèvres de *l'autre*.

— Pas le premier! balbutia-t-il. Alors... Mais non, c'est impossible.

— C'est impossible, murmura Joseph, insconscient écho.

— Vous mentez, Madame, reprit Laviron, furieux d'être ainsi traité devant M. le commissaire. Vous vous vautrez, pour le plaisir, dans le déshonneur.

— Elle ment, pensa Joseph, elle se vautre pour le plaisir...

Il n'eut pas le temps d'achever car Eudoxie, toujours agitant son corset comme le fanion d'un chef de guerre :

— Le déshonneur de qui? s'écria-t-elle rageusement. Pourquoi, ne m'avez-vous pas fait suivre par vos mouchards, comme aujourd'hui, lorsque, pour gagner vos grades ou votre croix — ce signe de « l'honneur », mon cher — je délaçais ce corset... ou un autre? Rendez-vous la place et le ruban, si je vous le prouve? Vous avez beau être plus bête que vos monolithes, personne ne voudra croire que vous ayez pu jamais attribuer à vos propres mérites un avancement scandaleux, des distinctions inexplicables.

Laviron, atterré, s'était affaissé sur une chaise. Battant le vide de ses mains, comme un homme qui se noie, il cherchait des mots et ne trouvait que des râles de suffocation où semblait éclater un commencement de folie. Joseph, incapable de maîtriser plus longtemps la révolte du caleçon, s'effondrait sans un geste, sans une parole, dans le fauteuil qui avait reçu le dépôt de la robe d'Eudoxie.

— Je vous demanderai la permission de me retirer,

dit le commissaire après un silence. Il est visible que madame vous fait *marcher*, monsieur, ce qui prouve qu'il ne faut pas toujours se fier aux apparences. Vous vous expliquerez. Je serai toujours à vos ordres si vous avez besoin de mon ministère.

Ayant ainsi parlé, le magistrat, suivi de son serrurier, gagna la porte vivement.

— Oh! là! là! fit le Montmartrois au trousseau de clefs, dès qu'ils furent dans la rue.

— Oh! là! là! répondit le commissaire.

Cependant, Joseph et Laviron avaient vaguement recouvré quelque chose de leurs esprits. Joseph, empêtré dans des jupes traînant à terre, courut à Eudoxie.

— Ce n'est pas vrai! dit-il tout bas, ce n'est pas vrai? Dis que ce n'est pas vrai.

— Grand bêta. Je nous sauve. Disparais au plus vite. C'est bien le moins que je ramène cet imbécile à la maison.

— Parole?

— Parole...

— Ah! tu fais de bonnes farces, toi. J'ai manqué y être pris moi-même.

Laviron, de ce jour, cessa de rechercher la société des commissaires, et Joseph Herbin, pour prix de sa confiance amoureuse, bientôt reçut la décoration à son tour.

LES AMANTS DE FLORENCE

La question de l'amour et du mariage est manifestement l'obsession de l'humanité. Mécontents, faut-il croire, des expériences de la vie, hommes, femmes, vieillards, adolescents, cherchent dans la fiction, dans le rêve, l'irréalisable ou l'irréalisé. La vie passe. Ceux d'entre nous qui sont capables de s'interroger sincèrement, au bord de la tombe, reconnaîtront que plus de chances de bonheur s'offrirent à leur inconstance qu'ils n'en ont su fixer.

Nos bons ancêtres de l'animalité « inférieure » se voient marquer un temps pour les joies de l'amour, et même dans la monogamie, comme je l'ai montré par l'exemple de mes pigeons, ne se piquent pas d'une « vertu » au-dessus de leurs moyens. Cependant, cette « perfection supérieure », dont témoignent nos paroles à défaut de nos actes, paraît nous condamner surtout à l'hypocrisie née du désaccord entre l'idéal et nos facultés de réalisation. Le mariage, quand on le juge en dehors des préoccupations du dogme, se découvre une assez redoutable gageure contre l'imagination vagabonde avant-courrière des faiblesses humaines. Protéger le faible, c'est-à-dire la femme et l'enfant, contre

les caprices du fort est du devoir social, assurément. Mais qui voudrait soutenir que le mariage, tel que les lois l'instituent et tel que les mœurs permettent de le pratiquer, accomplit cet office d'une façon tolérable et n'aboutit pas le plus souvent au triomphe juste ou injuste de la masculinité? N'avons-nous pas vu, dans la discussion de la loi sur le divorce, l'un des chefs du parti « avancé » mettre son éloquence au service de la doctrine du mariage indissoluble, tandis qu'un radical fameux arguait bourgeoisement qu'il n'y avait point parité entre l'adultère du mari et l'adultère de la femme, comme faute conjugale devant conduire à la séparation définitive?

La folie est de proclamer, en principe, immuable ce qu'il y a dans le monde de plus instable, de plus changeant : la créature humaine en perpétuel devenir. Il faut, pour l'union durable, dans cet éclair de temps que nous dénommons pompeusement « toujours », le développement parallèle — combien chanceux! — de deux créatures que des hérédités différentes disposent le plus souvent à de fatales divergences.

J'échangeais ces pensées, il y a quelques jours, avec une charmante femme qui, s'étant fait un renom européen par son art, a mis la plus grande dignité dans cette libre munificence de soi dont les hommes réclament audacieusement le privilège. Elle affirmait ingénument que l'acte, jugé sans conséquence par les hommes lorsqu'il vient d'eux, n'a d'importance pour la femme que par la charge éventuelle d'une maternité.

— Et c'est précisément, ajoutait-elle, de cette iniquité de nature que les hommes osent se prévaloir, pour y joindre une injustice sociale correspondante qui ne nous laisse de choix qu'entre « l'honneur » et la liberté. Heureusement, la vie est plus forte que les mots,

et toutes les femmes qui n'ont pas un tempérament d'esclaves auront toujours cette « revanche prête » que la vanité masculine pimente si sottement de l'attrait du fruit défendu.

— Alors vous proclamez, fis-je avec quelque timidité, que toutes les femmes dignes de ce nom trompent ou doivent tromper leur mari.

— Oh! ma prétention est simplement que la plupart des femmes, étant trompées par leur mari, ont le droit de leur rendre la pareille. Et quant à celles qui trompent sans avoir été trompées, je ne vois pas pourquoi vous leur refuseriez la même initiative qu'aux hommes qui « font la fête » tandis que leur épouse glacée file la laine ou mouche les enfants au logis.

— Cela ressemble beaucoup à ce que je disais. Toute femme qui se respecte...

— ... a les mêmes droits que l'homme qui ne se respecte pas...

— ... et doit en user?...

— ... et peut en user à sa guise sans l'ombre d'un remords.

— D'où pleine liberté aux deux époux de se tromper l'un l'autre.

— Proclamez cette maxime ou ne la proclamez pas, on n'a pas attendu que vous la formuliez pour la mettre en œuvre.

— Et vous croyez qu'en fait la plupart des femmes trompent leur mari?

— Je crois qu'en fait la plupart des maris trompen leur femme... et leur maîtresse encore, aussitôt qu'elle se réclame d'un devoir — même non écrit — plutôt que de la libre attraction du sentiment et de la chair. Je crois que la plupart des femmes qui trompent leur mari trompent leur amant dans des conditions

analogues, c'est-à-dire aussitôt que l'amant s'impose à titre de mari moral, si l'alliance de ces deux mots ne vous paraît pas choquante. Bien plus, à mesure que l'odieuse habitude peu à peu déguise l'amant en époux, la maîtresse en épouse, l'ancien époux, qui fut amant légal aux premiers jours du mariage, et la première épouse, maîtresse légitime au sortir de l'église, reprennent leurs avantages.

— Trop tard.

— Pas toujours. Voyons. Les femmes trompent plus ou moins l'amant avec l'époux. Cela est classique pour les bons ménages.

— Je l'entends dire. Mais comment fait-on pour avoir une certitude?

— Que de cas je pourrais citer avec faits à l'appui. Voulez-vous que je vous dise une récente histoire?

— Faites, je vous en prie.

— Eh bien! c'était le mois dernier, dans une ville d'Italie...

— Florence, naturellement. J'ai remarqué que vous y faites de fréquents séjours.

— Florence, en effet. Un peintre de mes amis, mari d'une femme que vous ne diriez peut-être pas belle, mais qui est toute grâce et charme, en vérité, s'est fixé là il y a trois ans. Dans mes voyages, jamais je n'ai manqué l'occasion d'une visite, car nous sommes de très vieux camarades. Songez : nous fûmes jeunes ensemble pendant une demi-année. Il me dit tout, et je lui raconte beaucoup de choses.

Philippe, je le désignerai sous ce nom, si vous voulez, a fait un mariage d'amour qui s'est trouvé un mariage de convenances. Ce fut le couple le plus épris pendant tout près de quatre années. Cela compte. Il y a dix-huit mois, à l'un de ces séjours florentins qui ont appelé

votre attention, je découvris sans peine que la femme de Philippe avait un amant. Un adolescent, seigneur italien de grand nom, de petite bourse, beau comme un jeune fauve à l'affût, élégant sans trop de discrétion, avec un joli talent de statuaire dont il avait le bon goût de ne jamais parler. L'art avait rapproché les deux hommes, et Alice, — appelons ainsi la femme de Philippe à tout hasard — avait subi, je ne sais comment, l'attraction nouvelle d'une énergie dont la puissance allait croissant à mesure que le temps émoussait, par la monotonie de l'habitude, le charme autrefois suprême du mari.

De son côté, Philippe était insensiblement revenu à ses amours d'atelier, se donnant pour excuses des recherches de formes, d'attitudes, de couleurs, dans les brusques détentes de la chair qui sont à la pose du modèle ce que la vie est à la mort. Il m'en fit l'aveu sans trop de façons, visiblement satisfait que sa femme, dont il me vanta « l'angélique douceur » et le « tact », voulût bien laisser le champ libre à ses fantaisies.

— Je l'aime toujours, fit-il sincèrement. Seulement, il y a le métier, n'est-ce pas?

Giovanni, comme il est naturel, admirait fort le talent de Philippe et ne s'en cachait pas. Pour Alice, il n'y avait pas moins, au compte de son époux, que du génie. Le fâcheux est qu'on ne fait pas sa part au génie : pas plus au génie qu'on a qu'à celui que l'on croit avoir. Mécontent de son œuvre, Philippe était, à proprement parler, insupportable. C'étaient des grognements, des plaintes, des accès de colère suivis d'un long affaissement. Avait-il réussi à se satisfaire, c'était pis encore, car il fallait subir alors tout le récit de l'affaire, jusqu'au moindre détail de composition ou d'exécution, si insignifiant qu'il pût être. On écou-

tait d'abord avec plaisir ou tout au moins avec bienveillance. Puis la fastidieuse répétition du matin au soir lassait tout le monde, exaspérait même quand une puérile insistance sollicitait des répliques, des contradictions, pour mieux confondre l'interlocuteur. Giovanni, docile, Alice, admiratrice sincère, s'offraient en victimes résignées, mais lorsque des jours et des jours avaient été donnés à cette gymnastique de patience, tous deux, épuisés de l'effort devaient être conduits à chercher, pour le repos du corps et de l'esprit, une distraction plus ou moins conforme aux règles sociales courantes. Cette distraction, ils se l'offrirent l'un à l'autre, comme il était à prévoir, et dès ce moment une paix d'amour tranquille descendit sur l'heureux foyer.

Quand j'eus la révélation des amours d'Alice et de Giovanni, au cours d'une visite à Fiesole où je les surpris dans une telle plénitude de confiance abandonnée qu'ils ne levèrent même pas la tête au bruit de mes pas, je jugeai que la passion battait son plein. Ils ne se cachaient guère, et, si je n'avais pris garde, l'ennui d'une rencontre trop clairement révélatrice ne m'eût pas été épargné. Je me tirai d'affaire par de fréquentes visites à l'atelier de Philippe, où une importante peinture était sur le chantier, et je pus partir sans avoir troublé l'heureuse quiétude de ces âmes.

A mon retour, un an plus tard, il me sembla d'abord que rien n'était changé dans les arrangements dont j'avais le secret. Pourtant Philippe me parut moins absorbé dans les préoccupations de son art. Maintes fois je surpris ses yeux obstinément fixés sur sa femme qui, tout en détournant les siens, semblait gênée sous l'obsession de ce regard. Avait-il des soupçons? Je ne m'arrêtai pas longtemps à cette idée, car il me parla

d'Alice avec tant de chaleur que je ne pus me défendre d'une exclamation de surprise.

— Dieu me pardonne, Philippe, m'écriai-je, vous êtes amoureux. Et de votre femme encore! Qu'est-il donc arrivé.

— Rien, dit-il. Je n'ai jamais cessé de l'aimer.

Et de confidence en confidence, j'appris qu'il y avait un *flirt* en règle entre les deux époux. Depuis plus d'un an ils vivaient, chambres séparées. Les portes avaient pu s'entre-bâiller d'abord, puis elles s'étaient définitivement verrouillées. Un jour, on ne sait comment, Philippe s'était demandé pourquoi. Il n'avait pas trouvé de réponse. Alice, interrogée par lui, ne trouva rien à dire, sauf des « Pas maintenant... Plus tard » qui ne pouvaient tenir lieu de raisons. Qu'un autre eût pris ce cœur qui était sien, Philippe n'en pouvait pas concevoir la pensée. Mais son esprit, et sa chair aussi, s'obstinant, le sentiment finit par se trouver de la partie. Si bien que l'inconstant époux, féru d'amour, commença le siège en règle de l'épouse infidèle.

Alice me sembla flattée de cet hommage, mais encore retenue par le sentiment du devoir envers son amant. Giovanni, lui, confiant dans la durée de son empire, s'amusait de ce manège où sa vanité ne voyait qu'un jeu innocent provoqué par Alice pour le tenir en haleine. C'était Philippe maintenant qui encombrait de fleurs le salon d'Alice, et non plus Giovanni. Celui-ci m'en fit plaisamment la remarque avec la belle confiance de l'homme sûr d'autrui. Il aimait Philippe, après tout, et le plaignait de tant de peines perdues.

J'allai passer six mois à Rome, et, retournant à Paris, je m'arrêtai huit jours à Florence. Dès mon arrivée, je pus constater, sans doute possible, que l'adultère légitime était consommé. L'amant Giovanni, aveugle, était

cyniquement trompé. Alice était devenue la maîtresse de son mari. Je dois dire que si les facteurs se trouvaient intervertis, la somme de felicité paraissait la même. Le bonheur continuait de régner au foyer de Philippe comme il n'avait cessé, depuis le mariage, grâce aux trois combinaisons successives. Je jugeai même que, cette fois, il avait des chances d'être durable, car Philippe ne nous assommait plus de ses tableaux, uniquement préoccupé de plaire à sa femme pour qui le mystère à l'égard de Giovanni mettait dans l'amour conjugal un fin ragoût de perversité. Giovanni, voyant Philippe amoureux, en trouvait rehaussé le prix de sa conquête, et admirait en paix son œuvre dans le contentement parfait du ménage. Il commençait même à regarder autour de lui et je ne fus point trop surprise quand je le vis en disposition de me faire la cour. Les destins étaient scellés. Le divorce de Giovanni et d'Alice — qui existait déjà de fait, je suppose — serait bientôt formellement prononcé.

J'avais l'habitude, au jour tombant, d'aller m'installer dans la Loge des *Lanzi* pour voir rentrer Florence, car c'est à la place de la Seigneurerie — depuis combien de siècles? — que toute la cité vient aboutir. J'ai fait là souvent des observations curieuses. Après avoir donné un coup d'œil au *Persée* j'allais me blottir au plus haut des gradins qui forment dans la longueur du mur latéral comme des sièges d'amphithéâtre, et là, cachée dans l'ombre, masquée des survenants par le groupe fameux de l'*Enlèvement des Sabines*, je regardais, je rêvais, j'attendais du hasard une inspiration rebelle ou la rencontre amie qui m'arrachait à mes pensées.

Un soir, je m'étais attardée dans mon refuge. L'obscurité était venue. Le *Neptune* d'Ammanati, le

Cosme, de Jean Bologne, peuplaient la nuit d'immobiles fantomes dans le silence de la vie. Tout à coup un groupe surgit des arcades, homme et femme enlacés. Ils glissèrent, chuchotants, jusqu'à la Sabine qui se débat voluptueusement dans les bras de son nouveau maître, et là, dérobés aux rares passants, mais s'offrant au plein de mes regards, ils s'unirent dans un long baiser. Enfin les visages m'apparurent. Je ne pus retenir un sursaut. C'était Alice et Philippe qui, chassés de la demeure conjugale par Giovanni, venaient se cacher sur la place publique pour s'aimer.

« — Giovanni doit être étonné, disait Philippe, de ne pas nous avoir trouvés à la maison. Aussi, c'est trop d'indiscrétion.

« — Sais-tu ce que tu devrais faire? reprit Alice après un silence. Tu devrais lui conseiller un petit voyage à Rome... ou ailleurs.

« — Bonne idée. Je n'y manquerai pas. »

— A quinze jours de là, Giovanni m'arrivait à Paris et me proposait de m'aimer. Je ris encore de sa mine déconfite à ma belle révérence. Cela se passait il y a trois jours. Que dites-vous de mon histoire?

— Il faudrait en connaître la fin.

— Rien ne finit. Tout continue.

— Eh bien! c'est une exception : voilà tout.

— Je veux bien. Mais avec quoi fait-on des règles, s'il vous plaît? N'est-ce pas avec des exceptions, lorsqu'on les trouve assez nombreuses? J'apporte ma contribution. Vous devriez bien, en retour, me dire une belle histoire de fidélité monogamique absolue.

— Cela peut se rencontrer.

— Certainement. J'en ai connu un cas. Jamais êtres ne furent si malheureux. Toute leur vie ne fut qu'une longue bataille.

— D'où vous concluez?

— Que nous sommes tous des « exceptions » mon cher, et que chacun ne proclame que pour les autres ses grandes lois intangibles, étant bien entendu qu'il reste libre, lui, d'en prendre et d'en laisser à sa guise. Bonne chance. Au revoir.

ACCIDENT DE CHASSE

J'ai revu l'aimable femme à qui je dois le récit des amours florentines que j'ai racontées.

— Quelles nouvelles de don Giovanni ? demandai-je.

— Je le rencontrai hier, par hasard. Il a bien voulu me confier qu'il ignorait la cause de son exil. J'ai doucement insinué qu'il y avait peut-être « du mari là-dessous ». Cette idée l'a fait rire, et il m'a répondu un « Tout excepté ça » qui m'a mise, moi-même en hilarité.

— Tous aveugles, alors?

— Résultat : la paix, le bonheur.

— Et la clairvoyance?

— La clairvoyance, c'est le drame tout simplement, chacun partant de ce point de vue que ses infidélités n'ont pas d'importance, pour aboutir à cette conclusion inattendue que celles du partenaire sont des crimes inexcusables. Pas logique, mais très humain.

— Et vous ne pensez pas que la fidélité conjugale, aussi, soit humaine?

— Pardonnez-moi. J'ai eu soin de vous dire que je l'avais constaté une fois dans ma vie.

— Et l'histoire de ce cas unique jusqu'ici, peut-on la connaître?

— C'est un drame sans événements. Rien n'est moins romanesque que la vertu : vous devez le savoir.

— Pourquoi le bonheur serait-il dans le roman?

— Je n'en sais rien. Peut-être parce que la réalité sera toujours inférieure au rêve. En tout cas, mes deux époux fidèles furent les plus malheureux que j'aie connus.

— Contez donc.

— Oh! ce sera très simple. Vous savez que j'ai été élevée en Angleterre, près de la petite ville de Dorking. J'y ai conservé des amis que je vais voir quelquefois, pour me reposer de l'Italie. Le Surrey est une contrée pittoresque, où les hautes collines boisées conduisent, en de larges vallées verdoyantes, des rivières paresseuses qui s'attardent aux herbages jusqu'à la mer. Partout des bois, des eaux, des ravins dominés d'ifs géants ou de chênes centenaires. Un ciel très doux, très clair, suspend un dais de nacre sur l'immense tapis d'herbe drue. C'est le pays de la chasse au renard, et je confesse humblement que, parmi les plaisirs de l'existence, il en est peu qui dépassent, à mes yeux, l'enivrement d'une course folle, sans but précis, où, de haies en fossés, de rivières en précipices, on risque cent fois le jour de se rompre le cou. Les gravures courantes vous donnent une idée passablement exacte de la fête. C'est une ruée à la chance d'arriver on ne sait où. Rien n'arrête, rien ne peut être une occasion de reculer. En avant, toujours en avant! Les chevaux eux-mêmes participent de l'universelle folie. Les accidents ne comptent pas. Cheval abattu se relève, cavalier désarçonné se remet en selle. Quelques-uns reviennent sur des civières. Le soir, on fait le compte des vaincus.

En trois paroles brèves, leurs amis les plaignent d'être obligés d'attendre trois semaines avant de recommencer.

Il y a quelques années, dans un de ces tumultes cynégétiques, après un long temps de galop de mon *cob*, je m'arrêtai pour souffler. Je me trouvais sur un grand plateau de bruyères dominant la profonde vallée qui aboutit aux flèches rouges de Dorking. La traîne argentée d'une rivière dont je ne sais plus le nom, de petits étangs clairs trouaient de pans de ciel la longue coulée de verdure fleurie. Une tour, fameuse dans le pays, se dresse à l'horizon, attestant la lubie d'un pieux personnage qui se fit enterrer là, tête en bas, pour se trouver debout au jour de la résurrection, où il parait que le monde sera sens dessus dessous.

J'admirais ce monument ingénu de la simplicité humaine lorsque derrière moi retentit le bruit d'une galopade furieuse. Avant qu'il m'eût été possible de faire un mouvement, de pousser un cri, chasseur et bête affolée débouchèrent du bois, à portée de fusil, pour dévaler à fond de train du haut en bas de la pente abrupte coupée à pic par l'ouverture béante d'une ancienne carrière. Ce qui m'emplit d'un indicible effroi, c'est que le cavalier éperonnait, cravachait désespérément sa monture, déjà impuissante à se retenir désormais dans sa course vertigineuse à la mort. En un clin d'œil tout paru s'engouffrer subitement dans le sol. Plus rien que le ciel et la terre se renvoyant l'impassible sourire des choses qui n'en finissent pas.

Enfin, je recouvrai l'usage de mes sens. Je m'élance, je saute à terre, et je ne sais comment j'arrive au fond de la carrière. Le cheval assommé sur le coup. Dans une mare rouge, l'homme fracassé, pantelant. Un vieil ami de ma jeunesse qui m'avait été bon à mes

débuts dans Dorking. Je l'appelai. Il ouvrit les yeux.

— Comment? Ce n'est pas fini! s'écria-t-il.

Vainement je l'interrogeais.

— Ce n'est pas fini, ce n'est pas fini! répétait-il avec désespoir. Il va falloir recommencer.

Ne sachant que dire ni que faire, je remonte, j'appelle. Un paysan accourt. Avec mille peines on installe le blessé dans une charrette. Par miracle, il n'avait aucune lésion mortelle. Deux mois après, il était en pleine convalescence. Il soupçonna bientôt que je l'avais surpris se jetant à l'abîme, et mon embarras lorsqu'il m'interrogeait sur les circonstances de notre rencontre au fond de la carrière ne pouvait que le confirmer dans cette pensée. Un jour, il n'y put tenir.

— Vous ne croyez pas à un accident, vous? me dit-il, en plantant tout droit ses yeux dans les miens.

— Que voulez-vous dire? répliquai-je, pour éluder la question.

— Je veux dire que j'ai dû passer tout près de vous en route vers la carrière.

— Oui, c'est vrai, fis-je, résolue tout à coup à dire la vérité.

— Vous avez mon secret. Je sais, ma chère enfant, qu'il sera bien gardé. La mort n'a pas voulu de moi. Je vivrai. Mais puisqu'il est un être humain en qui maintenant je puis verser le trop plein de mes souffrances, et comme cet être c'est vous, pour qui j'ai, depuis longtemps déjà, la plus tendre amitié, je vous dirai tout.

— Un autre jour. Plus tard...

— Non. Laissez-moi parler. D'abord, rassurez-vous, il n'y a aucun crime dans ma vie.

— Quelle idée!

— Non, je suis simplement malheureux, et mon malheur est de ceux pour lesquels il n'est pas de remède.

Il vous semble que j'ai tout, n'est-ce pas? La fortune, les joies de la famille. J'ai des enfants que j'aime. Ma femme, j'en suis sûr, vous paraît...

— La meilleure du monde.

— Sans aucun doute. Et pourtant c'est elle qui fait mon supplice précisément. Elle m'aime et je la hais. C'est affreux.

— Voyons. Vous ne haïssez pas votre femme. C'est impossible.

— Je la hais, vous dis-je. J'ai fait, comme on dit, un mariage d'amour. J'étais épris, alors, car elle était très belle. Elle a été fidèle épouse. Elle est bonne mère. Quel reproche alléguerais-je contre elle, sinon de s'être confinée machinalement dans la pratique étroite de ses devoirs et d'avoir fait que nous soyons devenus étrangers l'un à l'autre? Est-elle au-dessus ou au-dessous de moi? Qu'importe! Nous ne sommes pas au même plan de pensées. Je trouve à mes côtés un être inerte, soumis, avec une douleur exaspérante dans les yeux. Car, sans avoir jamais formulé de plaintes, c'est sur moi naturellement qu'elle fait retomber la responsabilité d'une mésintelligence qui jamais ne s'est exprimée par des mots. Vous me regardez sans comprendre. Vous me jugez fou, n'est-ce pas? Voulez-vous que je sois plus clair? Eh bien! je ne l'aime plus. Voilà l'affaire en deux mots. Peu à peu, l'habitude, la plate banalité de son esprit me la firent indifférente. A quoi bon lui chercher des torts? Que la faute en soit imputable à l'un ou à l'autre, je me détachai d'elle. Quel recours pour tous deux contre le fait brutal? Je l'aimais, et puis je ne l'aimais plus. On n'aime pas par ordre du sheriff ou de la Bible. C'est comme si vous me reprochiez, ayant été blond, d'avoir des cheveux blancs aujourd'hui. Qu'avez-vous à dire?

— Rien du tout, mon cher et malheureux ami. Si vous voulez que je vous parle franchement, l'idée que j'ai eue, c'est que le déplaisir qui vous venait de votre excellente femme pouvait avoir sa source dans le plaisir que vous apportait, peut-être à votre insu, la compagnie d'une autre.

— Votre imagination devance les événements. Vous pensez bien que je n'ai pas fini. Puisqu'il vous faut immédiatement un aveu, sachez que, rigidement élevé dans la discipline de l'Eglise, je suis arrivé au mariage dans l'état de parfaite pureté que la morale chrétienne recommande. Sachez encore que, pour quelque raison que ce soit, ignorance de stratégie, timidité, crainte d'une diminution de moi-même, je suis demeuré sans le plus léger manquement à la loi draconienne du mariage. Je n'aimais plus ma femme, mais j'étais son mari, son mari fidèle. Les tristes faiblesses contenues dans ce mot, vous les devinez sans peine, suivies d'un retour de honte et d'une répulsion que, malgré tous mes efforts, je ne parvenais pas à dissimuler.

Je songeai à partir pour un long voyage. Un ou deux ans aux Indes auraient pu, je le supposais du moins, me ramener à celle dont chaque minute d'une vie commune m'éloignait chaque jour davantage. Mais elle, sans comprendre, dressa devant moi l'objection formidable. Les enfants avaient besoin de ma surveillance.

— Emmenez-nous, dit-elle, stupidement.

Le sort en était jeté. Nous demeurâmes rivés tous deux à chaque bout de notre chaîne, affreusement tiraillés, l'un par l'autre, aiguisant à chaque soubresaut de douleur notre mal et celui de notre compagnon de fers — elle, angélique toujours; moi, déséquilibré, bizarre, insupportable, je n'en peux pas douter. Qui sait? si sa nature l'avait permis, un éclat de tonnerre entre nous

eût pu dissiper les électricités contraires, ramener une paix d'un jour. Mais non. Deux ennemis toujours prêts à en venir aux mains, sans jamais la détente d'un geste ou d'une parole de bataille. J'étais à bout de nerfs quand survint l'inévitable roman.

— Vous êtes encore faible. Restons-en là pour aujourd'hui.

— Non. Le hasard a forcé ma confidence. Finissons-en. Après quoi, je ne veux plus qu'il y ait une parole entre nous là-dessus. Le roman, vous l'avez deviné, c'était la jeune fille aimable, rieuse, un peu folle de ses vingt ans, douée du charme exquis dont l'illusion avait parée ma fiancée de jadis que j'en voyais aujourd'hui si misérablement dépourvue. Que vous dire? J'aimai cette enfant et j'en fus aimé. Je parle naturellement d'une passion idéale, très douce et très pure, qui ne comporte point de remords. Le récit que j'en pourrais faire vous paraîtrait puéril. Il n'enferme pas moins les deux plus belles années de ma vie. Deux ans, le temps d'un éclair. Deux ans de muettes délices pour aboutir, un jour, aux paroles décisives. Et, sitôt ces paroles prononcées, l'effroi du crime entrevu, le recul effaré dans l'abîme du désespoir. L'unique baiser que nous échangeâmes fut d'éternel adieu.

Je demeurai plus déchiré, plus sanglant dans la chute effroyable, que vous ne m'avez trouvé sur les rochers de la carrière. Elle partit, et, pour ne vous rien cacher de l'horrible vérité, elle est maintenant consolée, mariée à un rustre qui, dit-on, apporte le bonheur à son foyer. Pourquoi me ferais-je autre que je ne suis? Souvent j'ai regretté l'héroïsme imbécile qui, pour sauver cette volage créature, a fait de moi le jouet d'une atroce destinée. J'ai eu pitié d'elle, et j'en meurs, tandis qu'aux bras de son portefaix... Ne me jugez pas mal. J'ai souf-

fert. Elle avait juré de m'aimer toujours. Elle est heureuse, et moi, moi, qui pouvais la prendre, la briser, faire de son malheur éventuel la fulgurante félicité d'une preuve, je n'aurais pas le droit de la proclamer indigne de ma sotte pitié! Je la maudis et je l'aime toujours.

Et ma femme, ma femme irréprochable, qui a tout deviné, j'en suis sûr, et qui m'a pardonné, soit par incapacité de ressentir l'outrage, soit par une commisération insultante, ma femme à qui je dois le malheur de ma double désillusion d'amour, ma femme qui me torture en dépit d'elle-même, et que, sans dessein prémédité, je supplicie cruellement à mon tour, je l'exècre, je la hais de toute l'énergie de ma misère. Coupable d'avoir cédé à l'entraînement d'un jour, je lui fusse revenu peut-être par la satiété du bonheur, par le désenchantement, par le remords...

Au plus profond du malheur, je ne lui pardonnerai jamais les yeux chargés de souffrance muette qui me sont un coup de poignard. Je ne lui pardonnerai jamais la résignation, la soumission tranquille qui, avec la diversion de ses devoirs, lui rendent acceptable l'affreux tourment de notre vie. Que l'idée me soit venue cent fois de courir l'oublier dans la mort, elle n'en doute pas, je vous assure. Elle n'a pas été plus dupe que vous-même de l'accident de chasse de *Dunley-Hill*. Jamais un mot ne sortira de ses lèvres qui le fasse soupçonner. Elle s'offre en holocauste, et ce sacrifice magnanime, qui met le comble à mon malheur, avive à toute minute l'intolérable angoisse du contact quotidien. Je n'aime plus la femme qui m'aime. J'aime toujours celle qui ne m'aime plus. Je suis sans crime, sans faute même. Oserez-vous dire qu'avec des occasions de remords, je n'eusse pas rencontré des peines moindres, peut être des chances de bonheur?

La narratrice, songeuse, avait arrêté brusquement son récit.

— Et qu'avez-vous répondu? demandai-je.

— J'ai répondu que la douleur s'use comme la joie, qu'il est de notre condition que la vie non réalisée suscite de longs regrets par le contraste de l'autre. J'ai répondu que la vertu suprême est la patience de vivre.

VOYAGE DE NOCES A TROIS

Assurément, lorsque Octave de Boisgiron conduisit à l'autel, il n'avait pas longuement exercé son esprit sur la question du mariage. Ses parents lui avaient présenté une jeune fille de sa classe, élevée au Sacré-Cœur « dans les idées qu'il faut avoir ». La dot était de poids, les *espérances* « fort belles » à cause d'un oncle alcoolique dont l'unique rejeton sombrait lentement dans l'épilepsie. Par surcroît, la fiancée se trouvait plus que jolie, et Octave qui venait de laisser quelques centaines de mille francs aux mains des filles du théâtre — ce fut même, d'ordre paternel, la cause déterminante du mariage — s'avisa qu'il y avait là pour lui un champ d'explorations « où l'on ne s'embêterait pas ».

Après quelques propos saugrenus entre les deux jeunes gens, il fut décidé qu'ils seraient unis, par les soins de l'Église, pour l'éternité : pas davantage. L'éternité c'est long. Mais qui donc y est allé voir ? Berthe, pas plus qu'Octave, n'avait conçu l'idée de jeter dans l'Infini l'effrayant coup de sonde. La question même, à l'heure où la candide fiancée s'engageait d'un cœur tranquille pour des temps sans fin, lui eût paru extravagante,.c'est-à-dire contraire aux convenances qui

accommodent si excellemment les règles du Ciel aux jouissances de la terre.

Deux familles, principalement guidées par le souci d'intérêts pécuniaires ou d'arrangements de classe, décident d'unir *pour toujours* deux infortunées créatures jusqu'alors inconnues l'une à l'autre et n'ayant de commun que le bagage de préjugés et d'idées fausses propre à l'agrégation sociale des sottises dorées. La résolution n'est pas plutôt prise que voilà nos gens sous la fleur d'oranger — corolle blanche et fruit jaune. a-t-on plaisamment remarqué — sollicitant de Dieu lui-même la sanction définitive et sans retour des bas calculs d'intérêt, où, dans la plus horrible mixture, sentiments, chair et pécune se trouvent affreusement confondus.

Et le beau, c'est que Dieu, pour quelque répugnant marché qu'on lui demande la consécration de sa volonté souveraine, ne refuse jamais l'assentiment de sa Providence. Le bon magistrat municipal, qui n'est qu'un homme et ne fait rien que constater l'accord momentané de deux êtres faillibles comme lui-même, est déjà ridicule de prétendre lier les gens pour toute une vie. Que penser de l'universelle Prescience qui, par son prêtre, joint et soude indifféremment pour l'infinité des temps à venir tout couple survenant de hasard ! Que dire surtout de ces innocents, à qui l'engagement pour toute la durée d'une vie paraît chose médiocre, et qui viennent, avec toutes les apparences d'une résolution sérieuse, solliciter du ciel l'ajoutage d'une éternelle durée ?

Ainsi que je l'ai dit tout d'abord, cette question n'avait hanté ni les nuits ni les jours d'Octave de Boisgiron lorsqu'il s'agenouilla devant le maître-autel de la Madeleine pour faire indissolublement river la chaîne qui devait, jusqu'à la consommation des siècles, l'unir,

sans possibilité de rupture, à M[lle] Berthe de La Palud. S'il avait pu se rencontrer quelque malotru pour leur proposer à tous deux de s'en tenir à la cérémonie municipale qui ne les unissait que pour la soixantaine d'années dont pouvait se composer éventuellement leur avenir terrestre, ils y eussent vu, de premier mouvement, le plus sanglant outrage. Et pourtant Octave, escomptant avec de petits soubresauts de joie les délices nouvelles dont les charmes de Berthe étaient le gage, disait en toute sincérité de conscience à son ami René de Callians dont la raillerie l'ajournait à six mois :

— Non, non. Tu me juges très mal. Je me sens de la fidélité pour toute une année. Je me connais, peut-être. Deux ans même ne m'effraieraient pas.

Pour les prévisions de M[lle] Berthe, on n'en saurait rien dire, par la décisive raison qu'une jeune fille « épousable » doit tout ignorer des réalités qu'elle affronte dans l'incompréhension noire de la vie.

En route pour l'Egypte, et en Egypte même, « on ne s'embêta pas » tout d'abord, suivant le mot d'Octave, mais il serait exagéré de dire qu'on s'amusa follement. Pour commencer, il se trouva qu'Octave, qui croyait apporter des révélations merveilleuses, n'aboutit qu'à heurter brutalement des partis pris d'ignorance, à provoquer des révoltes qu'il ne sut apaiser par aucune compensation. Vingt-quatre heures n'étaient pas écoulées que les deux époux se regardaient en adversaires.

— Quelle sotte ! pensait Octave.

— Une brute ! murmurait Berthe entre ses dents.

Les tentatives de rapprochement qui devaient s'ensuivre n'aboutirent qu'à demi par l'effarement de Berthe et la maladresse d'Octave. Malgré tout, le maître légal affirma ses « droits » et la femme asservie, pour sauver quelque chose d'elle-même, ne put que s'enfer-

mer silencieusement dans une forteresse d'apathie résignée. Cependant, le Nil déroulait l'enchantement de son ciel, de ses eaux, de ses rives. Les énigmatiques colosses, les temples millénaires surgissaient, monstrueux, des tendres lumières de l'aube ou se replongeaient dans la transparence des nuits.

Du pont de la *Dayabieh*, Octave et Berthe regardaient sans voir, sans savoir, sans comprendre. Que leur voulaient ces restes d'un monde disparu dont ils ignoraient tout!

— Ce n'est jamais que des pierres, s'exclamait Octave avec mépris.

— J'ai vu, répondait Berthe, de plus beaux couchers de soleil à Paris, derrière l'Arc de Triomphe.

On s' « embêtait » décidément. On s' « embêtait », en gens bien élevés qui n'ont rien à se dire et possèdent toutes les formules d'usage pour masquer le vide des pensées, mais on ne pouvait songer sans terreur au mortel écheveau des jours restant à dévider pour achever les joies d'un voyage de noces réglé suivant les sacro-saints usages.

— Comme nous serions bien avenue de Friedland!

Telle était l'unique pensée des deux jeunes époux, obsédés l'un de l'autre, et le jour n'était certainement pas loin où ils allaient céder à l'irrésistible désir d'une proposition de retour, lorsque, sous les colonnes de Philæ, ils se trouvèrent face à face avec René de Callians qui semblait absorbé dans les problèmes les plus ardus de l'archéologie. Les naufragés de la *Méduse*, voyant arriver le secours!

— Que fais-tu là? s'exclama Octave avec un cri de joie.

— Voilà deux ans que je te parle de ce voyage, répondit l'autre. Je vous croyais en Italie.

— Nous allons jusqu'à je ne sais plus quelle cata-

racte, dit Berthe avec empressement. Ce voyage est merveilleux. Nous vivons dans l'extase. Il faut que vous veniez avec nous?

— Y pensez-vous, madame? fit René, stupéfait de la proposition.

— Berthe a raison, répliqua Octave avec autorité. Nous ne sommes pas égoïstes. Nous n'allons pas te laisser en panne au milieu de cette eau pour recevoir un de ces chapiteaux sur la tête.

— Voyons. Ce n'est pas possible.

— Tu crains de nous gêner? La *Dayabeih* est trop grande pour nous deux, mon cher. Tu es mon meilleur ami. Je compte bien que tu seras l'un des bons amis de ma femme. Commençons dès aujourd'hui l'apprentissage d'amitié. Dans quelques semaines la grande ville nous aura repris. Tu seras la transition.

— Merci. Je ne puis pas, dit fermement René, qui trouvait la position ridicule.

Mais Berthe vint à lui, la main tendue, et, à mi-voix, comme implorant une pitié suprême :

— Je vous en prie, dit-elle simplement.

— Alors, j'accepte, répliqua-t-il, vaincu.

— Bravo, ma chère! s'écria joyeusement Octave, à vous l'honneur d'avoir décidé ce sauvage. Notre voyage va être charmant.

— Mais il l'était déjà, je suppose, fit René en riant.

— Je crois bien, dit Octave, prompt à se corriger, mais c'était autre chose. Nous allons passer de la rêverie à la conversation, à la discussion... Berthe et moi, nous sentons si bien de même, nous sommes tellement d'accord sur toutes choses que parfois nous n'éprouvons pas le besoin d'exprimer nos pensées...

La jeune femme, à ce mot, eut une contraction nerveuse de la lèvre que René surprit au passage.

— Quoi! pensa-t-il. Déjà?

Et le voyage jusqu'à la cataracte innommée prit pour lui tout à coup l'intérêt d'un curieux problème.

Cette fois on ne « s'embêta » plus sur le pont de la *Dayabeih*. Manifestement il avait manqué jusque-là quelque chose au voyage de noces, et ce quelque chose une chance providentielle l'avait mis heureusement sur le chemin du jeune ménage. On se leva plus tôt, on se coucha plus tard. On parla de Paris. On ressassa mille contes du boulevard. Il n'était pas jusqu'à l'Egypte elle-même qui ne fournit parfois des sujets de conversation. Berthe, au hasard, posait une question, et voilà que la réponse de René évoquait d'étonnants tableaux du passé, lui suggérait des aperçus du monde qui tenaient son imagination haletante et l'émerveillaient d'inconnu, tandis qu'Octave, tout au balancement de son *rocking-chair*, poussait vers le ciel des tourbillons continus de fumée.

Depuis que René l'avait délivré du poids du tête-à-tête, Octave rentrait peu à peu en possession de ses moyens. Souvent sa femme même fut étonnée de lui trouver de l'esprit. Sans se réconcilier absolument avec lui, elle le trouvait moins odieux, et commençait vaguement de comprendre que leurs deux vies pussent s'écouler, en des voies parallèles, l'une à côté de l'autre. Elle s'en trouvait plus indulgente, et le sourire ingénu d'une jeunesse qui ne pouvait pas renoncer au bonheur, sans inquiéter Octave, lui faisait entrevoir au moins les jours d'accord paisible où s'accrochait son espérance.

René, lui, voyant ses amis heureux, ne comprenait pas très bien ce : « Je vous en prie » de Berthe, qui l'avait irrésistiblement cloué sur le pont de la *Dayabeih*. Bien vite, il découvrit que tous ses efforts de discrétion

étaient peine perdue et que les deux « amoureux » n'avaient point de confidences à se faire. La situation s'en trouva singulièrement simplifiée. Ce voyage de noces à trois, comique au fond et d'ailleurs, exempt des mauvaises pensées où pouvait s'amorcer un drame éventuel, devint la promenade heureuse d'une élite de bons camarades exempts de soucis, tout au plaisir de vivre et d'échanger leurs impressions de nouveautés. Pour Berthe et pour Octave, dont la seule présence de René avait éteint l'inimitié naissante, leur voyage de noces, lorsqu'il leur arriva plus tard d'y reporter leurs souvenirs, ne commençait vraiment qu'à partir de Philæ.

L'excursion achevée, Octave ni Berthe ne consentirent que René s'esquivât à Marseille, comme il aurait voulu, et la rentrée à trois parut tout aussi naturelle aux jeunes époux que le départ à deux dont quelques semaines avaient fait déjà une histoire lointaine. Il fallut bien se séparer à la gare.

— A demain, dit Berthe, en serrant la main de René. Au moins, venez de bonne heure. Octave a de stupides rendez-vous d'affaires. Que deviendrais-je sans vous.

— Oui, rends-moi ce service, ajouta Octave tout bas à l'oreille de son ami. Tu devines mes rendez-vous d'affaires. Après deux mois de prison, j'ai droit à quelque liberté.

— A demain !

— A demain !

— De bonne heure !

— De bonne heure !

Que de fois ces paroles devaient être entre eux répétées !

LE TIERS CONSOLIDÉ

Qu'une douce et délicate vierge, encore toute murée de pudeur, qui, sur la foi des contes bleus, a mis ses plus beaux rêves dans l'amour, soit brusquement jetée par les « convenances sociales » aux bras du premier « fêtard », et qu'il lui reste de cette brutale surprise, avec la honte d'une violation de son corps, la haine et le dégoût de l'homme auquel famille, amis, autorité civile, Eglise ont cérémonieusement remis ce pouvoir, cela ne peut manquer d'être assez commun dans une société qui veut la fiancée ignorante et consulte d'abord les intérêts de classe pour apparier les époux. Du premier choc une première blessure, qui parfois se guérit lorsque l'appât des sens apporte son secours, et souvent s'envenime quand l'égoïsme viril, abusant de « ses droits », accepte pour partenaire la soumission passive d'une esclave résignée. Avec les changements que le temps apportera dans les dispositions de chacun — l'homme fatigué, rebuté, sollicité d'autre part, tandis qu'en l'épouse délaissée l'heure viendra bientôt où la femme s'éveille — toutes ces choses auront des conséquences.

Le piquant de l'aventure que j'ai dite, c'est de voir

apparaître, dès le voyage de noces, et dans la bonne foi de tout le monde, l'élément de disjonction réconciliatrice qui, d'après les usages, n'est admis qu'après un temps d'expérience à pacifier le conjungo. Mais il fallait une suite à l'histoire. Si la rencontre de Philæ fut le point de départ du voyage de noces à trois qui devait se prolonger même après le retour au foyer parisien, et s'il semble fatal que le point de départ implique le point d'arrivée, les circonstances de la route ne sauraient être indifférentes. Le chemin est connu, dira-t-on. Moins qu'on le croit, peut-être. La vivacité de l'attaque, la mollesse de la défense sont des péripéties souvent offertes par nos romanciers à la curiosité du vulgaire. Mais la vie a le droit de ne pas se conformer toujours aux règles de la fiction qu'il plaît au public d'accepter comme « réalité vraie ».

Dans le cas de Berthe et de René, le trait particulier du duel inconscient, c'est qu'à proprement dire il n'y eut ni attaque ni défense. René aimait Octave d'une amitié sincère, et la promiscuité des plaisirs parisiens ne l'avait pas encore dépravé au point de lui faire prendre aisément son parti d'une trahison délibérée. Pour Berthe, elle lui inspirait un sentiment complexe où se rencontraient, variablement dosés suivant l'heure et le jour, le respect, la crainte, l'attirance exquise, la reconnaissance infinie de l'homme qui, sans l'avoir cherchée, rencontre l'affection confiante d'une femme jeune, belle, toute de grâce et de charme. Sans s'analyser de trop près, René, de bonne foi, avait prononcé que ce n'était pas de l'amour, et, rassuré par cet arrêt, il se laissait aller au plaisir innocent de « la bonne amitié ». D'ailleurs, quelle insulte plus grave à son amie que de la croire capable d'ourdir, dès son voyage de noces, une intrigue d'amour adultère! Et pour lui-

même, comment concevoir sans déchéance morale, une telle pensée!

Berthe, cependant, ne s'embarrassait pas de méditations sur elle-même. Le peu qu'elle connaissait du mariage ne la sollicitait guère à tenter secrètement une expérience nouvelle. Ce qu'elle fuyait d'Octave, la tentation ne pouvait lui venir, à cette heure, de l'attendre de l'homme auprès de qui sa rébellion même avait trouvé refuge. Tranquille donc, et sûre d'elle-même, comme tous ceux qui n'ont pas connu le péril, elle s'abandonnait sans contrainte au commerce amical qui lui avait été le salut depuis Philæ.

Sans doute on n'était plus « en pays sauvage », et « les bords fleuris qu'arrose la Seine » paraissent plus propices que les rives du Nil à la culture des paroles médisantes, mais, quand on n'a rien à se reprocher, de quel cœur ne commet-on pas toutes les imprudences? Aux premières observations que Mme de La Palud tenta de faire à sa fille, Berthe partit d'un tel éclat de rire que l'excellente sermonneuse en fut toute déconcertée.

— Oh! non, maman. Pas ça, Je vous en prie, faites-moi grâce de ce discours. C'est assez d'un mari, vraiment. Pas deux. Pas deux.

Rassurée par ces paroles visiblement sincères, Mme de La Palud allégua seulement l'utilité de se mettre en garde contre les mauvais propos du monde. Mais cette prédication de sagesse bourgeoise fut repoussée de haut, non sans l'amertume violente d'un cœur déçu précisément pour s'être laissé conduire par les règles du « monde ».

— Ah! oui, le monde! Parlons-en, ma bonne mère, si cela vous amuse. Vous trouvez que votre religion du monde ne m'a pas fait assez de mal, et votre unique pensée aujourd'hui est de m'enlever le secours d'amitié qui

m'a tirée de l'abîme insondable où le monde, par vos mains, m'avait de si bon cœur précipitée?

— Ma fille, vous perdez le respect.

— Ma mère, ai-je rêvé que vous m'avez jetée dans les bras d'un homme que je ne connaissais pas, alors que je ne pouvais rien soupçonner de la vie, et que votre unique raison fut que les convenances du monde et les intérêts d'argent commandaient que notre corps et nos âmes — pour ne rien oublier — fussent unis éternellement?

— Certes, il m'appartenait de peser toutes les conditions qui peuvent assurer l'heureuse durée d'une union...

— Et parmi ces conditions vous ne vous êtes pas demandé quelle garantie de bonheur ce pouvait être de livrer votre enfant aux caprices dépravés d'un coureur de filles?...

— Mais je n'ai jamais entendu dire...

— Vraiment? J'en suis fâchée pour vous... Cherchez donc votre gendre ce soir, au sortir du cercle, et nous pourrons causer demain.

— Je lui parlerai. Je te le ramènerai.

— Me le ramener? Ah! non, laissez-moi rire. Tout plutôt que cela. Vous ne comprenez donc pas que ces demoiselles me sauvent de lui, et que s'il pouvait négliger ses maîtresses d'un jour, c'est moi qui les lui rappellerais?

— Tu m'épouvantes? que faire?

— Rien. Nous sommes, grâce à vous, unis pour l'éternité. Car il paraît que cette vie ne suffit pas, et que dans l'autre monde...

— Tais-toi. Tu vas blasphémer. N'as-tu donc rien dit à ton directeur?

— Mon directeur? Parlez-vous sérieusement? Mon

« directeur », comme vous dites, m'a unie à Octave comme il m'aurait unie à tout autre que vous lui auriez amené. Il m'a unie pour toujours en m'avertissant que je ne pouvais avoir pour le temps éternel que ce seul époux, ce qui n'empêche pas ma tante, votre propre sœur, de s'être mariée trois fois avec la bénédiction de l'Eglise.

— Le Père de l'Étang t'expliquera...

— Oui. Je sais. Il m'expliquera tout. Mes propres explications d'abord. Ma tante, votre sœur, a trois maris pour l'éternité. Et le monde, par la seule raison qu'ils sont successifs — et non simultanés, comme ils seront nécessairement dans l'autre vie — sanctionne l'arrangement béni du prêtre. Moi, je me contente d'un mari et je n'en demande pas d'autres, je vous jure. Je ne sais pas ce qu'il en sera là-haut. Mais ici-bas, comme ledit mari m'est étranger sur cette terre, j'accepte la société d'un ami, avec ou sans la permission du monde. Mon ami est mon ami. Rien de plus, rien de moins. Honni soit qui mal y pense. D'ailleurs, s'il faut tout vous dire, la mauvaise pensée qui aurait pu nous venir, à moi et à René de Callians, et qui, j'en suis certaine, ne lui est pas venue plus qu'à moi-même, c'est vous qui me la suggérez en ce moment. Après tout, pourquoi pas? Si vous lui aviez amené René, le Père de l'Étang m'eût jointe à lui comme à l'autre. Nous serions époux maintenant. Je serais à lui, il serait à moi, et peut-être n'aurais-je besoin de l'aide de personne pour supporter la vie. Le mal est fait. N'en parlons plus. J'ignore si ce que vous paraissiez redouter tout à l'heure arrangerait les choses. En tout cas, je vous le dis franchement, ce qui me défend mieux que toute votre prédication de convenances, c'est moi-même ou, si vous aimiez mieux, les souvenirs que m'ont laissés les « justes noces » que je vous dois, ma mère.

Mme de La Palud, affolée, qui jamais ne s'était posé tant de questions en soixante ans de vie, ne sût répondre que par des pleurs et des gémissements. Contre toute raison, elle entreprit de sermonner son gendre, et même tenta, par quelques épigrammes, de susciter sa jalousie. Octave en rit de bon cœur.

— Cherchez dans le monde parisien, dit-il avec tranquillité, vous ne trouverez pas une femme plus heureuse que Berthe. Vous avez, je ne sais comment, provoqué sa mauvaise humeur. Elle vous a dit je ne sais quoi. Cela n'a pas d'importance. Je sais, moi, que je la vois tous les jours riante, toute en jeune gaieté. Elle s'amuse de rien. Jamais une plainte, un regret. A peine ai-je manifesté un désir qu'elle s'en accommode sur l'heure, et moi, de mon côté, je n'ai d'autres soucis que de lui plaire. Cherchez, vous dis-je, un plus heureux ménage. Pour René, c'est le plus sûr des amis. Il subit le charme de Berthe, comme tout le monde. S'il pouvait s'oublier, je vous promets que Berthe — que je connais mieux que vous — le ferait promptement rentrer dans le devoir. Ce serait une grande erreur, voyez-vous, de prendre Berthe pour une amoureuse...

Octave disait vrai. Toutes les apparences du bonheur étaient à son foyer, et même quelque chose des réalités. Il s'était détaché de Berthe sans rancune, par ennui de lui appliquer toujours le mot terrible de Mithridate à Monime :

Même en vous possédant, je ne vous devrai rien.

Mais il n'avait point de malice, et, trouvant ailleurs ce qu'il ne rencontrait pas chez lui, il ne s'en croyait pas moins tenu de remplir toutes ses obligations de galant homme envers celle que la société lui avait assignée pour épouse. Berthe, de son côté, l'aimait presque

depuis qu'il n'exerçait plus les fonctions du mari. Ils étaient, en somme, plutôt contents l'un de l'autre et prenaient plaisir à se le marquer. Les bons offices de René qui, d'abord, avaient rendu la vie conjugale possible, la firent peu à peu tolérable, puis facile et même charmante. Octave avait cent fois raison d'alléguer que Berthe donnait tous les signes d'un contentement parfait. Entre Octave et René, il ne lui manquait rien, et, ne contrevenant point aux règles établies et n'ayant point du tout la pensée d'y contrevenir, elle ne pouvait connaître ni inquiétude ni remords. Equilibre heureux, mais fragile, comme le démontra l'événement.

Les propos de sa mère avaient agacé Berthe, comme on a pu le voir par sa réponse, mais surtout l'avaient laissée rêveuse en présence de questions qu'elle ne s'était jamais posées et qui de ce jour l'obsédèrent. De l'ami à l'amant, était-il donc vrai, comme l'affirmait Mme de La Palud, que la pente fût si glissante? Elle ne pouvait le croire. Au vrai, ses souvenirs d'épouse l'éloignaient si fortement de cette pensée qu'il lui semblait que la sécurité de son affection pour René venait précisément de ce qu'il ne s'y mêlait rien de « marital ».

Cette constatation la rassurait pleinement à certaines heures. Mais, en dépit de ses haussements d'épaules, l'aiguillon d'une obscure énigme demeurait en son esprit hanté du vague sentiment qu'il lui échappait encore certains éléments du problème. Parfois elle en venait à soupçonner René, à se demander si tout au fond de son esprit, à son insu peut-être, ne se trouvait pas, obscurément cachée, l'espérance d'une catastrophe ou l'amitié sombrerait dans l'amour. René, mis en observation, dérouta toutes ces suppositions mauvaises. Il n'avait rien d'un niais, pas davantage d'un roué. Le sentant simple et vrai, Berthe eut honte

d'avoir douté, et par un redoublement d'affectueuses prévenances chercha l'expiation de sa « faute ».

Puis, soudainement une affreuse pensée lui vint. Malgré sa beauté, son esprit, son charme, était-elle donc incapable d'inspirer l'amour? Après tout, l'amour n'était-il pas le plus haut couronnement de la vie, chanté par tous les poètes? Pas une parole discordante là-dessus dans les livres. Qu'est-ce que ce pouvait être d'aimer? Sûrement pas ce que lui avait apporté le mariage. Sûrement pas ce que permettaient d'entrevoir les propos de grossière flatterie que les gens du monde décorent du nom de cour. Alors, quoi? Un homme, à n'en pas douter, l'aimait d'un sentiment sincère, et voilà que, sans effort, il s'arrêtait à l'amitié, tandis que tant d'autres femmes, moins belles, inspiraient de l'amour. De là à vouloir troubler René dans son calme imperturbable, à tenter de lui arracher un geste, un cri, un mot qui trahît la passion violemment refoulée, il n'y avait qu'un pas. Si peu experte qu'elle parût être aux coquetteries, Berthe réussit sans peine à déconcerter son ami par des attaques imprévues auxquelles il se trouvait fort embarrassé de répondre, incapable de discerner la cause profonde de ce jeu cruel, et craignant par-dessus tout d'aboutir à la rupture dont la seule pensée mettait en lui les affres de la mort.

Enfin Berthe, mécontente d'elle-même, irritée de n'aboutir qu'à des malentendus, effrayée du trouble de René — avant-coureur possible d'une crise d'adieux — résolut de tout remettre au point par une explication loyale qui lui parut la plus simple du monde. Sans aucun embarras, sans avoir même le sentiment d'une difficulté à vaincre, confiante en ses droites intentions, comme en la haute conscience de son ami, elle entreprit, pour bien se faire comprendre, de lui raconter

comment Mme de La Palud, sous prétexte de conseils maternels, avait apporté le trouble à l'heureux foyer de sa fille. Elle dit tout, courageusement, et, les yeux dans les yeux, donna le sens de ses réponses.

— Quoi, interrompit brusquement René, en lui prenant les deux mains, vous avez dit que nous aurions pu être l'un à l'autre et que cela eût été mieux ainsi?

— Oui. N'est-ce pas la vérité?

Pas de réponse. Un long silence entrecoupé de soupirs, de sanglots, au bout duquel, cette fois, ils furent l'un à l'autre pour toute leur vie.

LA REVANCHE DU MARI

Dès que Berthe et René eurent franchi le grand pas, un bonheur plus que parfait s'installa dans le ménage d'Octave.

Rien ne contribue davantage à nous fausser l'esprit que l'idée communément répandue du vice puni et de la vertu récompensée. Cet *a priori* fâcheux nous cache le sens de la vie au point que nous l'avons, de décret humain, prolongée par delà les siècles pour le seul avantage de la couronner de rémunération ou de châtiment. Pour moi qui n'ai point le moyen de poursuivre les gens au delà de notre humble glaise planétaire, je borne mon office à la constatation du fait terrestre qui, dans le cas dont il s'agit, fut la récompense superlative des deux « coupables », ainsi que de l'homme même auquel ils étaient supposés porter dommage.

Qui pouvait nier que Berthe et René fissent « le mal » au sens légal, au sens mondain du mot? Pris en flagrant délit, il n'y eût eu dans la « société » qu'une voix contre eux. Amenés dans le prétoire, une impeccable magistrature les eût bel et bien condamnés. Juges et gens du monde, il est vrai, ne se gênent pas pour

inscrire chaque jour, d'un cœur léger, le même manquement à leur propre compte. Le grand point est de n'être pas pris, « l'ordre social » se composant surtout des désordres qu'on n'avoue pas.

Berthe et René, d'ailleurs, n'envisagèrent pas un seul moment cette question de philosophie. Ils s'aimaient innocemment, légitimement à leurs propres yeux, et n'éprouvaient, dans le cynisme ingénu de leur amour, le sentiment d'aucune faute. Tout le mal qu'il pouvait y avoir en cette affaire, ils le mettaient, sans hésiter, au compte de Mme de La Palud et de la société dont la mère de Berthe n'avait fait que suivre les règles universellement admises. Si le monde organisait absurdement l'union de l'homme et de la femme, en laissant à chacun le soin de réparer les mensonges du foyer conjugal par les mensonges de l'adultère, qu'y pouvaient changer deux jeunes amoureux qui subissaient, sans en être responsables, la commune destinée ?

Il semble généralement, à chacun, en pareil cas, que le plus simple est de composer avec les convenances au lieu de les heurter de front, et de s'accommoder de « ce qui est », surtout quand « ce qui est » présente une somme appréciable d'avantages. Pour toutes ces raisons, Berthe et René qui, la veille encore, se croyaient destinés à donner l'exemple de la plus innocente amitié, s'installèrent confortablement, sans transition de remords, dans le plein de leur « crime ».

En fait, il leur sembla que, de ce jour, et de ce jour seulement, les choses étaient comme elles avaient été fixées par un immuable destin depuis l'origine des temps. Qu'ils eussent jamais vécu dans un autre ordre de choses, ils l'oublièrent bientôt, pour jouir, dans la plus douce quiétude, du bonheur défendu par les convenances du monde aussi bien que par les législateurs

et les juges. Et voici que, par chance, ce bonheur illicite — succédant au malheur très licite où avait failli, dès le premier pas, sombrer le mariage de Berthe et d'Octave — produisit soudainement la conséquence « immorale » que j'ai dès l'abord signalée : l'universelle félicité des coupables et des innocents, supposé qu'il y eut, au sens strict du mot, des coupables et des innocents en cette affaire.

D'abord Berthe et René, ayant quelque chose à cacher, se gardèrent, commirent moins d'imprudences, cessèrent de donner prise aux propos médisants. Octave leur en sut gré, convaincu que l'heureux changement était imputable au juste sentiment des égards qui lui étaient dus. En dépit de sa réponse confiante aux insinuations de Mme de La Palud, il avait cru devoir, « par mesure de précaution superflue », faire surveiller discrètement sa femme et son ami. Il ne lui fallut pas longtemps pour acquérir la preuve que tout était « dans l'ordre », suivant son expression, c'est-à-dire que le foyer conjugal était exempt de reproches sauf en ce qui le concernait lui, le mari, d'abord. Mme de La Palud, avisée des résultats de la surveillance, déclara qu'elle n'avait jamais douté de la « vertu » de sa fille, et fit éclater son indignation de ce que son gendre eût osé livrer une La Palud à de « misérables mouchards ». Au fond, elle se sentait désormais pleinement rassurée, comme Octave lui-même. Il leur semblait à tous les deux que l'épreuve d'un jour fût valable pour tous les temps futurs, et l'idée ne leur vint jamais, à quelques jours de là, lorsque Berthe et René leur donnèrent la satisfaction de s'amender en apparence, que la situation pouvait être changée.

De cette insuffisante perspicacité jaillit la source continue du bonheur. Octave, très sensible aux reproches

de sa belle-mère, se blâmait gravement d'avoir douté de sa femme, de son ami, de les avoir fait espionner comme de vulgaires malfaiteurs. Cette honte lui pesait. Aussi n'épargna-t-il rien pour se faire pardonner de ses deux « victimes ». Naïvement il alla jusqu'à leur prodiguer sa présence. Mais il comprit bientôt, la conversation languissant, qu'on le traitait en visiteur et qu'il était un obstacle — selon sa propre formule — au « libre abandon des propos ». Aussi bien ces « séances » lui étaient fastidieuses, alors que les plaisirs « bien parisiens », dont il s'était fait une habitude, le sollicitaient de tous côtés. Heureux de se laisser reprendre par ce qu'il appelait « le courant de la vie », il n'en demeura pas moins attentif à remplir tous les devoirs de la plus sincère affection envers sa femme et son ami, dont le tranquille accord, tout en lui donnant la pleine liberté de ses heures, compensait d'une régularité accessoire, mais précieuse encore, le principe irrégulier d'une vie conjugale selon l'ordre des lois corrigées par l'usage.

Jamais entente plus parfaite entre trois créatures humaines. Pour la vie commune, quand toutes les conditions d'accord sont réalisées, quand il s'ensuit le contentement parfait de tout le monde, quel fou voudrait troubler de sa « vérité » un si rare bonheur sous prétexte qu'il a pour fondement l'illusion, le mensonge? L'illusion seule peut corriger le mal des réalités sociales que décrète l'homme pour son malheur. Par la puissante vertu de l'illusion trois malheureux furent heureux. Au lieu de se haïr, au lieu de se torturer cruellement l'un l'autre, au lieu de prendre plaisir à s'entre-déchirer, ils vécurent dans la paix, ils s'aimèrent et furent l'un à l'autre un secours dans les sombres défilés de la vie.

Car ils s'aimèrent en toute sincérité de cœur, tous trois : mari, femme, ami, sans que jamais passât sur leur soleil l'ombre d'un nuage. Peu à peu, l'habitude les façonna doucement, accommoda esprits et caractères à l'union parfaite, si difficile à réaliser entre deux êtres divers, impossible à trois, pouvait-on croire. Une joie de se faire des concessions quand on se dit tout bas qu'on a peut-être des torts à réparer. Octave, sans doute, tenait de bonne foi sa femme pour responsable de la vie de « plaisirs » dont le dégoût lui venait à certaines heures. Pourtant il ne se dissimulait pas qu'il ne pouvait aspirer au titre de mari exemplaire, et ce sentiment suffisait à susciter en lui un constant désir de racheter, par un acquiescement systématique à tous les désirs de sa femme, les torts « éventuels » qu'il pouvait avoir. Berthe et René, comme j'ai dit, n'eurent jamais la pensée qu'ils fissent tort à Octave, contempteur du foyer conjugal, mais la confiance sans bornes qu'il leur témoignait causait parfois une gêne tout au fond de leur conscience, et, pour se libérer de cet ennui, souvent ils rivalisaient de bonne grâce à son égard et mettaient une coquetterie à ne point abuser de cette candeur au delà du nécessaire. Berthe prêchait d'exemple et volontiers reprenait son ami.

— C'est mal, lui disait-elle gravement. Je vois bien que vous n'aimez pas mon mari.

René protestait hautement. Il alléguait des preuves, car Berthe ne refusait pas d'entendre raison. Puis, il en venait à se gourmander lui-même, à se reprocher la tiédeur de ses sentiments pour l'homme dont l'affection précieuse avait fait le bonheur de sa vie. Dans cette rivalité de cœurs, Berthe et René devaient fatalement avoir l'avantage. Ils étaient deux pour déverser leur trop plein d'amitié sur un seul. Tout ce qu'Octave

pouvait faire, c'était de retourner à chacun la plus généreuse mesure de son propre fonds de sentimentalité. De René ou de sa femme, qui lui était le plus cher, il n'aurait pu le dire. Pourtant entre Berthe et lui, depuis les temps de la *Dayabeih*, le même mur d'incompréhension se dressait toujours, tandis qu'avec René, l'ami « sans défaillance » il n'avait même pas le souvenir du plus léger malentendu. Entre l'amour et l'amitié, René n'avait point l'embarras de se prononcer. L'amour de Berthe l'emportait sur tout, mais Octave n'en obtenait pas moins une part importante du cœur et des pensées.

Pas d'histoire de ce bonheur. Vingt ans passèrent comme une journée. Vingt années d'une joie parfaite, comme n'en ont pas connu peut-être des ménages cités en exemple pour l'éclat de leur officielle vertu. Fortune enviable qui peut paraître aux regardants de longue durée. Mais l'échéance inévitable arrive où toute parcelle de vie heureuse se doit payer. Les trois amis semblaient défier le sort, quand la foudre jalouse s'abattit sur eux en pleine sécurité. Avant qu'Octave et René eussent pu seulement concevoir la pensée d'un malheur, la fièvre scarlatine mettait Berthe au tombeau. L'atroce déchirement des adieux leur fut épargné, mais les deux hommes hébétés ne s'éveillèrent d'une longue stupeur de mort que pour tomber en pleurant dans les bras l'un de l'autre.

Incapables de déshonorer leur douleur par des formules vulgaires, ils restèrent des jours et des semaines côte à côte sans se parler, n'ayant pas besoin de paroles pour se comprendre. Et quand la vie, lentement retrouvée, les reprit de ses griffes nouvelles, ils sentirent d'instinct que, séparés l'un de l'autre, ils n'avaient plus de raison d'être, et qu'ils n'avaient de chance de prolonger

au delà de la mort un peu de l'heureux passé qu'en devenant plus étroitement unis s'il était possible. La pensée leur parut si simple qu'ils n'eurent pas besoin de l'exprimer pour être sûrs qu'elle leur était commune. L'évidence pour eux s'imposait.

— Sans Octave, pensait René, je n'aurais pas accepté de survivre d'une seconde à celle que j'ai aimée, que j'aime encore, que j'aimerai toujours. A nous deux nous la garderons vivante. Je pourrai vivre encore des débris de mon rêve.

— Ce bon René, pensait Octave, c'est tout ce qui me reste de Berthe. Comme il m'aime! Que serait-il de moi sans lui?

Une haine de Paris les tenait. Ils avaient hâte de quitter le cadre — devenu odieux — de leurs souvenirs. Pour le monde où il avait vécu jusqu'alors, Octave n'en voulait rien savoir. La vue de ses amis, et particulièrement de ses amies, l'exaspérait en faisant revivre à ses yeux le temps où ses plaisirs avaient l'heureuse contrepartie d'un foyer accueillant, toujours prêt à lui faire fête.

— Quand partons-nous? fit-il un jour, comme si le départ eût été concerté.

— Quand tu voudras, fut la réponse.

— Je crois que le plus tôt sera le mieux.

— C'est mon avis. Où allons-nous?

— Cela m'est égal. Il y a Boisgiron?

— Y penses-tu? Avec ton équipage de chasse, et des châteaux partout pour nous relancer?

— C'est absurde. Tu as raison. Que proposes-tu?

— J'ai dans la Creuse une propriété, au milieu des bois, parmi les rochers. C'est une entreprise d'y aborder en voiture. Rien que des paysans pour voisins. Pas de visiteurs. On est en plein pays sauvage.

— Partons-nous demain?

— C'est dit.

Le surlendemain, les deux amis s'installèrent dans les ruines confortables d'un antique manoir dominant de la crête d'un roc, le cours sinueux de la Creuse. Ils y vécurent, retranchés du monde, seuls avec leurs pensées, heureux du moins de s'entr'aider dans l'achèvement de leur destinée. On ne les vit jamais l'un sans l'autre. Leur unique divertissement était des marches forcées, comme s'ils avaient pour propos d'arriver d'urgence quelque part. Mais ils allaient sans autre but que de « fatiguer la bête ». Après le jeu d'échecs ou le billard, le soir, ils parlaient d'elle ou ne parlaient pas.

Ils épuisèrent ainsi tout près de douze années sans plainte, sans parole amère, goûtant l'un par l'autre des restes de bonheur. Puis une attaque de goutte au cœur emporta soudainement Octave. Quand René, qui jamais n'avait prévu ce dénouement ni aucun autre, se trouva en face du cadavre roidi de l'homme par le moyen de qui s'était réalisé pour lui le drame du plus bel amour, quand il vit s'abîmer dans la nuit cet inconscient témoin de celle dont un dernier reflet disparaissait avec lui pour toujours, il lui sembla que la morte mourait une seconde fois. Il leva les yeux et fut surpris de voir, dans une glace, son image. Quoi! C'était vrai? Il était vivant, quand la mort venait d'anéantir tout ce qui lui était une raison de vivre?

— Pourquoi vivre? dit-il tout haut. Pourquoi?

Et répétant la question, et ne trouvant pas la réponse, il monta dans sa chambre, prit un poignard d'une panoplie et se le planta dans le cœur.

LE POINT DE VUE DE MYRTO

S'il est vrai, comme allègue Renan, que la beauté soit la vertu par excellence, la courtisane Myrto fut certainement la plus vertueuse créature de son temps. Car Myrto fut belle au delà de tout ce qui s'était vu jusqu'alors, et, par surcroît, voici qu'à tous les charmes de la forme et de la couleur elle s'avisa de joindre toutes les grâces de l'esprit. Fière d'une perfection souveraine, elle eut une assez haute estime d'elle-même pour ne jamais tolérer des barbouilleurs de toile, des pétrisseurs de glaise, qu'ils esseyassent de reproduire tout ou partie de sa splendeur. La beauté, dans l'opinion de Myrto, par la raison qu'elle réalise la puissance d'émotion la plus haute, est d'une si hasardeuse construction que l'homme n'y peut porter la main sans la défigurer tout aussitôt. *Noli me tangere* fut la devise, en apparence si mal appropriée, de cette professionnelle de l'amour.

— Je m'entends, disait-elle, quand on la plaisantait discrètement sur cette horreur des contacts étrangers.

Et si quelque malappris insistait :

— J'ai réglé ma vie, reprenait-elle, avec un sourire de dédain contenu, sur l'opinion que l'expérience m'a

fournie des hommes et des choses. Sans doute, il a fallu me résigner à ne tenir aucun compte de ce que peut penser et dire la troupe des faibles d'esprit. C'est un sacrifice que j'ai fait. Je n'ose espérer qu'il m'en soit tenu compte. Et pourtant j'ai, comme tous les hommes et toutes les femmes, transigé avec les nécessités de la vie. On ne peut éviter certains « contacts », pour employer votre mot. La « loi » même les règlemente. Glorieux, quand précédés de certains rites, déshonorants, s'ils ne sont que l'expression naïve des entraînements de la nature, je les vois partout l'objet d'un négoce plus ou moins fructueux pour l'une ou l'autre des parties contractantes. Dans le mariage selon le code du « monde » — noblesse ou bourgeoisie — l'homme est admis à chercher la « bonne affaire d'argent ». Dans la liberté de l'amour, soigneusement maintenue pour corriger les vices du mariage, c'est à la femme, au contraire, que l'usage destine la rémunération. Si je vous donnais un louis tout à l'heure et que vos amis vinssent à l'apprendre, vous seriez tenu pour un ruffian vulgaire. Mais si demain vous vous faisiez donner un million de rentes par la fille de quelque milliardaire américain pour la gratifier, en entrant dans son lit, de votre couronne de vicomte, vous susciteriez de toutes parts un mouvement général d'admiration et d'envie. Tel est l'aspect économique, dans notre société, de l'union des sexes. J'en ai pris, de nécessité, mon parti, comme vous-même, non sans mettre à profit l'avantage qui me pouvait venir des émotions esthétiques dont une tradition, que l'argent n'a pas encore tuée, fait une des forces constitutives de l'amour. J'ai la beauté, puissance d'attraction suprême, à qui je dois votre présence en ces lieux, n'est-il pas vrai, messieurs? Cette force est à moi. J'en dispose selon qu'il me plaît.

Cependant je garde un respect à l'heureuse mais fragile rencontre d'énergies naturelles dont vous voyez en moi l'image, et je ne permets pas qu'un marbre maladroit, une brosse hésitante, une ignoble photographie me diminue jamais dans l'estime que j'ai de moi. Mieux vaut laisser un nom qu'une caricature. Qui ne m'aura pas vue ne pourra pas se faire une idée fausse de Myrto. Nul ne me connaîtra vieille, pas même vous, philosophe échappé de l'Eglise, qui me faites la grâce de venir chez moi discourir de la morale après dîner, pour le plaisir de jouer Socrate chez Aspasie. A la première ride, le départ sans adieux. Dès maintenant, en un coin du globe que je sais, je me prépare des jours heureux encore, mais dans une autre conception de la vie, et sur des données conformes aux goûts qu'amènera l'âge.

Ainsi parlait la courtisane Myrto, douée de la plus grande vertu de beauté, et prudente autant que belle. Comme elle tint parole et qu'un jour elle plongea, sans rien dire, dans l'océan délicieux de l'oubli, il ne reste rien de ce miracle d'humanité accomplie qu'un souvenir qui va s'effaçant chaque jour. Le soir, au *Club*, après le *bridge*, des vieux au chef branlant évoquent la mémoire de l'ancien temps, rappellent la Myrto des grands jours, manifestant par des exclamations ce qui subsiste de l'ancienne extase.

Des amis! la belle courtisane en eut tout ce qu'il lui plut d'en avoir : souvent même davantage. Amants, amis, elle ne distinguait guère, ne donnant d'elle-même que ce qui était stipulé tacitement au contrat et n'y attachant aucune importance. Elle n'aurait pas dit comme Ninon : « Ça me donnait si peu de peine et ça leur faisait tant de plaisir », car l'idée de donner de la joie à qui que ce fut de son entourage lui était totalement

étrangère. Elle voyait simplement dans l'homme un égoïsme monstrueux à satisfaire, et acceptait de se mettre à son service pour la satisfaction finale d'un égoïsme supérieur. Lutte implacable de deux volontés dominatrices pour la maîtrise de l'être de qui vient l'assouvissement des désirs. C'est ainsi que Myrto paraissait concevoir « l'amour ».

J'ignore s'il lui vint jamais une révélation d'autre chose. Ce que l'observateur le plus superficiel pouvait aisément découvrir, c'est que Myrto avait éliminé de ses préoccupations ordinaires la recherche plus ou moins ardente des passagères épilepsies de la volupté. Ce « jeu », comme elle disait, ne pouvait suffire à l'ambition de souveraineté despotique dont son âme était possédée. Ceux que la faiblesse de la chair ou la vanité lui livraient, elle les tenait pour serfs dont un droit divin, qui valait celui de la monarchie, la faisait propriétaire. Quoi qu'ils pussent mettre à ses pieds, elle devenait créancière de tout ce qu'ils pouvaient garder de leurs biens ou d'eux-mêmes. Non qu'elle fût avide. Non qu'elle se plût au luxe dont il était de sa fonction d'éblouir ses contemporains. Ses goûts étaient de simplicité. La nature l'avait créée si belle que tous les ornements du cadre lui faisaient injure. Ajoutez que la prodigalité à outrance était le meilleur de ses joies.

— L'argent me coûte assez cher, avait-elle coutume de dire, pour que j'aie le droit de le jeter par dessus les moulins.

Et vraiment elle ne s'en fit pas faute. Son orgueil était de régner moralement, si j'ose dire. Elle se voulut d'abord supérieure à tous — telle Aspasie, son modèle — et rêva d'un Périclès. Puis, découvrant que la supériorité de beaucoup d'élus a pour fondement principal la commune manifestation de l'infériorité ambiante, et,

d'ailleurs, ne rencontrant point de Périclès, elle se contenta de quelques vagues Alcibiades et du Socrate qui se plaisait à lui fournir une philosophie indulgente d'elle-même avec des raisons péremptoires de mépriser le monde et le pharisaïsme de ses lois.

De ce monde, pourtant, notre Socrate pouvait se vanter de faire intégrante partie à plus d'un titre, et son respect des puissances établies n'avait d'égal que la virtuosité de dialectique par laquelle il excellait à détruire en souriant tout ce qui fait leur raison d'être. S'il n'avait si fort scandalisé tant d'âmes pieuses, le philosophe de Myrto eût pu se révéler mondain à sa manière. Cependant, les mépris venus de « la société » n'étaient pas sans lui causer quelque secret orgueil, et la seule vengeance qu'il en tira jamais fut de plaider la cause du monde et de ses préjugés dans le salon d'Aspasie. Le jour même où il me présenta, j'eus le régal d'un débat savoureux sur « les femmes du monde ».

Myrto, ayant parlé avec quelque dédain de cette catégorie sociale, pourtant aussi honorable qu'une autre, l'excellent philosophe entreprit chevaleresquement de défendre les belles dames dont il ne savait rien sinon qu'elles étaient, suivant son mot, « officiellement décoratives ». Il se fit un point d'honneur d'examiner « le sujet » sous tous ses aspects, et d'en « faire le tour », à son ordinaire. Quand il eut doctement établi que les femmes du monde « faiblesses et vertus compensées, » étaient des femmes tout simplement, et quand il eut catalogué leurs vertus, et quand il eut décrit leurs faiblesses, il parut assez difficile de conclure si les critiques de Myrto étaient détruites ou renforcées.

La faute initiale de la courtisane, disait-il, pouvait trouver son excuse dans la révolte d'aspirations plus

ou moins légitimes aux prises avec la situation cruelle qui n'offre, pour échapper à la misère, que l'insuffisante ressource de l'atelier ou le trafic, d'abord beaucoup mieux rémunéré, de la chair. Il arrive, en revanche, que les belles protagonistes du décorum se laissent parfois tenter par des curiosités malsaines... Elles allèguent qu'elles sont si mal mariées... C'est leur richesse qui le veut ainsi, tout comme le dénuement de l'autre catégorie explique et parfois même justifie cette même facilité de soi qui théoriquement paraît si regrettable. Si bien que les deux extrémités de la fortune se rejoignent pour conduire, par des voies également sûres, à l'ordre de promiscuité aussi fortement établi dans l'État qu'universellement condamné.

Vous raisonnez le mieux du monde, observa Myrto doucement, et votre analyse aboutit, si je la comprends bien, à cette conclusion que les différences des créatures sont moins d'humanité que de condition. Vous voulez dire, apparemment, que nous nous valons, toutes et tous. Je le crois volontiers. Il n'en est pas moins vrai que la condition peu à peu modifie la créature et met en relief, suivant le cas, ses qualités et ses défauts. L'avantage de la courtisane, même lorsqu'elle se livre à faux poids, c'est la franchise d'une situation où l'égoïsme masculin trouve heureusement son compte. Les arrangements extra-conjugaux sont flétris par les « honnêtes femmes » du nom de « marché », comme si le négoce était absent du mariage. La supériorité du contrat à terme, c'est que l'homme, ses engagements exécutés, se tient quitte de toute servitude supplémentaire, et, parce qu'il a payé — pour dire crûment le vilain mot — juge qu'il est dégagé de tout devoir envers l'autre partie : d'où cette liberté d'esprit et de « cœur » que le mariage lui refuse, d'où l'aisance

à porter le lien qu'on peut rompre à toute heure, tandis que la chaîne sans fin pèse d'un poids si lourd. Fondé sur l'égoïsme, le bonheur de l'homme a chance de durer. Est-il besoin de constater que, dans le système d'épousailles à temps, les garanties de la personnalité féminine sont équivalentes? Donnant, donnant. On paye, on est payé, on ne se doit plus rien que les communs égards entre gens bien élevés. Quelle sûreté plus grande pour chacun? Comparez avec les tourments du joug éternel, à mesure que la passion d'un jour s'use et se perd, si la chance veut qu'il y ait jamais eu amour. Comparez avec l'incessante tension d'esprit et de corps du malheureux « amant » sur qui une épouse « coupable » possède, exploite jalousement des « droits » qui ne sont jamais périmés. Elle lui a « tout sacrifié » — c'est la formule courante — à lui de reconnaître ce sacrifice par des sacrifices correspondants qui jamais n'acquitteront la dette consolidée. A lui les soins de toute heure, à lui les raffinements d'attentions, à lui la charge de tout prévoir, de tout combiner, de satisfaire les exigences de la femme et de les concilier avec les exigences du mari, sans compter la crainte perpétuelle de la sotte figure des flagrants délits. Où est la part de l'égoïsme en cette affaire? Où cette liberté de la personne, la plus haute joie de la vie? Comment l'infortuné ne regretterait-il pas le temps où, « aimé » pour un prix débattu, jouissant, en somme, des mêmes apparences, et n'ayant cure des réalités profondes — toujours plus ou moins douteuses — il vivait dans la paix de ses désirs satisfaits ou de la libre recherche de désirs nouveaux à satisfaire?

— Il y a l'amour, dit quelqu'un.

— Qui le nie? répliqua Myrto avec un énigmatique sourire. L'amour passager, l'amour d'autant plus vif

qu'il est plus éphémère! Pourquoi ne se rencontrerait-il pas aussi bien dans une combinaison que dans l'autre? Certaines amours de courtisanes sont demeurées fameuses. Il faut être un peu sot pour s'en étonner. L'art de se faire aimer est, pour la courtisane, la condition même de la vie. Comment du bonheur jailli d'elle ne pourrait-il lui venir une tentation d'être heureuse à son tour? Je sais bien que les « femmes du monde », qu'on a drôlement baptisées les « cocottes du pauvre », proclament que « l'argent gâte tout ». Je n'ai garde d'y contredire. Mais j'ai reçu trop de confidences pour ne pas savoir que la note du couturier finit par arriver de toutes manières aux mains de celui qui en tire vanité. Imprévu de la masculine candeur dans « la « société », ce qu'on dénomme l'*accident* se trouve, aux mains de la courtisane, mathématiquement régularisé : voilà toute la différence.

Les hommes se taisaient, perdus dans des souvenirs. Seul, le bon philosophe crut que le devoir s'imposait à lui de rompre encore une lance en faveur des « femmes du monde ».

— Notre belle amie a sans doute raison, commença-t-il onctueusement. Pour être juste, toutefois, il faut bien avouer que le privilège de l'éducation...

— Arrêtez-vous, cher savant, s'exclama Myrto, vous allez dire une sottise. Il est des grandes courtisanes qui sortent des mêmes couvents que leurs rivales du « monde ». Ce ne sont pas les moins raffinées de langage ni de manières. Apprenez, philosophe excellent mais naïf, que toute femme moyennement douée se fait d'instinct à l'ambiance et s'y adapte bientôt au point d'en pouvoir déterminer elle-même les usages. Qui donc, je vous prie, fait l'éducation des courtisanes dignes de ce nom? Les « hommes du monde » apparem-

ment. Or, ce que vous ne semblez pas savoir, et ce qui est précisément, c'est que les « hommes du monde » se tiennent beaucoup mieux dans le « demi-monde » que dans leur propre « monde ». La raison en est simple. La courtisane, étant supposée « le vice », doit donner pour tâche à son ambition de sauver ce qu'il se peut d'apparences par le moyen d'un décor de décence. Dans une certaine disposition d'esprit, elle pourra sourire d'une plaisanterie douteuse : elle ne tolérera pas une inconvenance qui la ferait déchoir à ses propres yeux. C'est la seule gêne qu'elle impose à son entourage, et, loin de s'en plaindre, ses amis lui en savent gré, car le ton de la bonne compagnie rehausse à leurs propres yeux le vagabondage de leurs plaisirs. En revanche, que trouvent-ils chez leurs « égales », au pays dit de la « vertu »? Interrogez-vous, messieurs, et reconnaissez que la curiosité du « vice » hante déplorablement la plupart des âmes vertueuses dont vous avez connu le fond. Le goût du piment peut entraîner fort loin les organismes débiles. Je m'arrête. J'en aurais trop à dire.

— Cependant, il serait bon de prouver, objecta timidement Socrate, désireux de savoir.

— Faut-il, répliqua Myrto, vous rappeler l'histoire de ce dîner du « Café Anglais » qui eut lieu l'an dernier? Trois « très grandes dames », comme on dit à la Tour de Nesles, obtinrent de leurs amis qu'ils les fissent dîner avec trois concurrentes de l'amour libre. Il s'agissait naturellement, non d'un désir de pénétration des deux sociétés, mais d'une étude de mœurs. Où peut mener la passion de la psychologie? La difficulté fut de trouver trois aimables personnes à qui le visage des « princesses » ne fût point familier par les rencontres du Bois et de l'Opéra. On y réussit, et les trois « honnêtes femmes » furent présentées comme des « cocottes

de Bruxelles », ignorantes de Paris. Hélas! le plaisir ne fut pas ce qu'on s'était promis. Car au bout d'une demi-heure, les pudiques courtisanes, scandalisées, se levèrent et quittèrent la partie, non sans avoir vivement reproché aux organisateurs de la fête de les avoir mises en rapport avec « des filles si mal embouchées ». La vertu s'était proposé pour plaisir de jouer le vice au naturel, et, faute de savoir, l'avait trop bien joué.

— Je connaissais l'histoire, dit Socrate. Ce fut un amusement hardi, je l'avoue, sur lequel il peut convenir de jeter un voile. Vous avez tant d'avantages, belle Myrto, qu'il ne reste à vous souhaiter qu'une couronne d'indulgence. Tout ce qui est a sa raison d'être. Femmes du monde et courtisanes se complètent dans l'ordre établi. Qu'est-ce qui les sépare?

— Une question sociale, dit Myrto.

L'ÉPREUVE DE PANTHÉA

La blonde Panthéa, rivale de Myrto, ne faisait point montre de philosophie. C'était « une nature », comme on dit aujourd'hui. Une nature d'opulente vertu où la joie des nerfs et des muscles épuisait jusqu'aux dernières énergies d'un organisme de beauté. Elle était toute chair — « au sens noble du mot » — rectifiait-elle orgueilleusement, car elle n'admettait pas qu'aucune des conditions vitales de l'humanité pût nous être imputée à déchéance. N'est-ce pas assez d'être femme dans la pleine mesure? Pour en achever tous les caractères, il n'est pas sûr qu'une vie — même savamment employée — soit suffisante.

C'est pourquoi sans doute, Panthéa, se donna pour tâche exclusive le développement des perfections de vivre selon l'exigence des sensations de l'heure. Cela, non par doctrine d'idéalisme physique, ni même par simple vue de sociologie, mais d'instinct, de confiance impulsive en les commandements du désir. Elle ne s'embarrassa jamais d'accommoder ses actes à une conception raisonnée de la vie. L'unité de son être lui apparaissait dans le constant effort d'une volonté tendue vers les « satisfactions », immédiates de l'Etre. Ces satis-

factions, sans doute, n'étaient pas de celles dont la théorique sublimité nous illusionne si remarquablement sur la déception des actes purement humains qui s'ensuivent. Panthéa ne les en appréciait pas moins, proclamant qu'elle y gagnait le rare privilège d'être exempte de mensonge.

Et, en effet, cet avantage fut sien, totalement. Elle ne mentait point, comme tant d'autres, lorsqu'un « Je t'aime ! » brûlant s'échappait de ses lèvres. Tous ses serments d'amour furent vrais, tous ses élans de passion véritables. Mais, au contraire de ses compagnes d'humaine fragilité à qui le présent ne suffisait pas, elle ne connut jamais l'impérieuse faiblesse de se donner « pour toujours », quitte à se reprendre tout à l'heure. C'est que la plénitude du moment heureux se trouvait telle en Panthéa qu'il n'était point de place pour l'ombre d'un désir. Ainsi la vie de la belle courtisane fut-elle une succession heureuse de sincérités passagères. Ainsi ne connut-elle jamais le remords de la foi violée ni la douleur des perfidies, car nul ne put se vanter d'avoir reçu de ses lèvres une parole de lendemain, et son sourire d'incompréhension découragea toujours, innocents ou cyniques, les prometteurs d'éternité. Telle durent l'accepter les fortunés mortels qui subirent le charme d'un caprice passager. Son aimable inconstance fournit à beaucoup le thème de lamentations distinguées, mais refroidies par l'impossibilité d'y joindre un reproche de trahison.

Je ne puis céler que les très belles dames du « monde », tout en chiffonnant un billet doux sous les rideaux de l'alcôve, accablaient de leur mépris Panthéa, « la belle bête », ainsi qu'elles affectaient, à tort, de l'appeler. Je dois dire en même temps que la hautaine amoureuse, toute à son culte d'Aphrodite, eut toujours le bon goût

de tenir pour simples hommages d'envie la clameur injurieuse venue de l'adversaire.

— Qu'il me serait aisé de retourner le reproche, disait-elle d'un ton d'indulgence. Ah! s'il suffisait de n'être pas belle pour échapper à l'accusation méritée de bêtise, combien les femmes d'honnêteté professionnelle auraient sur nous d'avantages! La perfection de la créature est la plus rare chance qui soit dans l'univers. Je consens que la beauté n'en soit qu'une partie. Encore cette « partie » est-elle si fort au-dessus du reste que de tout temps elle a gouverné le monde. C'est que de la beauté vient une provision supérieure de joies. Seulement, ces joies, l'homme prétend se les faire dispenser par nous, selon les règles que l'hypertrophie de son *moi* impose à ses victimes. Les femmes les plus belles sont les plus courtisées. Par cela même — si elles n'ont le courage de se libérer du préjugé qui les livre, pour la durée entière d'une vie, à l'exemplaire unique de virilité dont un choix hasardeux d'abord les gratifie — elles sont infailliblement les plus malheureuses. Des consolations de vanité, voilà ce qu'on leur laisse. Ce n'est pas assez pour moi, je l'avoue. Car j'aperçois sans peine que la règle sociale est une chose, et que la conduite privée de ceux mêmes qui font profession de s'y conformer est une autre affaire. Hommes et femmes, tout comme moi, en ont pris leur parti, et je suis loin de les en blâmer. Seulement, que me veut cette hypocrisie du corps qui place « l'honnêteté » là où elle est n'a que faire? Qu'est-ce que cette « honnêteté », sinon le culte du mensonge?

— Peut-être, ma belle amie, répliqua le prince, à qui s'adressait ce discours. Cependant, permettez-moi d'observer, puisque vous mettez le propos là-dessus, que, dépouillée de ses conventions, de ses mensonges,

pour employer votre mot, la société serait si près de la nature que le plus beau de notre civilisation se trouverait menacé de disparaître. Il arrive que le juge fausse délibérément ses balances. Le mensonge de la justice est encore un hommage à la justice même...

— Et un encouragement à la continuation de l'iniquité, interrompit Panthéa en éclatant de rire. Comment vous remercier de votre aveu que mensonge et société sont une seule et même chose? Ne protestez pas. Vous voulez distinguer l'idéal, qui est dans les mots, de la réalité que les actes humains nous découvrent. Sans vanité, je me crois accessible à l'idéal autant que vous-même. L'idéal élève une élite très haut. Mais que d'apaisements nous offre, pour la pleine liberté de nos actes, la satisfaction de nous être mis en règle avec les nobles pensées par une adoration purement intérieure. Votre monogamie éternelle est un idéal. Mais votre culte proclamé, vous implorez de Panthéa ou de Myrto la grâce d'un sacrilège. Et si vous faites à votre vertu cette concession que Myrto, Panthéa, sont, par là même, idéalement diminuées, vous n'en restez pas moins supérieur à toute déchéance dans votre propre estime et dans celle de l'universalité de vos contemporains qui vivent comme vous.

— Ma toute belle, s'écria le prince, vous me parlez comme à un sot. Croyez-vous que je sois dupe...

— Dupe ou complice, mon cher prince, vous pouvez choisir. Apprenez que le mensonge est un idéal aussi. Et quand vous m'objectez, avec un magnifique dédain, que la sincérité de la vie nous met trop près de la nature, je ne vois rien de si plaisant que cette pudeur. Quoi, prince, vous voulez faire l'ange vous aussi? J'aurais cru que Pascal vous aurait dégoûté de cette présomptueuse entreprise. Si, au lieu de vous magnifier

absurdement en votre rêverie, vous faisiez l'effort de vous juger vous-même — dans les autres, pour la plus grande liberté d'esprit — vous garderiez un simple et fier contentement de la belle nature dont nous sommes les enfants gâtés.

— Ma chère, je ne suis pas de force. Je dirai comme vous voudrez, fit le prince.

— Alors reconnaissez que les rapports de l'homme et de la femme, dans notre société dite civilisée, reposent sur le mensonge...

— Je le reconnais.

— ... Que la monogamie, principe du mariage, ne se rencontre que par accident comme le mouton à cinq pattes ou le veau à deux têtes...

— C'est la vérité.

— ... Que les hommes se moquent des femmes quand ils leur recommandent, comme suprême, la « vertu » à laquelle ils ont soin de se refuser.

— J'en fais l'aveu.

— ... Qu'il faut des femmes abêties par une discipline appropriée pour être dupes d'une hypocrisie qui ne prend pas même la peine de se cacher...

— Je le constate, sans avoir le courage de le déplorer.

— ... Que la principale différence entre la femme socialement « régulière », et celle qui vit dans « l'irrégularité » se caractérise par l'asservissement de l'une et la liberté de l'autre. J'écarte la question de lucre qui se rencontre dans les deux cas.

— Je ne conteste rien de tout cela.

— Mais je ne vous tiens pas quitte à si bon compte. Les femmes asservies, après s'être fait un point d'honneur de leur servitude, pour mieux se tromper elles-mêmes, en viennent tôt ou tard à nous envier secrètement. Enfin, après une lutte intérieure plus ou moins

longue, le plus grand nombre se libèrent, mais à la condition dégradante de se cacher, c'est-à-dire d'accepter au regard des femmes vraiment libres l'infériorité du mensonge.

— Eh bien?

— Eh bien! Il ne vous reste plus qu'à confesser que la nature — si méprisable à vos yeux — prend une assez belle revanche des violences que vous ne craignez pas de lui faire. Tout ce que vous avez gagné à substituer le gynécée moral aux murailles de pierre, c'est que votre tyrannie, en multipliant, en mettant à la portée de toutes les facilités le mensonge, fomente peu à peu la grande révolte qui aboutira quelque jour à la libération définitive.

— Il se peut. Après moi, que m'importe?

— Je reste donc dans les choses d'aujourd'hui, et je vous mets en demeure de déclarer que celles-là seules d'entre nous sont « honnêtes », c'est-à-dire dignes d'être honorées, qui ont la force de vivre dans la vérité d'elles-mêmes ainsi que les hommes s'arrogent le droit de faire. Reconnaissez que le troupeau docile au joug n'a droit qu'à la commisération de ma plainte.

— Toute vérité sociale a besoin d'un tempérament d'indulgence.

— Dites cela, cher prince, aux belles dames de votre « monde », si promptes à la censure.

— Ce serait temps perdu. N'est-ce point assez du triste rôle où votre orgueil me relègue avec tout mon sexe infortuné?

— Je ne saurais en bonne conscience vous répondre par la protestation que vous semblez solliciter. On a dit depuis bien longtemps que l'homme ne peut abaisser la femme sans s'abaisser lui-même. Or, il a mis la femme très bas...

— Et c'est pour me dire cela, chère amie, que vous m'avez conduit en ce boudoir, et que vous me tenez cloué sur ce fauteuil par l'éloquence de votre prêche?

— Non. J'avouerai sans détour qu'en vous amenant ici j'avais un dessein différent.

— Qu'est-il donc arrivé?

— Vous le savez fort bien. Lorsque vous avez découvert autour de vous tous ces portraits, avec dédicaces poétiquement enflammées, vous n'avez pas su réprimer un mouvement de dépit. Sans doute, rien ne vous donne encore le droit de vous rendre ridicule en me demandant des comptes. Mais il vous déplaisait que Panthéa ne prît pas la peine de vous mentir. Vous avez jugé cette parade vulgaire. Cependant je sais quelques portraits féminins qui font l'ornement de votre fumoir, et quand on a célébré la beauté des « sujets » votre vanité prend plaisir aux flatteries qui s'ensuivent. Eh bien, j'ai fait de même à votre intention. J'ai jugé bon qu'avant de prendre rang dans cette galerie, le souvenir vous fût offert de quelques hommes célèbres de mon temps par qui je fus aimée. Je ne révélais aucun mystère, puisque tous sont vos amis et que la discrétion n'est pas la qualité virile par excellence. Ma curiosité fut de savoir comment vous supporteriez le choc déplaisant pour la superbe de votre sexe. Non contents d'imposer à vos « femmes du monde » le mensonge qui a au moins le mérite de vous tromper en apparence, vous êtes devenus à ce point insatiables de fourberie que vous exigez et que vous obtenez vraiment des femmes hors de la convention sociale — c'est le plus drôle — le mensonge parallèle qui ne peut vous abuser en aucune façon. Ce mensonge, je vous l'ai refusé, cher prince, et l'éclair du dédain que j'ai vu passer dans vos yeux m'a obligée, à mon très grand regret, de vous classer parmi tout le

monde. J'espérais mieux de vous, je ne m'en cache pas. Si à cette insolente affirmation d'un orgueil de ma liberté vous aviez répondu par un orgueil égal, s'il vous était monté au cœur une folle ambition de tout effacer de ma vie, ne fût-ce que pour un jour, par une volonté souveraine de laisser sur votre passage une marque ineffaçable, Panthéa, conquise, pouvait se donner. Mais il arrive que vos sentiments sont de la foule, et je ne saurais aimer qu'un caractère. Vous n'avez sans doute pas remarqué mon sourire quand vous m'avez exprimé la crainte que l'ordre conjugal suivît de « trop près la nature ». C'était la réponse anticipée de mon indifférence à l'involontaire dédain de votre regard tout à l'heure. Ce sentiment passager qui fut le vôtre à mon égard, souffrez que je le retourne pleinement à cette heure et de façon plus durable. Nous n'irons pas plus loin.

— Mais, chère amie, vous vous êtes méprise...

— Mon amitié pour vous ne va pas jusqu'à feindre de le croire. Quand ma beauté s'envolera, je ne disparaîtrai point comme Myrto, car ce serait avouer une défaite. J'aurai un salon où vous rencontrerez la fleur de l'esprit parisien. Gardez-moi donc une fidélité, cher prince. En ce temps-là, vous m'aimerez moins, mais mieux, car vous aurez appris à me connaître, et, pour vous donner votre revanche, je suis capable même alors, de vous faire honneur.

LA FOLIE DE KRATÈS

Kratès, fils d'Eutychide, était fou, mais fou de cette folie que l'indulgence des hommes tolère, et qui permet aux divagateurs de propager impunément leur délire. Dans Athènes, au Pœcile, au Céramique, à l'Agora, Kratès, de la tribu Léontide, était justement réputé pour l'aménité de son caractère, sa haute culture philosophique et la grâce de son éloquence. Que servent les plus beaux dons à qui néglige l'art d'en régler l'usage? Kratès, qui sentait sourdre en lui une énergie puissante de vivre, forma le déplorable dessein de se développer conformément aux ambitions les plus hautes de sa nature, et d'aimer, puisqu'il avait besoin d'aimer, et d'exercer sa raison, selon son envie, pour la plus grande utilité de ses concitoyens.

En vain, Lysimaque de Samos, homme d'expérience, lui représenta que l'amour était fertile en dangers et que la cueillette du plaisir devait suffire au sage. En vain, surtout, lui fit-il apparaître que la femme est changeante... l'homme aussi, et que, s'ils changeaient de compagnie, l'aventure serait sans dommage, mais qu'il était de coutume, pour l'un, de vouloir rompre au moment précis où l'autre avait le plus fortement résolu de s'at-

tacher. De là maints tiraillements propres à torturer le cœur, à troubler l'intelligence de quiconque prétend se conduire d'après les règles de la raison, ou même — ce qui est plus périlleux encore — conduire les autres selon ses conceptions particulières.

— Que tu en aies conscience ou non, pérorait Lysimaque, ce que tu recherches, ami, c'est le bonheur de vivre dans une réalisation d'idéal. Eh bien! cela n'est pas de l'homme, ô Kratès! Les Dieux seuls se sont réservé ce privilège. Tu connais l'histoire des Titans, fils de la Terre, qui voulurent détrôner Zeus. Que la leçon te soit présente, car ton châtiment serait plus cruel encore, s'il te venait la tentation redoutable de t'égaler aux Immortels. « Celui qu'il veut perdre, Zeus l'affole », proclame la sagesse populaire. Voilà le mal dont tu serais frappé par l'ordre du Maître des choses qui laisserait aux humains le soin de sa vengeance. Tes yeux seraient voilés, ton esprit serait errant dans les ténèbres, et parmi les assemblées des hommes, tu promènerais, sous les huées, des discours privés de raison. Jusqu'au jour où, subitement éclairé d'une lumière impitoyable par la dure expérience des pierres et des bâtons que ta démence aurait attirés sur sa tête, tu mourrais désabusé, dans le tourment d'une vie manquée, maudissant l'heure qui t'a vu naître.

— N'est-ce que cela? dit Kratès. Je tenterai donc l'épreuve. Zeus ne me fait pas peur, je le dis sans intention de blasphème. Et si je me sens cuirassé contre la foudre céleste, qu'est-ce donc de l'homme, qui pourrait m'effrayer? Par le fait d'une autre volonté que la mienne, je suis venu, faible et vagissant, à la lumière des cieux. Où trouverais-je un autre guide, pour la conduite de ma vie, que dans l'évolution toujours plus grande, toujours plus haute, des forces supérieures dont je suis la

résultante? Les Dieux sont au-dessus de nous? Rapprochons-nous des Dieux! Je tomberai, dis-tu? J'aurai monté.

— Par Athéna Poliade, répondit Lysimaque, te voilà déjà fou. Tu vas chercher l'amour total et la raison sublime, permanente, pour déterminer les instants passagers d'une vie qui toujours change. Il n'y a pas de plus complète déraison. Ni l'amour total ni la raison sublime ne sont même le partage des grands Olympiens. Vois Zeus en personne, qu'a-t-il fait que de changer d'amour? Toujours nouvelles, toujours heureuses lui sont les flèches d'Eros. Et pour ce qui est du gouvernement du monde, combien de fois l'intercession des hommes ou des Dieux n'a-t-elle pas modifié ses résolutions? Il procède par à-coups comme nous, misérables humains, dans la conduite de nos propres affaires. Et quand Zeus nous apparaît faillible, sujet à se reprendre, à corriger plus ou moins habilement ses erreurs, toi, mortel, incapable de discerner d'une certitude moyenne ta propre voie, tu voudrais absurdement, sans l'excuse d'y avoir été contraint par le caprice populaire, te lancer dans la périlleuse aventure de diriger les autres, tes compagnons de faiblesse et d'erreur, tu prétendrais les rendre heureux à ta façon, en vertu d'idées qui sont tiennes et non leurs? Je proclame que c'est le dernier mot de la démence.

— Il se peut. Il se peut aussi que tu recules simplement de peur devant le plus haut emploi de la puissance humaine. L'égoïsme est mauvais conseiller. Je te plains, Lysimaque, d'abandonner ton âme à l'esprit de timidité. Je n'aurai point cette faiblesse. Vainqueur ou vaincu, je veux être de la bataille pour la glorification de la volonté de l'homme sous les cieux. Et l'exemple des Dieux, dont tu triomphes, n'est point pour me décou-

rager, car ton erreur est grande, ô Lysimaque! de croire que les Immortels l'emportent sur nous en toutes choses. Ils sont, comme nous, sous la loi du Destin, arbitre suprême du ciel et de la terre. Quel cœur haut placé leur envierait ce triste privilège de ne pouvoir mourir qui les met, dans l'ordre idéal, au-dessous du sacrifice dont le sort nous a réservé le mérite suprême? Dans la mort j'aperçois la rançon d'un effort impossible aux grands Dieux, condamnés pour toujours à la vie. Nieras-tu que j'apporte à l'appui de mes actes et de ma volonté un enjeu que Zeus lui-même ne peut fournir? Je n'ai pas, comme lui, le temps pour réparer l'erreur. Je joue tout ce qui est de moi sur une seule partie. Permets-moi donc, ami, de le jouer à ma guise, surtout quand ta seule critique est que je veux faire trop beau. Quoi qu'il arrive, pendant un jour, une heure, j'aurai plané par-dessus les sommets de l'Olympe et je veux que le grand Zeus, lui-même, me porte envie.

— Je disais bien, ô Kratès! tu en es au dernier degré de l'aberration mentale. Inguérissable par orgueil! Puisque le gouffre t'appelle, va donc au gouffre, pauvre insensé.

Et Kratès, en effet, se mit en chemin.

Il faut dire que toute cette doctrine du jeune Athénien prenait sa source, simplement, dans le projet de son mariage avec la jeune Hymnis, fille de Dorion. Hymnis, vierge en fleur, était à l'achèvement de sa quinzième année. Rose et blanche dans le rayonnement de l'ardente couronne de sa chevelure dorée, elle enflamma Kratès d'impérieux désirs. Et comme, au même temps, le fils d'Eutychide avait remporté d'éclatants succès à la Pnyx, faisant passer coup sur coup quatre décrets, rien ne lui parut si simple et si beau que le développement infini de sa double force d'amour

et de domination. Quoi de plus naturel que d'aimer Hymnis uniquement? Quoi de plus aisé que de gouverner les hommes, pour leur plus grand bien, par l'autorité triomphante d'une parole de raison? De là cette sublime conception de la vie exposée par Kratès au philosophe Lysimaque en suivant la voie sacrée d'Eleusis.

Le soleil se hâtait vers les montagnes de l'Argolide, lorsque Kratès, s'arrêtant au Céramique, en route vers sa demeure, eut la surprise de lire sur la muraille ces mots gravés d'un fin stylet : *Mélissa aime Kratès.* Qui, cette Mélissa? Et qui, ce Kratès? Ces noms n'étaient pas rares. Une Mélissa d'Halicarnasse faisait alors grand bruit dans Athènes par sa beauté. Aux dernières Dionysiaques, Kratès avait échangé d'aimables propos avec la jeune courtisane d'Ionie, dont le charme enivrant affolait la muse poétique d'Athènes. Etait-ce de sa main la pointe hardie qui burina cet aveu d'insolente fierté? Il méditait là-dessus quand une femme s'approcha.

— Je suis Crobyle, esclave de Mélissa d'Halicarnasse, qui t'aime. Elle attend ta visite ce soir.

— J'irai, fit brièvement Kratès en congédiant l'esclave d'un geste hâtif, car il voyait venir à lui Dorion, le père d'Hymnis.

— Je te cherchais, dit celui-ci. Nous comptons sur toi pour souper ce soir.

— J'irai, reprit machinalement Kratès, étonné lui-même de la double réponse contradictoire instinctivement échappée de ses lèvres.

— Que m'importe une courtisane? pensa-t-il. J'irai souper chez Dorion, et je veux que ce soir même nous fixions le jour d'hyménée.

Joyeux d'amour et d'espérance fut le souper chez le

père d'Hymnis. La grande nuit bleue diamantée, le front paré du radieux croissant d'Artémis, enveloppait la ville du mystère de ses voiles quand le seuil de Dorion fut franchi par Kratès, débordant de la joie de penser qu'Hymnis serait sa femme dans trois jours.

Mais voici que, chemin faisant, tout à coup, la pensée de Mélissa lui revint.

— Elle m'attend, se dit-il avec un sourire de vanité satisfaite. Quelle colère sera la sienne de se voir dédaignée, elle qui se fait gloire de tenir Athènes sous sa loi! Trop heureux si j'en suis quitte demain pour un message outrageant! Pourvu qu'Hymnis n'apprenne pas... Après tout, peut-être serait-il plus sage de régler ce compte tout à l'heure. Pourquoi n'irais-je pas dire à Mélissa moi-même que j'aime Hymnis et que je l'épouse? La colère de la courtisane, irritée du mépris que marque mon retard, excusera la cruauté de l'aveu. Je dois ce sacrifice à celle qui sera ma femme demain.

Monologuant ainsi, Kratès était arrivé à la porte de Mélissa, où l'attendait Crobyle endormie. Au bruit de ses pas, Mélissa elle-même apparut.

— Il ne t'est rien arrivé de mal, j'espère, dit-elle en souriant. Tu m'as fait subir une longue attente, ô Kratès! Fassent les Dieux que je n'aie pas à souffrir de ce mauvais présage!

L'humilité de cet accueil ne fut pas sans déconcerter Kratès. Il s'excusa gauchement sur des circonstances imprévues.

— On m'a dit que tu soupais chez Dorion dont tu dois épouser la fille, dit-elle avec simplicité. La vierge Hymnis est belle, mais...

A ce nom, qui lui sembla profané par cette bouche impure, Kratès avait tressailli. Une résolution lui vint d'en finir par un mot brutal, et comme Mélissa, brû-

lante de désir, penchait vers lui son beau corps frémissant de déesse :

— C'est ce que je venais t'apprendre ! cria-t-il en fermant les yeux. J'épouse Hymnis dans trois jours. Je l'aime et...

Et, les mots s'étranglant dans sa gorge, il ajouta d'une voix rauque !

— Et je ne t'aime pas !

— Crois-tu ? dit Mélissa, toujours souriante. Moi, je t'aime, et je trouve dans mon amour assez de puissance pour forcer ton cœur et ta volonté.

Ce disant, elle noua d'un mouvement doux ses deux bras autour du rebelle, et Kratès sentit sur son visage un souffle de feu qui lui mit une brûlure aux lèvres. Il voulut s'enfuir, invoquer Hymnis. Un frisson de mort le saisit, ses jambes tout à coup fléchirent, il s'affaissa sur un lit de repos, tandis que Mélissa, devenue grave, d'un geste lent laissait tomber ses voiles.

Plus de place en Kratès pour la pensée. Toute sa vie ramassée en l'unique sensation du désir à l'affolante vision de Mélissa dans un éblouissement de nudité divine tendue vers l'âpre ivresse du plaisir...

L'aurore aux doigts de rose ouvrait les portes de l'Orient lorsque Kratès, vacillant, se leva de la couche désordonnée. Sans une parole, Mélissa le regardait, perdue dans un rêve. Comme il allait partir, il lui mit un baiser au front.

— A ce soir, murmura-t-il tendrement.

— Ni ce soir ni jamais, fit Mélissa d'une voix résolue. Tu as été aimé de moi pendant toute une nuit. Si cette nuit fut courte, ne t'en prends qu'à toi-même. Pas une parcelle de mon être, corps ou âme, que je n'aie voulue, que je n'aie faite tienne. Notre banquet d'amour fut trop beau pour la vulgarité des lendemains.

— Qu'oses-tu dire, Mélissa? Je n'ai jamais aimé, je n'aimerai jamais que toi.

— Pauvre fou, qui versais hier du même cœur le même mensonge dans l'oreille ignorante d'Hymnis!

— Hier, je me trompais; aujourd'hui, je suis sûr.

— Pas davantage! Hier tu pensais : « J'aimerai uniquement Hymnis ». Lysimaque de Samos ne m'a point caché que c'était ta folie. Ce matin, à peine sorti de mes bras, tu rêves : « Mélissa sera mon unique amour. » Eh bien! apprends-le de moi, ô Kratès! Hymnis à qui je te renvoie te lassera bientôt par l'honnête fadeur de sa passion mesurée, comme je t'aurais moi-même lassé par l'irritant excès de ma soif de volupté. C'est là précisément ce que je ne veux pas. Ce qui n'est plus déjà qu'un souvenir, je prétends le garder intact. Hymnis t'attend. Va vers elle sans emporter de moi une pensée amère. Je m'exile. Demain je serai dans Corinthe où m'attend le fastueux Chénidas. Ne fronce pas douloureusement le sourcil. Chénidas ne te fera pas plus oublier de Mélissa qu'Hymnis ne pourra t'enlever la mémoire de cette nuit. J'ai dit. Et puisque ma résolution ne peut être changée, donne-moi cette preuve d'estime et de respect de ne point la combattre. J'ai reçu ton dernier baiser. Va. Que Zeus et tous les Olympiens te soient favorables.

Kratès, doucement poussé par Crobyle, avait franchi le seuil de Mélissa. Une voix l'appelait.

— Kratès! Kratès! Arrête! Es-tu fou? Tu ne prends pas le chemin de ta demeure!

Kratès n'entendait pas. Mais une main, bientôt, se posa sur son épaule.

— Par la grande Promachos! s'éria Lysimaque railleur, faut-il croire que les adieux de Mélissa t'ont enlevé l'usage de tes sens? Je m'épuise à t'appeler. Je

t'attendais au coin de la rue des Trépieds, croyant qu'à cette heure au moins l'idée te viendrait de rentrer chez toi. Qu'as-tu donc à me regarder ainsi? Ne me reconnais-tu pas? Ton ami, Lysimaque, avec qui, tout hier, tu as discuté de l'amour. Ne va pas promener dans la ville cette figure hébétée, tu ferais rire de toi, ô Kratès! Déjà tout Athènes s'éveille. Puisque tu ne veux pas regagner ton logis, une promenade au bord de l'Ilissos te rafraîchira les idées. Viens. Nous marcherons, comme Socrate, pieds nus dans le lit du fleuve.

Et Kratès se laissa emmener sans un geste de résistance.

Quand Lysimaque jugea que la fraîcheur de l'eau courante avait produit un effet salutaire sur le cerveau de son ami :

— Voyons, parle, ami. Je sais tout. Une mienne esclave est l'amie de Crobyle qui lui a raconté par anticipation l'aventure. J'en ai ri, d'abord, je l'avoue. Mais ce n'est point le temps de la raillerie. Il est vrai que tu as, pour ton début dans l'idéal, donné, toi-même, le plus beau coup de pied dans le pénible échafaudage de tes raisonnements sublimes. Tôt ou tard, il en devait être ainsi, ô Kratès! Tu n'as fait que devancer les temps, par une heureuse chance, car j'aime à croire que tu n'exiges pas que je te plaigne... Tiens, regarde passer ce couple bizarre. Tu reconnais la femme sous le fard, belle encore, avec ses yeux de flamme qu'encadrent les bandeaux de teinture fauve. C'est Aspasie de Milet qui oublie Périclès dans les bras de ce gros homme ventru, puant le suif, Lysiclès, le riche marchand de moutons, dont tout l'effort d'esprit n'arrive pas au niveau de ses bêtes.

— Je conviens que nous sommes bien peu de chose, dit Kratès à voix basse, se parlant à lui-même.

— Allons! voilà d'un autre excès. Nous sommes un prodige des choses, ô Kratès! au même titre que les Dieux eux-mêmes, une merveilleuse rencontre de la Fatalité. Hier, il fallait bien te rabaisser quand tu t'exaltais. Je t'exalterai maintenant si tu te rabaisses. Rappelle tes souvenirs. Tu ne parlais de rien de moins que de surpasser les Dieux. J'essayai vainement de te montrer ta déraison.

— Où trouver la juste mesure de ma vie? dit plaintivement Kratès. Peux-tu donc, toi, me donner la bonne règle, ô Lysimaque?

— Connais-toi toi-même, répondit le philosophe de Samos.

LA GUÉRISON DE KRATÈS

Kratès, époux volage d'Hymnis proclamait en tous lieux qu'il était revenu de la folie de l'amour. La courtisane Mélissa, paraît-il, avait opéré ce miracle. En voyant son orgueil abattu d'un geste de l'enchanteresse, le fils d'Eutychide avait, sans plus de façons, brisé l'autel magnifiquement élevé dans son âme à l'amour idéal, expression sublime d'une vie, pour s'abandonner aux caprices d'Eros. Ainsi l'innocente Hymnis se trouva d'abord victime de la brutale expérience où s'était heurtée la déraison de son époux.

Mais, pas plus que la prédication, la leçon du fait n'arrive à changer l'âme. Kratès, support trop faible de son idéalisme d'amour, avait précipitamment conclu de sa propre défaillance à une incapacité générale d'aimer où il crut voir, d'après lui-même, l'attribut caractéristique des créatures. Hymnis dédaignée, mais aimante et fière, cherchait dans les travaux du gynécée l'oubli de son malheur. Embellir la demeure de l'infidèle, n'était-ce pas encore une manière de se donner? Les protestations de Kratès, au beau temps de leurs amours, lui étaient demeurées vivantes. Elle sentait de certitude qu'il n'avait pas menti. Et puisqu'elle était sûre de

n'avoir pas démérité, c'était donc qu'un événement inconnu avait bouleversé l'esprit de Kratès. Il fallait qu'il y eût là quelque inexplicable méprise qui s'éclaircirait un jour pour lui rendre le bonheur perdu. Ce jour, elle l'attendait en la patience héroïque de l'amour méconnu qui accepte silencieusement la lutte contre la destinée.

Ce qui lui était une aide c'est que, loin de s'adonner aux plaisirs des sens avec sa fougue accoutumée, Kratès n'avait fait manifestement que changer de folie. Le besoin de gouverner les hommes le possédait maintenant. Les affaires publiques absorbaient ses pensées, et, depuis le départ de Cléon pour la Chalcidique, il avait conquis dans les assemblées d'Athènes une autorité prépondérante. Ignorant le doute, et convaincu que ce qui lui paraissait vrai l'était absolument, il mettait dans son éloquence un accent de sincérité qui emportait les suffrages de la foule. Quelle âpre joie pour lui de tenir en sa main le monstre aux mille têtes ! Il n'avait pas encore appris que tout dompteur de multitude fatalement devient proie à son tour. Il croyait maîtriser, et plus d'une fois, déjà, il avait dû faire fléchir l'orgueil de sa pensée devant le grondement populaire. Qui prétend conduire les hommes est trop souvent mené par eux.

Kratès commençait à réfléchir là-dessus lorsqu'un jeune libertin, d'une audace déconcertante, Alcibiade, fils de Clinias, lui souffla, comme en se jouant, la mobile faveur du peuple souverain. D'incroyables victoires aux jeux olympiques, des débauches sans nom, jointes à des talents qui rendaient l'homme non moins dangereux dans la paix que dans la guerre, la queue d'un chien coupée, et mille autres sottises inattendues, tels étaient les titres du jeune Alcméonide à la renommée. Kratès qui, malgré tout, conservait des parties de saine raison, se jeta hardiment dans la lutte contre ce grand

vainqueur. L'autre, d'un mépris souriant, le mit hors de combat par quelques traits ailés de sa parole légère. Tête basse, sous les huées de ce même peuple qui l'exaltait naguère, Kratès reprit le chemin de sa demeure, où l'attendait son ami, le philosophe de Samos, avec Hymnis.

— Ne nous dis rien de l'Agora, fit Lysimaque d'une âme tranquille. Avant ta venue, j'avais écouté les conversations des citoyens. Il n'était que trop aisé de prévoir l'issue de ta rencontre avec le fils de Clinias. C'est pourquoi je suis venu joindre Hymnis afin que tu trouvasses, à ta porte même, l'accueil de l'amour et de l'amitié.

— Je n'attendais pas moins de toi, ô Lysimaque, répondit Kratès, ni de toi, douce Hymnis. Quand Hermès, Dieu de l'éloquence, m'abandonne, que Zeus, que la vierge Athéna vous accompagnent et vous protègent.

— Tes vœux nous sont chers, reprit Lysimaque, mais il te faut quitter ce douloureux visage et te montrer supérieur à la fortune d'un jour. Regarde-toi. Qu'as-tu perdu de toi-même ? Rien sûrement. Tel tu étais hier, tel tu seras demain. Le trésor de ton âme est intact. Tu gardes l'amitié de Lysimaque, l'amour d'Hymnis. Tous les hommes conjurés ne pourraient rien t'enlever de ces biens. Et tu te plaindrais, ingrat, quand tes ennemis mêmes, s'ils n'étaient aveuglés, seraient tenus de te porter envie !

— Tu m'as peut-être mal jugée dans le bonheur, ô Kratès ! dit simplement Hymnis. Si jamais le malheur vient, tu apprendras à me connaître.

— Nous n'en sommes pas là, observa Lysimaque. Qu'est-il arrivé ? Les hommes qui acclamaient Kratès l'ont conspué. Leurs applaudissements ne prouvaient pas qu'il eût raison, leur tumulte méchant n'est pas

davantage la preuve qu'il ait tort. Tout bien considéré, même, j'inclinerais plutôt à voir dans le premier mouvement de désapprobation populaire le signe d'une pensée conforme aux lois sévères de la juste raison. Car tandis qu'une vie obstinée de labeur n'est point de trop pour nous former l'intelligence et nous mettre en état de raisonner pertinemment des choses, le peuple d'élan irréfléchi juge sommairement de tout, selon la prévention des communes erreurs, et prétend, par cela même qu'il ignore, prononcer d'infaillibles arrêts. Plaignons-le, et sachons, quand nous tentons de l'éclairer, que tous ceux qui heurteront les préjugés acquis seront rebutés tout d'abord. Tu te crois sincèrement victime, ô Kratès! N'as-tu jamais prêché l'erreur, par présomption, par entraînement d'éloquence, par crainte de déplaire à la foule que tu avais en mépris? Interroge-toi. Ne t'es-tu pas réjoui d'enlever à d'autres ces acclamations populaires qu'Alcibiade vient de te ravir? Subis donc le sort commun avec sérénité. Ta faute fut de tirer vanité d'applaudissements sans valeur. Garde-toi de l'aggraver en attachant une souffrance aux manifestations d'inimitié qui sont tout justement du même prix. Si ton cœur était assez bas pour avoir besoin d'une vengeance, je te dirais d'attendre dans le calme de ton foyer que le tour d'Alcibiade soit venu de connaître le déchaînement de la haine publique. A en juger par les monstrueuses qualités qu'il déploie, l'événement pourrait être plus prochain qu'il ne semble.

— Tu parles bien, ô Lysimaque! répondit Kratès, et je m'efforcerai de profiter de tes enseignements. Permets-moi pourtant de te dire que ce qui m'afflige dans ma défaite, c'est moins la gloriole perdue d'un succès éphémère que le dommage qui se prépare pour Athènes elle-même. Cette expédition de Sicile, où la démence

d'Alcibiade cherche à nous entraîner, est une aventure grosse de catastrophes qui m'épouvantent. Si le fils de Clinias l'emporte, comme il paraît maintenant trop probable, je ne prévois rien de moins que la ruine de la Cité. Faut-il donc que je sois sans force aujourd'hui pour empêcher ce malheur?

— Alcibiade est un aimable malfaiteur qui a pour unique propos de conquérir quelque fumée de gloire à nos dépens. Aux triomphes de la parole il veut ajouter les triomphes de la guerre. Le reste est pour lui sans importance, et je gagerais qu'il ne se ferait nul scrupule, au besoin, de porter les armes contre sa patrie. Tu n'es pas de cette race. Pourtant oserais-tu jurer que toujours ta parole fut utile à Athènes? Es-tu certain que jamais l'ardeur d'un orgueil à satisfaire ne t'entraîna au delà de cette raison mesurée que tu vantes? Montre-toi donc indulgent pour ton vainqueur d'un jour, le vaincu de demain, dans l'histoire brillante de qui tu pourrais reconnaître le grossissement de tes propres erreurs. Sa guerre de Sicile est une de ces absurdités trop séduisantes pour que le peuple ignorant ne s'y laisse pas prendre. Je crois, comme toi-même, qu'on n'en saurait calculer les conséquences malheureuses. Mais quoi! Tu ne peux opposer aux Athéniens que l'autorité de la raison. Va tenter l'épreuve demain. Loin de sentir en la défaite une diminution de toi, cherche dans cette épreuve la source de force vive où la noblesse de l'âme se retrempe. Va faire ton devoir en toute simplicité de cœur, en toute sérénité d'âme, parle une fois sans art, donne-toi tout entier et laisse faire aux Dieux.

— Oui, va défendre la Ville contre la Ville même, ô Kratès, mon époux! dit Hymnis avec un geste de passion contenue, et souviens-toi que dans la défaite tu me seras plus cher encore, s'il est possible, que dans la victoire.

A quelques jours de là, l'expédition de Sicile était décidée. Sans la protection de son adversaire, Kratès, injurié, bafoué, comme « vendu à Sparte », eût été décrété d'accusation. Alcibiade, à l'issue de l'assemblée, suivi d'un gros de peuple qui lui faisait cortège, rencontra Timon :

— Grandis, jeune homme, lui cria le misanthrope, pour être le fléau de tout ce monde.

Kratès, ignoré dans la foule, recueillit la parole prophétique, écho de sa pensée.

Le lendemain, une incompréhensible mutilation des Hermès mettait toute la ville en rumeur. Des esclaves, des métèques accusaient Alcibiade d'avoir profané les marbres divins, et parodié, dans une partie de débauche, les mystères des deux Déesses : Déméter et Perséphoné. Kratès, par chevalerie, fit tête bravement au chef des accusateurs, Androclès, et réunit ainsi tour à tour sur sa tête la haine des deux camps.

A peine Alcibiade débarqué en Sicile, ses ennemis font rage à l'Agora. Bientôt on lui dépèche la *Salaminienne* pour l'amener devant ses juges. Il s'enfuit, et la fureur du peuple se tourne contre ses défenseurs. Kratès est décrété d'accusation pour avoir « pris part à la conspiration » de l'homme dont il avait combattu les projets avec une suprème énergie. Il était arrêté et courait risque de la vie, lorsqu'une troupe conduite par Hymnis elle-même réussit à le dégager des archers, et l'escorta jusqu'au port de Phalère, d'où il gagna Mégare dans la nuit. Hymnis et Lysimaque ne tardèrent pas à le rejoindre, lui apportant la nouvelle qu'il venait d'être condamné à mort.

— Tu m'as sauvé au péril de tes jours, ô mon épouse bien-aimée ! s'écria Kratès en pressant tendrement Hymnis sur son cœur. Je te dois la vie.

— Ma dette est bien plus grande encore, répondit Hymnis. Je te dois la joie d'aimer, qui fait la beauté de la vie.

Frappé de ce mot, Kratès, dans le silence du remords, contemplait celle qui avait doucement opposé aux aveugles dédains de l'indifférence la force invincible de l'amour. Il était là, vaincu, rayonnant de la victoire d'Hymnis.

— Amis, dit Lysimaque, remercions les Dieux que l'épreuve vous soit heureuse.

— Je n'ai pas mérité mon bonheur, dit Kratès. Mais, par la grâce d'Hymnis, je saurai m'en montrer digne. Je ne puis cependant me défendre d'une tristesse au spectacle des déchirements de la noble Cité qui garde une part de mon cœur.

— Que ta peine se modère, ô Kratès! dit Lysimaque. Parmi les hommes, toujours, Athènes demeurera vivante. Ce qui fait sa grandeur est au-dessus des entreprises d'Alcibiade. Tu n'as pu la sauver de ce fou. Un autre te l'aurait prise demain. Les peuples, comme les hommes, ont leur destinée. Et toi-même, homme faible et vacillant, qu'aurais-tu fait d'un succès, même durable, sur le fils de Clinias? Qui sait si la défaite ne t'épargne pas le remords d'erreurs fatales pour la Cité que tu aimes? Alcibiade ne connaîtra jamais ces soucis qui seraient ton honneur. Qu'importe? Ne sais-tu pas que l'homme, sous la main d'une fatalité supérieure, n'est pas maître de l'œuvre qu'il croit accomplir? Tu ne peux pas t'estimer plus haut que Périclès, assurément. Je veux que tes intentions ne soient pas moins belles. Pourtant, tu ne saurais prétendre à l'égaler aussi bien par la qualité que par la mise en œuvre de l'intelligence. Vois, cependant, quel fut pour les Athéniens l'avantage de ses talents après un gouvernement de

quarante années. Inférieur en richesses à Cimon qui se montrait prodigue de son bien envers tous, il se répandit en largesses avec les fonds publics et corrompit le peuple par ce moyen. Il fit exiler Cimon comme ami de Lacédémone, et dut subir le rappel de son adversaire quand celui-ci, rompant son ban, accourut au secours d'Athènes, à Tanagra, contre Lacédémone. Tu sais la guerre injuste qu'il soutint contre Samos, ma patrie, dans l'intérêt des Milésiens, compatriotes d'Aspasie. Il mérita ainsi la fameuse apostrophe d'Elpinice : « Que de couronnes tu mérites, ô Périclès! pour avoir fait tuer tant de braves citoyens, non pas en combattant les Mèdes, comme mon frère Cimon, mais pour détruire une ville alliée, sœur d'Athènes ! » Tout cela n'est que misère en comparaison du crime impardonnable qui, pour satisfaire une rancune d'Aspasie, nous lança dans cette guerre fratricide d'Athènes contre Lacédémone. Encore quelques années de batailles livreront l'Hellade sans force et sans vertu au premier conquérant qui s'abattra sur nous. Et cette tactique insensée de Périclès qui consistait à garder hoplites et cavaliers d'Athènes dans leurs murs, tandis qu'Archidamos ravageait l'Attique abandonnée...J'en ai trop dit. Je m'arrête. Par ces quelques traits d'un homme qui fut l'un des plus grands de notre histoire, apprends la modestie, ô Kratès! et savoure, toi, infime, le bonheur de n'avoir pas gouverné.

— Malgré tout, dit Kratès, la gloire de Périclès demeure l'une des plus nobles parties de notre héritage.

— Sans doute, mais de quel prix payée? Et je n'ai rien dit des outrages dont il fut accablé. Sans parler de ses chagrins domestiques, on ne peut oublier la condamnation qu'il subit pour avoir malversé, ses pleurs devant les juges pour sauver Aspasie... Voilà des

récompenses de l'homme public au service du peuple! D'autre part, vois Cléon, médisant, hâbleur, esprit désordonné. Il ira à la postérité tout chargé de traits cruels. Cependant Athènes lui doit l'un de ses plus beaux faits de guerre à Sphactérie, où Nicias lui-même se déclarait impuissant. Il est mort à l'ennemi devant Amphipolis. Tu reconnaîtras que ce n'est pas mal pour un homme qui ne faisait pas profession des armes. Et bien! cela n'empêche pas qu'on ne le traite encore de lâche, et que des gens qui n'ont pas quitté le Céramique racontent qu'il a trouvé la mort en fuyant.

Kratès demeurait songeur. Hymnis, d'un geste heureux, inclina doucement la tête sur la poitrine de son époux. Il lui prit le visage à deux mains, et, lui mettant un long baiser aux lèvres :

— Je t'aime, dit-il. J'étais fou. Parce que je concevais un idéal d'aimer, je m'étais cru capable de l'atteindre. Et voilà que la force m'en vient de mon épouse méconnue. Ton amour, en dépit de moi-même, m'a fait digne de toi. Je veux vivre uniquement pour Hymnis...

— Mais si l'armée de Sicile était vaincue, dit Lysimaque, si Athènes était menacée...

— Alors, s'écria Kratès, je braverais...

— Alors, reprit Hymnis, nous braverons tout pour courir au devoir.

— Et l'amour?

— L'amour, dit Kratès, nous donnerait des forces pour supporter le pire, comme à Périclès.

— Voilà donc le fruit de mes leçons, dit Lysimaque en éclatant de rire. Eh bien! enfants, sachez-le. C'est vous qui avez raison contre moi dans votre conclusion de dévouement sublime, comme j'eus raison contre Kratès dans la dure constatation des faits. Le véritable

héros mesure ses forces à son courage plutôt qu'aux possibilités. Envisagez le destin d'un œil tranquille, amis, et sans vous arrêter à ce qu'il vous découvre en deçà de l'espérance, donnez pour but à votre effort suprême l'inaccessible idéal par delà les réalités. Ainsi vous connaîtrez la joie parfaite de vivre, et vous pardonnerez à Lysimaque s'il réclame, pour salaire de l'amitié, sa part du sacrifice qui nous met plus haut que les Dieux.

GIAMBOLO

GIAMBOLO

Et moi aussi, j'ai connu la joie des voyages! Moi aussi, j'ai quitté, pour l'âpre escalier de l'étranger, les pentes douces de la patrie! Comme tant d'autres fous rassasiés de connu, je me suis élancé par delà les frontières à la recherche d'un quelque chose d'où me viendraient des sensations imprévues.

Ballotté, cahoté, meurtri, sur la planchette des *sleepings*, je me suis vu tomber aux mains d'un *porter*, d'un *træger*, d'un *facchino*, qui m'ahurissait d'une mimique violente accompagnée de sons antifrançais, me bouclait à des couvertures, à des sacs de voyage, et me jetait, après une extorsion de monnaie, à la moleskine sympathiquement fatiguée de l'omnibus de l'hôtel, parmi d'étranges compagnons. Puis un affreux bruit de ferraille et de vitres entre-choquées, tandis qu'un personnage coiffé d'or me demande simultanément, en trois langues différentes, des explications sur ma présence en ces lieux et l'emploi de mon temps et l'avantage qu'il y aurait pour moi à faire autre chose que ce que je me propose de faire. Enfin, le supplice change. Un portier géant, en houppelande d'empereur, me transmet à de silencieux automates — habit noir et cravate

blanche — qui se passent successivement gens et colis jusqu'à la plate-forme de l'ascenseur. Il ne me reste plus qu'à répondre aux investigations de la femme de chambre sur mes habitudes, mes goûts, ma manière de comprendre l'existence, cependant qu'une erreur des garçons dispose mes bagages en des chambres voisines et m'embarrasse de colis inconnus. Tout s'arrange. Seul, enfin!

Un coup discret à ma porte, c'est l'interprète, le guide, le cicerone, l'homme indispensable qui, avec une obséquiosité touchante, vient mettre à ma disposition sa connaissance universelle des choses, pour aujourd'hui, pour demain, pour toujours. Une longue énumération suit de ce que la coutume exige de tout étranger. Il ne saurait être question de se soustraire à l'usage. Voilà les monuments, voilà les chemins pour s'y rendre. On peut commencer par celui-ci ou par celui-là. Ma liberté s'exercera sur l'ordre à suivre. Le reste ne me regarde plus. Ici tel tableau, là, telle sculpture. On traversera la place ou la rue où tels événements s'accomplirent. Une date — année, mois, jour — fixeront mes souvenirs. Pourquoi les hommes d'autrefois ont-ils fait de l'histoire précisément sur ce pavé? Je n'ai pas le temps de m'en enquérir, car, en trois tours de roue, me voici en un autre lieu encore plus mémorable, où de nouvelles dates et de nouveaux acteurs sont dextrement plantés au vif de ma mémoire. Les galeries se succèdent, les visites au fleuve, à la montagne. Un frais jardin me tente. Combien doux y seraient le repos, la rêverie! Mais où trouver le temps quand l'interprète et le cocher s'impatientent parce qu'il ne reste plus que le temps d'aller à la Chartreuse et de revenir avant la nuit?

L'interminable chemin se déroule tandis que je

pioche mon Bædeker pour l'histoire de la Chartreuse. Tout à coup le cocher s'arrête, indique du fouet l'horizon et prononce emphatiquement des paroles incompréhensibles. C'est une bataille qui eut lieu là-bas au temps du *Risorgimento*. Le beau-frère de sa petite-cousine y fut blessé, pas mortellement, bien que son caporal eût la jambe coupée. Comment n'être pas fier de pareils souvenirs? Le père de mon guide aimait à raconter qu'il avait tout vu du haut d'une tour. C'est une nouvelle histoire qui commence, interrompue par l'arrivée à la Chartreuse, et reprise au retour. A moi de rêver le lendemain en wagon si la confusion totale de mes souvenirs me laisse d'autre faculté que de l'hébétude engourdie.

Quand on veut connaître la raison de ces pratiques étranges, les gens font des réponses diverses. L'un appelle cela « prendre des vacances ». L'autre vous dira qu'il a des peines d'amour et veut se distraire. La plupart confessent qu'ils veulent oublier quelque chose : leur femme, leurs enfants, leurs affaires. Tous paraissent tourmentés par le même besoin de nouveau. Ce qu'ils vont demander aux hommes, aux monuments, aux sites étrangers, c'est le *non-vu*, c'est la jouissance neuve, l'impression vierge qui les jette en dehors du cercle des sensations usées, c'est le besoin d'émerveillement heureux, la réalisation d'une espérance de plaisir qui toujours s'élance au delà d'une joie connue. Cela, le trouvent-ils? A chacun de le dire. Beaucoup peut-être ne se posent pas même la question, pour ne pas s'avouer une déception qui leur pèse.

Devant ce défilé d'églises, de statues, de tableaux, où s'arrêter, où se prendre? Comment dégager la signification de choses dont on ne peut saisir le sens et la puissance d'expression que par une étude approfondie? Ce

serait trop simple si, pour comprendre, il suffisait d'ouvrir les yeux. L'œuvre d'art parle, il faut avoir appris sa langue. Or, le temps manque, et l'intelligence même du travail à la plupart de ces passants qui ne sauront jamais que passer. Ils mettent leur orgueil à dire : « J'ai vu. » C'est le plus clair de leur moisson de plaisir. Encore est-ce un scrupule de conscience qui les oblige à se déplacer pour l'obtenir.

— Je vais à Rome, disait un jeune Anglais à miss Henriette Martineau, oh! seulement pour dire que j'y suis allé.

— Que ne le dites-vous tout de suite? fut la simple réponse.

C'est vers l'Italie que la foule se jette. En quelque endroit que vous alliez de la terre classique, tous les continents habités vous y assiégeront d'un flot toujours montant de créatures humaines en quête, sous un ciel étranger, d'un renouveau d'elles-mêmes. Silencieux, fatigués, le regard tendu vers des choses invisibles, ils défilent dans des châles, sous des voiles ou des parasols, braquant des lunettes, pointant des cartes, avec des questions dépourvues de sens et des exclamations destinées à traduire l'uniforme admiration de ce qu'ils rencontrent. J'ai toujours plaint ces pauvres gens arrachés à leur pays par une force dont l'analyse échappe à leur simple raison bourgeoise. Jamais ils ne diront leur désappointement, la plupart en ayant à peine conscience. Mais je le sens pour eux, et je les plains de l'inutile effort.

Ce me fut une consolation de découvrir un jour que certains s'en vont satisfaits, après avoir atteint l'objet de leurs désirs, pleinement heureux d'avoir vu et senti ce qu'il ne peut être donné qu'à une rare élite de voir et de sentir.

Je me trouvais tout seul sur la plate-forme du campanile de Torcello, d'où l'on embrasse d'un coup d'œil toute la lagune de Venise. La mer, l'air, le ciel, confondus dans la transparence des choses, joignaient leurs voûtes de lumière. Des taches bleuâtres : des îles ou des nuages peut-être Que m'importaient les noms? Y a-t-il un nom pour le nuage. Des bateaux chargés de fruits et de verdures, rayant la glace lumineuse, seuls rappelaient la réalité de la terre. Pas un bruit. Ce désert de ciel et d'eau impose le silence. La lagune n'a point de chanson.

J'étais là, comme figé dans le cristal de l'univers, admirant sans pensées. Une troupe d'Allemands survient précédée du cicerone tremblant de fièvre, dont j'avais tout à l'heure refusé le secours. C'était pour lui la revanche. Aussitôt, sans préparation, il fait faire le cercle et commence à *démontrer* l'horizon. De ses bras étendus il jette à la rose des vents des noms, des noms, des noms encore. Du haut de la paisible tour s'envolent des sonorités jusqu'aux points où le geste impérieux les fixe à demeure. Montagne, île, tour, village, dentelures de la côte, tout y passe, et ce qu'on voit et ce qu'on pourrait voir. Hommes, femmes, enfants, — toute la Germanie est suspendue aux lèvres volubiles du démonstrateur. A chaque nom, comme au commandement militaire, toutes les têtes suivent l'indication du doigt et font une anxieuse plongée dans l'espace. Car il faut voir le point voulu. Sans cela, à quoi bon venir? Mais à peine va-t-on se repaître de la vue annoncée qu'un nouvel ordre entraîne tous les regards dans une direction nouvelle. Cette ligne bleue, cette lueur blanche ont un nom, une histoire : voici ce nom et voilà cette histoire. Maintenant, passons à d'autres.

Merveilleusement disciplinés, ces gens écoutent en

des attitudes admiratives. Un étudiant prend des notes pour communiquer sa science au retour. Mais ce n'est pas fini. Le cicerone, tout-à-coup silencieux, la main en abat-jour au-dessus des sourcils, paraît hypnotisé par quelque chose à l'horizon. L'attitude, le regard fixe, le mutisme surtout, tiennent en suspens les spectateurs. L'homme a tiré de sa poche une lorgnette délabrée qui fit peut-être, au siècle dernier, les délices de quelque noble dame à la *Fenice*. Le verre, savamment frotté d'un mélange de salive et de tabac dont il faut connaître la proportion, puis essuyé d'un mouchoir où s'agglutinent des vestiges de poisson frit à l'huile et de polenta, acquiert la propriété singulière de découvrir à l'horizon des infiniment petits qu'aucun autre instrument d'optique ne saurait faire voir.

L'homme brandit l'appareil.

— Aujourd'hui, on peut voir Giambolo, dit-il. Je vais vous montrer Giambolo.

Et chacun de s'exclamer, dans la joie :

— Quoi, est-ce possible? Il va nous montrer Giambolo.

Et il a fait comme il a dit, l'homme du campanile de Torcello. Écartant d'un geste dédaigneux les lunettes germaniques qui s'apprêtent, il impose l'instrument précieux.

— Voyez-vous, au-dessus de la ligne d'horizon, une blancheur qui semble remuer, avec un éclat de lumière. Fermez légèrement les yeux pour voir plus loin. C'est une chance qu'on puisse voir Giambolo aujourd'hui. Vous ne pouvez pas faire autrement que de le voir. Je le vois à l'œil nu maintenant. Il est vrai que je sais où il est.

L'Allemand raidi, ankylosé sur son verre, tout à coup se redresse!

— Oui, oui, je l'ai très bien vu. C'est tout blanc. Il y a quelque chose qui brille.

— C'est bien cela répond l'habitant de Torcello avec satisfaction.

Alors ce fut le tour de chacun. Du premier coup les femmes découvrirent Giambolo, et en firent même une description détaillée. Seul l'étudiant ne put voir Giambolo. Il en fit l'aveu dans un sentiment d'humiliation sincère, et fut considéré de tous avec une pitié méprisante.

— Comment est-ce donc fait? demandait-il à tout le monde.

Et chacun de donner son explication. Il y avait une petite vapeur tout en haut. Une barre à droite selon les uns, à gauche selon les autres, ou rien du tout même, au jugement du chef de famille qui avait eu la gloire de voir le premier Giambolo.

Le malchanceux recommençait l'épreuve, et toujours répétait désespérément :

— Je ne vois rien. Je ne vois rien.

L'Italien haussait les épaules avec un placide sourire dont le sens était visiblement qu'il y a des gens qui n'ont pas le don.

— Mais enfin, s'écria l'éphèbe exaspéré, qu'est-ce que Giambolo? Et y a-t-il un Giambolo seulement?

A ce blasphème, ce fut un cri unanime d'horreur. Comment pourrait-on voir quelque chose qui n'existe pas? Quand une demi-douzaine d'êtres humains de bonne foi ont vu Giambolo et sont prêts à l'attester devant Dieu, il n'y a plus de discussion possible.

— Alors dites ce que c'est, puisque vous l'avez vu.

L'Italien, d'un geste, arrêta toutes les réponses prêtes.

— Giambolo c'est Giambolo, prononça-t-il avec une imposante solennité. On ne peut, à moins d'être fou, contester là dessus. Seulement il n'est pas donné à tout le monde de le voir.

Il faut croire qu'au campanile de Torcello personne n'était privé de raison, car le silence se fit aussitôt, et personne ne parut d'humeur à discuter une question désormais résolue. Gémissant sous le poids de sa honte, l'infortuné qui n'avait pas vu Giambolo donna le signal du départ, et la descente s'effectua dans ce contentement recueilli des pensées qui suit l'accomplissement heureux d'un acte au dessus du commun.

A la dernière marche, le bon Torcellien récoltait dans sa casquette discrètement tendue, une abondante moisson de pièces blanches. On ne lésine pas avec ceux qui vous ont montré Giambolo.

A quelques jours de là, sur le toit du *Duomo* de Milan, dans l'inextricable forêt de statues qui fait la surprise du lieu, je vis un montreur moustachu jetant à ce peuple de marbre, accru d'un rassemblement de « Cooks », les noms des sommités neigeuses dont la chaîne des Alpes dentelle l'horizon. Le souvenir de Torcello était trop récent pour que je ne fusse pas frappé de l'identité de la scène. Mêmes gestes, même accent, même volubilité d'emphase. La séance finissait. J'allais passer, quand l'homme, après un examen silencieux, exhiba une lorgnette, où jadis à la Scala se refléta la Malibran peut-être, et fit signe qu'il allait donner cours à une communication supplémentaire. Tout « Cook » s'approcha, grave, inquiet, bouche bée. O surprise, comme l'habitant de Torcello, le Milanais venait de découvrir quelque chose qu'on ne pouvait voir qu'exceptionnellement. Avec un grand geste d'autorité il somma les éléments de révéler leur mystère, et, pointant d'une science infail-

ible vers un point connu de lui seul, il jeta au vent un nom dont la sonorité se répandit dans l'espace. Était-ce une illusion? Il me sembla que c'était Giambolo.

Giambolo, toujours! Giambolo visible de toutes les hauteurs. Et la scène recommença telle que dans la lagune de Venise.

La lorgnette magique passait de main en main, et les exclamations se succédaient de surprise et de joie. Tout le monde voulait voir et voyait Giambolo. On échangeait des impressions.

— Avez-vous vu la petite vapeur?

— Oui! La lumière qui tremble?

— Quelque chose de blanc.

— Oui, de bleu.

— Non, de gris.

— C'est cela. Vous avez bien vu.

Le contentement était inexprimable. Seuls quelques silencieux marquaient par une attitude désolée leur humiliation de se demander ce qu'ils avaient vu et s'ils avaient vu. On n'y prenait pas garde, dans le tumulte des commentaires.

Je regardais la troupe heureuse. Visages rieurs, yeux brillants, toute fatigue de voyage était effacée. Des femmes se recueillaient pour savourer leur joie. Les hommes, plus communicatifs, échangeaient des jugements. Ils avaient vu Giambolo et ne se lassaient pas d'admirer l'aventure. Ce n'était pas en vain qu'ils auraient visité l'Italie. Ainsi pensait, à son tour, l'excellent guide lombard, soupesant la monnaie que lui rapportait la vue de Giambolo.

Une semaine s'était écoulée sans autre événement notable que la rencontre en tous lieux de ces troupes pèlerinantes qui gâtent le plaisir des belles choses par l'obsession d'émerveillement commandé. De la rotonde

extérieure du couvent d'Assise, je laissais flaner mes yeux par les campagnes de l'Ombrie, ne voyant rien du monde qu'un immense moutonnement de verdure. Comme d'une trappe, un homme surgit à mes côtés, puis deux, puis dix, puis mille à ce qu'il me sembla, car la plate-forme, où je marchais dans le ciel tout à l'heure, s'emplit d'un fourmillement de créatures fécondes en clameurs.

— C'est ici. C'est ici qu'on voit, criait-on de tous cotés. Là, là, les tours de Pérouse. Et le chemin de fer.

— Quoi? Le chemin de fer qui nous a amenés?

— Oui, vraiment.

— Comme c'est curieux!

— Monsieur, me dit un gros homme soufflant, savez vous le nom de ce village là-bas?

— Non, monsieur,

— Ah! Et de cet autre?

— Pas davantage.

Un cri. Tout le monde se précipita. Je crus que quelqu'un s'était laissé choir. Point, c'était l'appel du cicerone qui avait quelque chose à dire. Dès qu'il eut obtenu le silence :

— Mesdames et messieurs, commença-t-il d'une voix vibrante, la journée étant exceptionnellement favorable, je vais pouvoir vous montrer bien loin, par delà Pérouse, ce que bien peu de voyageurs ont pu contempler d'ici.

La lorgnette crasseuse jaillit, enveloppée d'un mouchoir rouge, parmi des cigarettes et des débris divers. Tout l'auditoire frémissait d'une attention douloureuse.

— Vous allez voir, s'écria-t-il...

Je m'enfuis. La cérémonie de Giambolo allait recommencer.

Je m'enfuis. Mais je venais de comprendre enfin la philosophie du phénomène. En somme Giambolo, c'était vrai, puisque c'était la chose que tous ces gens venaient chercher là. Quoi exactement? Nul avantage à le savoir, puisque si l'on pouvait avoir Giambolo à portée de la main, toute la joie en serait perdue. Giambolo, c'est l'insaisissable, Giambolo, c'est l'au-delà, c'est la porte du connu sur l'Infinité.

On a quitté sa patrie, son foyer, ses amis, tous ceux à qui l'on donne le meilleur de soi, tous ceux pour qui l'on dépense sa vie, et l'on va demander aux pays inconnus cet attirant Giambolo qu'on n'a pas trouvé chez soi, où pourtant des étrangers parfois viennent le découvrir. On se fatigue à le chercher. De retour au foyer, on proclame qu'on l'a vu. Souvent on n'en est pas bien sûr. Le monument, la statue, le tableau sont trop près. On peut toujours, sur la foi de la renommée, feindre d'y découvrir ce qu'on n'y trouve pas. Mais si l'on réussit à abuser des autres, il est plus difficile de s'illusionner soi-même de bonne foi. Tandis que de la hauteur, par le verre troublé de la foi, la petite lumière blanche, au delà du monde visible, par laquelle il nous est donné de voir sincèrement ce que nous ne voyons pas, nous apporte la plus sûre réalisation de l'espérance humaine.

Et si quelqu'un de vous doute jamais, ami lecteur, même de votre fauteuil, suivez le conseil venu de la lagune vénitienne : « Fermez un peu les yeux », et vous verrez Giambolo.

TABLE

DANS LA FOI

DANS L'ORDRE ÉTABLI

DANS L'AMOUR

GIAMBOLO

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 2997.